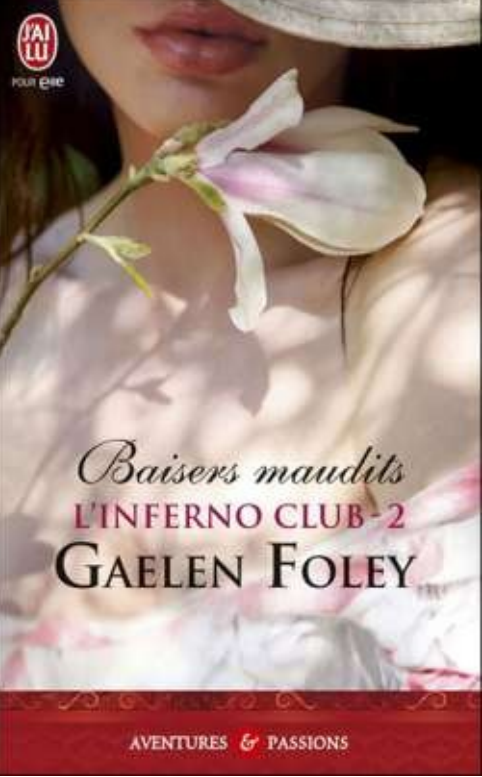




POUR elle

Baisers maudits
L'INFERNO CLUB - 2
GAELEN FOLEY

AVENTURES & PASSIONS



Résumé

Kate Madsen a été kidnappée par une bande de vauriens qui décident de l'offrir en cadeau au duc de Warrington. Craint et respecté de tous, le duc habite, paraît-il, un château hanté par les duchesses qui y auraient été assassinées au fil des siècles. Et aux ténèbres qui l'attendent s'ajoute un dangereux secret que Kate protège : elle est liée au Concile de Prométhée, les pires ennemis de l'Inferno Club, auquel appartient Warrington.

CHAPITRE 1

Cornouailles, 1816

On allait la donner en cadeau à une brute. Pourquoi cela lui arrivait-il à elle, Kate Madsen ? Non seulement Kate peinait à le comprendre, mais elle sentait sa révolte se dissoudre dans la drogue que ses ravisseurs l'avaient forcée à avaler. Il avait suffi d'une demi-heure pour que la teinture d'opium lui brouille l'esprit et la transforme en une créature docile et privée de forces. Quand les femmes des contrebandiers vinrent la préparer, il ne subsistait plus en elle aucune velléité de résistance. Tout juste consciente, elle se laissa laver puis vêtir en courtisane.

Kate ignorait ce que les contrebandiers avaient fait pour encourir la colère du duc de Warrington. Mais ils espéraient apparemment l'apaiser en lui offrant une vierge en sacrifice. De ce qu'elle avait pu glaner, le duc avait pour les femmes un appétit insatiable, et il était doté d'un tempérament violent. Deux caractéristiques qui justifiaient le surnom de « la Bête » que ses gens lui appliquaient.

Kate avait une impression d'irréalité totale. Quand elle se vit dans le miroir, à peine vêtue d'une légère robe de mousseline, elle partit d'un rire amer, avant d'être parcourue de frissons - pas tant à cause du froid que de la terreur suscitée par la nuit qui l'attendait.

Après avoir démêlé sans ménagement ses longs cheveux bruns, les femmes l'aspergèrent d'un parfum vulgaire, puis elles reculèrent pour admirer leur travail.

— Elle est ben jolie, déclara l'une d'elles.

— Ouais, elle devrait plaire à la Bête.

— Je la trouve pâlotte. Mets-lui un peu de rouge, Gladys.

Comme détachée d'elle-même, Kate ne réagit pas lorsqu'on lui appliqua une pommade rose sur les joues et les lèvres. Cela fait, les femmes l'entraînèrent vers la porte.

La perspective de quitter la petite pièce qui lui servait de prison depuis quelques jours tira légèrement Kate de son hébétude.

— Attendez... réussit-elle à marmonner. Je... n'ai pas de chaussures.

— C'est pour pas que vous essayiez encore de vous sauver, p'tite maligne ! lança Gladys.

Tenez, finissez votre vin. J'le boirais, à votre place. Y va pas être tendre avec vous, je vous préviens.

Kate la regarda, les yeux écarquillés, mais elle ne protesta pas. Tandis qu'elle vidait le gobelet, les harpies s'esclaffèrent, satisfaites d'avoir enfin réussi à briser sa volonté.

Dieu sait que sans la dose massive de laudanum, Kate se serait débattue comme une diablesse et leur aurait donné autant de fil à retordre que lors de son enlèvement, un mois auparavant.

Après lui avoir attaché les poignets, les femmes l'escortèrent à l'étage inférieur de la petite maison. Là, le vieux Caleb Doyle et sa bande de contrebandiers l'attendaient pour la conduire au château. Elle garda les yeux baissés, humiliée d'être ainsi déguisée en prostituée, elle qui avait toujours tiré fierté de son esprit et non de son apparence.

Dieu merci, aucun des hommes ne jugea bon de se moquer d'elle. Malgré le brouillard qui engourdissait ses sens, elle remarqua leur humeur sombre. Il n'y avait plus trace chez eux de la vulgarité joyeuse à laquelle elle était accoutumée.

Ce soir, elle percevait leur peur, et la sienne en fut décuplée. Seigneur, quel genre d'homme était celui vers lequel on la conduisait, capable de faire trembler des criminels endurcis ?

— Ça y est, vous l'avez matée ? grommela Caleb à l'intention de sa femme.

— Ouais. Elle va bien se conduire, maintenant. T'inquiète pas, ajouta Gladys, y va la trouver à son goût.

— Y a rien d'autre à espérer, marmonna Caleb.

Au moment où il se détournait, Gladys l'attrapa par le bras.

— T'es sûr que tu veux courir le risque ?

— J'ai le choix ?

Même si le couple prenait soin de parler à voix basse, Kate était suffisamment proche pour entendre leur échange. Mais son esprit engourdi refusa d'assimiler leurs paroles.

— Pourquoi tu lui parles pas, tout simplement ? reprit Gladys. Y sera furieux, pour sûr, mais si t'expliques ce qui s'est passé...

— J'en ai marre de m'aplatir devant lui ! répliqua son mari avec hargne. T'as vu la réponse de notre beau duc, la dernière fois qu'on lui a demandé de l'aide ? Un salaud, oui. Ça fréquente des princes et des tsars, ça passe son temps sur le continent à faire Dieu sait quoi, et ça veut plus s'embêter avec des gens comme nous. J'nie souviens même pas de la dernière fois qu'il a daigné venir en Comouailles. Et toi ?

— Ça fait longtemps, admit-elle.

— Ouais. Et c'est juste à cause de ce maudit naufrage qu'y revient ! J'vais le dire, il a oublié qu'il est d'ici. Mais cette petite leçon, elle va l'aider à se le rappeler.

— Caleb !

— J'ai pas peur de lui ! T'inquiète pas. Une fois qu'il aura pris la fille, il sera dedans jusqu'au cou lui aussi, que ça lui plaise ou pas. Alors, y pourra pas faire autrement que de nous aider.

Caleb se retourna vers ses hommes pour leur faire signe.

— Allez, emmenez la fille. Faut pas faire attendre Sa Grâce !

Deux des contrebandiers saisirent les bras de Kate et l'entraînèrent dans la nuit noire et glaciale. Trois voitures attendaient. Lorsqu'ils l'eurent hissée dans la seconde, Caleb jeta sur elle une mince couverture, puis referma la portière. Non sans lui avoir lancé un regard méfiant, comme s'il la soupçonnait d'avoir écouté ses propos.

Quand la caravane s'ébranla en direction de Kilbum Castle, demeure ancestrale de la Bête, Kate posa son front contre la vitre. Depuis la fenêtre de la petite chambre qu'elle occupait ces derniers jours, elle avait eu amplement le temps de contempler la tour solitaire qui s'élevait au sommet d'une falaise sinistre.

Selon la légende locale, le château était hanté, et les seigneurs de Warrington maudits.

Simple superstition de pêcheurs ignorants, aux yeux de Kate. Le duc était un monstre, tout simplement. D'après les bribes de commérages qu'elle avait surpris au cours des dernières semaines, il incarnait l'aristocrate puissant, riche et corrompu, toujours prêt à se vautrer dans la débauche la plus abjecte. A.. Londres, Sa Grâce appartenait d'ailleurs à un groupe d'infâmes libertins qu'on appelait L'Inferno Club.

Tout d'abord, Kate avait été incapable de comprendre les raisons de son enlèvement. Elle menait une vie très retirée dans la lande de Dartmoor, avec pour compagnie presque exclusive ses livres et ses cahiers. Elle n'avait guère d'amis, c'est vrai, mais elle ne se connaissait pas d'ennemis. Pourquoi s'en étaient-ils pris à elle ?

En se fondant sur les rares faits qu'elle connaissait, elle avait fini par tirer ses propres conclusions. Les contrebandiers se livraient au marché noir et, avec la fin de la guerre contre Napoléon, leur principale source de revenus s'était tarie. Ils avaient donc dû élargir leur champ d'activité. Dans les journaux, on parlait de bandes criminelles qui enlevaient des jeunes filles sans famille pour les vendre à des nobles décadents et autres riches pervers. Kate avait toujours été persuadée qu'il s'agissait d'un mythe, abondamment exploité dans les romans gothiques dont elle se régalaient en secret. Et pourtant, à sa plus vive horreur, voilà qu'elle se retrouvait elle-même victime de ce trafic!

La conversation entre les Doyle, quelques instants plus tôt, lui apportait sans doute d'autres éléments. Mais clic avait l'esprit trop embrumé pour les confronter à sa théorie, tout en ayant conscience qu'ils n'auguraient rien de bon.

Le château se rapprochait et sa peur augmentait à chaque tour de roue. Au prix d'un effort surhumain pour lutter contre l'effet du laudanum, elle se redressa et secoua la poignée de la portière avec la vague idée de s'enfuir. Mais celle-ci était bloquée. Et puis, comment survivrait-elle, à moitié nue, exposée à l'humidité glaciale d'une nuit de janvier?

Au point où elle en était, elle n'avait plus qu'un seul espoir : que le monstre la relâche quand il en aurait fini avec elle et la laisse retourner dans sa maison.

La simple pensée de son confortable cottage au toit de chaume suffit à lui mettre les larmes aux yeux. Si elle le revoyait, elle jurait de ne plus jamais se plaindre de son isolement. Car elle avait découvert, hélas, qu'il existait des choses bien pires que la solitude.

Et dire que ce stupide O'Banyon n'avait même pas enlevé la bonne fille ! Elle s'appelait Kate Madsen, et non Kate Fox, comme il n'avait cessé de la nommer à tort. Elle ne voulait pas trop y croire, mais peut-être pourrait-elle convaincre le duc qu'il y avait erreur sur la personne. Pourtant... un lointain souvenir d'enfance, un incident minuscule, presque oublié, ébranlait peu à peu son hypothèse de jeunes filles vendues à des débauchés.

Mais elle n'était pas en état d'y réfléchir et, de toute façon, il était trop tard. Ils arrivaient devant Kilburn Castle, dont les murailles de pierre s'élevaient dans un sinistre paysage de roches dénudées. Les trois voitures franchirent le pont-levis et passèrent sous une herse hérissée de pointes. Les gardes en faction leur firent signe de passer.

Ainsi, ils étaient attendus.

Kate avait déjà tiré quelques conclusions sur les relations du duc avec les contrebandiers.

Puisqu'il leur permettait d'opérer librement sur ses terres, ils lui donnaient en échange une partie de leurs gains. Et ils lui procuraient aussi les filles que son appétit réclamait.

Sans doute était-ce la raison de la présence de ces gardes à l'aspect patibulaire. Un riche aristocrate traficant avec des malfaiteurs craignait sans doute pour sa sécurité.

Si Kate avait cultivé l'intention de s'enfuir, la présence de ces gardes l'aurait obligée à y renoncer. Une nouvelle vague de teneur la submergea devant l'inéluctabilité de son sort quand les voitures s'arrêtèrent au pied du donjon fortifié.

A peine les hommes eurent-ils sauté des véhicules que la portière de Kate s'ouvrit brusquement.

— Venez ! Lui intima Caleb en la saisissant par le bras.

Elle essaya de retenir la mince couverture mais il la lui arracha, et elle se retrouva de nouveau exposée dans sa robe indécente.

— Vous n'en avez pas besoin.

Elle poussa un petit cri de douleur lorsqu'il la déposa sur le sol. Ses fins bas blancs ne la protégeaient pas de la morsure du gel qui recouvrait les pierres.

— Aidez-la à marcher, ordonna Doyle à deux de ses acolytes.

Ils prirent Kate par les coudes et l'entraînèrent vers le porche gothique. Elle claquait des dents, son corps était secoué de frissons et, malgré ses efforts, la peur l'empêchait pratiquement de tenir sur ses jambes. Quiconque l'aurait vue à cet instant l'aurait prise sans peine pour une putain éméchée.

Cependant, le froid finit par se réveiller un atout, car il dissipa une partie de son hébétude, et elle regarda autour d'elle avec une conscience plus claire. Parmi les contrebandiers qui l'entouraient, elle ne

distingua aucun des trois hommes qui avaient fait irruption dans son cottage, la nuit de son enlèvement. Notamment celui qu'elle haïssait le plus : leur chef, O'Banyon.

Elle avait entendu son nom quand l'un des deux autres lui avait demandé la permission de piller sa maison. O'Banyon les avait généreusement autorisés à prendre l'argent et les bijoux qu'ils dénicherait. À vrai dire, il y en avait peu. Ce que Kate possédait de plus précieux se trouvait dans sa bibliothèque, mais ces hommes étaient trop grossiers pour accorder de la valeur aux ouvrages d'Aristote ou de Shakespeare.

Juste avant de franchir le seuil, Doyle interpella ses hommes.

— Détachez-lui les mains.

Comme ils le regardaient avec surprise, il grommela : — Ça peut ne pas lui plaire, à Sa Grace. Qu'il l'attache lui-même, si c'est comme ça qu'il la veut. Vous faites pas de souci, elle va pas se sauver, c'est tout juste si elle se rappelle son nom. Allez, grouillez-vous, je me les gèle !

L'homme auquel il s'adressait obéit et dénoua la corde, au grand soulagement de Kate.

Toutefois, avant de franchir la porte, Doyle lui planta l'index sur la poitrine : — Vous avez intérêt à tenir votre langue devant Sa Grace, ma p'tite, ou vous regretterez votre cellule. Il aime pas trop l'insolence. Alors, fermez-la et faites ce qu'il vous dit.

Compris ?

Kate hocha la tête, tout en massant ses poignets irrités.

Désarçonné par sa passivité inhabituelle, Doyle fronça les sourcils.

— Arrêtez de me regarder comme... comme un agneau qu'on va égorger ! Gronda-t-il. Y

a des tas de gamines par ici qui donneraient leur bras droit pour passer quelques nuits dans son lit ! Y va pas vous manger.

Kate se raidit. Avec son ton rude, il avait réussi à chasser les larmes qui lui picolaient les paupières. Rassemblant son courage, elle carra les épaules.

— On y va. Le démon attend, déclara Doyle avant de frapper le panneau de bois clouté avec le lourd heurtoir.

Aussitôt, la porte s'ouvrit.

— Bonsoir, monsieur Eldred, dit Caleb.

Le majordome s'inclina. Il ressemblait à un squelette vêtu de noir. Grand, émacié, les yeux profondément enfoncés, il portait un croissant de cheveux gris, tout ébouriffés, à l'arrière de la tête. Il jeta un coup d'œil à Kate, mais demeura impassible. Puis il se détourna en élevant sa lanterne.

— Par ici, s'il vous plaît. Le maître vous attend.

Le petit groupe suivit Eldred dans un couloir haut et sombre, pavé de pierres glacées sur lesquelles Kate trébuchait. Elle n'était jamais entrée dans un château auparavant ; il semblait difficile de croire que quiconque pût vivre dans un tel endroit. Ce n'était pas une demeure, mais une forteresse érigée au temps des chevaliers et des dragons.

Entre les armes anciennes, les boucliers, les morceaux d'armures et les étendards déchirés accrochés aux murs, tout était sombre, dur, froid et menaçant.

Cependant, l'espace de quelques secondes, la signification historique de ce château fort lui fit oublier sa peur. Son esprit toujours curieux s'interrogea sur les batailles dont cet endroit avait été témoin, et sur tous les événements mystérieux qui avaient pu s'y dérouler au cours des siècles.

Elle remarqua alors la nervosité grandissante de ses ravisseurs.

— Dites-moi, Eldred... il est comment, ce soir ? Interrogea Caleb.

— Je vous demande pardon ?

— La Bête ! Chuchota-t-il. Il est d'humeur massacrate ?

Le majordome le considéra d'un air désapprobateur.

— Je ne saurais dire.

— Dans ce cas, c'est oui, murmura Caleb.

A la suite d'Eldred, ils pénétrèrent dans une immense salle au plafond voûté. Des tapisseries moisis pendaient sur les murs, dont le plus éloigné soutenait un petit balcon en surplomb - la tribune des musiciens. Les quelques meubles massifs n'apportaient qu'un confort relatif. Deux gardes se tenaient de chaque côté de la porte, aussi immobiles que les armures dans le couloir. Le seul signe réel de vie venait du feu qui brûlait dans l'immense cheminée, à l'autre bout de la salle.

C'est là que Kate vit la Bête pour la première fois.

Le duc de Warrington remplissait l'espace de sa présence écrasante avant même de s'être retourné. Les flammes dessinaient les contours de sa silhouette tandis qu'il manipulait une arme étrange, croisement de lance et d'épée.

Eldred annonça leur présence d'une toux discrète.

— Hmm... Votre Grâce... Caleb Doyle est là avec ses hommes.

Le cœur de Kate se mit à battre follement quand, appuyant le manche de l'arme sur son épaule, il pivota lentement et les enveloppa d'un regard aigu.

Puis il vint vers eux à grandes enjambées implacables. Un seigneur féodal en habits contemporains. Chaque pas de ses bottes crottées résonnait dans la salle caverneuse.

Caleb enleva son chapeau et s'avança en faisant signe à ses hommes de l'accompagner. Ils

s'exécutèrent avec une réticence manifeste, Kate au milieu d'eux.

Elle ne pouvait détourner son regard du duc. De toute évidence, il venait juste d'arriver.

De longues mèches s'échappaient du ruban qui retenait ses cheveux bruns sur sa nuque, et des taches de neige fondue marquaient encore son pantalon noir. Noir, aussi, était le gilet qui moulait son torse sculptural pardessus une chemise blanche ouverte à l'encolure.

Il devait avoir un peu plus de trente ans, jugea Kate. Une cicatrice marquait le dessus de son sourcil gauche, épais et sombre. Son teint hâlé laissait supposer qu'il avait passé des années dans des régions plus ensoleillées. Deux plis verticaux encadraient sa bouche.

Quant à ses yeux... ils étaient terrifiants. De la couleur et de la froideur de l'acier, ils étaient étrécis par une fureur à peine contenue qui n'allait pas tarder à s'abattre sur les contrebandiers - et peut-être sur elle aussi.

Seigneur, il n'aurait aucun mal à la tuer ! Warrington mesurait sans doute près de deux mètres et paraissait assez fort pour soulever un cheval, alors qu'elle lui arrivait tout juste à la poitrine.

— Qu'est-ce que c'est ? Gronda-t-il en la désignant d'un geste de la tête.

Saisie de panique, Kate essaya de reculer, mais ses ravisseurs la retinrent.

— Un cadeau, Votre Grace ! expliqua Caleb avec une jovialité forcée.

Tandis que les contrebandiers la trainaient vers lui, le duc l'enveloppa d'un regard de loup affamé.

— Un cadeau ?

— Ouais, Votre Grâce ! s'exclama Caleb en poussant Kate en avant. Un p'tit cadeau pour vous souhaiter la bienvenue en Cornouailles après tout ce temps ! De quoi réchauffer votre lit par le froid qu'y fait. Elle est jolie, non ?

Le duc garda le silence un long moment. Après avoir détaillé Kate des pieds à la tête, il acquiesça d'une voix à peine audible :

— Certes.

Prisonnière de son regard, Kate se retrouva incapable de bouger. C'est à peine si elle se rappelait qu'elle devait respirer.

Quand Caleb partit d'un nouveau rire forcé, les autres l'imitèrent. Mais Warrington leur prêta à peine attention.

— Une attention très délicate de votre part, Caleb, murmura-t-il sans la quitter des yeux.

Son regard lubrique s'attardait sur les courbes de son anatomie. Kate espérait encore qu'il n'était pas complice de leurs crimes, mais cet ultime espoir s'évanouit. Pour lui, elle n'était rien d'autre qu'une marchandise.

— On pensait bien qu'elle vous plairait. Et on a apporté d'autres gages de notre estime, Votre Grâce... enchaina Doyle avec un geste nerveux à l'intention de ses acolytes.

Montrez-lui. Vite !

Ses hommes se précipitèrent pour présenter à leur seigneur une caisse de bouteilles de cognac et un assortiment de tabacs.

Il n'accorda qu'un intérêt distrait à ces offrandes, car il continuait de regarder Kate.

Jamais un homme ne l'avait inspectée ainsi... ou, plutôt, dévorée des yeux.

Elle fut surprise quand, soudain, il planta son regard droit dans le sien... mais seulement l'espace d'un instant. Kate n'eut guère le temps d'y lire autre chose qu'une intelligence pénétrante, comme celle d'un homme au milieu d'une partie d'échecs.

— Le... cadeau vous... vous plait, Votre Grâce ? S'enquit Caleb avec circonspection.

— Nous n'allons pas tarder à le savoir, répondit le duc avec un sourire qui la fit frémir.

Conduisez-la dans ma chambre, ordonna-t-il à ses gardes silencieux.

Il ne l'avait pas quittée des yeux une seule seconde.

CHAPITRE 2

Kate laissa échapper un son étouffé lorsque les deux gardes tentèrent de se saisir d'elle.

— Laissez-moi ! protestat-elle d'une voix légèrement traînante.

— Il y a un problème ? demanda le duc en leur jetant un regard irrité.

— Non, monsieur, répondit un des gardes, un peu penaud.

Comme il l'attrapait de nouveau par le coude, Kate s'écarta brusquement et faillit perdre l'équilibre.

— Ne me touchez pas ! s'écria-t-elle avant de se tourner vers Warrington, une injure sur les lèvres.

— Montez et attendez-moi.

Kate s'immobilisa, prise de court par le velours de sa voix grave. L'espace de quelques secondes, troublée par la promesse de plaisir dans ses yeux gris, elle oublia sa colère et, sous l'effet pervers de la

drogue, éprouva un brusque désir mêlé de fascination.

Il était beau, indéniablement. Mais il constituait surtout un mystère qu'elle brûlait de percer, elle qui avait toujours été obsédée par la résolution d'énigmes. Une envie impétueuse de goûter à ses lèvres déferla dans ses veines. C'était, bien sûr, la pire des réactions possibles, elle en avait conscience sans toutefois parvenir à la dominer.

Sapristi, la potion démoniaque la poussait à sa perte ! Quelle humiliation !

Dans ses yeux, elle lut alors une telle satisfaction, une telle présomption d'homme accoutumé à être désiré par les femmes, que son esprit combatif se réveilla. Pour qui se prenait-il ?

— Parker?

— Oui, Votre Grâce. Désolé, monsieur.

Le garde à la droite de Kate - Parker, sans doute - se saisit de nouveau de son bras.

— Venez, mam'zelle. Sa Grâce à des affaires à régler avec ces messieurs.

Kate obtempéra. Affronter directement la Bête ne la mènerait nulle part. En revanche, elle parviendrait peut-être à échapper aux deux gardes.

Ton heure viendra. Sois patiente, s'exhorta-t-elle, non sans foudroyer les contrebandiers des yeux avant de partir.

Après l'avoir fait passer sous une voûte à l'aplomb de la tribune des musiciens, les deux hommes lui firent monter un escalier de pierre. Un mince rayon de lune filtrait à travers les vitraux d'une haute fenêtre en ogive.

L'esprit toujours embrumé, Kate essaya néanmoins de trouver une ruse pour échapper à ses gardiens.

— Je... Il faut que j'aille aux cabinets, déclara-t-elle soudain.

— N'allez pas être malade ici, gronda Parker. Retenez-vous, les latrines sont juste au-dessus.

— Les latrines ? Balbutia-t-elle.

Une fois sur le palier, ils la poussèrent vers une espèce de placard et, saisissant une lanterne accrochée au mur, Parker la lui tendit.

— Prenez ça avec vous. Et faites attention de pas tomber dans les douves.

Il ouvrit alors la porte. Mais Kate recula aussitôt devant l'odeur infecte. Comme elle couvrait son nez et sa bouche de sa main en secouant violemment la tête, les deux hommes se mirent à rire.

— Y a de quoi t'éclaircir les idées, non, espèce de p'tite soûlote ? fit l'autre homme.

— Oh, fiche-lui la paix, Wilkins, dit Parker. Elle y peut rien. Venez donc, vous trouverez un pot de

chambre si vous avez envie de vomir.

À dire vrai, Kate ne s'était pas sentie nauséuse jusqu'alors; mais la puanteur terrible des latrines la détourna momentanément de toute velléité de fuite.

Alors qu'ils s'engageaient dans un couloir, un rugissement monta de la grande salle et se répercuta dans la cage d'escalier.

— Comment avez-vous osé me désobéir ? Est-ce que je ne m'étais pas montré parfaitement clair ?

Kate regarda derrière elle en palissant. Elle ne pouvait distinguer chaque mot, mais il était manifeste que la Bête réglait ses comptes avec les contrebandiers.

— ... perdre mon temps... idiots ! Vous mériteriez que je vous laisse pendre!

Les gardes échangèrent un regard inquiet. En grommelant, Parker enjoignit à Kate de ne pas trainer, et les deux hommes la portèrent pratiquement jusque devant une porte massive. L'un des deux l'ouvrit, l'autre la poussa à l'intérieur.

— Vous y êtes. Faites comme chez vous...

Kate manqua trébucher. Elle pivota, le cœur battant.

— Attendez ! Vous ne pouvez pas me laisser ici !

— Désolé, mam'zelle. On suit les ordres. Sa Grâce va pas tarder.

— Mais je ne veux...

Ils lui fermèrent la porte au nez. Lorsqu'elle entendit la clé tourner dans la serrure, Kate se jeta contre le panneau de bois.

— Revenez ! Vous ne comprenez pas ! cria-t-elle en le martelant de ses poings. Je vous en prie, monsieur Parker ! Laissez-moi sortir !

Pas de réponse.

Étaient-ils déjà partis ? Elle se jeta à genoux pour coller son œil au trou de la serrure. Elle ne vit rien, mais entendit leurs pas s'éloigner.

— Oh, mon Dieu... murmura-t-elle.

Saisie d'un vertige, elle ferma les yeux en appuyant sa tête contre le bois dur. C'est alors qu'elle en prit brusquement conscience : la chambre dans laquelle on l'avait enfermée était... divinement chaude. Peu à peu, elle sentait de nouveau ses pieds, et les frissons qui la parcouraient se firent moins violents.

Elle rouvrit alors les yeux et se releva avec précaution.

Non sans surprise, elle constata que la chambre du duc n'avait rien de lugubre, au contraire. Le feu

joyeux qui pétillait dans la cheminée la faisait même paraître confortable. Irrésistiblement attirée vers les flammes, elle traversa un épais tapis aux couleurs vives. Quand elle posa ses pieds gelés sur les dalles tiédies, elle ne put retenir un soupir de gratitude. De la chaleur... enfin !

Son regard tomba sur le fauteuil de cuir placé devant la cheminée, en partie recouvert d'une somptueuse fourrure blanche.

Comment résister à la tentation ? L'instant d'après, elle se blottissait sous la couverture de fourrure, tout en se jurant que, dès qu'elle serait suffisamment réchauffée, elle réfléchirait à une manière de s'évader. Dans quelques instants, elle concevrait un plan, même si la simple pensée de se retrouver dans la nuit glaciale lui donnait envie de pleurer. Pour le moment, elle voulait juste reprendre des forces...

Elle se réveilla soudain en sursaut. Catastrophe ! Engourdie par la chaleur, elle ne s'était pas aperçue qu'elle s'endormait. Le cœur battant la chamade, elle rejeta vivement la fourrure et prit une profonde inspiration. Sapristi, elle avait bien failli lui faciliter la tâche!

Comme elle n'avait pas conscience du temps qui s'était écoulé, elle chercha une pendule des yeux. C'est alors qu'elle remarqua le lit monumental qui se dressait dans la pénombre, à l'autre extrémité de la chambre. Elle fixa les colonnes de bois sombre artistement sculptées qui soutenaient le baldaquin aux rideaux de velours pourpre.

Un frisson lui parcourut l'échine. Etait-ce là que sa ruine serait consommée ? Malgré cela, avec ses couvertures et ses coussins, le lit du duc représentait le havre de douceur et de chaleur auquel elle aspirait. Non, elle n'était pas faible à ce point ! Elle secoua la tête pour essayer de lutter contre la somnolence induite par le laudanum et, se rencognant dans le fauteuil, elle s'enveloppa de nouveau dans la fourrure. D'ici quelques minutes, se promit-elle, elle chercherait une issue pour s'enfuir.

A force de contempler le feu, cependant, elle finit par se laisser hypnotiser par les flammes dansantes. Plus rien ne semblait avoir d'importance. Dans son esprit qui divaguait irrésistiblement, l'impression de tangage provoquée par la drogue éveilla le souvenir de ces jours lointains, les plus heureux de sa vie, où elle vivait sur le bateau de son père. Elle sourit, nostalgique, en se rappelant que son père la laissait se tenir à la barre, à côté de lui. Il lui soufflait les ordres qu'elle criait ensuite à l'équipage d'une voix aiguë : — Holà, espèces de fripouilles paresseuses ! Bordez la grand-voile !

Etrange comme le simple fait de penser à lui procurait à Kate une impression de sécurité, même dans un moment comme celui-là. Malheureusement, il ne pouvait plus rien pour elle. Elle était seule au monde.

Lève-toi. Tu dois sortir d'ici. Dépêche-toi, avant qu'il arrive...

Elle essaya de se redresser, mais son corps semblait de plomb. Une petite minute, supplia-t-elle. Je vais fermer les yeux juste une petite...

Rohan estima qu'il s'était bien fait comprendre. La grande salle résonnait encore des échos de sa fureur mais, bon sang, cette idiotie lui faisait perdre un temps précieux.

Il brûlait de retourner à Londres pour se lancer sur les traces de Dresden Bloodwell, un dangereux agent prométhéen. D'autant que les Prométhéens détenaient l'un des hommes de l'Ordre. Tant que Drake restait aux mains de leurs ennemis, tous les membres de l'ordre de Saint-Michel étaient en danger.

Malheureusement, Rohan Kilbum, duc de Warrington, avait beau être l'un des assassins éminents de l'Ordre, on avait exigé de lui qu'il commence par remettre ses gens au pas, après le naufrage qu'ils avaient provoqué au large de ses terres.

Pendant des années, les ducs de Warrington et les contrebandiers locaux avaient vécu dans une entente clandestine mais cordiale. Tout comme son père avant lui, Rohan fermait les yeux sur leurs activités illégales dans la mesure où elles restaient raisonnables.

En échange, le vieux Caleb Doyle, leur chef actuel, s'assurait que les messages codés de l'Ordre étaient délivrés dans différents ports étrangers en temps voulu. Habités comme ils l'étaient à échapper au service des douanes, les contrebandiers circulaient sans attirer l'attention des espions prométhéens qui surveillaient les ports européens.

Cependant, la fin de la guerre contre Napoléon avait mis un terme au marché noir lucratif auquel ils se livraient depuis vingt ans. Combien de fois Rohan les avait-il sommés de ne pas dilapider la fortune amassée durant ces années fastes ? Les crétins ! Ils ne l'avaient pas écouté, bien sûr. Pire, ils l'avaient exaspéré quelques mois auparavant en lui réclamant davantage d'argent.

La lettre bien sentie qu'il leur avait adressée aurait dû mettre un terme à leurs revendications. Malheureusement, il n'en avait rien été et, mus par la cupidité ou l'ambition, les contrebandiers avaient dépassé les bornes en se convertissant en naufrageurs. A présent que les garde-côtes étaient au courant de leurs activités, Rohan seul les séparait encore de la potence. Caleb Doyle et sa bande avaient de la chance d'être indispensables aux agissements secrets de l'Ordre.

Mais les règles étaient les règles. Si Rohan ne tapait pas du poing sur la table, le scandale allait devenir public. L'Ordre ne pouvait se le permettre.

Il passa devant les vauriens alignés en les foudroyant tour à tour du regard, avant de reprendre :

— Combien de fois vous ai-je mis en garde contre ce genre d'agissement ? Vous avez un sacré culot de désobéir à mes ordres ! Et ensuite...

Rohan partit d'un rire brutal qui les fit sursauter. Arrivé au bout du rang, il pivota.

— ... ensuite, vous m'amenez une fille éméchée, comme si cela allait vous tirer d'affaire !

Ne vous méprenez pas, la coquine est belle et je le lui prouverai. Mais si vous croyez qu'il suffit d'une putain et de quelques bouteilles de cognac pour noyer le poisson, c'est que vous n'avez pas pris conscience de la gravité de votre situation. Vous n'avez pas pensé aux conséquences, messieurs !

Il leur jeta un regard féroce. En vérité, il manifestait plus de courroux qu'il n'en ressentait vraiment. Ceux qui avaient un jour essuyé sa colère survivaient rarement pour en parler.

— Et le plus drôle, c'est que vous vous imaginiez que je ne l'apprendrais pas...

Franchement ! Vous pensiez sans doute que j'étais encore à l'étranger ? Eh bien, vous vous trompiez.

Il était rentré de sa mission - plutôt sanguinaire - à Naples quelques mois auparavant.

Evidemment, eux n'en savaient rien. Il n'expliquait jamais la raison de ses longues absences à quiconque. Les gens tiraient donc leurs propres conclusions et, le plus souvent, pensaient qu'il voyageait pour le plaisir de conquérir de nouvelles femmes.

Ce qui n'était peut-être pas tout à fait faux - il fallait bien qu'un homme évacue ses tensions d'une manière ou d'une autre.

— J'étais chez moi, à Londres, quand j'ai reçu la visite d'un haut grade des garde-côtes venu m'informer de vos agissements. Par égard pour ma qualité de pair du royaume, il tenait à me prévenir de la visite muselée que ses hommes allaient rendre au village. Ils n'avaient pas l'intention de faire de quartier, c'est moi qui vous le dis !

Les contrebandiers échangèrent des regards anxieux.

— Nous savons tous que les garde-côtes ne vous portent pas dans leur cœur. A présent, ils ont des témoins : l'équipage de ce bateau que vous avez coulé.

— Mais, Votre Grâce...

— Silence ! Vous n'avez aucune excuse ! Si l'un de ces marins s'était noyé, je ne serais pas intervenu pour sauver vos misérables peaux, je vous l'assure. Vous ai-je dit que les garde-côtes s'apprêtaient même à arrêter vos femmes ? Parfaitement ! Et la plupart de vos fils aussi ! Tout le monde sait que dans ce genre d'opération, le village entier est impliqué.

« Toutefois, ajouta-t-il sans cesser de marcher de long en large, étant donné qu'il n'y a pas eu de victime, j'ai réussi, moyennant une somme coquette, à soudoyer le garde-côte pour qu'il me laisse régler cette affaire entre nous. J'ai promis de livrer les hommes directement responsables du naufrage. Ceux-là seuls seront poursuivis. En échange, le reste du village sera épargné.

Le soulagement fut manifeste parmi les hommes.

— Messieurs, je sais que la tradition veut que vous vous protégiez les uns les autres.

J'admire votre loyauté, mais les temps ont changé avec la fin de la guerre. N'ayant plus à surveiller les agissements de Napoléon, les garde-côtes peuvent concentrer tous leurs efforts sur vous. Quoi qu'il en soit, continua-t-il alors que certains pâlissaient, leur chef a accepté ma proposition et M. Doyle a décidé sagement de coopérer.

Rohan avait écrit à ce dernier avant de quitter Londres pour lui donner une chance de se racheter en rassemblant les coupables avant son arrivée.

— Je suppose que vous êtes prêt à me les remettre ? demanda-t-il en jetant un regard sombre à Caleb Doyle.

— Oui, monsieur.

— Qu'on les amène.

D'un geste, Doyle fit signe d'aller chercher les prisonniers, restés à l'extérieur dans les voilures. Le

vieil homme avait l'air las, et vaguement honteux. Ce qui n'avait rien d'étonnant, vu que deux de ses propres neveux figuraient parmi les naufrageurs. S'ils échappaient à la potence, ils seraient envoyés dans une colonie pénitentiaire.

Quel gâchis... Le sentiment de culpabilité de Caleb était sans doute accru par la conscience de son échec. Il n'avait pas su conserver le contrôle de ses hommes.

Rohan savait que le naufrage était le fait d'une poignée de jeunes gens décidés à montrer de quoi ils étaient capables.

C'était là, en partie, le problème.

Affaibli par l'âge, Caleb Doyle perdait de son autorité. Il était inévitable que la nouvelle génération conteste son rôle de chef. Mais Rohan n'avait pas l'intention de le jeter en pâture aux loups. Le vieil homme était trop précieux. Bien que filou dans lame, il avait prouvé sa loyauté à Rohan et à son père durant d'innombrables années. Après avoir délivré tant de messages secrets, le chef des contrebandiers soupçonnait certainement la nature des services que les ducs de Warrington rendaient à la Couronne. Mais Caleb était trop rusé pour révéler ce qu'il connaissait - ou devinait. En vérité, une partie de son génie consistait à savoir quelles questions ne pas poser.

L'atmosphère se tendit quand Eldred rouvrit la porte pour laisser entrer les coupables.

Rohan alla s'asseoir sur le majestueux fauteuil érigé au milieu de la grande salle et tambourina avec impatience sur les accoudoirs.

Après tout, plus tôt il en finirait, plus vite il pourrait déballer son petit « cadeau ». Avec une excitation anticipée, il s'autorisa à penser brièvement à elle. Même en cet instant, il avait une conscience aigüe de la présence d'une femme dans sa maison.

Une femme qui l'attendait dans son lit...

Il l'avait renvoyée de la grande salle au cas où il aurait dû employer la force pour remettre ses gens au pas. Il ne tenait pas à ce qu'elle soit témoin de la violence dont il était capable. De plus, la vue de ses seins magnifiques aurait risqué de le distraire. Il lui tardait de les découvrir, et de goûter chaque portion de sa peau soyeuse.

Ses gens savaient ce qu'il aimait. De fait, leur offrande lui plaisait tellement qu'il était enclin à leur pardonner. Il redoutait beaucoup moins, ainsi, les quelques nuits qu'il aurait à passer dans cette abominable forteresse.

En venant ici, Rohan s'était préparé à devoir se passer de sa dose quotidienne de sexe -

une gêne réelle pour un homme de son tempérament. Il avait pour règle de ne pas braconner sur son propre domaine. Il voulait que ses gens le craignent ; pas qu'ils le haïssent.

Mais, bon sang, s'ils lui apportaient une fille sur un plateau d'argent, il n'allait pas refuser!

D'un autre côté, il ne pouvait s'empêcher de penser à la légende du cheval de Troie : «Méfie-toi des Grecs lorsqu'ils offrent des présents... »

Il ne doutait pas que cette beauté affriolante destinée à réchauffer son lit avait également pour mission de l'espionner. Un tel plan ne l'étonnerait pas de la part du vieux renard.

Pour Doyle et sa bande, il était avantageux de placer l'une de leurs filles auprès de leur seigneur – elle pourrait les avertir de ses allées et venues, ce qui leur permettrait de perpétrer de nouveaux méfaits en toute tranquillité.

Amusé, Rohan songea que s'ils se jugeaient vraiment capables de le tromper, il serait divertissant de leur faire parvenir de faux renseignements. Quant à leur joli cadeau, apprentie espionne ou pas, il comptait bien lui prouver qu'il l'appréciait.

Certes, il était difficile de trouver une femme qui ne fut pas à son goût. Petites ou grandes, minces ou potelées, blondes ou brunes, paysannes ou aristocrates... il les appréciait toutes. Mais il avait trouvé quelque chose de particulièrement attirant à cette adorable traînée. Ses lèvres rouges et pulpeuses, ses seins dont la pointe rose tendait le mince tissu de sa robe, lui avaient fait pousser in petto un grognement de désir ; en même temps, l'expression de ses grands yeux émeraude la faisait paraître si vulnérable qu'il avait été saisi d'une féroce envie de la protéger.

Il restait perplexe devant la réaction que cette petite prostituée tremblante et éméchée avait éveillée à l'endroit où, un jour, s'était trouvé son cœur. A ce moment-là, il n'avait plus su s'il voulait la prendre sur ses genoux pour la réconforter, ou l'allonger sur son lit pour la chevaucher à perdre haleine.

Rohan rejeta la question d'un haussement d'épaules. Ce serait les deux, sitôt qu'il en aurait fini ici. En attendant, elle pourrait jouir du confort de sa chambre. Elle était gelée, apparemment ; et saoule, de surcroît, au point d'en avoir oublié ses chaussures.

Pourquoi ces filles de joie ne savaient-elles pas s'arrêter de boire au moment opportun ?

Mais elle aurait le temps de dégriser un peu pendant qu'il réglait ses comptes avec les naufrageurs.

Néanmoins, Rohan continuait de s'interroger : pourquoi l'avait-elle regardé aussi bizarrement ? Comme si elle le craignait ? Peut-être qu'une fois devant lui, son éventuelle mission d'espionnage lui avait paru trop risquée ? La plupart des gens prenaient conscience, en le voyant, qu'il valait mieux ne pas plaisanter avec lui. Mais elle ne pensait quand même pas qu'il s'en prendrait à une femme ?

Il y avait, évidemment, cette vieille malédiction qui touchait soi-disant les hommes de sa famille...

Oublie-la, s'adjura-t-il. Tu as du travail ! Tu la rejoindras bien assez tôt.

Il se leva quand les hommes de Doyle traînèrent jusqu'à lui les coupables, dont certains juraient et se débattaient.

— C'est eux qui ont fait le coup, Votre Grâce, dit Doyle après les avoir forcés à former une ligne.

Les mains sur les hanches, Rohan fixa sur les coupables un regard menaçant. Quatre d'entre eux paraissaient toujours prêts à en découdre. Les deux derniers, âgés d'une vingtaine d'années, semblaient résignés à leur sort. Il reconnut Peter et Donny Doyle, les neveux de Caleb.

— Conduisez-les au cachot, ordonna-t-il à ses gardes.

— Bien, monsieur, répondit le sergent Parker.

Lui et ses hommes se saisirent des naufrageurs et les entraînaient malgré leurs vociférations, sous le regard sombre des autres contrebandiers.

Eh bien voilà, ce n'était pas si difficile ! Faillit commenter Rohan. Mais, quand il reporta les yeux sur eux, il les vit si affectés par le sort qui attendait leurs compagnons qu'il ravala son sarcasme. Avec un peu de chance, cela leur servirait de leçon et les inciterait à ne plus s'écarter du droit chemin.

Un grand silence s'abattit dans la salle lorsque les pas des prisonniers conduits au cachot cessèrent de résonner. Dieu sait que ce n'était pas un endroit où Rohan aurait voulu passer la nuit, après les phénomènes étranges auxquels il avait assisté ! Un ennemi en chair et en os, c'était une chose ; mais même le plus invincible des guerriers ne pouvait se battre contre des spectres vindicatifs.

Rares étaient les personnes auxquelles Rohan avait parlé des apparitions dont il avait été témoin dans cette bâtisse hantée. Ses frères d'armes, à Londres, se moquaient de sa superstition, mais il se contentait de rejeter leurs plaisanteries d'un haussement d'épaules.

Il savait ce qu'il savait. Après tout, aucun d'entre eux n'était issu d'une lignée maudite.

Comme par hasard, une brusque rafale de vent s'engouffra dans le château. On eut dit que l'alchimiste en personne lançait un nouveau sort. Rohan réprima un frisson et se réjouit davantage encore de la présence de la fille. Par une nuit aussi sinistre, il serait bon d'avoir un corps chaud à côté de lui dans le lit. Et sous lui, sur lui...

Impatient de la rejoindre, il s'éclaircit la voix.

— Monsieur Doyle, messieurs, vous pouvez partir. Vous avez fait preuve de sagesse en vous montrant coopératifs. Nous pouvons considérer l'affaire comme réglée. Cependant, que je n'entende pas parler d'un délit semblable à l'avenir. Croyez-moi, je ne me montrerai pas aussi magnanime.

— Oui, m'sieur. On vous souhaite une bonne nuit, dit Doyle, qui le salua de la tête avant de faire signe à ses hommes.

Ils lui emboitèrent le pas en toute hâte, manifestement aussi pressés que lui de sortir.

— Doyle ! rappela Rohan.

Le vieil homme se retourna.

— Oui, m'sieur ?

— Au sujet de la fille... Elle ne figurait pas, par hasard, dans le butin que vos hommes ont ramassé la nuit du naufrage, n'est-ce pas ?

Caleb eut l'air abasourdi par cette accusation.

— Non, je vous assure ! Pas du tout !

— Qui est-elle ?

— Une fille du village, Votre Grâce ! Elle en a marre, tout comme nous, de tirer le diable par la queue. Mais elle, elle est assez jolie pour se faire une nouvelle vie dans la capitale.

Rohan plissa les yeux pour l'observer. Pourquoi se montrait-il si nerveux ?

— Y a des filles moitié pas si belles qu'ont fait une jolie carrière à Londres, à tenir compagnie à des messieurs comme vous, continua le chef des contrebandiers.

— C'est ce qu'elle veut faire ?

— Ouais. Elle rêve de devenir la cocotte d'un homme riche.

— Vous ne croyez quand même pas que je vais la garder ? Il avait déjà à Londres plus de femmes qu'il ne lui en fallait - un harem, comme le prétendaient les journaux à scandales.

— Pas du tout, m'sieur ! s'exclama Doyle. C'est juste que Votre Grâce est tellement recherchée par les femmes... Elle espère que vous voudrez bien lui... lui montrer les ficelles, en quelque sorte.

— Oh, ce sera un grand sacrifice, assura Rohan d'un ton traînant.

Caleb sourit, l'air soulagé.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Kate, milord.

— Kate comment ?

— Madsen.

— Hmm...

Le nom ne lui était pas familier.

— J'ai l'impression qu'elle a bu un coup de trop.

— C'est la nervosité, Votre Grâce. C'est-à-dire que... vous avez la réputation d'être difficile, monsieur. Mais d'après ce que j'ai entendu, notre Kate devrait être à la hauteur.

Une future courtisane. On est très fiers d'elle.

Rohan plissa les lèvres avec ironie. C'était bien d'une bande de criminels d'être fiers que leurs filles aspirent à devenir des femmes entretenues à Londres.

— Je vous remercie, monsieur Doyle. Ce sera tout.

Le sourire de Doyle s'effaça lorsque, ayant salué, il se hâta de rejoindre ses hommes.

Une future courtisane... se répéta Rohan en quittant son fauteuil. Elle devrait me plaire.

CHAPITRE 3

Enfin libre de reporter toute son attention sur la compagne qui l'attendait, Rohan quitta la grande salle.

Ainsi, la jeune séductrice souhaitait qu'un gentleman lui fournisse quelque instruction sur la manière de rejoindre le demi-monde londonien. Avec son physique, elle pouvait taire fortune ; et lui, bien sûr, pouvait lui montrer la route de la perdition. Hélas, il ne la connaissait que trop bien, cette route. N'était-il pas en relation avec deux ou trois gentes dames qui offraient, en toute discrétion, les services de prostituées de luxe à une clientèle choisie ?

L'une de ces élégantes directrices serait certainement heureuse de prendre sous son aile une fille séduisante, recommandée par lui. Il était de plus en plus impatient de découvrir si cette Kate possédait l'habileté requise pour le métier de courtisane. Dans le cas contraire, étant d'une nature généreuse, il était tout à fait prêt à lui servir de tuteur.

Il restait persuadé, néanmoins, que Caleb avait placé cette fille auprès de lui pour l'espionner. Sauf que, vu son penchant pour la boisson, elle risquait de faire un bien piètre agent secret.

Alors qu'il grimpait l'escalier, la clarté de la lune se déversait par la haute fenêtre gothique et illuminait la voûte de pierre froide de son éclat argenté.

Une fois sur le palier, il s'arrêta devant la fenêtre. Depuis sa tour fortifiée, il avait une vue excellente sur les terrains alentour. Il apercevait les lanternes lointaines des voitures des contrebandiers qui retournaient au village, minuscules sphères orange avançant lentement sur la route. Plus près, les fenêtres du corps de garde, où ses hommes montaient la garde, brillaient d'une lumière joyeuse.

Avant de se détourner, son regard s'attarda sur la beauté glacée de la nuit d'hiver. Les terrains du château s'étaient transformés en un royaume de glace ; le givre recouvrait les statues du jardin et les arbustes d'une poussière de diamants. Malheureusement, il fondrait au matin, et tout redeviendrait froid, gris et sinistre.

Tandis que son souffle formait de la buée sur la vitre devant lui, il vit le reflet de ses yeux durs le regarder, transparent comme un fantôme. Ses pensées vagabondèrent, et la situation à Londres se remit à le tarauder, surtout en ce qui concernait leur agent disparu.

Rohan ne connaissait pas personnellement Drake –seuls les chefs des équipes étaient autorisés à communiquer entre eux, une structure qui aidait à rendre plus sûr leur réseau secret. L'Ordre croyait à présent que Drake était retenu par l'un des membres les plus puissants du Conseil prométhéen, James

Falkirk, et son assistant et garde du corps, le tueur borgne appelé Talon. Il se demanda si des progrès avaient été faits pour localiser Drake depuis que lui-même avait quitté Londres...

Juste à cet instant, Rohan perçut un courant d'air, derrière lui, qui fit se dresser ses cheveux sur sa nuque. Aussitôt il pivota, le cœur battant - mais il n'y avait pas signe de la dame en gris ni d'aucune apparition vengeresse. Il ne l'avait vue qu'une fois dans sa vie, quand il était jeune, après tout.

Il sentait... quelque chose. Mais non, ce n'était pas possible. Il n'y avait que l'obscurité, l'air vide et la culpabilité de tous les ducs l'ayant précédé dans cette lignée barbare.

La malédiction Kilbum.

Le picotement étrange, inexplicable, continuait de descendre le long de ses bras. Il s'en débarrassa avec un grognement étouffé et, se moquant de lui-même, reprit son chemin, les sourcils foncés.

Quelle absurdité ! Un homme fait, éduqué, un pair du royaume, effrayé par sa propre maison ! Seigneur Dieu, il était l'un des assassins les plus redoutables de la plus impitoyable organisation au monde. La lignée Warrington avait toujours produit les tueurs les plus doués.

C'était précisément le problème.

Des siècles auparavant, un ancêtre médiéval, un chevalier Warrington arrogant, avait encore l'aire d'un sorcier prométhéen, Valerian l'alchimiste, qui avait jeté la malédiction sur sa lignée.

— Vous, puissants guerriers, serez condamnés à tuer celle que vous aimez.

Depuis, les ducs de Warrington avaient une tendance malheureuse à tuer leurs femmes -

la plupart du temps par accident mais, à l'occasion, en toute connaissance de cause.

On disait que c'était là leur tragique destin.

Selon la légende locale, les victimes des ancêtres de Rohan hantaient encore les salles silencieuses du château au clair de lune, avides de se venger sur le duc actuel, à cause du sort sanglant que leur avaient infligé leurs maris. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il serait heureux de quitter cet endroit sinistre aussitôt que possible.

Il était à l'aise n'importe où sur terre sauf ici, il pouvait dormir dans le désert, indifférent aux scorpions et aux serpents, ou somnoler dans le hamac d'un bateau avec une tranquillité parfaite au milieu d'une tempête... Il n'avait peur de rien et, bon sang, il en était fier !

Mais ici, chez ses ancêtres, il savait ce que c'était que d'être hanté, si ce n'est par des duchesses assassinées, du moins par la pensée de ce qu'il était devenu pour le bien de l'Ordre. La Bête.

Il ne doutait jamais de combattre du côté du bien, et personne ne pourrait dire un jour qu'il avait reculé devant l'accomplissement de son devoir ; mais un meurtre était un meurtre et, avec sa nature superstitieuse, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'un jour, il aurait à affronter une punition divine pour le sang qu'il avait versé.

Evidemment, les cibles qu'il poursuivait étaient des éléments dangereux dans la guerre prométhéenne, des hommes corrompus occupant des postes de pouvoir, et qu'il fallait éliminer. Mais quelques-uns de ceux qu'il avait exécutés à Naples avaient eu des épouses et des familles. Quelquefois, il s'éveillait en sueur, les cris des enfants orphelins résonnant dans ses oreilles.

Heureusement, il avait décidé depuis longtemps qu'il ne permettrait jamais à la malédiction familiale de tomber sur lui. Surtout pas après avoir été témoin, jeune garçon, de la manière dont l'amour avait presque détruit son père.

Il avait une solution très simple : n'aimer personne. Ne pas s'attacher. Eviter les complications était facile, quand on canalisait ses énergies vers des femmes auxquelles on ne pouvait faire confiance et qu'on ne pouvait respecter. Le monde était plein de veuves luxurieuses, de femmes adultères vaniteuses, de prostituées perverses.

Comme celle qui l'attendait à présent.

Refusant de laisser de sombres pensées gâcher la diversion bienvenue de cette nuit, il les rejeta d'un coup d'épaule, tel un lourd manteau, au moment où il atteignait le palier supérieur. Le vent âpre gémissait à travers les vieilles pierres du château comme un esprit en proie à la souffrance.

Après avoir parcouru le couloir, il s'arrêta devant la porte de la salle supérieure et sortit sa clé. Ses hommes avaient fermé sa chambre pour empêcher la fille de vagabonder dans les parties du château que ne devaient pas voir des yeux indiscrets.

Il déverrouilla la porte avec un cliquètement discret. Il était temps de s'amuser un peu !

Alors me.me qu'il tournait la poignée, il se sentait déjà sur ses gardes. Etant donné la vie qu'il menait dans l'Ordre, il était habitué à ce que des gens essayent de le tuer à l'improviste sans raison apparente. Il s'avança dans la chambre, prêt à toute éventualité.

Ou était-elle ? Parcourant la pièce du regard, il aperçut un délicat coude blanc posé sur l'accoudoir du grand fauteuil en cuir devant la cheminée.

— Kate ? dit-il doucement pour ne pas la surprendre.

Il ferma la porte derrière lui et la verrouilla de nouveau.

— Je crois que vous et moi n'avons pas été correctement présentés.

Il glissa la clé dans la poche de son gilet. N'obtenant toujours pas de réponse, il resta sur ses gardes alors qu'il traversait lentement la pièce.

Il découvrit alors pourquoi elle ne répondait pas. La fille était blottie dans le fauteuil devant le feu et, à sa grande consternation, elle était ivre morte.

Mais l'était-elle vraiment ? Il haussa un sourcil. Dans le monde tel qu'il le connaissait, les choses n'étaient pas toujours ce qu'elles paraissaient. Elle pouvait parfaitement faire semblant. Elle pouvait être armée, après tout. Il était hors de question qu'il lui fasse confiance.

— Kate, dit-il plus fermement.

Alors qu'il s'asseyait sur l'ottomane face à elle, la regardant avec intensité, ce qu'il vit devant lui était l'image incarnée d'une jeune et féminine vulnérabilité.

Et d'un excès de vin.

Quelqu'un va se sentir abominablement mal demain matin, pensa-t-il, plissant la bouche avec ironie. Elle était tellement léthargique qu'il lui vint à l'esprit de s'assurer qu'elle n'avait pas bu au point de se mettre en danger.

— Kate, c'est Warrington. Ça va ? Je peux vous apporter quelque chose ? demanda-t-il en glissant ses doigts sous les vagues de ses cheveux brun clair et en les pressant sur son cou pour sentir son pouls.

Celui-ci battait avec une parfaite régularité.

— Coucou ? Il y a quelqu'un ?

Agacé de découvrir que son avidité charnelle avait été contrecarrée d'une manière aussi inopportune, il l'observa un moment de plus.

— Très bien, chuchota-t-il. Nous jouerons demain.

Il se pencha et, doucement, souleva son corps inerte, enveloppé dans la couverture de fourrure. Elle ne réagit pas.

Quand sa tête tomba sur son épaule avec une innocence presque enfantine, une grande mélancolie l'envahit.

Comment une créature aussi adorable en venait-elle à connaître une telle vie ?

Mais alors, remarquant la direction perturbante de ses pensées, il se prémunit rapidement contre ces tendres sentiments. Les malheurs de cette fille ne le concernaient pas.

Il la transporta jusqu'au lit et la posa dessus. Elle s'enfonça dans le matelas avec un murmure rêveur, suivi d'un soupir.

Même si l'impulsion protectrice qu'il avait ressentie un peu plus tôt était revenue avec force, ce gémissement doux et sensuel l'emplit d'un désir aveuglant.

Seigneur Dieu ! Un tremblement le parcourut. Son regard erra de son visage détendu à sa poitrine crémeuse en passant par son cou blanc. Il déglutit avec peine, les yeux fixés sur ses seins.

Le cœur battant, il s'assit avec précaution au bord du lit. Le désir déferlait dans ses veines, mais son intention était seulement de la regarder. C'était une putain, après tout, et elle n'y verrait pas d'inconvénient, à partir du moment où il lui offrait de l'argent. Il n'empêche qu'il était perplexe à l'idée qu'on put acheter une telle beauté. Elle était exquise, avec cette frange de cils sombres en éventail, que le sommeil rabattait au-dessus de ses joues. Le nuage épais et ondulé de ses cheveux bruns satinés s'éparpillait sur l'oreiller en entourant le pâle ovale de son visage.

Il s'émerveilla du reflet crémeux de son teint à la lueur du feu, de ses joues rougies comme une délicate porcelaine. Son regard parcourut son front lisse, les délicates arches de ses sourcils d'un brun clair, et son petit nez modelé à ravir. Elle avait un menton tout à fait charmant, légèrement prononcé, qui laissait deviner un ferme entêtement. Il aurait volontiers mordillé sa courbe arrondie.

Vu la direction prise par son imagination, Rohan s'obligea à fermer les yeux un moment.

Il déglutit avec peine, prit une inspiration, puis expira lentement. Il écarta l'idée de l'aimer doucement pendant qu'elle dormait.

Essayant de son mieux de s'arracher à sa lubricité, il ramena la courtepointe sur elle et s'éclaircit la voix.

— Avez-vous besoin de quelque chose, Kate, demanda-t-il d'une voix forte, ou est-ce que tout va bien ?

Ses doigts effleurèrent son épaule lorsqu'il la borda, ce qui arracha à ses lèvres un autre soupir de félicité.

Ce fut plus qu'il n'en pouvait supporter. Il laissa l'extrémité de ses doigts se poser sur son épaule, admirant la délicate structure osseuse.

— Kate ? dit-il d'une voix rauque.

Il fit glisser ses doigts de son épaule jusqu'à la ligne élégante de sa clavicule. Elle répondit par un soupir de plaisir, rejetant la tête en arrière, relevant légèrement ses seins tandis que son corps se tendait vers la caresse.

Il se pencha et embrassa son épaule en chuchotant son nom.

— Kate, éveille-toi pour moi...

En réponse, elle passa un bras alangui autour de son cou.

Il s'allongea sur le lit à côté d'elle, le cœur battant. Il était suffisamment près pour absorber de ses lèvres les petits soupirs enivrants qui lui échappaient.

Il observa le sourire rêveur qui incurva ses lèvres quand il commença à la caresser, la laissant s'accoutumer à son contact.

— C'est bien. Détends-toi, dit-il dans un souffle.

Il fit passer sa paume le long de son bras mais, parvenu à son coude, son exploration changea de direction pour se diriger vers sa taille. De là, il laissa sa main s'aventurer plus bas, sur sa hanche.

Elle s'étira un peu comme un chat sous sa caresse patiente.

Il finit par pencher la tête pour déposer un baiser sur la ligne blanche de son cou.

Il en fut récompensé par une autre ondulation de son corps, qui l'attira plus près. Tandis que ses lèvres remontaient, Kate tourna sa bouche vers la sienne en une invite. Elle croisa son regard l'espace d'un instant avant qu'il ne l'embrasse. Ses yeux brillants, aux paupières lourdes, brûlaient d'un désir févreux.

— Bonjour, chuchota-t-il.

Puis il prit possession de sa bouche.

Son gémissement étouffé passa de ses lèvres aux siennes.

Rohan approfondit le baiser, attrapant son menton entre son index et son pouce. Elle s'accrocha de ses deux mains à sa chemise l'espace d'un instant.

Sa bouche avait un goût de vin rouge. Comme elle ouvrait les lèvres sous son baiser affamé, il fit courir l'extrémité de ses doigts le long de sa gorge jusqu'à sa poitrine. Puis il immisça la main à l'intérieur de sa robe et la referma sur un sein. Les paumes parcourues de picotements, il prit un mamelon entre deux doigts et le pinça délicatement. Le grognement approbateur de la jeune femme en exigeait davantage, de toute évidence.

Elle effleura ses épaules, ses bras et son torse tandis qu'il basculait sur son corps pour goûter à ses seins.

Fermant les yeux, il captura son mamelon dans sa bouche et le suçait jusqu'à le sentir se gonfler contre sa langue. Le baiser se prolongea : elle était encore plus adorable qu'il ne l'avait rêvé.

Quand elle se tortilla avidement sous lui, avec des gémissements qui s'amplifiaient, il fit glisser sa main sur son ventre frémissant à travers sa robe. Elle était dévergondée, mais il alimenta sa passion - pour le moment - en conservant une allure mesurée. Il mit sa main entre ses jambes, lui donnant un aperçu de ce à quoi elle aspirait. Elle commença alors à se frotter éperdument contre la paume de sa main.

Il était dur comme la pierre, et jouissait de lui donner du plaisir un peu plus longtemps, sentant la moiteur de son intimité traverser la mince étoffe de la robe, mais il s'arrêta juste avant de l'amener à l'orgasme.

— Laisse-moi me déshabiller.

Il réussit à trouver la force de s'arracher à la beauté lascive étendue devant lui. Elle avait les lèvres écartées, et ses yeux étaient semblables à des puits d'émeraude lorsqu'elle le regarda se lever du lit.

Il se débarrassa alors de son gilet, fit passer sa chemise pardessus sa tête, puis se détourna et s'assit brièvement près du feu pour enlever ses bottes et ses épaisses chaussettes de laine. Après avoir déboutonné son pantalon, il le laissa tomber, de même que ses sous-vêtements de coton, et s'approcha de la table de nuit pour y prendre un préservatif.

Mais, quand il se retourna vers le lit, il s'immobilisa, consterné, en découvrant que sa compagne était endormie.

Eh bien, bon sang, il fallait simplement qu'il la réveille de nouveau ! Les sourcils froncés, il

s'approcha et la secoua doucement.

— Réveille-toi, Kate, ordonna-t-il dans un chuchotement de reproche. J'ai des plans pour toi.

S'emparant de sa main, il déposa un baiser passionné sur ses phalanges, attendant qu'elle le rejoigne au pays des vivants. Mais ses yeux demeurèrent clos.

Lorsqu'il relâcha sa main, celle-ci tomba mollement sur le matelas.

Il émit alors un grondement.

— Reviens, ma douce... J'ai besoin de toi !

Déterminé à avoir gain de cause, il essaya une nouvelle fois, sentant un désir douloureux s'emparer de lui. Se penchant, il embrassa la peau crémeuse entre ses seins.

Pas de réponse.

Il n'avait pas besoin, cependant, du maudit code de l'Ordre pour se rappeler que les demoiselles inconscientes étaient absolument interdites. Bien qu'il ne fut pas un modèle de vertu, il n'était jamais allé jusqu'à transgresser cet interdit.

— Cruelle ! lui lança-t-il, en un murmure sarcastique.

Il leur faudrait, le lendemain, reprendre cet échange où ils l'avaient laissé. Si toutefois elle en avait le moindre souvenir.

Dans le cas contraire, il se ferait un plaisir de lui montrer tout ce qu'elle avait manqué.

Seigneur, qu'elle était tentante ! Songea-t-il en laissant son regard se promener librement sur elle. Il se sentait étrangement possessif, en cet instant, peut-être parce qu'on la lui avait offerte comme présent ; et que, en conséquence, elle était à lui.

Cela dit, il n'y avait rien d'autre à faire qu'à laisser la petite soulote cuver son vin. Vu qu'il ne se faisait pas confiance pour passer la nuit à côté d'elle avec la vertu d'un moine, Rohan quitta silencieusement le lit et remonta les couvertures sur elle. Il rangea le préservatif avec un soupir, puis enfila son peignoir.

Encore hébété par le désir, il lui jeta un dernier regard de regret pardessus son épaule, secoua la tête, et quitta la chambre pour aller dormir dans une autre pièce.

Le lendemain matin, le tambourinement de la pluie glacée qui frappait les fenêtres finit par ramener Kate à la conscience. Tout d'abord, pas vraiment réveillée, elle resta simplement allongée, jouissant du confort du lit. Puis elle s'aperçut peu à peu de la sécheresse déplaisante de sa bouche.

D'étranges séquences de rêves lui revinrent en mémoire. Des sensations excitantes éveillées par les libertés les plus indécentes et, songea-t-elle avec une palpitation au creux du ventre, l'image glorieuse, à la lueur du feu, d'un homme nu comme un demi-dieu.

Malheureusement, la douleur mit cette vision intrigante en déroute. Elle sentit la migraine taraudante avant même d'avoir ouvert les yeux sur la lumière hivernale qui filtrait à travers les carreaux. Quand la brûlure de ses yeux se dissipa, elle aperçut les couvertures chiffonnées d'un lit inconnu.

Où était-elle donc ?

Elle s'assit brusquement, et un éclair de douleur lui traversa l'arrière du crâne. Avec un gémissement, elle posa avec précaution la main sur sa tête.

— Oooh...

Lorsqu'elle abaissa le regard, elle remarqua le corsage défait de la robe légère qu'elle portait - et elle resta bouche bée au souvenir de la nuit précédente qui affluait soudain.

Non ! Oh, mon Dieu...

La Bête... Ce n'était pas un rêve du tout ! Elle était dans le lit de la Bête.

Le château de Kilburn et son formidable propriétaire, le duc dangereusement séduisant qu'elle avait rencontré dans la grande salle. Elle s'en souvenait, à présent... Les détails n'étaient qu'esquissés, mais le thème dominant était clair.

Oh non, non, non ! La dernière image qui lui restait en mémoire était celle du duc de Warrington ôtant ses vêtements pour lui faire subir les derniers outrages.

Une vague nauséuse d'incrédulité la submergea. Le cœur battant, elle songea qu'il lui fallait savoir ce qu'il en était.

Elle repoussa les couvertures et chercha les traces révélatrices de sang virginal.

Il n'y en avait aucune.

Les battements frénétiques de son cœur ralentirent peu à peu quand elle comprit que, par miracle, il l'avait laissée tranquille. Aucune quantité de laudanum ne pouvait sans doute faire oublier à une femme qu'elle avait été déflorée.

Comme elle avait eu de la chance de s'évanouir !

Inconsciente, elle ne lui avait peut-être pas procuré suffisamment d'excitation pour retenir son intérêt. C'est alors qu'une idée la frappa : il allait revenir.

Aussitôt, le besoin désespéré de s'échapper sonna l'alarme dans son être tout entier. Elle était malade des effets de la drogue que les contrebandiers lui avaient donnée, mais elle rassembla toutes ses forces pour essayer de s'en aller avant le retour du duc.

Quand elle descendit du lit, elle s'arrêta un instant, saisie d'un brusque vertige. D'une main, elle s'appuya à la colonne de lit la plus proche. Elle se sentait terriblement mal, même si la fraîcheur matinale l'aidait un peu. Il faisait froid, dans la chambre ; le feu s'était éteint.

Puisant dans sa détermination, Kate tâcha de balayer les brumes qui encombraient son cerveau. Si la porte était fermée, elle aurait besoin de faire preuve d'imagination pour trouver une autre sortie.

Ayant traversé la chambre, elle saisit la poignée sans beaucoup d'espoir, murmura une petite prière, puis tira d'un geste brusque, s'attendant à une résistance.

La porte s'ouvrit.

Elle laissa échapper un son étouffé. Il ne l'avait pas enfermée !

Son cœur s'emballa. C'était la première fois, depuis des semaines, qu'elle avait une véritable occasion de s'échapper. Il n'y avait pas de temps à perdre.

Elle pivota, songeant à l'étape suivante, envahie par la panique à l'idée de laisser échapper cette opportunité. Sachant qu'elle ne disposait que de quelques instants avant que lui ou l'un de ses sbires ne revienne et l'arrête, elle se précipita vers la fenêtre et essaya de se repérer.

Dans quelle direction se trouvait le village ?

La mer était droit devant, au-delà de la haute falaise sur laquelle se trouvait le château.

Avec le continent de l'autre côté de la Manche, ce devait être le sud, et le village se trouvait vers l'ouest, plus bas. Il lui faudrait se diriger vers l'est.

Sa maison, en lisière de Dartmoor, se trouvait au nord-est de la Cornouailles. Mais elle ignorait à quelle distance. Elle aurait apparemment à franchir le corps de garde puisqu'il s'agissait, à sa connaissance, de la seule issue du château.

Lorsqu'elle aperçut les gardes, sa bouffée d'optimisme vacilla. La nuit dernière, s'échapper lui avait semblé trop difficile, et peut-être que la tentative demeurerait vaine. Mais il lui fallait essayer.

Elle compta trois gardes rassemblés sous l'auvent du bâtiment. Ils paraissaient s'ennuyer et maudire le mauvais temps ; leurs longs manteaux noirs, mouillés, claquaient dans le vent, et ils buvaient une boisson chaude dans des bols fumants.

Kate secoua la tête en se mordant la lèvre inférieure. Comment passer devant eux ? Une fois qu'elle se serait rapprochée, peut-être trouverait-elle un moyen quelconque de détourner leur attention et de se glisser dehors... Mais lequel ? Bien sûr, ils ne manqueraient pas de la voir immédiatement, quand elle se mettrait à courir pour traverser la cour intérieure. Elle allait faire une cible dérisoirement facile.

Il devait y avoir un meilleur moyen. Mais il y penserait en chemin, conclut-elle, car plus longtemps elle s'attarderait ici, plus grandes étaient les chances que quelqu'un l'intercepte. Entre-temps, les gardes n'étaient pas le seul obstacle qu'elle aurait à affronter.

Il y avait aussi le temps, qui était absolument horrible ce matin.

Chez elle, dans le Devonshire, les précipitations se seraient transformées en neige abondante, mais ici, sur la côte, elles se limitaient à une pluie glaçante. Une chose était certaine : elle avait besoin de vêtements plus chauds.

Après avoir regardé autour d'elle, elle fixa les yeux sur la commode. Elle se précipita vers elle, ouvrit brutalement les tiroirs et s'appropriâ rapidement quelques vêtements gigantesques qui devaient appartenir au duc. Elle glissa une chemise sur sa tête, se dépêchant de retrousser les manches trop longues. Elle prit une cravate et s'en entourâ le cou comme une écharpe, puis elle enfila deux paires d'épaisses chaussettes de laine.

Celles-ci lui tiendraient lieu de chaussures. Enfin, elle se dirigea vers l'armoire géante et s'empara d'une veste bleu marine. C'était un vêtement élégant, en douce laine de mérinos, venu tout droit, sans aucun doute, de chez un tailleur de Bond Street.

Elle l'enfila puis courut vers la porte tout en la boutonnant. Le tissu était imprégné d'une odeur d'eau de Cologne qui fit une impression étrange sur ses sens.

L'homme n'était manifestement pas sans séduction, mais Satan en personne ne pouvait-il apparaître en ange de lumière ?

N'ayant jamais accordé grande importance à son apparence, elle songea à peine qu'elle était ridicule dans ces vêtements immenses. Tout ce qui comptait, c'était de s'échapper.

Et quand ce serait chose faite, elle se jura de se rendre tout droit auprès des autorités, n'importe lesquelles, pour raconter ce qui lui était arrivé. Elle dénoncerait les activités criminelles qui se déroulaient ici !

Sans prêter attention à sa faim et à ses vertiges, Kate entrouvrit la porte de la chambre et risqua un coup d'œil dans le couloir.

Personne en vue.

Elle se glissa à l'extérieur sans un bruit, referma la porte derrière elle, puis longea le mur du couloir sur la pointe des pieds.

Elle descendit ensuite l'escalier, sans trop savoir où elle allait.

Soudain, des voix masculines lui parvinrent.

Ayant besoin de voir où se trouvaient les hommes afin d'éviter de croiser leur chemin, elle se faufila jusqu'à la tribune des musiciens et, avec mille précautions, jeta un coup d'œil dans la grande salle en contrebass. Elle cessa de respirer quand elle vit la Bête en personne, suivi de son majordome. Comment s'appelait-il, déjà ? Eldred. Oui, c'était ça.

Eldred était chargé d'un plateau sur lequel se trouvaient des plats couverts et une théière.

Il suivait Warrington, qui lui parlait. Kate remarqua deux gardes postés dans la pièce, exactement comme le soir précédent. Ce n'était pas par-là qu'elle allait sortir.

— Vous avez cette poudre contre le mal de tête ? demanda le duc.

— Oui, Votre Grâce.

— Elle va en avoir besoin, sans doute. Peut-être qu'à présent, nous allons découvrir ce qu'elle mijote.

Kate pâlit en voyant qu'ils se dirigeaient vers l'escalier. Pas le temps de réfléchir à ses paroles. Ils viennent de ce côté, cache-toi ! Elle fonça pour se dissimuler derrière une épaisse colonne de pierre. Un moment plus tard, les lourds pas de Warrington passèrent devant elle, suivis de ceux, plus lents et plus légers, d'Eldred.

Oh, non ! Songea Kate. Warrington se dirigeait vers la chambre supérieure. Dans un instant, il allait découvrir quelle était partie. Dès qu'il s'apercevrait de sa disparition, nul doute qu'il enverrait ses sbires à ses trousseaux. Elle sortit de son refuge, le cœur battant à tout rompre. Il n'y avait plus que la vitesse pour la sauver, à présent.

Lorsqu'ils furent passés, elle se précipita vers le couloir sombre, dans la direction opposée, ses grosses chaussettes piétinant silencieusement les dalles.

Il lui fallait trouver une issue. Elle passa devant plusieurs pièces, mais aucune d'entre elles ne semblait offrir de sortie. Elle finit par se retrouver dans une longue galerie semblable à celle d'un cloître, bordée d'une rangée de statues grandeur nature : des dames d'une blancheur de neige, les duchesses de Warrington du temps passé sculptées dans l'albâtre.

Au bout de la galerie, elle aperçut une petite porte discrète et voûtée. Elle doit bien mener quelque part, pensa-t-elle en se précipitant. Les silhouettes lui donnaient un sentiment étrange, presque comme s'il s'agissait de créatures vivantes qui l'auraient regardée passer en silence.

Elle jeta un coup d'œil pardessus son épaule sans cesser de courir vers la porte. Quand elle l'atteignit, elle dut débarrasser ses mains des manches trop longues de la veste du duc, puis elle agrippa la poignée. Elle entrouvrit le battant, très légèrement, ne sachant ce qu'elle allait trouver de l'autre côté.

Aussitôt, le vent s'engouffra dans l'interstice et le froid l'enveloppa. La porte ouvrait sur le chemin de ronde !

Ainsi, elle n'aurait pas à traverser la cour : elle pouvait suivre le chemin de ronde jusqu'à la partie supérieure du corps de garde. Cela la mènerait plus près de son but qu'elle n'avait osé l'espérer.

Dès qu'elle fut sortie dans le mauvais temps et eut refermé la porte derrière elle, elle s'accroupit, utilisant le parapet pour se dissimuler.

Le vent la bousculait de tous côtés tandis que la pluie glacée trempait ses cheveux. En un clin d'œil, elle fut saisie de violents frissons, mais son inquiétude la plus forte venait de la fine couche de glace qui recouvrait les pierres. Son absence de chaussures rendrait sa progression encore plus difficile.

Déjà étourdie à cause des effets secondaires du laudanum, elle déglutit avec peine, mais refusa de se laisser abattre.

Toujours pliée en deux, elle commença à avancer sur le chemin de ronde.

Sa tête lui faisait mal, mais elle ignora la douleur. S'échapper était son obsession. C'était l'occasion de reprendre le contrôle de sa vie.

Si elle échouait, Dieu seul savait le sort qui l'attendrait, entre les mains de la Bête.

CHAPITRE 4

Eldred attendit avec le plateau chargé du petit déjeuner de Kate pendant que Rohan frappait à la porte de sa chambre.

Par courtoisie, il patienta quelques instants.

La nuit précédente, après une tentation aussi extrême, il s'était tourné et retourné dans son lit, et il était resté des heures éveillé seul dans l'autre chambre.

Ce matin, il voulait des réponses - c'est-à-dire la confirmation des soupçons qu'elle avait été envoyée pour l'espionner.

Il devait admettre, néanmoins, qu'une partie de son impatience de réveiller son «cadeau»

provenait du désir d'achever ce qu'ils avaient commencé. Il était conscient que la petite souldarde devait se sentir très mal, ce matin, mais peu importait. Il était disposé à lui donner un peu de temps pour se remettre. Aujourd'hui était un nouveau jour - et cette nuit serait une nouvelle nuit.

Savourant le souvenir de sa douceur entre ses bras, Rohan renonça à attendre une invitation et ouvrit la porte. Avant d'entrer, il prit le plateau des mains d'Eldred et congédia ce dernier d'un geste de la tête. Il lui apporterait son petit déjeuner en personne, toujours heureux de jouer les amoureux quand il s'agissait d'une femme dont il avait décidé qu'elle serait sa prochaine conquête.

— Lève-toi et rayonne, ma beauté...

Il referma la porte du pied, puis observa le lit en désordre.

Kate n'était pas à l'intérieur. Elle devait se trouver derrière le paravent disposé dans le coin, qui abritait le nécessaire de toilette. Seigneur, il espérait qu'elle n'était pas en train de vomir tripes et boyaux...

— Comment vous sentez-vous, ce matin ?

Alors qu'il posait le plateau sur la commode, il remarqua que l'un des tiroirs était ouvert.

Étrange... Il le referma.

— Vous n'avez peut-être pas envie de manger pour le moment. Mais je vous ai apporté quelque chose pour le mal de tête.

Aucune réponse. Aucun bruit derrière le paravent.

— Kate ?

Un silence absolu régnait dans sa chambre.

— Kate ! dit-il avec plus de fermeté, fronçant les sourcils.

Il regarda derrière le paravent. Personne.

Il ressortit dans le couloir. Où diable était-elle passée ? Peut-être avait-elle faim, et était-elle descendue pour trouver seule les cuisines - mais il ne l'avait pas croisée en montant. Il fronça davantage les sourcils. La pensée qu'elle vagabondait dans le château sans escorte ne lui plaisait pas. Les parties les plus anciennes de la forteresse étaient dangereuses. De plus, il préférait qu'aucun étranger ne voie certains endroits de sa demeure.

Aurait-il été mieux inspiré de l'enfermer, la nuit précédente ? Après ce qui s'était passé entre eux, il ne l'avait pas jugé nécessaire. Il ne voulait pas qu'une femme le voie comme un monstre. Seuls les

ennemis de l'Ordre devaient le considérer ainsi.

Il commença à se diriger vers l'escalier pour partir à sa recherche, mais il s'arrêta soudain.

Quelque chose le fit retourner dans la pièce supérieure et regarder par la fenêtre, qui offrait un excellent point de vue sur les terres du château.

La ! Plissant les yeux, il se pencha davantage. Il voulait bien être damné !

Elle avançait subrepticement sur le chemin de ronde qui couronnait les murailles du château. Que diable... ?

Elle avait volé quelque chose, songea-t-il aussitôt. Le tiroir ouvert ! Elle avait dû prendre quelque chose dans la chambre.

Eh bien, elle n'avait sans doute guère trouvé plus qu'une montre en or ou une épingle de cravate, pensa-t-il en jetant un rapide coup d'œil pardessus son épaule.

Il ne conservait, bien sûr, aucune information sensible dans sa chambre. Dans ce cas, à quoi jouait-elle ? Sans doute se livrait-elle à des larcins, vu l'endroit d'où elle venait. Eh bien ! Comment osait-elle lui témoigner un tel manque de respect, dévalisant sa chambre puis se glissant dehors sans même dire au revoir ?

Tandis que ses sourcils se fronçaient de nouveau, il empoigna la fermeture de la fenêtre, avec l'intention de lui crier de s'arrêter. Mais celle-ci n'avait pas été ouverte depuis des temps immémoriaux. De plus, la pluie glaçante d'aujourd'hui l'avait sellée d'une couche de givre. La maudite fenêtre refusait de s'ouvrir. Jurant entre ses dents, il ravala sa frustration alors que Kate continuait d'avancer à pas prudents vers le corps de garde.

En toute sincérité, il n'en croyait pas ses yeux. Cette fuite furtive ressemblait à un rejet de sa personne par une femme - expérience qu'il ne lui avait jamais été donné de vivre ! Avec un coup indigné, assené du tranchant de la main, il fit sauter la glace.

La fenêtre coincée s'ouvrit brusquement. Il en écarta les deux battants. Aussitôt, le froid s'engouffra et le tambourinement de la pluie glacée emplit la pièce. A quoi pensait donc cette petite sotte, en sortant à demi-nue par ce temps ? Sa compagnie était-elle à ce point désagréable ? Elle n'avait même pas de chaussures ! Elle s'était enveloppée dans l'une de ses vestes qui lui pendait jusqu'aux genoux, mais il pouvait voir qu'elle était déjà trempée jusqu'aux os. Elle avait peut-être décidé qu'il ne lui plaisait pas, mais il n'allait pas laisser cette idiote attraper la mort dans un tel déluge.

— Kate ! hurla-t-il. Arrêtez-vous !

Le vent s'empara de son ordre et jeta ses mots vers la mer, mais elle parut l'entendre tout de même. Elle glissa légèrement en s'arrêtant sur les pierres gelées, regarda pardessus son épaule, l'aperçut à la fenêtre et pâlit en croisant son regard.

— Vous allez quelque part ? S'enquit-il d'une voix forte, en posant ses mains sur l'appui de fenêtre.

En réponse, elle le foudroya du regard, puis elle se mit simplement à courir, sans plus se préoccuper

de se dissimuler derrière le parapet.

Si les gestes étaient plus forts que les mots, sa réponse était claire et, une fois de plus, Rohan s'étonna. Ainsi, cette catin effrontée ne voulait rien avoir à faire avec lui ? C'était ce qu'on allait voir ! Remarquant la direction qu'elle prenait, il comprit que sa destination était probablement la petite porte à quelques mètres devant elle, qui donnait dans l'étage supérieur du corps de garde. De toute évidence, son but était de retourner au village des contrebandiers avec le butin qu'elle avait réussi à subtiliser dans sa chambre.

— Findley ! cria-t-il en agitant le bras pour attirer l'attention de l'un des hommes en faction.

Il fallut un moment pour que ce dernier l'entende pardessus le fracas constant de la pluie.

— Monsieur ? cria Findley en retour en sortant de l'abri sous lequel les gardes étaient réfugiés.

Le vent s'engouffra dans leurs manteaux noirs quand ils traversèrent la cour pour s'approcher de lui. Se protégeant les yeux du picotement de la pluie, ils regardèrent Rohan.

— La fille ! Elle vient vers vous ! Arrêtez-la !

— Pardon, Votre Grâce ?

Il désigna le mur d'un geste impatient mais, au moment où ils se retournaient, Kate se glissa par la petite porte au niveau supérieur du corps de garde.

Findley reporta son attention sur lui en levant les mains d'un geste impuissant.

Rohan jura en comprenant que son intervention n'avait servi qu'à distraire les gardes et, en conséquence, à faciliter la fuite de Kate.

— Attrapez la fille ! hurla-t-il en désignant les portes du château. Elle s'en va !

Bon sang !

En un clin d'œil, il abandonna la fenêtre et s'élança dans l'escalier.

— Monsieur, que se passe-t-il ?

Eldred se précipita vers lui.

— La fille s'est sauvée. Je ne crois pas que je lui plaise, ajouta-t-il avec ironie, avant d'enfiler le couloir et de repousser la porte massive.

Sans son manteau, il fut aussitôt trempé par la pluie, même si les petites pointes de glace fondaient au contact de ses vêtements. Traversant la cour à grands pas, il vit que ses hommes avaient finalement compris et se mettaient en chasse; Kate courait devant la meute comme un renard, sa courte avance diminuant déjà.

Rohan les suivit alors que le groupe tout entier disparaissait derrière la muraille du château. La fine

pellicule de glace sur l'herbe craquait à chacun de ses pas tandis qu'il courait après eux, se demandant ce qu'il dirait une fois qu'ils l'auraient attrapée.

De toute évidence, elle avait changé d'avis et ne voulait plus essayer de rejoindre le demi-monde londonien. Pensait-elle qu'il présenterait une objection ? Pour lui, c'était pareil. Qu'elle fasse ce qu'elle voulait.

L'instant d'après, cependant, son cœur manqua un battement, et l'instinct masculin protecteur prit le dessus lorsqu'il l'entendit crier.

Il s'élança d'un geste instinctif. Son sang se glaça. Ses hommes avaient coincé la fille au bord d'une falaise surplombant la mer de cent pieds.

Le vent salé la souffletait, les cordes sombres et mouillées de ses cheveux fouettaient son visage pâle tandis que, sous ses pieds chaussés de chaussettes, les rochers étaient glissants.

Il ralentit le pas en approchant. Les battements forcenés de son cœur s'apaisèrent, sa respiration s'approfondit : son entrainement prenait le dessus et son esprit se concentrait sur le danger. Les détails de la scène se firent plus précis. Kate paraissait égarée et minuscule, dans sa veste beaucoup trop grande et imprégnée de pluie. Derrière elle, la mer froide, indifférente, couleur de plomb, s'étalait jusqu'à l'horizon.

Elle tendait devant elle ses mains rougies par le froid, tenant ses hommes à distance tandis que Rohan s'avavançait au milieu d'eux avec un seul but : désamorcer la situation.

Elle avait besoin d'être apaisée, et elle devait être protégée, ne serait-ce que d'elle-même.

Elle pouvait facilement tomber dans le précipice, ce qui signifierait une mort certaine.

Sans se presser d'aucune manière, Rohan passa devant la cohorte de gardes irrités.

— Que se passe-t-il, Kate ? demanda-t-il doucement.

— Restez là-bas ! cria-t-elle. Je jure de sauter si vous vous approchez. Je le ferai !

Il obéit, en tout cas pour le moment. Il s'arrêta à environ dix pieds d'elle mais la regarda avec intensité, comme s'il pouvait ralentir le temps, et même le vent, pour la conserver en sécurité.

— Calmez-vous, maintenant. Éloignez-vous du bord, Kate, dit-il d'un ton aussi enjôleur que possible.

— Allez au diable !

— Personne ne vous fera de mal, ma belle. Je veux juste vous aider.

— Oh, vraiment ?

Sa voix tremblait, mais son regard était empli de rage.

— Dans ce cas, rappelez vos chiens !

— Reculez ! ordonna-t-il aussitôt.

Il regarda pardessus son épaule pour s'assurer que ses hommes s'éloignaient suffisamment. Il ne voulait pas qu'ils l'effrayent davantage. Puis il reporta son attention sur elle, se demandant si Caleb lui avait jeté une folle entre les bras.

— C'est bon comme ça ? Nous ferons ce que vous voudrez.

Elle secoua la tête avec un grognement furieux.

— C'est ça, oui !

— Kate, écoutez-moi. Ecartez-vous du bord. Vous ne devez pas rester là. Ces falaises sont très instables. Elles s'effondrent tout le temps sans prévenir. La pluie les a probablement fragilisées encore plus. Vous n'êtes pas en sécurité.

— En sécurité ? répéta-t-elle d'un ton misérable. Je ne sais même plus ce que ce mot signifie.

Le cœur de Rohan palpitait à l'idée que cette belle fille aux tragiques yeux verts se tue juste devant lui. Il ne pouvait pas permettre qu'un tel événement se produise.

Quelque chose n'allait pas du tout, manifestement. Quelque chose qui dépassait de loin ses soupçons antérieurs.

— Kate... S'il vous plaît.

Il serra les mâchoires, s'avançant imperceptiblement mais prenant soin de ne faire aucun geste soudain.

— Dites-moi ce qui se passe.

— Vous vous attendez peut-être à ce que je vous fasse confiance ? Je veux rentrer chez moi ! Gémit-elle.

— D'accord, promit-il doucement. Mais éloignez-vous de là. Cela n'en vaut pas la peine.

Ces pierres sont glacées. Vous êtes trempée jusqu'aux os. Rentrez et venez manger...

— Ne jouez pas avec moi ! Seigneur, je ne peux supporter d'autres cruautés...

— Quelles cruautés ? demanda-t-il, perplexe. Est-ce que quelqu'un parmi mon personnel s'est montré méchant avec vous ?

Elle éclata d'un rire moqueur et se détourna avec dégoût en secouant la tête.

Le cœur de Rohan manqua un battement, car il crut à cet instant qu'elle allait sauter.

Du regard, il évalua rapidement la distance entre eux – sept ou huit pieds, à présent qu'elle s'était un peu rapprochée. Mais avant qu'il ait pu bondir, elle le regarda de nouveau, cette fois avec des lamies

dans les yeux.

— Je vous en prie, Votre Grâce. Laissez-moi partir. Je jure de ne le dire à personne. Mais je ne retournerai pas dans cette cave, chuchota-t-elle d'une voix à peine audible. Et je préférerais mourir plutôt que de vivre esclave d'un homme.

Rohan la dévisagea, abasourdi.

— Quelle cave ?

— Comme si vous ne le saviez pas ! hurla-t-elle avec une fureur brusque.

— Kate... je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous parlez !

A cet instant, un craquement suivi d'un grondement sourd s'élevèrent dans les airs.

Elle jeta un regard affolé autour d'elle et s'élança en avant.

Trop tard. Devant les yeux horrifiés de Rohan, le rebord s'effondra sous son poids.

Avant même que le cri ait quitté les lèvres de Kate, il plongea à plat ventre à la vitesse de l'éclair et attrapa son bras au passage. Étendu au bord de la falaise effritée, il tira en arrière, vaguement conscient des cris affolés de ses hommes.

A cet instant, les épidémies, les incendies, les guerres, toutes les choses terribles qu'il avait connues durant ses trente-quatre années d'existence défilèrent dans son esprit comme un jeu de cartes manipulées par les mains d'un tricheur professionnel... tous ces événements qui l'avaient presque dépouillé de son humanité. Le temps s'arc-bouta, tendu par les échos des différentes cibles que l'Ordre l'avait envoyé tuer. Il les entendait encore le supplier en vain de les épargner.

D'une manière ou d'une autre, tout cela pâlisait face à la vision de Kate suspendue au bord de la falaise - et à la perspective de lâcher son bras glissant de pluie.

Son cœur battait la chamade alors que les secondes s'égouttaient comme la pluie du bout de son nez.

A une centaine de pas plus bas, la mer féroce agitée hurlait, attendant de l'avalier.

Les vagues blanches s'écrasaient avec de violentes projections d'écume sur les rochers déchiquetés.

Serrant les dents, il referma sa main droite sur son bras gauche pour renforcer sa prise.

— Accrochez-vous à mon bras ! lança-t-il.

Elle obéit, sa main droite se plantant dans son avant-bras ; de la main gauche, il s'appuya sur le sol tandis que Kate levait sur lui un regard paniqué qui le suppliait de ne pas la laisser tomber.

— Aidez-moi... murmura-t-elle d'une voix étranglée.

Bandant tous ses muscles, Rohan la tira vers le haut jusqu'à se retrouver sur les genoux.

Quand elle prit appui sur le rebord, il bascula en arrière en l'entraînant avec lui.

Elle s'effondra sur sa poitrine, tremblante, trempée et haletante. Son corps mince sur le sien lui sembla gelé jusqu'à la moelle. Un sanglot s'étrangla dans sa bouche.

Il la fit rouler sur le sol à côté de lui et prit approximativement trois secondes pour reprendre son souffle. Il se releva, soulevant Kate dans ses bras.

Elle laissa échapper un petit cri lorsqu'il la jeta sur son épaule et passa d'un pas rapide devant Eldred et ses hommes, qui se tenaient prêts à l'aider.

Rohan ne leur accorda aucune attention. Les hommes s'écartèrent pour le laisser passer alors qu'il l'emportait vers le corps de garde. Quelques-uns le suivirent anxieusement, demandant s'ils pouvaient aider, mais il ne répondit pas, montant à grands pas les marches étroites qui menaient vers la pièce chauffée, au niveau supérieur de la tour de garde.

— Restez dehors, ordonna-t-il en leur fermant la porte au nez.

Un feu pétillait dans l'âtre. Il la transporta jusqu'au fauteuil placé devant la cheminée.

L'austère salle de garde avait des poutres au plafond et des murs en pierres apparentes.

Déposant Kate sans cérémonie dans le fauteuil, il parcourut la pièce d'un œil d'aigle et saisit une couverture que les hommes gardaient sur une étagère pour les longues nuits de veille. Il la déplia en la secouant et en enveloppa son corps tremblant sans un mot, puis remarqua la bouilloire suspendue au-dessus du feu. Il prit une tasse sur le grossier manteau de bois et la remplit de ce qui s'avéra être du cidre épicié.

Ses mains ne tremblaient pas, son esprit était d'une clarté de cristal, mais quelque chose de profond et sauvage en lui voulait rugir d'avoir arraché un être à la gueule de ce monstre : la mort. Sa vieille amie ! Pour une fois, il avait sauvé une vie au lieu de la prendre.

Quelle nouveauté ! Songea-t-il avec acidité.

Evoluant avec une précision coléreuse, semblable à celle d'un automate, il se retourna et lui présenta la tasse fumante, mais Kate regardait dans le vide, apparemment sous le choc. Il plaça la tasse entre ses mains tremblantes.

— Buvez ceci, ordonna-t-il d'un ton sans réplique.

Encore étourdie d'avoir frôlé la catastrophe de si près, Kate leva lentement des yeux hagards vers lui.

Warrington paraissait furieux.

Elle contempla ses lèvres serrées, la cicatrice irrégulière en forme d'étoile creusée dans sa peau au coin extérieur de son sourcil gauche. Une petite tramée de boue zébrait sa joue comme une peinture de guerre. Son visage dur, ferme, affichait une autorité de fer. Ses yeux pâles étincelaient pendant qu'il soutenait son regard.

N'ayant plus rien pour se battre avec lui, elle inclina la tête et prit une gorgée du cidre épicé. La boisson traça un chemin de feu jusqu'à son ventre, mais elle ne pouvait combler son impression de vide en cet instant. Son cœur paraissait aussi creux qu'un tambour.

La Bête se détourna, manifestement peu disposée à traiter avec elle. Kate ne savait que penser : l'homme qu'elle avait le plus de raisons de craindre venait de lui sauver la vie.

En conséquence, où en était-elle, maintenant ?

Entourant-la tasse de ses mains, elle ferma les yeux. Elle entendait toujours le bruit horrible de la falaise cédant sous elle.

Sans Warrington, elle serait morte.

Un tremblement irrépressible la parcourut. Elle avait menacé de se suicider pour gagner sa liberté, mais la terre elle-même semblait lui avoir refusé cette issue, la rendant à son ennemi. Elle avait été si près de s'échapper ! A présent, ses espoirs étaient écrasés. Elle était heureuse d'être en vie, bien sûr, mais ayant été capturée une nouvelle fois, elle craignait d'avoir à subir un sort encore plus cruel. N'avait-elle pas mécontenté l'homme à qui on l'avait « donnée », l'obligeant à risquer sa propre vie pour la sauver ? A présent, Warrington pouvait prétendre qu'elle lui devait une obéissance absolue. Elle sentait d'ailleurs crépiter, dans la petite pièce, sa colère silencieuse.

Dieu du ciel, quelle punition aurait-elle à endurer pour sa tentative de fuite ? Elle laissa échapper une expiration tremblante, les larmes menaçant de couler derrière ses paupières closes. Tout en se rencognant dans le fauteuil et en tenant la tasse, laissant les volutes de vapeur lui réchauffer le nez, elle sonda son cœur pour voir s'il y restait le moindre esprit combatif.

Penser à son marin de père lui avait toujours donné l'once de force nécessaire pour continuer à résister. Le souvenir de l'homme qui bravait la tempête en riant, mêlé au gout sucré, épicé du cidre, avec sa touche réconfortante de cannelle, commença, graduellement, à la ramener dans le monde des vivants.

Au moins, elle ne se réfugiait pas dans un rêve insipide ou Warrington l'aurait ramenée sur la terre ferme parce qu'il se souciait d'elle d'une manière ou d'une autre. Elle n'était pas assez folle pour y croire. Néanmoins, à la pensée du ton doux sur lequel il s'était adressé à elle, la brûlure des larmes sous ses paupières s'intensifia.

Non. Elle ne succomberait pas à cette ruse. Il ne se souciait pas d'elle le moins du monde.

Son sauvetage héroïque était dû, plus vraisemblablement, au fait que si l'on repérait un corps flottant sur l'océan, cela pourrait attirer l'attention sur le trafic de femmes kidnappées auquel se livraient les contrebandiers, pour le compte de la Bête et de ses partenaires de débauche.

— Du calme, Kate... Je veux juste vous aider.

Mais bien sûr, Votre Grâce !

Quand elle rouvrit les yeux, avec un mélange d'irritation et de malaise, il venait de passer devant elle pour jeter une autre bûche dans le feu.

On frappa alors un coup discret à la porte.

— Monsieur?

— Qu'y a-t-il, Eldred ? répliqua le despote.

— La jeune dame aura-t-elle besoin du médecin ? Je peux envoyer quelqu'un au village.

Warrington lança à Kate un regard menaçant.

— Voulez-vous un médecin ?

Kate secoua la tête avec véhémence.

— Non. Personne du village.

Elle avait mal un peu partout, et l'épaule douloureuse après que le duc eut saisi son bras pour empêcher sa chute, mais à part ça, elle ne sentait rien d'alarmant.

Il lui jeta un coup d'œil septique mais ne discuta pas.

— Le médecin ne sera pas nécessaire, Eldred. Juste quelques vêtements secs pour nous deux.

— Très bien, monsieur, mais... euh... je ne suis pas certain que nous ayons des effets féminins.

— Dans ce cas, improvisez, Eldred ! Il ne s'agit pas d'une soirée à l'opéra. Apportez des vêtements de garçon, si c'est tout ce que nous avons pour elle. Elle peut difficilement circuler nue. Même si j'en serais ravi, conclut-il en aparté.

Elle fronça les sourcils.

Il parut satisfait d'avoir suscité une réaction chez elle, même minime. Puis il promena sur son corps un regard lent et effronté.

— L'un de nos jeunes valets doit être à peu près de sa taille, dit-il en direction de la porte. Il faut aussi des chaussures, Eldred.

S'adressant à Kate, il ajouta d'un ton traînant : — Vous avez déjà entendu parler de chaussures ? Une nouvelle invention, très étonnante.

Le froncement de sourcils de Kate s'accrut. Elle n'était pas sûre de la manière dont il fallait comprendre son ironie. L'heure était mal choisie pour des sarcasmes.

— Très bien, monsieur, répondit son majordome. Je reviens dès que possible.

Quand Eldred s'éloigna dans le couloir, Warrington enleva sa veste mouillée, couverte de boue, et la lança sur les pierres de l'âtre.

Kate se rendit compte alors qu'il avait froid et qu'il était trempé de pluie. Pendant qu'elle prenait une

autre gorgée de cidre, essayant furtivement de prévoir ce qu'il allait faire ensuite, il déboutonna son gilet et s'en débarrassa aussi. La belle soie était souillée d'avoir pressé le bord de la falaise. Ce souvenir la secoua de nouveau, faisant trembler ses mains et clapoter le cidre.

Mais lorsque Warrington passa sa chemise pardessus sa tête et la jeta sur la pile, Kate se tint parfaitement immobile. Elle retint son souffle, les yeux écarquillés, tandis qu'il s'accroupissait, présentant ses mains aux flammes. Son regard se promena sur ce dos magnifique, cette splendide étendue de peau lisse quelle avait caressée si ardemment la nuit précédente - à sa plus grande honte.

Elle aurait voulu ne rien se rappeler du tout, car qu'y avait-il de pire que de désirer un homme qui avait l'intention de vous détruire ? Cependant, elle ne pouvait nier l'évidence et s'empêcher d'être frappée d'admiration devant sa beauté léonine, toute de puissance dangereuse, sa taille sculpturale et massive contrebalancée par une grâce virile naturelle.

D'un regard attendri, elle suivit la ligne de ses flancs élancés et de ses bras sculptés dans la pierre. Entre ses omoplates, ses cheveux noirs pendaient en une queue épaisse et brillante. Kate regarda une goutte de pluie glisser et rouler le long de son dos.

Comme il frottait ses mains l'une contre l'autre, elle resta fascinée par le jeu complexe des muscles qui saillaient sur son torse au moindre mouvement. Elle était spécialement émerveillée par ses épaules et ses bras incroyables, dont la force brute lui avait sauvé la vie. Elle détourna les yeux, car la tête lui tournait un peu. Jamais, de toute sa vie, elle n'avait vu un physique comme celui de cet homme.

Enfin, à l'exception de la nuit précédente... Quand il avait abusé d'elle alors qu'elle était droguée...

Pourquoi s'est-il retenu ? Que se passe-t-il ? Songea-t-elle. Pourquoi un homme ayant son physique, son rang et sa richesse, avait-il besoin d'acheter une femme ? Il pouvait avoir n'importe quelle femme sans rien d'autre qu'un sourire démoniaque et un geste de l'index. C'était par cruauté pure qu'il agissait ainsi, sans doute. Mais Kate n'était plus sûre de rien, à présent que son esprit était débarrassé des effets secondaires du laudanum.

Saurait-il jamais à quel point elle se sentait fragile, en cet instant ? Effrayée ? Proche du désespoir complet ? Comment un homme qui paraissait presque invincible pourrait-il mesurer son impression d'impuissance ? Il ne pouvait pas la comprendre, et d'ailleurs il s'en moquait.

Elle était seule. Irrémédiablement seule. Elle avait peur d'être sur le point de s'effondrer, même si elle-demeurait calmement assise.

Lui aussi restait silencieux, prenant peut-être conscience du danger qu'ils avaient couru.

Puis, sans prévenir, il se tourna vers elle et demanda d'une voix basse mais tendue: — Quelle cave ?

Elle le regarda pendant un long moment.

— Vous auriez dû me laisser mourir.

Ses sourcils noirs se rassemblèrent avec une perplexité mêlée d'irritation.

— Pourquoi vous êtes-vous sauvée ?

— Est-ce que tout le monde n'aurait pas fait la même chose à ma place ? riposta-t-elle.

— Non, en vérité ! Croyez-moi ou pas, il y a des femmes qui recherchent ma compagnie.

Quelle cave ? répéta-t-il avec davantage de force.

Kate en avait assez de ses mensonges.

— Vous me demandez quelle cave ? Répliqua-t-elle avec colère en posant sa tasse. Celle où ils m'ont gardée pendant toutes ces semaines avant de me donner à vous ! Un présent pour le duc de Warrington... de la part de ses sales sous-fifres criminels ! Vous devriez avoir honte.

— Quoi ?

— Oh, vous pouvez feindre l'innocence tant que vous le voulez, Votre Grâce, mais je sais que c'est vous qui êtes derrière ce plan diabolique. Les contrebandiers ne sont pas assez malins pour faire cela de leur propre chef!

Il la contempla avec un étonnement manifeste, qui ne fit que l'exaspérer davantage.

Ainsi, il n'était pas accoutumé à ce que quelqu'un lui fasse front ? Eh bien, il pouvait la tuer pour son insolence mais, sapristi, à présent qu'elle avait obtenu son attention, elle lui dirait ce qu'elle avait sur le cœur ! Jusqu'à la fin, elle garderait la tête haute.

— Allons, qui d'autre trempe dans ce trafic ? Osa-t-elle lancer, même si, à présent qu'il se relevait, il la dominait de toute sa taille.

Peu lui importait. Elle refusait de vivre encore une journée dans la peur.

— Vos condisciples libertins de cet Inferno Club dont j'ai entendu parler ? Un nom qui sied à des démons comme vous, puisque vous finirez tous en enfer !

— Pour quelle raison, si vous voulez bien me le dire ?

— Pour enlèvement de jeunes filles innocentes dont vous faites de misérables jouets !

Il pâlit, sans doute à cause de la culpabilité.

— Vous me donnez envie de vomir, conclut-elle.

Elle commença à se détourner, mais il l'attrapa par le bras et la fit pivoter d'un geste vif.

— Qu'êtes-vous en train de dire, exactement ?

Elle essaya de se dégager, mais il ne la lâcha pas.

— Prétendez-vous que vous avez été enlevée ?

— Prétendre ? cria-t-elle. Oh, de tous les mensonges...

— Répondez-moi !

— Vous le savez parfaitement ! Explosa-t-elle en se dégageant d'un geste rageur, avant de pointer un index accusateur sur son visage. C'est vous qui en avez donné l'ordre !

CHAPITRE 5

Le courage indompté de Kate l'empêcha de reculer, même si une ombre effrayante altérait l'expression de Warrington.

Il paraissait absolument abasourdi.

— Je n'ai rien fait de tel, gronda-t-il en soutenant son regard. Ni ne le ferai jamais.

Les poings serrés, la poitrine palpitante, elle l'observa avec méfiance. Une dénégation était la dernière chose à laquelle elle s'attendait, de la part d'un homme trop puissant pour se soucier de ses accusations.

En fait, ce qu'elle attendait plus ou moins de lui, c'était une gifle comme celle qu'O'Banyon lui avait donnée. Mais elle ne baisserait pas la tête. Si cette brute avait l'intention de la frapper, il lui faudrait la regarder dans les yeux.

Elle garda le menton relevé pendant qu'il scrutait son visage.

— Est-ce pour cela que vous avez menacé de vous tuer ? Que vous vous êtes enfuie ?

Elle garda la bouche fermée, soudain indécise.

— Dites-moi ce qui est arrivé, ordonna-t-il. Si ce que vous prétendez est vrai...

— « Si » ? Coupa-t-elle, outragée.

— Vous auriez dû me le dire la nuit dernière !

— Le dire à l'homme auquel j'avais été offerte ? Comment l'aurais-je pu ? Pourquoi gaspiller mon souffle alors que vous étiez l'instigateur ?

— Je n'étais pas... Seigneur, je ne ferais jamais de mal à une femme ! Tonna-t-il, sa voix profonde se répercutant dans la salle. J'ignorais absolument tout de cette histoire ! Je vous dis la vérité !

— Vous avez accepté le présent, souligna-t-elle.

— Je pensais que vous étiez consentante !

Il garda le silence un moment, puis secoua la tête avec une perplexité furieuse.

— Apparemment, nous avons été tous les deux trompés.

Il pivota abruptement et, toujours torse nu, marcha à grands pas vers la porte. Il saisit la poignée, et c'est tout juste s'il ne fit pas sortir la porte de ses gonds en l'ouvrant.

— Findley !

— Oui, monsieur !

— Allez au village dans ma voiture et ramenez-moi Caleb Doyle. Vite ! Rugit-il.

Kate sursauta quand il claqua violemment la porte.

— Comment ont-ils osé ? marmonna-t-il entre ses dents, de toute évidence furieux mais aussi, peut-être, mortifié d'apprendre qu'il avait été dupé par des contrebandiers.

Bon sang, si c'est la vérité...

— C'est bel et bien la vérité, déclara-t-elle en croisant les bras sur sa poitrine, alors qu'il commençait à faire les cent pas. Je ne suis pas une menteuse.

Il lui jeta un regard lourd de menaces, et alla se placer devant la fenêtre en ogive surplombant la cour intérieure. Il posa les mains sur le rebord, son regard fixé sur le jour gris de l'autre côté de la vitre.

Elle remarqua alors la longue estafilade rouge à l'intérieur de son avant-bras. Il avait dû se faire cette blessure sur le rebord coupant du rocher, quand il l'avait empêchée de tomber de la falaise, mais il ne semblait même pas en avoir conscience.

— Permettez-moi de vous assurer sur ce que j'ai de plus précieux, mademoiselle Madsen, que vous m'accusez à tort.

Il la regarda pardessus son épaule et enchaîna : — Caleb Doyle m'a menti. Et il va devoir m'en rendre compte. Il m'a dit que vous vouliez mon aide pour entamer une carrière à Londres en tant que ...

Il ferma les yeux et secoua de nouveau la tête avec un juron.

— Putain ? Terminat-elle, tout en essayant de rassembler les bribes d'informations dont elle se souvenait malgré la drogue. Oui... Les femmes des contrebandiers m'ont fait ressembler à cela volontairement, afin que vous me trouviez... séduisante. Mais je ne suis pas du tout ce genre de personne. Ou ne l'étais pas avant tout ça. Vous êtes blessé, ajouta-t-elle en désignant son bras.

— Je m'en fiche.

Il pivota.

— Qui vous a fait ça, Kate ? Vous devez me dire exactement ce qui est arrivé.

Elle hésita. La possibilité qu'il put être en train de dire la vérité lui donnait une étincelle d'espoir : qui sait, cette aventure pourrait finalement bien se terminer ? Il était duc, après tout, seigneur des contrebandiers. Il avait le pouvoir et l'autorité nécessaire pour l'aider à obtenir justice.

— Quelques-unes des femmes des contrebandiers m'ont fait porter cette robe horrible et ont peint mon visage comme celui d'une prostituée.

Elle baissa les yeux.

— Le reste est un peu brumeux, j'en ai peur, à cause du laudanum qu'ils m'ont fait avaler de force...

— Du laudanum ? répéta-t-il avec une grimace.

— Ils m'ont droguée pour que je ne me débatta pas avec vous.

Il se détourna brusquement. Tambourinant du bout des doigts sur l'appui de fenêtre, il laissa échapper une expiration furieuse.

— Je suis désolé, Kate... La nuit dernière, je ne savais pas. J'ai cru à leur ruse. Je n'avais pas de raison de les soupçonner. Je croyais simplement que... que vous aviez trop bu.

Elle garda le silence un moment, songeant qu'après tout, il ne l'avait pas touchée. Même s'il l'avait prise pour une fille de joie complètement saoule, il s'était conduit comme un gentleman.

— Tout cela est très déconcertant, murmura-t-elle.

Il hocha la tête, puis s'approcha de la cheminée et se saisit du tisonnier pour frapper les bûches. Tandis que des étincelles jaillissaient dans le foyer, il fixa les flammes, semblant trouver un certain réconfort à tenir entre ses mains quelque chose qui ressemblait à une arme.

Kate le contempla avec une fascination teintée de méfiance. Elle aurait préféré qu'il mette une chemise. Toute cette chair mâle, lisse et nue était un peu trop distrayante.

Ayant reposé le tisonnier, il se tourna vers elle, une expression déterminée sur le visage.

— Kate, il est très important que vous me racontiez exactement ce qui vous est arrivé depuis le début. Je suis conscient que c'est difficile, mais si mes hommes commettent des crimes de cette importance, il faut que j'en connaisse les détails. Aidez-moi à aller au fond de cette histoire, et je vous promets que vous obtiendrez justice.

Elle plongea son regard dans le sien. A part retrouver son cottage, son vœu le plus cher était que justice soit faite.

— Nous démêlerons tout cela, assura-t-il. J'ai demandé qu'on amène Doyle au château afin que vous et moi puissions obtenir quelques réponses. Il est difficile pour moi de comprendre qu'il ait donné son aval à une telle chose. Je le connais depuis mon enfance.

Mais je sais aussi que son autorité a été remise en cause, ces derniers temps, par quelques-uns des plus jeunes hommes. Peut-être que ce sont eux qui sont derrière tout ça. D'abord, j'ai besoin de savoir s'il y avait d'autres filles avec vous dans cette cave, ou si vous en avez vu d'autres qui auraient pu avoir été enlevées comme vous.

Elle secoua la tête.

— Je n'en ai vu aucune, mais cela ne signifie pas qu'il n'y en avait pas.

— Très bien. Je demanderai à mes hommes de fouiller le village, de toute manière. Nous détruirons chaque maison de la cave au grenier s'il le faut, et chaque bateau de pêche, au cas où des filles y seraient retenues. A présent, je vais avoir besoin d'une description claire des faits pour pouvoir vous aider.

Elle ne répondit pas immédiatement. Aussi scrutat-il son visage avec regret.

— Vous ne me croyez toujours pas.

Elle eut un haussement d'épaules las, et se n'a davantage la couverture autour d'elle.

— C'est juste que... ils m'ont raconté des choses plutôt inquiétantes sur vous.

— Je peux l’imaginer.

Il secoua la tête.

— Kate, dans mes relations avec de telles personnes... disons simplement qu’ils voient ce que je veux qu’ils voient.

Il tendit la main pour essuyer une trace de boue séchée sur sa joue.

— Si j’étais aussi mauvais qu’on vous a poussée à le croire, vous aurais-je laissé mon lit, la nuit dernière, afin que vous puissiez dormir tranquille ?

Le léger contact de ses doigts sur son visage et le souvenir de la manière dont elle s’était tortillée sous ses caresses habiles, la nuit précédente, la firent devenir écarlate. Elle détourna les yeux, et il laissa retomber sa main.

Il resta silencieux un moment.

— Vous n’êtes pas en danger, Kate. Je ne vais pas vous faire de mal. Je sais que vous êtes effrayée, mais considérez mes actes, si vous doutez de mes mots. Je vous ai sauvé la vie, non ? Cela doit compter pour quelque chose.

Elle releva lentement les yeux, effleurant la symétrie ciselée de son abdomen et les renflements puissants de son torse, jusqu’à ce qu’elle rencontre son regard.

Ses yeux bleu-gris exprimaient la sincérité, et elle aspirait désespérément à le croire. Il était peut-être son seul espoir, après tout. Avec un hochement de tête réticent, elle décida de lui faire confiance et de raconter son histoire. En vérité, elle n’avait plus rien à perdre. Frissonnant encore, elle se rassit dans le fauteuil et prit une profonde inspiration.

— C’était le 27 novembre, vers dix heures du soir. J’étais chez moi, dans ma petite maison au sud-ouest de Dartmoor, et je lisais tranquillement devant la cheminée.

Attendant que l’eau bouille pour faire du thé. Au passage, est-ce que c’est loin d’ici ?

— Un peu plus de trente kilomètres.

— Trente kilomètres... répéta-t-elle, abasourdie.

Elle n’était pas allée aussi loin depuis des années.

— Vous disiez ?

— Oui... Je lisais près du feu quand, soudain, trois bandits ont fait irruption dans la maison. C’est arrivé si vite que je n’ai absolument pas eu le temps de réagir. Ils m’ont entraînée dehors et m’ont jetée dans une voiture, où l’on m’a attaché les pieds et les mains. Puis deux d’entre eux sont retournés dans la maison pour voler toutes les choses précieuses qu’ils pouvaient trouver.

Warrington s’adossa au manteau de la cheminée. Il semblait faire un effort considérable pour se

contenir, gardant un visage soigneusement inexpressif. Mais quelque chose dans ses yeux était devenu terrifiant. Tandis qu'il l'écoutait, les bras croisés sur la poitrine, ses doigts frappaient lentement ses biceps massifs. Il lui adressa un signe de tête.

— Continuez.

Elle déglutit avec peine.

— Quelques minutes plus tard, les deux autres sont revenus vers la voiture. J'ai entendu l'un d'eux appeler leur chef « O'Banyon ». Connaissez-vous un homme de ce nom, Votre Grâce ?

Il secoua la tête.

— Non, mais je vous assure que je le trouverai. Continuez, s'il vous plait. Au passage, entre la nuit dernière et le fait que nous avons failli mourir ensemble ce matin, je pense que nous pouvons nous passer des formalités. Appelez-moi Rohan.

Sa proposition la surprit, mais elle poursuivit son récit sans y répondre : — Dès que les deux hommes sont remontés dans la voiture, nous avons roulé à bride abattue jusqu'au village des contrebandiers. Là, ils m'ont portée hors de la voiture et enfermée dans une cave où j'ai passé, je pense, cinq semaines. Cinq semaines ! répéta-telle avec amertume. J'ai passé Noël au fond de cette cave dans le noir, toute seule.

Elle aurait été seule le jour de Noël, de toute manière, mais ce n'était pas là l'important.

— Il n'y a que quelques jours que les contrebandiers ont fini par me mettre dans une chambre, dans la maison, au-dessus de la cave. Je ne savais pas pourquoi à ce moment-là, mais je comprends maintenant que c'est parce qu'ils avaient décidé de me préparer pour vous.

Toute la pièce semblait résonner du silence féroce de son interlocuteur.

— Dites-moi, murmura-t-il, reconnaissez-vous les hommes qui vous ont enlevée ?

— Absolument. Pourquoi ?

— Parce qu'il est possible que je les détienne déjà, enfermés dans un cachot du donjon.

— Vraiment ? dit-elle dans une souille. Voilà un spectacle que j'adorerais voir.

Sa réponse parut lui plaire. Il inclina légèrement la tête, l'observant d'un regard scrutateur, juste au moment où un coup à la porte signalait le retour de son domestique.

Il alla ouvrir.

— Voici les affaires que vous avez demandées, monsieur.

Kate se retourna dans le fauteuil alors qu'Eldred remettait au duc un tas de vêtements secs.

— Y aura-t-il autre chose, Votre Grâce ?

— Non merci, Eldred. Ce sera tout.

Le majordome salua et ferma la porte, pendant que Rohan transportait les vêtements sur la table. Kate l'observa lorsqu'il se saisit d'une chemise et la passa pardessus sa tête. Il enfila la veste sèche, également, puis se dirigea vers la porte avec une expression de détermination sinistre.

— Descendez quand vous serez prête, lança-t-il. Vous et moi allons obtenir quelques réponses.

Rohan sortit de la salle des gardes et tira la porte derrière lui, laissant Kate s'habiller dans l'intimité. Il s'arrêta presque aussitôt, laissant échapper une longue expiration et secouant la tête sous l'effet du choc de ce qu'elle lui avait raconté. Puis il descendit l'escalier étroit pour gagner la salle qui se trouvait au-dessous, où une paire de gardes restaient en faction. Ils se levèrent à son approche. Les deux hommes lui demandèrent si la jeune femme allait bien. Il acquiesça de la tête et continua à faire les cent pas comme il l'avait fait à l'étage supérieur.

A présent que l'histoire de son épreuve cauchemardesque avait été révélée, il ne pouvait plus attendre de mettre la main sur les responsables.

Ils allaient le payer.

Le soir précédent, sa colère envers les contrebandiers avait été principalement jouée ; aujourd'hui, bon sang, ils allaient découvrir ce que cela signifiait quand sa rage était sincère !

Il avait bien remarqué que quelque chose rendait Caleb nerveux, mais il l'avait attribué au sentiment de culpabilité du au naufrage. A présent, il allait tordre le cou au vieil homme pour avoir essayé par ruse de lui faire déflorer une vierge enlevée et droguée.

Si Kate n'avait pas perdu connaissance avant qu'il ne lui fasse l'amour, il aurait été aussi impliqué dans cette perfidie que les contrebandiers. Au moins, ce qui avait semblé être un empêchement malvenu, la nuit dernière, se révélait une bénédiction.

Il secoua la tête, tout en continuant de faire les cent pas. Il y avait là-dedans quelque chose qui n'avait aucun sens. Ses gens n'étaient pas des saints, mais il n'arrivait tout simplement pas à croire qu'ils se livraient à un trafic de femmes. Cela dit, il ne s'attendait pas non plus à ce qu'ils en viennent à provoquer des naufrages.

Rohan s'arrêta pour se poster devant la fenêtre, se sentant plutôt mal à l'aise en comprenant qu'il était en partie responsable de cette situation. S'il n'avait pas passé tout ce temps à l'étranger pour diverses missions au service de l'Ordre, les contrebandiers n'auraient pas osé tenter une chose pareille.

Ils avaient terrorisé cette pauvre beauté sans défense. Et ils allaient le regretter.

Quant à Kate, après tout ce qu'elle avait subi, elle l'avait impressionné par son sang-froid, pour ne rien dire de son esprit flambant. Elle s'était tenue prête à se battre avec lui comme un terrier aboyant après un loup, et qui déconcerté le prédateur par une démonstration inattendue de férocité. Bien que petite, elle était grande en courage. Une jeune demoiselle à l'esprit intrépide, songea-t-il, juste au moment où le bruit de la porte au-dessus annonçait son arrivée.

Lentement, il releva les yeux et retint son souffle. Que Dieu lui pardonne, il la désirait toujours... Une

palpitation s'emparait de lui au simple bruit de ses pas hésitants dans l'escalier. Qui était cette femme, pour qu'elle ait un tel effet sur lui ?

Lorsqu'elle parut, toutefois, il pinça les lèvres pour réprimer un sourire. Elle était comique, d'une manière adorable. Vêtue des vêtements qu'Eldred lui avait trouvés, elle ressemblait à un page au visage d'ange. Mais le regard qu'elle lui décocha l'avertit que s'il disait un mot, il risquait fort d'y laisser des plumes. Il baissa les yeux en étouffant un glossement ; elle s'éclaircit la gorge et releva le menton.

Un long gilet de livrée orné de boulons de cuivre moulait sa taille et l'épanouissement de ses hanches. Les manches ajustées soulignaient ses bras minces puis s'épanouissaient en un grand revers. Il ne lui manquait plus qu'un tricorne pour faire d'elle le plus séduisant des valets de pied.

Il réprima son amusement quand elle enfila une paire de gants empruntés, telle une dame de haute naissance s'apprêtant à partir en promenade. Cela fait, elle jeta la cape qu'on lui avait donnée autour de ses épaules, apparemment pressée de dissimuler son accoutrement masculin.

— Après vous, dit Rohan avec un geste vers la porte.

— Je vous remercie, Votre Grâce.

Les joues rouges, elle lui lança un coup d'œil d'une dignité hautaine, puis s'avança en remontant la large capuche de la cape pour cacher son visage.

D'un geste de la tête, Rohan remercia les deux gardes qui, eux aussi, essayaient de contenir leur sourire.

Il ouvrit la porte devant son ravissant page féminin, et ils quittèrent l'abri du corps de garde. Tandis qu'ils sortaient, un éclat de soleil réussit à percer les nuages gris et, l'espace d'un instant, la fine pellicule de glace qui revêtait toute chose scintilla avec une brillance extraordinaire.

Alors que la cour étincelait autour d'eux, Rohan se tourna vers Kate. Elle soutint son regard avec hésitation, les joues rosies par le froid. Les rayons du soleil hivernal illuminèrent l'espoir presque douloureux niché au plus profond de ses prunelles émeraude. Il détourna le regard, plissant les yeux contre l'éblouissement, et se sentant diablement mal à l'aise à l'idée que la douceur dont elle avait besoin, après ses épreuves, n'était pas son fort.

Il n'empêche qu'elle le regardait comme si elle voyait en lui un héros. Si elle connaissait la sauvagerie dont il était capable, quand l'occasion l'exigeait ! Ce don mor tel qui rendait la lignée des Warrington si précieuse à l'Ordre... Il était hors de question qu'une femme voie un jour cet aspect de sa personnalité.

— Suivez-moi, ordonna-t-il avant d'ajouter malgré lui, d'une voix bourre : Faites attention, ça glisse.

CHAPITRE 6

Tenant le rebord de la capuche contre son visage pour se protéger du vent, Kate suivit Rohan. Il avançait comme une force de la nature, son grand manteau de laine sombre se gonflant autour de sa silhouette.

Une fois devant le château, il repoussa une porte massive et la fit entrer à l'intérieur. Tous les deux secouèrent la neige fondue de leurs bottes, avant qu'il ne lui ordonne de le suivre d'un signe autoritaire du menton. Elle haussa un sourcil lorsqu'il ouvrit la marche une fois de plus. Elle commençait à penser que cet homme ne savait communiquer qu'au moyen du mode impératif. Mais, étant donné sa situation, elle se contraignit à obtempérer. Sauf qu'elle devait quasiment courir pour suivre ses enjambées.

Il s'arrêta à l'extrémité d'un corridor sombre et ouvrit une porte en bois qui paraissait très ancienne. Un courant d'air humide jaillit de l'obscurité, lui rappelant la cave des contrebandiers. Glissant un coup d'œil dans le vide derrière la porte, elle fit une légère grimace.

— Qu'y a-t-il en bas ?

— Les cachots du donjon.

— Oh... murmura-t-elle avec un frisson.

Il se retourna et étudia son visage.

— Êtes-vous sûre de vouloir y aller ?

Elle devait décider pour de bon s'il était digne de confiance. Dans le cas contraire, la conduire en bas serait le plus méchant tour qu'on lui aurait joué. Et s'il l'avait attirée dans le donjon uniquement pour l'enfermer de nouveau ?

Repoussant sa crainte, elle hocha bravement la tête. Il fallait bien qu'elle fasse confiance à quelqu'un. Il la regarda avec approbation.

— Bien. Dans ce cas, allons chercher nos réponses.

Rassemblant son courage, Kate le suivit dans l'escalier constellé de toiles d'araignées, vers l'inquiétant monde souterrain situé sous Kilbum Castle. Elle le serrait de près, restant juste derrière lui, comme son ombre.

En bas de l'escalier, trois gardes vêtus de noir se réchauffaient auprès d'un petit brasero.

— Nous devons voir les prisonniers, leur dit-il.

Sans poser de questions, ils ramassèrent leurs armes, prirent des torches et se tinrent aussitôt à la disposition du duc. Kate lui adressa un regard soupçonneux quand les hommes les escortèrent dans un couloir qui devait sûrement mener à une des portes de l'enfer.

— Pourquoi y a-t-il autant de gardes autour de vous ? murmura-t-elle.

Il leva un sourcil en lui jetant un coup d'œil.

— Je ne sais pas... C'est juste que j'aime bien avoir des gens auxquels donner des ordres.

Elle ne put s'empêcher de sourire à sa remarque ironique.

— Venez, enchaina-t-il avec, dans sa voix grave, un timbre discret qui ressemblait à de l'affection.

Tandis qu'ils s'enfonçaient dans le labyrinthe, l'écho des bottes des soldats sur le sol de pierre rebondissait autour d'eux. Ils passèrent devant plusieurs boyaux fermés par des grilles rouillées. La lumière des torches dansait sur les énormes blocs de pierre qui constituaient les fondations du château. Un faible courant d'air malodorant s'infiltrait dans le couloir d'encre et faisait doucement frémir les voiles gris des toiles d'araignées.

Elle regarda à plusieurs reprises pardessus son épaule. Cet endroit lui donnait la chair de poule.

Rohan se pencha vers son oreille :

— Ils sont dans les cellules devant nous. A présent, vous allez me dire si un ou plusieurs de ces hommes ont pris part à votre enlèvement. D'accord ?

Elle acquiesça de la tête, chassant le frisson que suscitait sa proximité.

Alors qu'ils avançaient, des visages masculins désespérés commencèrent à apparaître derrière les barreaux des cellules.

— Vot' Grâce !

Le premier était comme une montagne adipeuse, avec un visage suant.

— Pour l'amour du Seigneur, laissez-nous sortir, monsieur !

— Les prisonniers ne doivent parler que si on s'adresse à eux, lança un des gardes, dont l'avertissement roula dans le couloir sombre.

Les hommes quittèrent les bancs de pierre qui leur servaient de lit, s'approchant des barreaux pour voir ce qui se passait.

Sachant qu'elle pouvait se retrouver face à ses ravisseurs à tout instant, Kate sentit s'accélérer les battements de son cœur. L'instinct la poussa à se rapprocher de Rohan.

Il lui présenta son bras, puis posa sa main sur la sienne quand elle l'eut glissée au creux de son coude.

L'homme dans la cellule suivante était un contrebandier au cou épais, au crâne chauve et portant un petit anneau à l'oreille. Elle ne le reconnut pas, mais il regarda son accoutrement de valet avec une curiosité malvenue.

— Les yeux à terre ! Lui jeta Warrington. Ne la regarde pas. Donnez-moi ça, ajouta-t-il en prenant la torche des mains d'un des gardes.

Il l'éleva afin quelle puisse observer l'homme dans la cellule voisine.

Le sang se figea dans ses veines à la vue d'un homme jeune, mal rasé, au regard fuyant et aux cheveux noirs grasseyés.

— Lui.

Elle resserra son étreinte sur son bras.

— Denny Doyle, dit-il doucement. J'aurais dû m'y attendre.

Le prisonnier ne marqua aucun signe de respect, leur adressant simplement un regard maussade par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— J'apprends que tu as ajouté plus que le naufrage de bateaux à ta liste d'exploits, Denny.

— J'sais rien du tout là-dessus, répliqua-t-il d'un ton sarcastique.

Les gardes s'approchèrent de lui d'un air désapprobateur. Denny Doyle sauta en arrière et, dos au mur, se prépara à se battre. Mais Rohan leva la main et rappela ses hommes.

— En temps voulu. Toi et moi aurons à parler bientôt, lança-t-il en adressant au scélérat un regard de mauvais augure.

Il jeta un coup d'œil à Kate, puis indiqua le couloir obscur d'un signe de la tête.

— Pouvons-nous continuer ?

Elle déglutit avec peine et réussit à acquiescer de la tête.

— Que... Que se passe-t-il, monsieur, s'il vous plaît ? supplia l'homme maigre dans la cellule suivante. Est-ce que les gardes côtes sont venus pour nous emmener ?

Il avait des lunettes perchées au bout de son nez et une moustache.

— Votre Grâce ? Vous allez me laisser sortir, monsieur ? Je coopérerai, je le promets. Je ne veux pas mourir !

— Ferme-la !

L'un des gardes frappa sur les barreaux avec l'extrémité de son mousquet.

Le petit homme se rejeta en arrière avec un glapissement.

Lorsque Kate secoua la tête pour faire savoir à Rohan que celui-ci ne faisait pas partie de ses ravisseurs, ils s'éloignèrent, et le prisonnier se mit à pleurer.

— Seigneur ! Laissez-moi sortir ! Y a quelque chose ici, je vous assure ! Quelque chose de pas naturel !

— Ferme-la, Fitch, espèce de couille molle ! Ordonna Denny Doyle depuis sa cellule, d'un ton de dégoût.

L'un des gardes fronça les sourcils et revint en arrière pour lui enjoindre à son tour de se taire. Rohan jeta un regard dubitatif à Kate.

— Comment supportez-vous l'épreuve ?

— Assez bien, répondit-elle d'un air sombre.

— Charmants personnages, non ?

Elle réussit à lui adresser un sourire ironique en réponse.

Il passa gentiment un bras autour de ses épaules.

— Venez, nous avons presque terminé. Et celui-ci ? demanda-t-il en désignant de la tête la cellule suivante.

Elle abritait un homme grand et efflanqué, avec de longs cheveux carotte noués en queue de cheval. Il bondit de sa couchette et les foudroya du regard.

Kate secoua la tête.

— Non.

— Encore un, dans ce cas, murmura Rohan. Un autre Doyle. Celui-ci est le cousin de l'autre. Ce sont tous les deux les neveux du vieil homme.

Kate s'approcha de la dernière cellule avec circonspection, regarda à travers les barreaux tandis que Rohan levait la torche.

— Oui, lui aussi.

— Moi ? Quoi ? dit l'homme dans la cellule avec un air de parfaite innocence. De quoi qu'elle parle ?

— De quoi, effectivement ? Se moqua Rohan. Peter Doyle, c'est ça ?

— Ouais, Votre Grâce.

Il se leva et s'approcha avec une attitude plus humble que celle de son cousin.

Rohan jeta un coup d'œil à Kate.

— Vous êtes sûre ? Insista-t-il avec une pointe de regret dans la voix.

— Sûre et certaine.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? Gémit Peter Doyle.

Le duc le fixa durement.

— Oh, je pense que tu le sais...

— Hein ?

Sous l'œil sombre de Rohan, il déglutit et commença à reculer vers le coin de sa cellule.

Kate le foudroya du regard.

— C'est l'homme qui m'a tenue sous la menace de son pistolet dans la voiture, pendant que les deux autres rentraient chez moi pour me dévaliser, comme je vous l'ai dit.

— Qu'est-ce que... Qu'est-ce qu'elle raconte ? Balbutia Peter.

Sa dénégation faisait bouillir le sang de Kate mais, de ses trois ravisseurs, celui-là était le moins intimidant. Peter Doyle était un grand gaillard à l'allure molle, d'une vingtaine d'années comme son cousin, avec une épaisse chevelure bouclée.

— Y a-t-il quelque chose que tu voudrais me dire, Peter ? demanda Rohan.

— Hum... euh... je...

— Quelque chose qui aurait à voir avec un enlèvement, peut-être ?

— Quoi ? Monsieur ! S'exclama-t-il avec indignation. Je ne sais pas du tout de quoi vous parlez !

— Comment osez-vous nier ? s'écria Kate en se jetant brusquement vers lui, les mains accrochées au barreau.

— Du calme, Kate...

— Il était là ! Vous m'avez traînée hors de ma maison...

— Non, je... Monsieur, cette fille dit n'importe quoi. Enlevée ? Quelqu'un vous a enlevée ? Je suis le neveu de Caleb Doyle ! cria-t-il, le visage empreint d'une crainte grandissante. Monsieur, vous connaissez ma famille depuis des années ! Votre Grâce ne va pas croire cette putain plutôt que moi ? Elle ment !

— Eh bien, je la crois, répliqua-t-il doucement.

— Je ne suis pas une putain, lui rappela Kate d'un ton glacial. Vous le savez très bien.

— Mais si, vous l'êtes ! Insista Peter. Vous voulez devenir la cocotte d'un homme riche à Londres ! Vous vous souvenez ?

Ses yeux s'agrandirent brusquement quand Rohan enleva son manteau et le tendit à un garde. Puis il ôta ses gants et fit craquer bruyamment ses phalanges.

— Accompagnez Mlle Madsen là-haut, commanda-t-il à l'un de ses hommes. Dites à Eldred de l'installer dans une chambre d'invités.

— Qu'allez-vous faire ? murmura Kate.

— Déverrouillez le cadenas, ordonna-t-il à un autre garde d'un ton presque aimable.

— Mademoiselle, si vous voulez bien venir avec moi, dit le premier en lui faisant signe de le suivre.

— Je ne partirai pas ! Cette affaire est la mienne autant que la vôtre !

— Dépêchez-vous, Kate.

— Vous ne voulez pas voir ça, mademoiselle, lui conseilla le garde à voix basse.

— Je n'irai nulle part ! protestat-elle en se dégageant de l'étreinte légère du garde et en se tournant vers le duc.

Il fixait Peter Doyle comme un loup visant le mouton le plus faible du troupeau.

— Peut-être bien qu'elle devrait rester ! Fit Peter en déglutissant, aplati contre le mur de sa cellule. Comme elle dit, c'est son affaire aussi, hein ?

— Je croyais que vous ne saviez rien, Peter ! lui lança Kate.

— Je crois... Il se peut que je me souviene, dit-il avant de déglutir. S'il vous plaît, Votre Grâce... la demoiselle peut pas rester ?

— Ah, parce que je suis une demoiselle, à présent ?

Elle secoua la tête, dégoûtée. Manifestement, la seule raison pour laquelle il voulait qu'elle reste était l'espoir que « la Bête » ne donne pas libre cours à sa fureur devant une femme.

Rohan fixait toujours Peter lorsqu'elle tapota son épaule.

— Puis-je vous dire un mot, s'il vous plaît ?

— Bien sûr, mademoiselle Madsen.

Il se tourna vers elle, avec une expression aussi imperturbable que s'il faisait ce genre de choses tous

les jours.

Il l'attira à l'écart.

— Est-ce que ce sont là tous vos prisonniers ? Chuchota Kate.

Il acquiesça de la tête, les yeux rivés aux siens.

— Pourquoi ?

— Je ne vois pas O'Banyon, le chef.

— Vous voulez les revoir ? Je peux demander qu'on les amène à l'étage en pleine lumière.

Elle secoua la tête.

— Il n'est pas là. Je ne peux pas me tromper. Je n'oublierai jamais ce visage horrible.

— Peut-être que les Doyle savent où il est. Maintenant, Kate, je pense que vous devriez remonter.

— Qu'allez-vous faire ? S'enquit-elle avec un sentiment de malaise.

— Obtenir des réponses, comme je vous l'ai promis. Ne vous inquiétez pas. Laissez-moi faire.

Il lui adressa un sourire plutôt charmeur qui la glaça, étant donné ses intentions meurtrières.

— Sauvez-vous, à présent. Eldred va vous conduire dans l'une des chambres d'invités.

Vous n'avez pas encore pris votre petit déjeuner, pour autant que je me souviene. Je vous ferai savoir ce que j'aurai découvert.

— Ne me faites pas partir, Rohan, s'il vous plait. Après ce qu'ils m'ont fait subir, je mérite d'entendre cette crapule ! De plus, je suis la seule capable de vérifier qu'il dit la vérité, argua-t-elle.

Il accueillit cette déclaration avec une expression septique, mais il haussa les épaules.

— très bien. Cependant, je ne promets pas que ce que vous verrez ne froissera pas votre sensibilité.

— Tout ce qui m'importe est d'obtenir justice.

A ces mots, prononcés d'un ton féroce, il hocha la tête puis revint vers la cellule de Peter.

Kate suivit, dissimulant sa surprise que la Bête ait accepté sa requête.

Peter, qui s'était rapproché des barreaux pour écouter, recula de nouveau.

— Elle reste, hein ? demanda-t-il avec nervosité.

— N'attendez pas d'aide de ma part, répliqua Kate d'un ton désinvolte. En ce qui me concerne, j'espère qu'il va vous battre comme plâtre.

— Allons, Peler, mon petit gars...

Rohan semblait amusé par son sarcasme.

— Je veux pas d'ennui, monsieur !

— Dans ce cas, je suggère que tu t'assoies et commences à parler.

Les gardes leur ouvrirent la porte. Le duc entra en premier, remplissant l'espace. Kate resta un peu en arrière, se plaçant derrière Rohan comme derrière un bouclier. Peter ne s'assit pas; il ne cessait de reculer devant le duc, comme un pauvre chrétien enfermé dans la fosse aux lions.

— Pourquoi l'a-t-on enlevée ? Aviez-vous l'intention de la vendre, tous les trois ? Y a-t-il d'autres filles cachées dans le village ?

— Seigneur, non, Votre Grâce ! s'écria Peter en pâlisant. Je vous le jure, ce n'est rien de tout cela...

— Dans ce cas, pourquoi l'avoir kidnappée ?

Il y eut un certain nombre d'autres dénégations avant que Rohan ne l'attrape par sa chemise et ne le jette contre le mur. Peter poussa un hurlement et détourna la tête, les yeux fermés dans l'attente d'un coup de poing qui ne vint pas.

— Tu ferais bien de t'expliquer.

— C'était une idée de O'Banyon ! J'ai juste fait ce qu'on m'a dit !

Kate retint son souffle.

— Denny disait que ça rapporterait gros ! On lui a pas fait de mal, je le jure ! Personne l'a touchée ! Si elle dit le contraire, elle ment !

Rohan adressa à la jeune femme pardessus son épaule un regard interrogateur ; elle concéda ce point avec un geste de la tête. Au moins, elle n'avait pas subi la forme de violence la plus extrême.

— O'Banyon la voulait pour lui, précisa Peter d'une voix enrouée. Il la veut toujours, une fois qu'on aura plus besoin d'elle.

— Besoin d'elle pour quoi ?

— Je le jure, je sais pas, monsieur !

A ces mots, Kate frissonna et pas seulement de froid, mais elle rassembla son courage.

— Parlez-nous de O'Banyon, ordonna-t-elle à Peter. Que savez-vous de lui ?

Il jeta un coup d'œil effrayé à Rohan.

— Réponds à la question, commanda le duc.

Peter déglutit avec peine.

— Mon cousin Denny dit que O'Banyon vivait dans le coin, il y a des années...

Rohan relâcha légèrement son étreinte.

— Il est parti en mer, enchaina Peter, pendant plus d'une dizaine d'années. Puis il est revenu. A la taverne près du quai, il cherchait de l'aide pour un plan qu'il avait. C'est la première fois que j'ai entendu parler de lui.

Il secoua la tête.

— J'ai tout de suite compris que Denny, y nous mettait dedans jusqu'au cou. C'était pas bon. Je voulais demander conseil à mon oncle. Mais Denny, y m'a dit que j'étais une poule mouillée. Chacun vingt guinées, plus tout ce qu'on pourrait prendre dans sa maison.

— Pas une mauvaise affaire, murmura le duc avec une ironie mordante. Est-ce que O'Banyon visait d'autres filles, ou juste Mlle Madsen ?

Peter fronça les sourcils.

— Madsen, monsieur ? Non. C'est pas son nom.

— Ah non, s'écria Kate, vous n'allez pas recommencer avec ça !

— O'Banyon a dit que son nom était Fox. Kate Fox. Comme...

Sa voix mourut, mais le duc parut soudain captivé.

— Comme... Gerald Fox ? murmura Rohan.

— Ouais, Vot' Grâce, dit Peter. C'est pour ça qu'oncle Caleb, il a juré qu'il fallait se débarrasser d'elle.

Kate ne comprenait pas pourquoi Rohan observait une soudaine immobilité.

— Ce sont des bêtises, lui dit-elle. Je connais mon propre nom !

— Vraiment ?

Il se retourna et lui adressa un regard empli d'un sombre soupçon.

CHAPITRE 7

Tout le corps de Rohan s'était raidi. Gerald Fox... Il avait entendu ce nom dans son enfance. Il y a des années de cela, l'impétueux, l'effronté capitaine Fox avait servi le père de Rohan comme Caleb Doyle le servait, lui, à présent. Délivrant des messages, faisant passer des espions entre l'Angleterre et le continent, sans poser de questions. Messenger involontaire au service de l'Ordre. Un travail extraordinairement dangereux mais très bien payé. Un homme pouvait y perdre sa vie. Ou son âme.

Rohan repensa au dernier cas que son père avait traité pour l'Ordre avant de mourir.

L'affaire DuMarin...

Un peu plus de vingt ans auparavant, alors que la Terreur faisait rage en France, le père de Rohan avait engagé le capitaine Fox pour la dangereuse mission de transporter secrètement une belle aristocrate française en Amérique. Lady Gabrielle DuMarin - la fille de l'informateur. Les DuMarin avaient appartenu à l'élite des Prométhéens. En vérité, ils descendaient de l'alchimiste en personne, celui qui avait lancé la malédiction sur la lignée de Rohan. Tout ce qu'il savait, c'est qu'après le départ de lady Gabrielle DuMarin sur le bateau du capitaine Fox, on n'avait plus entendu parler ni de l'une ni de l'autre.

Peter Doyle ayant prétendu que le nom de Kate était Fox, Rohan se demandait si elle pouvait être le fruit d'une union secrète entre le capitaine britannique et la belle Française.

— Que se passe-t-il ? s'exclama Kate. Vous me regardez comme si vous aviez vu un fantôme ! Et d'abord, qui est Gerald Fox ? Je ne connais personne de ce nom.

— Quel âge avez-vous ? Questionna-t-il abruptement.

— Vingt-deux ans, répondit-elle avec un froncement de sourcils. Quel est le rapport ?

Il eut l'impression que le sol se dérobaît sous ses pieds.

Les dates coïncidaient !

Il la fixa, un frisson lui glaçant les os, comme si quelqu'un venait de marcher sur sa tombe. Seigneur, il avait su, dès le moment où il l'avait vue dans la grande salle, que, d'une manière ou d'une autre, leurs destinées étaient mêlées...

Mais si les soupçons qui affluaient à son esprit se confirmaient, cela signifiait que Kate...

avait du sang prométhéen ! Et s'il lui faisait confiance, c'était à ses risques et périls.

Si elle était une créature de l'ennemi, elle s'était expertement jouée de lui jusqu'à présent.

Du laudanum ? Une ruse parfaite pour faire tomber ses défenses. De toute évidence, aucun espion bien entraîné ne perdrait conscience lors d'une mission - et c'était peut-être exactement ce qu'elle voulait qu'il pense. Peut-être même avait-elle trompé les contrebandiers pour qu'ils jouent un rôle involontaire dans son jeu.

Si Drake, l'agent de l'Ordre capturé, avait révélé l'identité de Rohan sous la torture, les Prométhéens n'avaient qu'à observer son mode de vie dissolu à Londres pour s'apercevoir que, si un homme essayant de l'atteindre avec une arme ne survivrait probablement pas, une femme aurait beaucoup moins de difficultés à l'approcher de près. Suffisamment près pour lui planter un couteau dans le dos.

Kate était-elle celle qu'ils avaient envoyée pour le séduire et, le moment venu, le mener à sa perte ? Impossible ! Songea-t-il tandis qu'il fouillait ses yeux verts troublés, essayant d'y discerner la vérité.

D'un autre côté, il avait combattu les Prométhéens suffisamment longtemps pour ne pas ignorer leur capacité à élaborer différentes ruses. Jusqu'où n'iraient-ils pas, surtout s'ils pensaient avoir enfin trouvé la manière d'atteindre l'un des assassins les plus doués de l'Ordre ?

Il lui fallait en savoir plus.

Quand il se retourna vers Peter Doyle, Rohan était désormais doublement désireux de poursuivre son interrogatoire. Mais, jusqu'à ce qu'il en sache plus au sujet de Kate - si elle était innocente ou envoyée par l'ennemi -, il ne voulait pas qu'elle soit au courant du reste de cette conversation.

— Pourquoi m'avez-vous demandé mon âge ? poursuivit-elle.

Il continua de lui tourner le dos afin qu'elle ne puisse pas remarquer le moindre changement dans son comportement. Du sang prométhéen ! Seigneur, dire qu'il avait failli lui faire l'amour, la nuit dernière...

— Il est évident, mademoiselle Madsen, que si vous étiez mineure, cela rendrait leur crime encore plus abominable, fit-il valoir.

— Oh, je comprends...

Elle semblait apaisée mais Peter, entre-temps, tressaillit sous son regard noir.

— Je vous dis la vérité, milord ! Elle s'appelle Fox, pas Madsen !

— Peter, je ne sais pas à quelle sorte de jeu tu crois jouer, rétorqua Rohan, mais ce n'est pas la peine de gaspiller ta salive avec des mensonges aussi grossiers. Il est évident que cette demoiselle connaît son nom. A présent, remonte, Kate, ordonna-t-il. Je crains que cette discussion ne devienne plus sérieuse.

— Rohan, vous n'avez pas besoin de m'épargner...

— Parker ! Wilkins ! cria-t-il, ignorant ses protestations. Raccompagnez Mlle Madsen à l'étage. Qu'Eldred lui montre l'une des chambres d'invités. Et restez avec elle, au cas où elle aurait besoin de quelque chose, ajouta-t-il en leur jetant un regard aigu pardessus son épaule.

Parker enregistra aussitôt l'avertissement derrière son apparente bonhomie.

— Bien, monsieur ! Mademoiselle Madsen, si vous voulez bien nous accompagner...

— C'est hors de question ! Votre Grâce, cette histoire me concerne autant que vous ! De plus, dès que j'aurai tourné les talons, celle fouine va commencer à débiter des mensonges sur moi, je le sais !

Il soupira.

— Mademoiselle Madsen, partez de voire plein gré ou je vous fais emmener de force.

Elle se figea, surprise par le grondement qui vibrait dans son injonction.

— Très bien, répondit-elle avec raideur.

Pivotant, elle sortit à grands pas de la cellule en marmonnant entre ses dents.

— Si c'est comme ça que vous le prenez !

Surveillez-la, recommanda-t-il à ses hommes d'un regard dur, tandis qu'elle les précédait dans le couloir.

Parker acquiesça d'un signe de tête et la suivit. Wilkins lui emboîta le pas. Au moins, il pouvait compter sur ses hommes pour obéir, qu'ils en comprennent ou non les raisons.

Lorsque Rohan se retourna vers Peter Doyle, le jeune homme se prépara à une correction.

— S'il vous plait, ne me tuez pas, monsieur ! Je vous le jure sur la tombe de ma grand-mère, je dis la vérité...

— Du calme ! Chuchota-t-il en l'attrapant par les revers crasseux de sa veste. Je te crois.

Peter écarquilla les yeux.

— Ah bon ?

— Peter, nos deux familles sont associées depuis très longtemps. Dieu sait que je ne veux rien t'infliger de déplaisant. A présent que la demoiselle est écartée, nous pouvons peut-

être parler en toute franchise.

Il relâcha la veste du jeune homme.

Peter s'effondra contre le mur, le regardant avec étonnement.

— Pour sûr, monsieur !

— Bien. A.. présent, écoute-moi. Tu peux te sortir de ce trou à rats pour être installé dans des quartiers plus confortables, si tu réponds à mes questions avec une totale honnêteté.

D'accord ?

Peter hocha la tête en déglutissant.

— Ouais, monsieur ! D'accord !

— Qu'est-ce qui te fait penser quelle est la fille de Gerald Fox ?

— C'est O'Banyon, il arrêta pas de l'appeler Mlle Fox, mais ça m'a pas étonné jusqu'à ce que je voie la réaction d'oncle Caleb en entendant ce nom.

Rohan plissa les yeux.

— Ton oncle est donc bel et bien impliqué ?

— Pas de cette manière, monsieur... Oncle Caleb n'a rien à voir avec l'enlèvement. Mais après, heu bien, on n'a pas pu lui cacher la fille très longtemps. C'est le genre bruyant et coléreux quand elle a envie de se battre. Une vraie fille de pirate.

— Oui, j'ai remarqué.

— Quand les femmes du village ont découvert qu'on l'avait, elles ont insisté pour qu'on en parle à oncle Caleb. Elles disaient qu'on devait avoir sa permission pour la cacher dans le village et que si on n'allait pas voir l'oncle, elles nous balanceraient. Alors, on n'a pas eu le choix. On est allé dire à l'oncle ce qu'on avait fait et on lui a montré la fille.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il était furieux, soupira Peter avec un haussement d'épaules. Il a dit qu'on avait entraîné tout le village dans le malheur. Que le cap'taine Fox allait venir avec son équipage de pirates et qu'ils allaient saccager la ville, quand il apprendrait ce qu'on avait fait à sa fille. C'est à cause de la peur du cap'taine Fox qu'oncle Caleb a imaginé de vous la donner, admit Peter. Mieux vaut un mal qu'on connaît, qu'il a dit, sauf votre respect.

Rohan éleva un sourcil et croisa les bras sur sa poitrine.

— Peter, ton oncle sait très bien que le capitaine Fox a disparu il y a une vingtaine d'années. On le considère comme mort. Alors pourquoi s'attendrait-il à ce qu'il débarque avec ses hommes pour saccager le village ?

Peter ouvrit des yeux comme des soucoupes.

— Qu'y a-t-il ? Insista Rohan. Allez, ce n'est pas le moment de faiblir, Peter. Une chambre confortable t'attend dans la tour. Pas de rats. Pas de puanteur. Pas de fantômes, ajouta-t-il d'un air entendu. Réponds-moi ou tu resteras ici avec les autres.

Le jeune homme regarda autour de lui avec nervosité, puis rassembla son courage.

— Mon oncle, y croit que le cap'taine Fox est encore quelque part sur la mer, vivant. Et il est pas le seul à le penser.

— Vraiment ? murmura Rohan en scrutant son visage.

— O'Banyon assure qu'il a travaillé à bord du bateau du cap'taine Fox il y a pas deux ans. Il était second et ils poursuivaient les navires marchands sur les mers. C'est comme ça que O'Banyon a su, pour sa fille, et où elle vivait dans le Devonshire. Avec un faux nom que son père lui avait donné il y a des années de ça.

Rohan fronça les sourcils.

— Vous comprenez, O'Banyon a tout découvert sur Mlle Kate en travaillant sur le bateau de Fox, expliqua Peter. Y avait des lettres du gardien de la fille qui remontaient à des années. Il disait que la fille était le talon d'Achille du cap'taine Fox. Prenez la fille, disait O'Banyon, et vous aurez le père.

— Pourquoi O'Banyon voudrait-il « avoir » le capitaine Fox ?

— Pour se venger, d'abord. Je connais pas toute l'histoire, monsieur, mais ils sont à couteaux tirés. Ils ont été proches pendant un moment - comme père et fils. Fox préparait O'Banyon pour qu'il reprenne son bateau dans quelques années.

— Mmm...

— Mais il a du se passer quelque chose entre eux parce que maintenant, ce sont des ennemis jurés. Fox en a eu tellement assez de O'Banyon qu'il s'est débrouillé pour le faire prendre par un chasseur de primes - c'est comme ça que O'Banyon s'est retrouve à Newgate.

— A Newgate ? répéta Rohan. Dans la prison ?

— Ouais. O'Banyon, y devait être pendu pour piraterie, Votre Grâce, mais il est sorti, et

maintenant il veut se venger de Fox qui l'avait envoyé en prison. C'est tout ce que je sais. Mais j'ai comme l'impression qu'il y a autre chose que O'Banyon m'a pas dit.

— Attends... fit Rohan en secouant la tête. O'Banyon était à Newgate ?

— Ouais, m'sieur. Même qu'il arrêtait pas de se vanter que c'était dur mais qu'ils ont pas réussi à le briser.

— Personne ne sort de Newgate autrement que dans un cercueil ou sur la charrette du gibet.

Peter avait l'air de plus en plus effrayé.

— Est-ce que O'Banyon a dit comment il était sorti ? Eh bien ? Martela Rohan en s'appuyant de la main contre le mur de pierre. J'attends, Peter. Préférerais-tu que j'interroge Denny ?

— Non, m'sieur, répondit-il au prix d'un effort visible. O'Banyon, il dit qu'un « vieux monsieur » est venu à Newgate et l'a fait libérer.

Il hésita avant de préciser :

— Un lord.

— Bien... bien... murmura Rohan d'une voix à peine audible.

Il pouvait s'agir de James Falkirk, le dignitaire prométhéen dont on pensait qu'il retenait leur agent capturé, Drake.

— Comment s'appelle ce lord ?

— O'Banyon refusait de le dire. Il faisait allusion à lui comme au « Vieux Monsieur ».

Votre Grâce, continua Peter dont la voix n'était plus qu'un chuchotement, c'est le Vieux Monsieur qui a payé le travail.

— L'enlèvement ?

— Ouais. C'est là que O'Banyon a eu l'or qu'il nous a payés avec, Denny et moi. Et aussi, pour l'entretien de la fille quand on la gardait.

— Quel était son mode de vie lorsque vous l'avez trouvée, et où habitait-elle dans le Devonshire ?

Il voulait comparer avec ce que Kate lui avait dit.

— Que faisait-elle ? Y avait-il quelqu'un avec elle ?

Peter secoua la tête.

— Elle était toute seule dans sa maison, près de Dartmoor. Quand on est arrivés, elle était en train de lire un livre.

— Je vois...

Au moins, cela concordait avec ce que Kate avait décrit un peu plus tôt dans la salle des gardes. Rohan fixa Peter tout en réfléchissant.

— Ainsi ce lord, le « Vieux Monsieur », s'est débrouillé pour sortir O'Banyon de Newgate, puis il a financé l'enlèvement de la fille de Gerald Fox que vous avez trouvée vivante seule, tranquillement, dans un endroit retiré sur les landes de Dartmoor.

— Ouais, m'sieur. Vous avez tout compris.

— J'ai comme l'impression que le Vieux Monsieur en a après Gerald Fox, lui aussi.

— C'est mon impression. Que la fille, c'est comme qui dirait un hameçon pour attraper le père.

— Est-ce que O'Banyon a laissé filtrer une indication sur la raison pour laquelle le Vieux Monsieur en aurait après le capitaine Fox ? demanda Rohan avec un détachement affecté.

Il avait déjà une forte présomption quant à la réponse, mais celle-ci impliquait des faits que Peter ignorerait à jamais.

Le garçon secoua la tête.

— Tout ce que j'ai pu comprendre, m'sieur, c'est qu'un pirate a des tas d'ennemis. Denny et moi, on pensait que peut-être, le Vieux Monsieur, il possédait un navire que Fox a attaqué.

— Ah...

— Et puis, O'Banyon semblait avoir peur d'en dire trop sur lui - et le O'Banyon que je connais, il a peur de rien ! précisa-t-il avec emphase. Le Vieux Monsieur, on plaisante pas avec lui, apparemment. Quand on en a parlé à oncle Caleb, il a dit que c'était une raison de plus pour qu'on vous donne la fille. Elle est au milieu de quelque chose de plus gros que nous. Si j'avais su dans quoi Denny m'entraînait...

Ses mots moururent sur ses lèvres, et il secoua la tête avec regret.

— Pourquoi ton oncle m'a-t-il trompé ? Pourquoi n'est-il pas simplement venu me voir pour me raconter tout cela la nuit dernière ?

Peter leva les sourcils, puis baissa le regard.

— Je vous demande bien pardon, m'sieur, mais c'est quelque chose qu'il faudra voir avec l'oncle. Il avait ses raisons, je suppose, mais c'est pas à moi de le dire... sauf votre respect.

— Très bien. As-tu la moindre idée de l'endroit où je pourrais trouver O'Banyon ?

— Non, m'sieur. Une fois l'affaire terminée, il nous a laissé la fille, à nous de nous en occuper. Quand Denny lui a demandé où il allait, il a dit que ça nous regardait pas. Que le moment venu, il nous écrirait pour nous dire où la conduire.

— O'Banyon sait écrire ? S'étonna Rohan.

— Assez pour se débrouiller.

— Y a-t-il autre chose que je devrais savoir ?

— Je crois pas, m'sieur. Je vous ai tout dit.

Rohan l'évalua du regard.

— Tu t'es montré très coopératif, Peter.

Comme deux nouveaux gardes arrivaient pour remplacer Parker et Wilkins qui devaient, à cet instant précis, surveiller Kate de près, Rohan leur fit signe d'approcher.

— Que ce jeune homme soit installé dans des quartiers plus confortables, leur ordonna-t-il. Vous monterez la garde auprès de lui, bien sûr.

Les deux hommes pénétrèrent dans la cellule pour attacher les poignets de Peter avant de l'emmener. Pendant qu'ils refermaient les menottes, Peter baissa la tête.

— J'suis vraiment désolé d'avoir pris part à ça, m'sieur. Vous voulez bien dire à Mlle Kate que je m'excuse ? Honnêtement. J'ai essayé d'empêcher les deux autres de trop l'embêter. Je voulais juste gagner ma vie, ajouta-t-il d'un ton lugubre.

— Je le lui dirai, promit Rohan. Si tu te souviens de quelque chose d'autre, fais-le savoir aux gardes.

Peter acquiesça de la tête, puis les deux hommes l'emmenèrent.

Rohan les suivit à quelques pas, ce qui lui permit d'entendre l'autre Doyle railler son cousin lorsque les gardes firent passer Peter devant sa cellule.

— Trouillard ! lança Denny d'une voix basse et amère.

— Tais-toi ! Ordonna l'un des gardes.

Rohan s'arrêta devant la cellule de Denny. Il le fixa à travers les barreaux un long moment.

— Peut-être que je sais quelque chose, moi aussi, déclara Denny, une pointe de frayeur commençant à transparaître sous la bravade.

— J'ai bien peur que tu n'arrives un peu tard.

Rohan lui adressa un regard froid, puis s'éloigna. La clémence n'avait jamais été son fort.

Quand il fut revenu dans le château proprement dit, il aperçut son majordome arrivant à grands pas vers lui.

— Monsieur !

— Quelle nouvelle, Eldred ?

— Caleb Doyle est ici, comme vous l'avez ordonné. Votre voiture vient juste de revenir du village avec lui.

— Bien. Où est Mlle Madsen ?

— Installée dans sa chambre, en train de prendre son petit déjeuner. Parker et Wilkins montent la garde devant la porte, précisa-t-il avec un regard interrogateur.

— Oui, je le leur ai demandé. J'ai bien peur qu'il ne faille garder un œil sur elle, Eldred.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il désigna de la tête une grosse malle de voyage en cuir que deux de ses valets de pied emportaient dans l'escalier.

— Ah, des vêtements pour Mlle Madsen, monsieur. Quand vous avez envoyé la voiture au village, j'ai pris la liberté de demander aux hommes de rapporter des vêtements mieux adaptés pour elle qu'une livrée de valet.

Eldred le considéra avec attention.

— Devrais-je être inquiet, Votre Grâce ?

— Pas du tout. Je l'ai bien en main.

Les révélations de Peter n'avaient pas supprimé les soupçons de Rohan sur Kate mais, il devait l'admettre, les avait diminués.

— Eldred ?

Bien sûr, sa méthode pour interroger une belle femme serait assez différente de celle dont il venait juste d'user avec Peter Doyle, mais il obtiendrait également ses réponses.

— Oui, monsieur ?

— Dites à Mlle Madsen que j'aimerais qu'elle se joigne à moi pour dîner ce soir. Disons...

sept heures dans la salle à manger. Que les cuisines préparent un bon repas. Et allez chercher ma meilleure bouteille dans la cave à vin.

Eldred leva les sourcils.

— Très bien, monsieur.

Rohan hocha la tête.

— À présent, où est notre vieux Caleb ?

— Il vous attend dans la grande salle, Votre Grâce.

— Vous êtes parfait, Eldred, comme toujours, dit-il avec un geste de la main, tout en s'éloignant.

Des que Rohan entra dans la grande salle, Caleb Doyle se leva. Il tenait humblement son chapeau entre ses mains, mais l'expression de son visage buriné était tout sauf repentante.

L'ombre de Rohan tomba sur le vieil homme lorsqu'il s'approcha.

— Vous m'avez menti.

— Ouais, grommela le vieux filou, sans se soucier de nier ou de fournir des excuses.

— Que vous m'ayez trompé ne me choque pas vraiment, monsieur Doyle, mais comment avez-vous pu tomber si bas ? A cause de vous, j'ai failli prendre l'innocence d'une jeune femme contre son gré.

— Bah, elle s'en serait moquée...

— Bien sûr que non, et moi non plus ! Vous avez failli me piéger dans un acte de grand déshonneur, bon sang ! Pourquoi ne m'avez-vous pas simplement dit ce qui se passait ?

— Comme si ça vous intéressait !

Rohan le regarda d'un air interrogateur. Caleb fronça les sourcils.

— Vous voulez la bagarre ? J'ai pas peur de vous ! Je vous ai connu haut comme trois pommes, mon beau seigneur - et maintenant, vous allez m'écouter ! Pff, votre père serait déçu. Lui, on pouvait compter dessus, mais pas vous ! Il faut une maudite catastrophe pour vous sortir de vos lieux de plaisir à Londres !

— De plaisir ? répéta Rohan, stupéfait et furieux. Vous croyez vraiment ça ?

— Et qu'est-ce qui me dit le contraire ? Il fallait que je fasse quelque chose pour vous forcer à vous intéresser à nous, cette fois !

— Nous y sommes donc.

— Je vous ai écrit il y a des mois pour vous demander votre aide...

— Vous veniez pleurnicher pour de nouvelles aumônes.

— Vous nous avez repoussés... nous, vos propres gens ! Vous nous avez tourné le dos alors que tout va si mal en Angleterre !

— Il suffit ! Tonna Rohan. Bon Dieu, combien de temps encore vous et vos hommes allez-vous vous conduire comme des enfants gâtés ? Est-ce que vous n'allez jamais prendre vos existences en charge ? Je vous ai conseillé de mettre de l'argent de côté.

Vous avez fait fortune dans le marché noir durant la guerre. Ou est cet argent ? Parti !

Déjà dépensé ! Est-ce de ma faute si vous avez choisi de dilapider jusqu'au dernier penny en gin et en babioles ? Je suis désolé, monsieur Doyle, mais il était temps que vous receviez tous une leçon.

— Eh bien, je vous demande bien le pardon, m'sieur, on pensait qu'on vous donnerait une petite leçon à vous aussi.

Rohan le dévisagea, agacé, puis se détourna en secouant la tête. Doyle avait de la chance d'être un vieil homme ayant servi sa famille ; autrement, Rohan l'aurait envoyé contre le mur pour le punir de son insolence.

— Si vous vous étiez montrés un tout petit peu plus patient, dit-il entre ses dents serrées, vous n'auriez pas tardé à découvrir que je n'ai pas refusé votre requête, mais que j'ai commencé à chercher un moyen de vous aider autrement.

Il adressa à Caleb un regard lourd de sous-entendus.

— Il se trouve que je me démenais pour obtenir une licence valable pour transformer vos bateaux de contrebandiers en une flotte de pêche légitime. De cette manière, vous serez capables de vous débrouiller à l'avenir sans avoir recours au crime - encore que je commence à me demander si vous ne préférez pas ça. Entre-temps, êtes-vous conscients que la fille que vous avez retenue prisonnière dans votre cave vous prenait pour des ravisseurs qui fournissaient en vierges les lieux mal famés de Londres ? Et vous lui avez laissé croire que j'étais un amateur fervent !

— Parce que c'est pas vrai ? Figurez-vous, m'sieur, qu'on parle de vos exploits jusqu'en Cornouailles.

— Caleb, s'écria Rohan avec exaspération, il est impossible à un homme de mon rang de se soustraire à la curiosité publique ! Mieux vaut qu'on m'épingle comme libertin et qu'on ne remarque pas mes activités plus sérieuses - dont je ne peux parler, vous le savez déjà.

— Croyez-moi, j'ai pas envie de savoir, grommela Caleb.

— Si j'étais indifférent, reprit Rohan, je ne serais pas ici. A présent, si vous en avez fini avec vos reproches, dites-moi ce qui vous fait penser que Gerald Fox est toujours vivant.

Caleb l'observa d'un œil méfiant.

— Il y a eu des rumeurs, toutes ces années... Et maintenant, cette histoire de O'Banyon.

— Que savez-vous de lui ?

— Un sacré fils de pute... marmonna Caleb. Je suppose que si Fox lui a fait confiance, c'est parce que c'était un homme de l'Ouest.

— Est-ce que vos neveux vous ont révélé l'identité de ce « Vieux Monsieur » qui aurait tiré O'Banyon de Newgate ?

— Ils la connaissent pas. Moi non plus.

— Qu'en est-il de Kate ?

— C'est bien une fille de pirate, c'est le moins qu'on puisse dire. Vous la mettez sur le pont d'un navire, vous lui donnez un coutelas, et y a des chances pour qu'elle vous fasse sauter la tête.

— Elle sait se servir d'une arme ? S'enquit vivement Rohan.

— Non, non... C'était juste une manière de parler. Mais maintenant que vous le dites, ça m'étonnerait pas. Elle a bien failli châtrer Denny, avec le coup qu'elle lui a balancé. Bon Dieu, ç'aurait pas été une furie, on n'aurait pas eu besoin de la droguer !

— Estimez-vous heureux de l'avoir droguée suffisamment pour qu'elle perde connaissance, la nuit dernière. Sinon...

Rohan secoua la tête en le toisant avec sévérité.

— C'était très mal de votre part, Caleb.

— Eh ben, c'est pas comme s'il y avait beaucoup de saints dans le coin, répliqua le chef des contrebandiers d'un air entendu.

Rohan jugea préférable de ne pas discuter ce point.

— Vous serez heureux d'apprendre que Peter a décidé de coopérer, reprit-il. A.. moins qu'il ne me trompe, lui aussi... Je veillerai à ce qu'il ait la vie sauve. Entre-temps, vos neveux devraient recevoir une lettre de O'Banyon avec des instructions pour la suite.

Quand elle arrivera, vous me l'apporterez immédiatement. Compris ?

Le vieil homme acquiesça en silence.

— Très bien. A.. présent, vous pouvez partir... Qu'y a-t-il, monsieur Doyle ? ajouta Rohan en voyant que celui-ci répugnait à s'en aller. Avez-vous une autre insulte à m'adresser, avant de prendre congé ?

Son interlocuteur fronça les sourcils.

— Ça m'a pas plu de vous tromper, m'sieur, mais y'avait pas d'autre moyen, apparemment.

— Est-ce votre manière de présenter des excuses, ou craignez-vous simplement des représailles de ma part ?

Caleb passa d'un pied sur l'autre d'un air embarrassé, ce qui arracha à Rohan un soupir ironique.

— Personne ici ne semble me connaître ! lança-t-il à la cantonade, avant de s'adresser de nouveau à Caleb. Disparaissez avant que je reprenne mes esprits et vous fasse payer vos mensonges comme vous le méritez. Et n'oubliez pas de m'apporter cette lettre dès son arrivée, ou je suis capable du pire. Comme lâcher mes loups sur vous ou jeter l'un de vos nourrissons dans mon chaudron de soupe.

Caleb, qui se dirigeait vers la porte, lui jeta un regard indigné par-dessus son épaule.

Eh bien, ils me prennent vraiment pour la Bête ! Songea Rohan avec un léger sourire.

Il s'installa dans le haut fauteuil de ses ancêtres, semblable à un trône. Les nombreuses questions qu'il se posait au sujet de Kate, ajoutées aux reproches cinglants de Caleb, ravivaient le passé et, plus particulièrement, le souvenir de la dernière mission de son père.

L'affaire DuMarin.

A l'époque de la Révolution française, le comte DuMarin était un membre éminent du Conseil prométhéen. Si la théorie de Rohan au sujet de l'identité de Kate se vérifiait, il était donc son grand-père. Ce qui expliquerait bien des choses chez elle...

Effrayé par le chaos qui s'étendait en France, DuMarin avait secrètement approché l'Ordre pour devenir un informateur privilégié. C'était le père de Rohan qui avait été chargé des relations avec lui. L'aristocrate français avait fourni à l'Ordre des renseignements cruciaux sur les visées tyranniques des Prométhéens, et sur la manière dont ils manipulaient le peuple pour favoriser leurs propres desseins bien au-delà des frontières françaises. Grâce à ces informations, des soulèvements dans différents États européens avaient pu être évités.

Evidemment, les sinistres personnages dont il avait été un jour le coéquipier lui avaient fait payer sa défection de sa vie. Il ne s'écoula pas un an avant que DuMarin soit assassiné à Londres, malgré toutes les précautions prises par l'Ordre pour le protéger.

DuMarin avait donné sa vie pour épouser le parti du bien, et Rohan devait admettre qu'en un sens, la lignée prométhéenne de Kate ne manquait pas d'un certain héroïsme.

D'un autre côté, la présence d'un seul homme lucide sur plusieurs générations ne suffisait pas à le rassurer.

La seule condition que DuMarin avait posée avant de dévoiler ce qu'il savait était que sa fille, lady Gabrielle, âgée de dix-sept ans, soit envoyée dans sa famille à La Nouvelle-Orléans. DuMarin voulait croire que sa fille serait à l'abri de la vengeance des Prométhéens de l'autre côté de l'Atlantique. Le père de Rohan avait bien sûr accepté cette condition et, parmi ses contrebandiers les plus aguerris, il avait choisi le capitaine Fox pour transporter la belle Française en Amérique.

Gerald Fox possédait un navire rapide et bien armé ; ayant servi dans la Marine royale, lui-même était un guerrier intrépide, entraîné, qui avait loyalement rempli plusieurs missions pour l'Ordre.

Rohan savait tout cela car, âgé de dix ans à l'époque, il était revenu chez lui pour les fêtes de Noël et passait beaucoup de temps dans la tribune des musiciens, à espionner ce qui se passait dans la grande salle. Son père, qu'il idolâtrait, n'y voyait pas d'inconvénient. Il acceptait en général qu'il le suive comme son ombre, jugeant que cela l'aiderait à gérer les affaires de l'Ordre lorsque son tour viendrait.

Rohan se souvenait d'avoir vu entrer la demoiselle française, voilée, toute de noir vêtue, et portant un gros livre à la reliure de cuir qu'il avait supposé être une bible. Rien d'étonnant à ce qu'elle en ait eu besoin, si l'on pensait qu'avant de quitter Paris, elle avait vu la tête de sa gouvernante passer devant sa fenêtre au bout d'une pique. Puis le capitaine Fox était entré à son tour. Rohan se souvenait mieux de lui que de la demoiselle car, à ses yeux, le fringant corsaire venait juste après son père en termes de

prestance virile. Il rêvait de ressembler à l'un ou à l'autre, une fois devenu grand.

On présenta le capitaine et la demoiselle et, peu de temps après, Fox la conduisait sur son bateau. Ce fut la dernière fois que l'on entendit parler d'eux. On supposa que quelque chose était arrivé, que les Prométhéens les avaient rattrapés d'une manière ou d'une autre. Mais on n'avait pas tardé à les oublier car, à dater de cette nuit-là, les jours du duc de Warrington avaient été comptés.

Alors qu'il n'était retourné que depuis quelques mois dans son sévère pensionnat écossais, où tous les futurs membres de l'Ordre étaient éduqués, Rohan avait appris la mort de son père. Le duc était tombé en héros lors d'une opération menée avec succès contre les Prométhéens, suite aux renseignements fournis par le comte DuMarin.

Avec un soupir, Rohan se demanda si Kate pouvait vraiment être le fruit de cette histoire et, le cas échéant, quel pouvait être son rôle dans celle-ci.

Si les Prométhéens avaient fini par rattraper Fox et la fille du traître, avaient-ils été pris de court de découvrir le couple avec un bébé ? Dans l'hypothèse où ils avaient tué les parents mais épargné Kate, peut-être l'avaient-ils enlevée comme l'une des leurs, pour en faire une séductrice.

L'hypothèse semblait plausible. D'autant que, si les souvenirs de Rohan étaient exacts, l'ancêtre des DuMarin n'était autre que Valerian l'alchimiste, celui-là même qui avait lancé la malédiction Kilburn sur sa famille. Cette ascendance faisait pratiquement de Kate une reine parmi les Prométhéens - et la rendait d'autant plus dangereuse pour lui.

De nombreuses questions restaient sans réponse. Qu'est-ce que cela signifiait si, effectivement, Gerald Fox était toujours vivant ? Qu'il avait survécu en passant au service des Prométhéens ? Était-ce la raison pour laquelle l'Ordre n'avait plus jamais entendu parler de lui ? Qu'était-il arrivé à lady Gabrielle ? Quant à Kate, pourquoi James Falkirk aurait-il eu besoin de la faire enlever, si elle appartenait à son organisation ? Ou alors, s'agissait-il d'une ruse pour égarer les éventuels soupçons ? Pouvait-elle être aussi innocente qu'elle en avait l'air ? Cette douce vulnérabilité qu'il avait perçue en elle, dans le corps de garde, était-ce la véritable Kate ou seulement un masque ?

Rohan ne pourrait avoir aucune certitude tant qu'il n'en aurait pas appris beaucoup plus sur elle. Ce qui était exactement son intention.

Dès ce soir.

CHAPITRE 8

Une obscurité profonde environnait le château. Kate jeta un coup d'œil à la pendule : l'heure était presque venue de descendre dîner avec la Bête. Elle espérait simplement ne pas découvrir que c'était elle qui figurait au menu.

Tout en achevant de se coiffer, assise devant le miroir, elle se sentait gagnée par une nervosité

croissante. Elle avait pourtant passé une journée assez plaisante – la première depuis plusieurs semaines. Après s’être restaurée, elle s’était baignée puis, enveloppée d’un confortable peignoir tiré de la malle apportée par les domestiques, elle avait fait la sieste. Jusqu’à ce qu’un cauchemar peuplé d’images de caves et de souterrains ne la réveille en sursaut. En ouvrant les yeux et en constatant qu’elle était en sécurité, elle avait brusquement éclaté en sanglots, ce qui ne lui ressemblait pas du tout. Mais elle avait besoin de libérer la terreur et la colère qu’elle contenait depuis trop longtemps. Dire qu’elle avait failli mourir, aujourd’hui !

Aussi longtemps qu’elle vivrait, elle n’oublierait pas cette seconde fatale où le sol s’était dérobé sous ses pieds. Ni la manière dont Rohan avait plongé pour la sauver. A cet instant, à demi aveuglée par la panique, elle n’avait rien vu d’autre que son visage : sa mâchoire serrée et ses yeux étincelants. L’incarnation du courage et de la férocité venue à son secours...

Peut-être était-ce la raison pour laquelle elle se sentait maintenant liée à lui, comme par une dette d’honneur... ou un lien de sang. En même temps, elle n’était pas vraiment certaine que Rohan n’incarnait pas le mal. Ce matin, alors qu’elle commençait à penser qu’il n’était pas si mauvais que cela, ne lui avait-il pas ordonné de quitter la prison pour pouvoir pulvériser l’infortuné Peter Doyle ?

Bien sûr, ce dernier méritait probablement une punition. Mais si Rohan l’avait battu avec brutalité, cela jetterait une ombre sur son caractère - une ombre qui ne présageait rien de bon en ce qui la concernait. Car si ce géant aux muscles d’acier ne montrait aucun scrupule à massacrer un homme plus petit, plus faible et désarmé, combien de temps continuerait-il à la traiter honorablement ?

D’autant que Kate n’oubliait pas, et lui non plus sans doute, que celait en guise de «cadeau» qu’elle était arrivée ici. S’il s’était conduit en gentleman jusqu’à présent, elle se méfiait encore grandement de lui. Que pouvait-il attendre d’elle, ce soir ?

Une onde d’appréhension lui serra l’estomac. Ayant reposé son peigne, elle resta immobile un long moment avec l’impression d’être prise au piège. Finalement, elle secoua la tête. J’userai de mon intelligence, voilà tout, décréta-t-elle en soutenant son propre regard dans la glace.

Elle faisait peut-être preuve d’ingratitude en nourrissant une telle méfiance envers son sauveur, mais elle n’était pas stupide. Un diner intime avec un aristocrate débauché ne pouvait que susciter ses soupçons -surtout après ce qui était arrivé entre eux la nuit précédente.

Déjà qu’elle était vêtue de façon frivole... La robe de satin émeraude qu’elle avait choisie dans la malle était coûteuse, de toute évidence, mais l’effet produit était indécent. Elle ne lui allait pas très bien ; non seulement les épaules dégagées ne paraissaient guère de saison, et les jupes trop courtes laissaient deviner ses chevilles, mais, surtout, le corsage trop moulant exposait indécentement ses seins.

D’une main irritée, Kate essaya de tirer sur le décolleté. Peut-être était-il à la dernière mode, mais elle craignait que son hôte ne le trouve un peu trop à son goût.

Cependant, quand il s’agissait de marchandises volées, on ne pouvait se montrer trop regardante. Kate n’avait pas besoin de demander comment les contrebandiers s’étaient procuré ces luxueux vêtements français. Il y avait sans doute à Londres une coquette qui attendait en vain sa livraison de Paris.

Et puis, après avoir frôlé la mort, une robe mal ajustée était un problème accessoire. Tout ce qui lui

importait, c'était de rentrer bientôt chez elle. Le pire était passé, certainement, et elle ne tarderait pas à retrouver son cottage confortable, ses livres, ses carnets et sa fidèle théière. Il lui fallait simplement patienter quelques jours encore, le temps que les détails de son enlèvement soient connus et que les coupables soient châtiés.

Rohan lui avait promis que justice serait faite, et elle avait besoin de croire de tout son cœur qu'il tiendrait parole. Et s'il devait demander son dû avant de la laisser partir, au moins, elle savait qu'il veillerait à ce qu'elle y prenne du plaisir.

Cette pensée scandaleuse la fit frémir. Mais un coup d'œil nerveux à la pendule lui apprit que le moment était venu. Il devait l'attendre. Mieux valait ne pas le contrarier en arrivant en retard.

Après avoir pris une profonde inspiration, elle se leva et gagna la porte dans un bruissement de satin. Quand elle posa la main sur la poignée, une excitation anticipée se mêla à son frisson d'appréhension.

— Vous êtes encore là ? S'étonna-t-elle en reconnaissant Parker et Wilkins, postés dans le couloir.

Avant qu'ils ne répondent, une question déconcertante lui vint à l'esprit : était-elle donc prisonnière, ici ? Sinon, pourquoi le duc ferait-il monter la garde devant sa porte ?

Ses doutes s'en trouvèrent renouvelés. Pensait-il quelle essaierait à nouveau de fuir ? Ou avait-il simplement décidé de ne pas lui faire confiance ?

Quoi qu'il en soit, ce n'était pas bon signe. Sachant qu'il était vain d'essayer d'interroger les hommes du duc, Kate se contenta de leur demander : — Messieurs, s'il vous plaît, pourriez-vous m'indiquer la direction de la salle à manger ?

Son ton civilisé parut les prendre de court. Après s'être éclairci la gorge, Parker releva les yeux, qu'il tenait fixés sur son décolleté.

— Nous allons vous y accompagner, mademoiselle. Par ici...

Ils la précédèrent dans le long couloir sombre. Lorsqu'ils passèrent devant la porte fermée de la chambre du duc, où ils l'avaient jetée la veille avec si peu de cérémonie, le sang de Kate s'échauffa. Dire qu'elle était peut-être tout aussi prisonnière que les hommes détenus dans le donjon - même si les conditions étaient plus agréables !

— Mademoiselle Madsen, lui dit Eldred en venant l'accueillir au pied de l'escalier. Sa Grâce vous attend dans la salle à manger. Si vous voulez bien me suivre...

Kate lui emboîta le pas, tous ses sens en alerte. Eldred finit par s'arrêter sur le seuil d'une grande pièce aux murs rouges. Avant même qu'il n'annonce son arrivée, le regard de Kate s'attachait à son unique occupant, l'homme imposant assis devant la cheminée.

Un verre à la main, le duc fixait les flammes. La manière sensuelle dont ses doigts épousaient la courbe du ballon fit courir dans tout son corps un frisson de désir inattendu, car elle éveillait le souvenir trouble des caresses qu'il avait prodiguées à ses seins la nuit précédente.

Et quand il porta le verre à ses lèvres et but une lente gorgée, Kate dut fermer les yeux un bref instant.

La voix solennelle du majordome les lui fit rouvrir brusquement.

— Votre Grâce, Mlle Madsen.

Elle avait les joues en feu alors qu'il ne l'avait pas encore regardée. Au sourire qu'il lui adressa, une faiblesse la saisit. Mais elle adjura ses jambes tremblantes de remplir leur office et, lorsqu'il se leva de son fauteuil, elle s'avança dans la salle, la tête haute. Il aurait été mortifiant à l'extrême qu'il perçoive le trouble sensuel qu'il provoquait en elle.

Un trouble dangereux, qui plus est, car il l'interpréterait sans aucun doute comme une invite. Ce qui n'était pas le cas. Du moins, elle voulait le croire...

Elle déglutit quand il vint à sa rencontre, élégant dans son pantalon noir et sa redingote bordeaux, une épingle à tête de perle piquée dans sa large cravate. Il portait ses longs cheveux, d'un noir de jais, retenus en catogan sur la nuque, et une flamme admirative brûlait dans son regard.

— Mademoiselle Madsen, dit-il de sa voix profonde, vous êtes ravissante.

— Hmm... Merci.

— J'espère que votre chambre est confortable...

— Oui. Très confortable, répondit-elle, agacée par les battements effrénés de son cœur.

— Vous êtes-vous reposée ? S'enquit-il en l'observant avec une attention qui la mit mal à l'aise.

— Oui. Merci.

Il fronça soudain les sourcils.

— Vous avez les yeux rouges.

— Non, ils ne sont... euh... Ah bon ?

Kate baissa brusquement la tête, embarrassée qu'il ait deviné son accès de faiblesse.

— Je... Je suppose que frôler la mort aujourd'hui m'a secouée un peu plus que je ne le pensais, balbutia-t-elle.

— Ah... Oui, c'est compréhensible, dit-il avec un sourire dans la voix. Mais tout cela est derrière vous, à présent.

Kate sursauta lorsqu'il prit sa main comme s'il s'agissait d'une fleur délicate et déposa un baiser léger sur ses phalanges.

— Nous avons trompé la mort tous les deux, aujourd'hui, continua-t-il en relâchant sa main. Nous allons donc célébrer la vie, ce soir.

Oh, mon Dieu !

— Vraiment ? murmura-t-elle.

— Oui. Je le fais toujours après avoir affronté la mort. Et avec un certain plaisir. Cela vous rappelle ce que signifie le fait d'être en vie. Vous voulez boire quelque chose ? Je crois que vous en avez besoin. Déjà, il se dirigeait vers un petit buffet. Kate le suivit d'un regard fasciné.

— Vous... Vous faites ça souvent ?

— De célébrer la vie ? Oh oui, répondit-il avec un sourire narquois.

— Je voulais dire... affronter la mort ?

Il se contenta de rire.

— Que diriez-vous d'un cognac ?

— Je... Je ne bois pas d'alcool fort.

— Un verre de vin, dans ce cas ?

— Pourquoi pas... marmonna-t-elle, non sans une certaine réticence.

— Parfait.

Il saisit une bouteille ouverte posée dans un seau plein de glace.

— Mais je dois vous avertir, vous allez être éblouie.

Comme si elle ne l'était pas déjà !

— Ceci est mon vin préféré et, en général, je ne le partage pas, continua-t-il avec un petit sourire qui lui tourna un peu plus la tête.

— Je suis très honorée, murmura Kate en l'observant avec un ravissement grandissant.

Il y avait longtemps que quelqu'un ne s'était pas montré aussi attentionné avec elle.

— Voilà. Un bourgogne blanc exquis, venu tout droit du cœur de la France.

Il en respira le bouquet, tout en revenant vers elle, puis lui tendit le verre.

— Savourez...

— Je vous remercie, Votre Grâce.

Elle prit le vin avec une grande curiosité, sans trop savoir si le duc flirtait avec elle ou s'il essayait simplement de la mettre à l'aise. Il la regarda en souriant tandis qu'elle portait le verre à ses lèvres.

Soudain, elle suspendit son geste, pétrifiée. Elle venait de se rappeler le vin drogué que les contrebandiers lui avaient donné la nuit précédente, et son effet dévastateur.

— Allez-y, goûtez-le, l'encouragea le duc.

Essayant de dissimuler sa panique, Kate affecta de humer longuement le vin pour gagner du temps... et pour détecter une éventuelle odeur de laudanum.

— Quelque chose ne va pas ? S'étonna-t-il en haussant les sourcils.

Elle se souvint alors de son hésitation devant l'escalier descendant, vers les cachots. Il ne l'avait pas trompée, à ce moment-là. Comprenant quelle se montrait irrationnelle, elle se moqua d'elle-même et trouva le courage de prendre enfin une première gorgée.

Elle en fut récompensée quand le vin délivra de subtils parfums d'abricot, de pêche...

avec une pointe de vanille... et une note indescriptible qui évoquait une prairie en fleurs baignée de lumière.

— C'est extraordinaire, finit-elle par murmurer en relevant les yeux, honteuse de sa méfiance. On dirait qu'on a mis du soleil en bouteille.

— Oui. C'est tout à fait ça. Et cela nous change agréablement de toute cette glace et de cette neige.

Le sourire du duc s'était élargi, et il gardait ses yeux plongés dans les siens. Tout en se sentant rougir de nouveau, Kate fut incapable de détourner le regard.

Pourtant, ce n'était quand même pas une unique gorgée de vin qui lui montait à la tête !

Mais l'attention que lui accordait cet homme au physique impressionnant, à la beauté ténébreuse, lui faisait le même effet.

Il baissa alors brièvement les yeux sur ses lèvres et Kate retint son souffle, persuadée qu'il allait s'incliner pour l'embrasser. Mais, s'il en eut l'intention fugitive, il se contint et recula d'un pas, avant de désigner la table d'un geste poli.

— Nous prenons place ?

— Euh... oui, bien sûr, acquiesça-t-elle en s'efforçant de recouvrer ses esprits. Mais, Votre Grâce... je dois d'abord vous dire quelque chose.

— Quoi donc ?

— Merci. Merci de m'avoir sauvé la vie. Je suis désolée, j'aurais dû vous le dire plus tôt, mais avec tout ce qui s'est passé...

— Je vous en prie.

— Je suis sincère. Je n'arrive pas à croire que vous ayez risqué ainsi votre vie pour moi.

Vous me connaissez à peine !

— Je suis simplement heureux de vous avoir rattrapée à temps, répliqua-t-il à voix basse.

— Eh bien... Je veux que vous sachiez que je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi. J'ai une dette envers vous.

— Prudence, Kate. Ne me donnez pas d'idées. Venez, enchaina-t-il avec un demi-sourire désinvolte, je vous accompagne jusqu'à votre chaise.

Il posa une main légère, mais possessive, sur sa taille pour la conduire vers la longue table. Kate avait une conscience aigüe de sa proximité qui s'intensifia encore quand, pour repousser sa chaise une fois qu'elle fut assise, il effleura la peau nue de ses épaules.

Il prit place en face d'elle, mais elle garda les yeux obstinément baissés, incapable de soutenir son regard. Le contact troublant de ses doigts avait suffi à la dépouiller de tout son courage.

C'était de la folie ! Elle n'allait pas se ridiculiser auprès d'un homme à qui on l'avait offerte. Ce serait une humiliation insupportable. Que diable, il s'agissait d'un libertin qui utilisait les femmes pour réchauffer son lit et s'acoquinait avec des criminels - d'un aristocrate, en outre, qui se moquait comme d'une guigne de saccager l'existence d'une fille ordinaire !

Il était dangereux.

Déterminée à éviter la tentation, Kate s'employa à détailler le service en porcelaine, marqué d'un « W » ornementé, puis les couverts en argent, eux aussi chiffrés d'une couronne de duc.

Le silence s'étira.

Elle avait conscience de son regard sur elle, comme s'il attendait de voir comment elle réagirait. Après avoir pris une profonde inspiration, elle finit par relever la tête et lui adressa un regard accusateur.

— Vous ne cessez de me fixer !

— Votre beauté me donne du plaisir, répliqua-t-il.

Elle se rétracta, sourcils froncés.

— Kate, essayez de vous détendre...

— Comment le pourrais-je quand vous dites ce genre de chose ?

— Vous préféreriez que je mente ?

— Je... Non, admit-elle avec embarras.

— Bien. Parce que je préférerais vraiment que nous soyons honnêtes l'un vis-à-vis de l'autre.

— Moi aussi ! D'ailleurs... j'aurais justement une question à vous poser.

— Tirez quand vous voulez, répliqua-t-il.

Elle lui jeta un coup d'œil méfiant. Il la regardait avec l'intérêt amusé d'un homme se familiarisant avec le mécanisme d'un nouveau jouet.

— Pourquoi y avait-il des gardes devant ma porte ?

— Pour m'empêcher d'entrer, bien sûr.

Sa plaisanterie ne la fit pas sourire.

— Vous disiez que nous nous montrerions honnêtes.

— Ils sont là pour vous protéger, Kate. J'ai supposé qu'après tout ce que vous aviez subi, vous vous sentiriez plus en sécurité en sachant qu'on veillait sur vous.

— Mmm...

— J'espère qu'ils ne vous ont pas ennuyée, au moins ?

— Non, pas du tout. C'est juste que de voir deux hommes armés à la porte de ma chambre... Je n'ai pu m'empêcher de me demander si j'étais une sorte de prisonnière ici...

— Si vous étiez prisonnière, pourquoi vous inviterais-je à dîner ?

Le mince sourire qu'elle s'était forcée à esquisser s'évanouit. Il considérait certainement qu'elle figurerait au dessert.

Remarquant qu'elle avait pâli, il laissa échapper un soupir.

— Mon Dieu, ma chère demoiselle Madsen... Vous allez bientôt vous inquiéter qu'il y ait de la drogue dans la nourriture ?

— Il y en a ? Chuchota-t-elle, le regard rivé sur son visage.

— Bien sûr que non ! protesta-t-il en se penchant vers elle. Je veux que vous ayez confiance en moi.

— Très bien. Si je ne suis pas prisonnière, dites-moi alors quand je pourrai retourner chez moi.

Il s'adossa à sa chaise et se mit à tambouriner légèrement sur la table.

— Hum... J'ai peur que ce ne soit pas aussi simple.

Elle le savait ! Un grand froid la saisit.

— Pourquoi pas ?

— O'Banyon est peut-être toujours dans les parages, répondit-il d'un ton raisonnable qui l'exaspéra. Si je vous renvoie chez vous maintenant, rien ne l'empêchera de vous enlever de nouveau.

— Est-ce ce que Peter Doyle a dit ?

— Oui. Entre autres choses.

— Lesquelles ? Qu'a-t-il dit ? J'ai le droit de savoir !

Après l'avoir observée un long moment, il parut choisir ses mots avec soin.

— O'Banyon doit contacter les jeunes Doyle pour leur donner des instructions. Il ne sait pas que vous avez été libérée. J'ai donc ordonné à Caleb de m'apporter la lettre de O'Banyon dès qu'elle arrivera. Comme il doit indiquer à Peter et Denny où ils doivent vous conduire, nous saurons où il se trouve. Et alors, croyez-moi, je m'occuperai de lui personnellement.

Comme Kate le fixait avec une attention muette, il ajouta gravement : — Entre-temps, je pense qu'il vaut mieux que vous restiez ici. Où vous êtes en sécurité.

— Ici... avec vous ? dit-elle en pâlisant.

— Je ferai de mon mieux pour être d'agréable compagnie.

— Bien sûr, Votre Grâce. Ce n'est pas ça. C'est juste que... je me languis de ma maison.

— Eh bien, un retour n'est pas encore possible. Ce serait imprudent.

— Je ne voudrais pas m'imposer.

— Kate, je vous ai promis que justice serait faite. De plus, il ne s'agit pas que de vous. Je suis le seigneur de ces gens et ils ont commis un crime très sérieux en vous enlevant. En conséquence, veiller sur vous relève à présent de ma responsabilité... De mon devoir.

Elle baissa les yeux sur son assiette vide. S'il invoquait son devoir, il y avait peut-être moins de risques qu'il la soumette à une tentative de séduction.

— Avez-vous une... une idée du temps que cela prendra ? Finit-elle par demander avec circonspection.

Elle crut surprendre une lueur d'ennui dans son regard.

— Il n'y a aucun moyen de le savoir. Je comprends que cela vous contrarie beaucoup, mademoiselle Madsen, mais mon personnel et moi ferons tout notre possible pour que votre séjour ici ne soit pas terriblement déplaisant.

— Je vous en prie... je ne voulais pas paraître ingrate. Mais, après toutes ces semaines dans la cave des Doyle, je n'aspire qu'à me retrouver chez moi.

Une fois de plus, elle baissa les yeux, embarrassée d'avoir à faire cet aveu.

— Je suis désolée, Votre Grâce, enchaina-t-elle. Vous avez, bien sûr, toute ma reconnaissance. Je ne vous remercierai jamais assez d'être venu à mon secours.

Il garda le silence pendant un long moment. Mais elle sentait son regard sur elle.

— Essayez de comprendre, Kate. Je sais que vous ne souhaitez pas rester ici, pas plus que je ne souhaite vous y contraindre. Mais vous n'avez pas d'autre choix que de me faire confiance.

C'était bien ce qui l'effrayait ! Elle releva la tête.

— Vous pourriez peut-être me dire ce que Peter Doyle vous a appris ?

Avant qu'il puisse répondre, Eldred revint, suivi d'une armée de valets en livrée chargés de plats, de corbeilles et de bouteilles. La table fut bientôt recouverte d'une multitude de mets tous plus appétissants les uns que les autres. Sur un signe du majordome, les domestiques se retirèrent, à l'exception de deux valets qui se fondirent dans l'ombre du mur.

Le regard dont Rohan embrassa la table richement servie le fit ressembler à un loup convoitant un troupeau de moutons.

— Par où commencer ?

— Je ne comprends pas que vous ne soyez pas plus corpulent.

— Je me donne de l'activité, répliqua-t-il, une étincelle dans le regard. Un toast en votre honneur, ma belle.

— Franchement... marmonna-t-elle, sans pouvoir lui résister quand il leva son verre de vin rouge vers elle.

— Aux nouvelles connaissances, continua-t-il. Aux victoires sur la Faucheuse. Et, par-dessus tout, aux jeunes femmes exceptionnellement courageuses. Je bois à leur santé.

Lorsqu'il lui adressa un clin d'œil outrageusement charmeur, Kate hésita entre s'étrangler ou s'évanouir.

— N'allez-vous pas me dire ce que Peter Doyle avait d'autre à raconter ?

— Pas devant une table bien garnie, ma chère. Certes, c'est de la nourriture anglaise...

Raison de plus pour la manger avant qu'elle ne refroidisse. Santé !

Il leva son verre pour le choquer contre le sien, avec un regard qui lui signifiait la fin provisoire de cette conversation.

— Votre Grâce...

— Allons, Kate. Pas de dispute au dîner. Ce n'est pas poli.

Allait-il se permettre de critiquer son savoir-vivre ?

— Au moins, dites-moi si Peter a expliqué...

— Kate ! Songez à tout le mal que s'est donné mon personnel de cuisine pour vous.

— Pour moi ? Je ne suis qu'une prisonnière !

— Une invitée, et ils veulent vous impressionner. Mangeons, vous voulez bien ?

Enchaîna-t-il en saisissant couteau et fourchette. Il y a si peu de plaisirs dans l'existence qu'il faut profiter de ceux qui s'offrent à nous.

Kate pinça les lèvres. On venait plus ou moins de lui dire de se taire et de manger.

Cependant, alors que les délicieux effluves du festin venaient lui chatouiller les narines, elle fut forcée d'admettre que ses questions ne la mèneraient nulle part pour le moment.

Après tout, elle était hors de cette cave et elle avait échappé à la mort aujourd'hui. Peut-

être devait-elle savourer sa première nuit de relative liberté depuis des semaines.

Rohan désigna la nourriture d'un signe de tête encourageant, comme un homme essayant de convaincre un animal sauvage blessé de manger.

Était-ce ce que les épreuves avaient fait d'elle ?

Sur la lande venteuse, avec pour seule compagnie les faucons et les poneys sauvages, elle n'avait jamais été du genre à se soumettre.

Pourtant, après lui avoir jeté un regard méfiant, elle saisit sa fourchette et obtempéra.

Au fur et à mesure que la soirée avançait, Rohan s'interrogeait : et si l'attrance qu'il éprouvait pour cette femme devenait un problème ?

Le but de ce dîner avait été de lui fournir l'occasion de l'étudier de près. Cependant, il commençait à penser que, même si elle avait effectivement été envoyée par l'ennemi pour le détruire, une telle fin ne lui aurait pas déplu.

Elle l'intriguait. Il n'avait toujours pas confiance en elle, mais sa vulnérabilité évidente touchait en lui une corde sensible qu'il croyait avoir sectionnée depuis longtemps.

Pendant deux heures, il l'observa et l'écouta, essayant de déterminer si elle disait la vérité ou si son innocence était une façade.

Très sensible à chaque mouvement de son corps dans cette robe provocante, il s'efforçait néanmoins de contenir son désir grandissant pour s'attacher au moindre frémissement d'émotion sur son visage ou au plus subtil changement dans son comportement.

Malgré ses doutes, lorsque le dessert fut servi, ils avaient atteint la camaraderie naturelle de deux personnes ayant frôlé la mort ensemble. Et cela, alors même que leurs familles se combattaient depuis plusieurs siècles.

A cet instant, le combat, c'était contre lui-même que Rohan devait le livrer. Il n'avait pas eu de femme depuis trois jours et ses sens échauffés par le vin lui rappelaient la sensation du corps de Kate sous le sien, la nuit précédente. Il était comme ensorcelé par ses lèvres rosées, ses yeux émeraude soulignés d'épais cils noirs, et la ligne délicate de ses épaules nues.

Alors qu'il essayait de dompter son désir, la pensée lui vint qu'il existait un moyen relativement sûr de découvrir si elle était aussi innocente qu'elle le prétendait : l'attirer dans son lit pour finir ce qu'ils avaient commencé la nuit précédente. Si elle avait repris à son compte l'infâme conspiration de ses aïeux, il était peu probable qu'elle fut vierge.

Cependant, même s'il pressentait que ses avances seraient favorablement reçues, il se refusa à emprunter cette voie. Si Kate était une créature des Prométhéens, il se haïrait d'avoir joint son corps au sien ; dans le cas contraire, si elle était aussi pure qu'il en avait l'intuition... ce serait presque aussi terrible.

Son père lui avait enseigné que l'on payait pour ce que l'on cassait. S'il ravissait la virginité de Kate, il serait définitivement responsable d'elle. C'était la raison précise pour laquelle il ne touchait jamais aux vierges. Il n'aimait que les femmes d'expérience, tout aussi aptes que lui à s'accoupler sans aucun investissement sentimental.

Il n'empêche qu'il palpait rien qu'à regarder le cheminement paresseux du doigt de Kate le long de sa flûte à champagne.

Comme il l'avait espéré, l'alcool lui déliait la langue.

— Il se trouve que j'ai un penchant terrible pour les livres, répondit-elle à sa question sur ses

occupations favorites.

— Quel genre de livres ?

— Tous, dit-elle avec un délicieux haussement d'épaules. Histoire, sciences, physique...

— Vraiment ?

Né et élevé pour l'action, lui-même n'avait jamais été un étudiant acharné.

— Oh oui ! Les philosophes anciens, les recuits de voyage... et les romans gothiques, admit-elle avant de se mordre la lèvre, une étincelle malicieuse dans le regard. Les fantômes, les malédictions, tout ce fatras, j'adore !

— Seigneur !

— Ne protestez pas ! dit-elle en riant. Vous ne savez pas ce que vous perdez. Je parie que vous n'en avez jamais lu un.

— J'en vis un, marmonna-t-il.

— Pardon ?

— Vous n'êtes pas au courant ? Le château est hanté. Guettez donc la Dame en gris...

Vous la trouverez le plus souvent dans l'escalier. Je ne plaisante pas ! ajouta-t-il lorsqu'elle pouffa.

— Votre Grâce ! Vous ne croyez quand même pas aux fantômes ?

— Demandez donc à Hamlet.

— Certes... Même si je sais que vous me faites marcher, dites-moi qui est votre fantôme ?

— Mathilda, première duchesse de Warrington. Elle aurait été étranglée par son mari.

— A présent que vous en parlez, fit-elle après l'avoir observé un instant, je me souviens d'une invraisemblable histoire de malédiction sur votre lignée dont parlaient les contrebandiers.

A son tour, Rohan l'étudia tout en tambourinant doucement sur la table du bout des doigts. Si elle feignait l'ignorance, peut-être pourrait-il l'amener à se trahir. Etant la descendante de celui qui était à l'origine de la malédiction, elle aurait dû connaître cette histoire.

En vérité, Rohan était trop superstitieux pour aimer en parler. Il avait l'impression que cela attirerait le mauvais sort. Mais l'histoire de la malédiction Kilburn pouvait lui fournir le biais idéal pour aborder les sujets désagréables dont ils devaient encore discuter.

Avec un long soupir, il commença :

— Il y a très longtemps, le premier lord Kilburn était chevalier au service d'Edouard, le Prince noir,

et l'un de ses compagnons favoris. Mes ancêtres étaient comtes de Kilburn avant de recevoir le duché, expliqua-t-il au passage. J'avais pour titre lord Kilburn tant que mon père était en vie.

— Je comprends.

— Quoi qu'il en soit, on a découvert un complot destiné à tuer le prince Edouard. Les traîtres devaient être poursuivis et ramenés morts ou vivants. Mon ancêtre, lord Kilburn, s'est proposé pour capturer celui que personne n'osait affronter : Valerian l'alchimiste.

Tous les autres chevaliers craignaient la magie noire de ce sorcier.

— Valerian l'alchimiste... répéta-t-elle. Pourquoi ce nom me semble-t-il familier ? Je jurerais en avoir entendu parler.

— Vraiment ? murmura Rohan en scrutant son visage, sans y déceler toutefois aucune trace de ruse.

— Qui était-il ? Astrologue de la cour ou quelque chose comme ça ?

— Un sorcier des temps médiévaux comme il y en avait beaucoup. Il possédait une certaine renommée.

— J'ai dû lire son nom dans un de mes livres d'histoire. Poursuivez, je vous en prie, dit-elle avec un sourire.

— Quand lord Kilburn a fini par retrouver l'alchimiste, le combat a été formidable. Selon la légende, plusieurs démons créés par les pouvoirs de l'alchimiste y ont pris part.

— Des démons, voyez-vous ça ! Etes-vous sûr de n'avoir pas pillé un des romans de Mme Radcliffe ?

— Bien que méchamment attaqué par les démons du sorcier, continua Rohan après lui avoir jeté un regard ironique, notre brave lord Kilburn a pu se saisir de son arc pour planter une flèche dans le cœur noir de l'alchimiste. Hélas, c'est sa femme qu'il a touchée.

— Oh, malheur ! Qu'est-ce qu'elle faisait là ?

— Elle était chez elle. Kilburn avait traqué Valerian jusque dans son château. Elle a expiré dans les bras de son mari. Mes ancêtres ont toujours soutenu que Valerian l'avait attirée devant lui pour se faire un bouclier de son corps.

— Quel manque de galanterie !

— Tout à fait. Ainsi, voyez-vous, sa mort était l'œuvre de Valerian lui-même - mais elle n'a fait qu'exacerber sa fureur. Il a perdu tout contrôle et a été touché quelques minutes plus tard. De son dernier souffle, il a alors jeté un sort sur tous les seigneurs de Kilburn : ils tueraient leur propre femme pour venger la mort de la sienne.

Kate le dévisagea, les yeux écarquillés.

— La Dame en gris, la duchesse Mathilda, a été la première mais, je le crains, pas la dernière des

épouses Warrington à être tuée par son mari.

— Oh, Seigneur... Je ne vais plus jamais pouvoir m'endormir ici.

Si Rohan lui sourit, ses yeux restèrent sérieux.

— De temps à autre, cela se reproduit, malheureusement. Ce lord Kilburn qui a tué l'alchimiste a fini par étrangler sa pauvre Mathilda, dit-on.

— Dit-on ?

— Certains prétendent que c'est un domestique mécontent qui l'a agressée. D'autres, qu'elle s'est pendue après avoir perdu un bébé, mais que Kilburn a endossé la responsabilité de sa mort afin qu'elle puisse être enterrée au cimetière.

— Comme c'est triste !

— Ensuite, c'est le troisième duc dont on dit qu'il a poussé sa femme du haut de la tour.

— Dont on dit... ?

— Ça pourrait être une rafale de vent ou des pierres disjointes. Elle a pu trébucher.

— Espérons-le.

— Le septième duc a surpris sa femme en flagrant délit avec son meilleur ami et leur a tiré dessus. Ce n'est pas un « on-dit », dans son cas.

— C'est terrible !

Pendant quelques instants, elle garda le silence, les yeux baissés sur son champagne.

Quand elle releva la tête, une étincelle moqueuse brillait dans son regard.

— Eh bien, en tout cas, votre malédiction doit tenir à l'écart les coureuses de maris de la bonne société. Franchement, c'est astucieux ! Continua-t-elle en s'esclaffant. Quelle excuse parfaite pour décourager les matrones avides de caser leurs filles !

— Je vous demande pardon ? dit-il, déconcerté.

— A présent, je comprends comment vous avez réussi à rester célibataire... Ce que j'aimerais savoir, c'est si vous avez inventé cette histoire vous-même ou si elle vous a été transmise par vos prédécesseurs ?

— Vous pensez que je l'ai inventée ? S'exclama-t-il.

— Vous n'êtes quand même pas sérieux, rétorqua-t-elle en riant de plus belle. Quelle torture ce doit être pour elles... toutes ces débutantes qui rêvent de mettre le grappin sur vous. Mais seront-elles assez courageuses pour braver la malédiction Kilburn ? déclama-t-elle sur un ton dramatique. Croyez-moi, je

ne vous reproche rien. Je suis persuadée que, sinon, vous n'auriez jamais un instant de paix, pauvre duc que vous êtes ! Il n'empêche...

Pour certaines jeunes filles, cette histoire doit ajouter encore à votre séduction. Après tout, les romans gothiques font fureur, et une malédiction, c'est très excitant.

— Vous m'avez posé une question, répliqua-t-il, pris de court par son hilarité. J'y ai répondu. Personne ne vous demande d'y croire.

— Tant mieux. Parce que je n'y crois pas. Pour moi, ce sont des bêtises, ajouta-t-elle avec un sourire jusqu'aux oreilles. Je ne suis pas aussi crédules que certaines personnes.

Rohan peinait à croire qu'elle se moquait de lui - lui, la redoutable Bête. Elle aurait dû pâlir, trembler, se sauver, horrifiée, loin de l'assassin maudit qu'il était.

Sans répondre, il planta sa cuillère avec férocité dans son gâteau et en prit une grosse bouchée, qu'il fit descendre avec une gorgée de vin.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien, grommela-t-il.

— Vous ne croyez pas vraiment à tout ça ? S'enquit-elle, l'air dubitatif.

— Bien sûr que non, rétorqua-t-il avec un haussement d'épaules qui se voulait moqueur.

— Vous y croyez ! S'exclama-t-elle, stupéfaite. Les fantômes, la malédiction et tout le reste ! Oh... comme c'est mignon ! C'est donc la raison pour laquelle vous ne venez jamais au château ? J'ai entendu les contrebandiers s'en plaindre. Pourtant, vous avez l'air de quelqu'un qui serait prêt à se battre en duel avec le diable en personne. Alors, quelques fantômes inoffensifs...

— Je n'ai pas peur des fantômes !

Mais elle se contenta d'un sourire entendu. Soudain, Rohan se surprit à rire, désarmé.

— Je suis simplement un peu superstitieux, c'est tout. Les duchesses mortes sont censées se venger sur le duc en titre. Comment réagiriez-vous à ma place ?

— Ne vous inquiétez pas, Rohan, je vous protégerai de ces vilains fantômes.

— Quelle pie moqueuse vous faites !

Il secoua la tête, saisi de l'envie assez irrésistible de plonger par-dessus la table pour étouffer son rire sous un baiser. Mais il se contenta de tourner les yeux vers la desserte.

— Vous voyez cette tarte au citron meringuée, là-bas ? Si vous continuez, vous allez la prendre dans la ligure.

— Oh, un coup à bout portant !

— Vous êtes prévenue... A présent, mangez cette chose dans votre assiette et tâchez de bien vous tenir.

— Cette chose est délicieuse, si vous voulez tout savoir. Y avez-vous goûté? Tenez, dit-elle en se penchant par-dessus la table pour lui tendre sa cuillère.

Tout en ouvrant la bouche, il ne put s'abstenir de lorgner son décolleté.

— Mmm... C'est bon.

— Je vous le disais bien, répliqua-t-elle, l'air satisfait.

— Je croyais vous avoir entendue dire tout à l'heure que vous n'aviez plus de place pour les desserts.

— Je prends mon temps. De plus... il n'y avait pas de corset dans la malle que vos domestiques m'ont apportée. Aussi, voyez-vous, je peux me livrer à la glotonnerie en toute liberté.

L'attention de Rohan se concentra sur ce détail. Il embrassa d'un regard aigu la partie de son buste visible au-dessus de la table.

— Vous voulez dire... ?

— Mais oui, Votre Grâce. Ce soir, je suis telle que la nature m'a créée.

Elle partit d'un petit rire, comme si elle prenait plaisir à le taquiner, et prit avec gourmandise une autre bouchée de son gâteau.

Rohan la contemplait avec un ravissement qui le surprenait lui-même.

Cette femme était à vous rendre fou ! Ce mélange d'innocence et de passion, cette intelligence et cette vivacité... Son côté ombrageux l'amusait, mais il l'aimait encore mieux lorsqu'elle se montrait ainsi ouverte et détendue. Non corsetée...

En résumé, elle l'enchantait. Peut-être qu'un peu de la magie de son ancêtre Valerian était passée en elle. Rohan eut l'impression qu'il était perdu. Il sentait se former entre eux un lien tout à fait imprévu et ne savait qu'en faire.

— Vous me fixez de nouveau, Votre Grâce ?

— Je viens juste de décider que vous étiez une assez vilaine fille. Et cela me plaît.

Elle haussa les épaules.

— C'est de votre faute. Si vous vouliez que je me conduise bien, vous n'auriez pas dû me faire goûter autant de vins.

— Pourquoi diable voudrais-je cela ? demandal-il doucement.

— Hmm...

Du bout du doigt, elle recueillit une goutte de condensation sur sa flute à champagne et le porta à ses lèvres. Bon sang, le simple fait de la regarder exacerbait son désir !

— Rohan...

La manière dont elle prononça son prénom fit courir une onde brûlante dans ses veines.

— Oui, Kate ? dit-il d'une voix à peine audible.

— Pouvons-nous parler de choses sérieuses, à présent ?

Il plongea son regard dans le sien et repoussant lentement son assiette à dessert, s'efforça d'écarter aussi de son esprit toute image luxurieuse.

— Oui. Je pense même que nous le devons.

— J'ai encore beaucoup de questions à poser.

— Moi aussi.

— Vraiment ?

Il confirma d'un signe de tête, tout en rassemblant ses forces pour la partie d'échecs à venir.

— Y a-t-il quelqu'un que vous souhaiteriez contacter ? S'enquit-il. Pour faire savoir que vous êtes saine et sauve ?

— Non, personne.

Si elle baissa les paupières en donnant cette réponse douloureuse, elle garda le menton fièrement levé.

— Il doit bien y avoir quelqu'un...

— Il n'y a personne, coupa-t-elle. Je veux savoir ce que Peter Doyle a dit.

Elle planta son regard dans le sien, comme pour le mettre au défi de la plaindre.

Son côté ombrageux était de retour.

— Avais-je raison ? Insista-t-elle. Enlèvent-ils des femmes pour les vendre à de riches hommes dépravés ?

— Non.

— Vous êtes sûr ?

— Sûr et certain.

— Mais dans ce cas... cela signifierait que... que jetais leur seul objectif.

— Oui.

— Mais pourquoi ? S'écria-t-elle, alarmée.

— C'est vous qui allez me l'apprendre.

Elle le dévisagea.

— Que voulez-vous dire ?

Après un instant de silence, Rohan avança un pion supplémentaire.

— Peter Doyle semble penser que quelqu'un en a après votre père.

— Mais... c'est impossible ! Mon père est mort. Il est mort depuis plus de dix ans.

— Vous êtes sûre de cela ?

— Évidemment que je suis sûre ! Quelle question !

— Puis-je vous demander comment il est mort ?

— En mer. Il était capitaine dans la marine marchande. Il se rendait aux Indes quand son bateau a été victime d'une terrible tempête au large de la corne de l'Afrique. Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

— Comme quoi ? S'enquit-il doucement.

— Comme si vous me preniez pour une menteuse !

Il s'adossa à sa chaise et croisa les doigts, en apparence indifférent à son irritation.

— Que faites-vous de l'allégation de Peter selon laquelle votre nom de famille est Fox ?

Lentement, l'expression de Kate perdit de son agressivité. Ses yeux s'élargirent et se firent mélancoliques.

— Kate ?

La question l'avait visiblement ébranlée. Sa pâleur en témoignait.

Rohan remarqua qu'elle ne faisait aucun effort pour dissimuler ses émotions. On les lisait sans difficulté sur son visage, ce que nul agent prométhéen n'aurait toléré.

En outre, personne n'aurait pu se montrer aussi bonne comédienne, surtout après trois verres de vin.

— Très bien, finit-elle par chuchoter, plus pour elle-même que pour lui. Il y a quelque chose qu'il faut que je vous dise, je crois.

Stoïque, Rohan refusa de laisser paraître la moindre réaction. Mais il eut l'impression de recevoir un coup de poing.

— Je vous écoute.

— Cela ne m'éclaire pas le moins du monde... C'est un vieux souvenir d'enfance...

— Oui ? Continuez, l'encouragea-t-il.

— Je ne sais pas vraiment par où commencer. Je ne vais pas vous infliger toute l'histoire de ma vie.

— Au contraire, cela me plairait beaucoup, assura Rohan qui, le coude appuyé sur la table, plaça son menton sur sa main.

— Eh bien, c'est assez vague parce que je n'avais que cinq ans, expliqua-t-elle d'une voix hésitante. Je venais juste d'être envoyée à terre après la mort de ma mère. Attendez... Il faut que je remonte en arrière. Comme je vous l'ai dit, mon père était dans la marine marchande.

— Comment s'appelait-il ?

— Michael Madsen.

Ou Gerald Fox ? S'interrogea Rohan. Peter avait dit que Madsen était le nom d'emprunt du capitaine.

— Je suis née en mer, enchaina-t-elle. Mes premières années, je les ai vécues à bord de la frégate de mon père. C'était notre maison flottante et l'équipage formait notre famille.

— Ça a dû être une enfance pittoresque.

— Je le suppose. Mais il y a encore plus pittoresque... ajouta-t-elle en lui adressant un sourire pensif. Je ne connais pas d'histoire plus romantique que celle de mes parents.

— Vraiment ? Racontez.

— Ma mère était une émigrée française - fille d'un comte au moment de la Révolution française.

— Savez-vous comment il s'appelait ? demanda Rohan en retenant son souffle.

— Bien sûr... me.me si je ne l'ai jamais rencontré. Le comte DuMarin.

Rohan aurait pu jurer qu'il avait senti les pierres de son château trembler à l'énoncé de ce nom. Il parvint tant bien que mal à dissimuler son trouble.

— Qu'y a-t-il ? S'enquit-elle en fronçant légèrement les sourcils. Cela ne vous plaît pas que je sois à moitié française ?

Elle émit un léger grognement avant de poursuivre.

— Je sais, je connais les préjugés que vous cultivez, vous les Anglais de pure souche. Mais rassurez-vous, Votre Grâce, ma famille n'était pas jacobine. Mon grand-père était non seulement royaliste, mais ami personnel du roi.

Il n'était pas que cela... songea-t-il.

— Croyez-moi, Kate, je n'ai rien contre la France ou les Français. Ils ont leurs forces et leurs faiblesses, tout comme nous, et comme n'importe quelle nation du globe. Y êtes-vous déjà allée ? Je veux dire, en France, dans le pays natal de votre mère ?

— Je ne suis jamais allée nulle part, répondit-elle avec une grimace maussade. J'ai mené la vie la plus ennuyeuse que vous puissiez imaginer.

Puis elle soupira et se frotta le front d'un air absent.

— Je voyageais dans le monde entier avec mes parents quand j'étais petite. Mais, à partir du moment où l'on m'a installée dans ce cottage de Darlmoor, mon gardien, le vieux Charley, m'a fait mener une vie d'ermite au beau milieu de nulle part. Il refusait même de m'emmener à Londres ou dans n'importe quel endroit intéressant. Après sa mort, il y a environ un an et demi, je pensais que j'irais par moi-même, mais...

Elle s'interrompit d'un air excédé en secouant la tête.

— Mais quoi ?

— Je ne connaissais personne ! Je ne savais pas comment m'y prendre. J'étais... trop effrayée. Comment, quand et pourquoi Charley a-t-il réussi à faire de moi une telle trouillarde, je n'arrive pas à le comprendre...

— Vous êtes peut-être un tas de choses, Kate, mais certainement pas une trouillarde.

— Je ne sais pas... Au moins, me faire kidnapper m'a tiré de mon petit nid douillet, non ?

Je suppose que ça paraît bizarre. Mais, continua-t-elle avec un rire ironique, on dit que rien n'arrive sans raison.

Elle ne parlait décidément pas comme une Prométhéenne. Elle était trop honnête et trop critique vis-à-vis d'elle-même.

— Non pas que je sois heureuse d'avoir été enlevée, comprenez-moi bien. Mais j'étais si isolée, là-bas, je m'ennuyais tellement, et cependant j'avais trop peur pour oser partir.

J'avais l'impression d'être prise au piège.

— De quoi aviez-vous donc si peur ? murmura-t-il.

— Je ne le sais même pas, répliqua-t-elle après un instant de réflexion. Charley m'a toujours seriné que le monde était très dangereux et que l'on ne pouvait faire confiance à personne. Ça s'est révélé exact, en tout cas ! Enfin... vous excepté, ajouta-t-elle avec circonspection.

Rohan lui adressa un demi-sourire prudent. Le doute s'insinuait dans son esprit : ce cottage isolé sur la lande, ce faux nom, les efforts de son gardien pour la dissuader de sortir, n'étaient-ce pas des mesures que Gerald Fox aurait pu prendre pour soustraire sa fille aux Prométhéens ?

— Quoi qu'il en soit, reprit-elle les yeux baissés, je vous parlais de ma mère.

— Oui, continuez, je vous en prie.

— Quand la Révolution française a éclaté, ma mère était au couvent et s'apprêtait à faire son entrée dans le monde. Elle avait été si protégée qu'elle n'était pas du tout préparée au chaos qui n'a pas tardé à se répandre en France. Mon grand-père, le comte, a décidé qu'elle serait plus en sécurité en Amérique. Elle devait se réfugier chez des membres de notre famille qui vivaient à La Nouvelle-Orléans.

Tout concordait ! Rohan n'en revenait pas que Kate se montre aussi ouverte avec lui.

Tout ce qu'elle disait correspondait avec ce qu'il connaissait de l'affaire DuMarin. Ce qui prouvait qu'elle ne mentait pas. Du moins, pour le moment.

D'un geste de la tête, il l'invita à poursuivre.

— Mon grand-père a engagé le capitaine Madsen pour conduire sa fille à La Nouvelle-Orléans, dit-elle avec un petit sourire. La frégate de papa était renommée pour sa vitesse. De plus, il savait manier l'épée en cas de problème.

Rohan en eut alors la conviction : Michael Madsen n'était autre que Gerald Fox. Sauf que ce n'était pas le comte DuMarin qui l'avait engagé, mais son propre père.

Le sourire de Kate se fit rêveur.

— Ce qui arriva ensuite, personne n'aurait pu le prévoir. Durant le voyage, le fringant capitaine anglais et la délicate demoiselle française tombèrent amoureux l'un de l'autre.

Ils s'unirent... et j'en suis le résultat.

Rohan lui rendit son sourire, bien qu'ébranlé d'entendre ses soupçons ainsi confirmés. Et ce qui lui semblait encore plus extraordinaire, c'était la pensée que si son père n'avait pas choisi Gerald Fox pour conduire lady Gabrielle en Amérique, la belle Kate n'aurait jamais existé. Il chassa son ébahissement. Il lui fallait s'assurer qu'on ne lui avait rien dit d'autre de ses origines.

— Vous avez raison, fit-il, c'est vraiment romantique. Et ensuite, que s'est-il passé ?

— Une catastrophe, bien sûr. La vie en mer est dangereuse. D'autant que l'exubérance de mon père avait déteint sur ma mère et la poussait à entreprendre des aventures auxquelles elle n'était pas le moins du monde préparée. Voyez-vous, mes parents avaient comme passe-temps commun la chasse aux trésors.

— La chasse aux trésors ? répéta-t-il, surpris.

— Eh bien, oui. Elle les menait aux quatre coins du monde. Et c'est ainsi que ma mère a trouvé la mort. Un jour, ils sont entrés dans une grotte avec quelques membres de l'équipage. Je ne sais pas ce qu'ils cherchaient à ce moment-là - de toute manière, ils ne trouvaient jamais rien. Mais c'était vraiment une passion chez eux. J'étais encore trop petite pour y participer. J'étais donc restée à bord avec Charley, qui était le maître d'équipage de papa et une espèce de grand-père pour moi. Je me souviens d'avoir regardé les canots partir vers les grottes.

— Où était-ce ?

— Je ne sais pas. Il y avait des phoques, c'est tout ce dont je me souviens. Le reste est brouillé car, lorsque papa est ressorti de ces maudites grottes, il portait le corps sans vie de ma mère entre ses bras.

— Mon Dieu... Que s'était-il passé ?

— Une partie de la voûte s'est effondrée sur elle. Ils ont essayé de m'empêcher de voir son cadavre, enchaina Kate, les yeux fixés sur son verre vide. Avant la fin du jour, on l'a ensevelie dans la mer enveloppée d'un linceul et lestée d'un boulet de canon. Je hurlais comme une bête sauvage, parce que j'étais persuadée qu'elle n'était qu'endormie.

— Vous aviez quel âge ? Chuchota-t-il.

— Cinq ans. Sa mort a tout bouleversé, soupira-t-elle, le regard sombre. Mon père a complètement changé. Il ne me voulait plus à bord du bateau, de peur qu'il ne m'arrive quelque chose à moi aussi. Quelques mois plus tard, il a acheté le cottage et m'a envoyée y vivre en compagnie de Charley. Celui-ci avait atteint l'âge de la retraite, de toute manière, et il était temps que l'on m'instruise. Le vœu le plus cher de ma mère était que je reçoive l'éducation que l'on réserve d'ordinaire à un fils.

— Pourquoi ?

— Elle déplorait énormément d'avoir été aussi protégée dans son couvent. Les religieuses voulaient seulement former des jeunes filles vertueuses. Quand la folie révolutionnaire s'est emparée de la France, elle a hait de n'être qu'une belle demoiselle sans défense, incapable de faire quoi que ce soit.

« Elle a convaincu mon père que cela devait m'être épargné ; que je devais être enlevée pour me débrouiller seule et bénéficier d'une grande indépendance. Ainsi, si une catastrophe survenait, je serais capable de survivre.

Il fut touché par la vérité douloureuse, non dénuée d'amertume, contenue dans ses paroles. Après l'avoir observée un long moment, il déclara : — Ce qui explique sans doute votre capacité à résister à tout ce que vous avez subi.

Elle lui adressa un regard reconnaissant, puis elle secoua la tête.

— Je ne suis pas aussi courageuse que vous le pensez.

Il l'interrogea du regard mais, sans préciser sa remarque, elle continua son histoire.

— Des que nous fumes installés à Dartmoor, Charley engagea différentes nourrices et gouvernantes puis, plus tard, des préceptrices. Pauvre Charley... il est parti maintenant, lui aussi. C'était le dernier lien qui munissait à mes parents. Il n'était pas qu'un simple maître d'équipage, mais aussi le confident de mon père et son associé. Un vieux grognon, admit-elle avec un sourire nostalgique, mais qui cachait un cœur d'or.

« O'Banyon et les frères Doyle ont eu de la chance que le vieux Charley ne soit plus là pour me défendre, la nuit où ils ont fait irruption chez moi. Il les aurait pulvérisés avec son fusil de chasse. Il l'aimait beaucoup, son fusil de chasse, et il m'a appris à m'en servir dans le cadre de mon éducation

masculine.

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout. Malheureusement, ces crétins m'ont attrapée avant que je puisse m'en saisir.

Rohan haussa les sourcils en essayant de l'imaginer tirant avec un fusil de chasse.

— Le recul doit vous propulser à plusieurs mètres.

— Je bande mes muscles. Mais c'est vrai que je m'envole, admit-elle avec un large sourire.

C'était bien la fille de pirate telle que l'avait décrite Peter.

Peu à peu, il se forgeait une image claire de cette jeune femme tout à fait unique.

— Quoi qu'il en soit, papa est reparti en mer en me laissant sous la garde de Charley et des différentes gouvernantes. Ce qui me ramène à ce que je voulais vous raconter au départ.

Lorsque Rohan l'eut encouragée d'un signe de tête, elle enchaîna : — Une seule fois, Charley m'a vraiment crié dessus, et quand je dis « crié »... La première préceptrice qu'il avait engagée essayait de voir ce que je savais déjà. Quand elle m'a demandé si je savais écrire mon nom, je me suis exécutée. Mais elle m'a dit que je m'étais trompée. Alors je l'ai écrit de nouveau. Et elle a commencé à me gronder.

Elle leva les yeux sur lui :

— Comme nom, j'avais écrit Katherine Fox.

Rohan retint son souffle, une fois de plus.

— J'ai refusé d'en démordre, la gouvernante pensait que je mentais, et Charley est arrivé, alarme par notre dispute. Quand elle lui a montré ma signature, il l'a renvoyée sur-le-champ.

« J'étais très contente de moi car je ne voulais pas d'une gouvernante. Mais Charley m'a attrapée par le bras, s'est incliné et, en me regardant droit dans les yeux, m'a dit que mon nom était désormais Kate Madsen. Il m'a menacée de partir et de me laisser si je disais de nouveau à quelqu'un que je m'appelais Kate Fox.

Il s'interrompit un instant, en proie à une émotion visible.

— Evidemment, j'ai obéi. Pour moi, il n'y avait pas de menace plus terrible, puisqu'il était tout ce qui me restait. Et puis, le temps a passé. J'ai fini par oublier, jusqu'à ce que cette nuit-là, O'Banyon m'appelle Kate Fox et que l'incident me revienne en mémoire.

C'est comme s'il connaissait sur moi quelque chose que moi-même, je ne connais pas.

Elle leva sur lui des yeux empreints de crainte.

— Qu'est-ce que cela signifie, Rohan ? Pourquoi cela m'arrive-t-il ?

Tout, en lui, aspirait à la reconforter. Mais il ne devait pas céder à cette tentation. Pas encore.

— Et vous, qu'en pensez-vous ? répliqua-t-il.

— Eh bien... il n'y a qu'une explication, n'est-ce pas ? murmura-t-elle en pâissant. Mon père a ordonné à Charley de m'élever sous un faux nom. Mais pourquoi ? Est-ce que lui et mon père connaissaient quelqu'un qui pourrait me rechercher ? Mon Dieu ! S'exclama-t-elle soudain. Est-ce que j'ai été trompée toute ma vie sur ce que je suis vraiment ?

— Calmez-vous, dit-il en posant sa main sur son avant-bras. Nous éluciderons tout cela, je vous le promets.

Judicieusement, il retira sa main.

— Je dois vous poser une question... Avez-vous un jour reçu la confirmation officielle du décès de votre père ?

— C'est-à-dire, quelque chose comme un certificat de décès ? Non, je ne crois pas. Mais je ne peux pas être catégorique car... car je n'avais que dix ans lorsque nous avons appris que son navire avait sombré. Mais Charley a dû l'avoir. D'autant que j'ai reçu mon héritage. Une somme considérable... Enfin, ça ne semblerait pas grand-chose pour quelqu'un comme vous. Mais c'était toute la fortune de mon père, suffisante pour que je puisse vivre dans une indépendance confortable.

Elle secoua la tête et détourna les yeux.

— Mon Dieu, que dois-je comprendre de tout cela ? Pourquoi mon père aurait-il changé mon nom ?

— Probablement pour vous protéger.

— De quoi ? De qui ?

— Il devait avoir des ennemis sérieux. Après tout, on vous a bel et bien enlevée, non ?

— Etes-vous en train de me dire que l'on m'a cachée de quelqu'un pendant toutes ces années ? Est-ce la raison pour laquelle Charley refusait de m'emmener plus loin que notre village ?

— Peut-être. Ou alors...

Il se détestait d'agir ainsi, mais il n'avait pas le choix. Mieux valait en finir au plus vite.

— ... il pourrait y avoir une explication totalement différente.

Elle leva vers lui des yeux désespérés. Il jugea le moment venu de lui laisser voir quelques-unes de ses cartes. Si elle jouait la comédie, un dernier avertissement, plus agressif, l'inciterait peut-être à se démasquer.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous pourriez être en train de me mentir, dit-il doucement. Et si c'est le cas, je veux vous donner une chance de vous racheter.

— De me racheter ? De quoi parlez-vous ? Rohan... vous me faites peur.

— Telle n'est pas mon intention. Pas si vous êtes innocente. Mais si vous meniez, si vous êtes venue ici dans l'idée de me duper, prenez garde. Vous êtes dans de très sales draps.

— Quoi ? Souffla-t-elle.

Il fut obligé de durcir son cœur pour tenir bon, car elle paraissait sur le point de fondre en larmes. Mais s'il y avait la moindre chance pour qu'elle soit effectivement un agent prométhéen, elle comprendrait de quoi il parlait.

Dans le cas contraire, elle n'avait pas besoin d'en savoir plus.

— Regardez autour de vous, lui conseilla-t-il. Durant six cents ans, ma famille ne s'est jamais dérobée à son devoir. Si vous êtes venue ici pour agir contre moi, saisissez cette opportunité de tout avouer. Elle ne se représentera pas. Je vous promets l'impunité si vous parlez maintenant. Sinon, n'attendez pas de moi que je vous épargne simplement parce que vous êtes belle. Je vous donne cette chance ; mais si vous pensez pouvoir me tromper, ce qui vous arrivera sera de votre propre faute, je le crains.

Elle le regarda, les yeux écarquillés. Il attendit patiemment.

— Vous êtes fou ! Finit-elle par crier avant de se relever d'un bond et de s'éloigner, terrifiée.

Rohan ferma les yeux. Apparemment, il avait sa réponse. Il ne désirait qu'une chose : se lancer à sa poursuite. Mais il resta assis - la dernière fois qu'il avait tenté de la suivre, elle s'était retrouvée au bord d'une falaise.

— Kate... revenez.

— Vous venez juste de menacer de me tuer, si je ne m'abuse ? lança-t-elle en pivotant pour lui faire face.

— Rien à cacher, rien à craindre...

— Je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous parlez !

Il l'observa un long moment avant de murmurer : — J'espère sincèrement que c'est vrai.

— Seigneur, faites-moi sortir d'ici... Dire que je croyais pouvoir vous faire confiance !

— Kate !

Il se leva lorsqu'elle se mit à courir dans un grand bruissement de jupes.

— Kate... répéta-t-il d'une voix moins abrupte. Revenez, je vous en prie.

— Je veux retourner chez moi ! Jeta-t-elle par-dessus son épaule, les yeux brillants de larmes.

— Au milieu de la nuit ?

— Demain matin, alors ! Ordonnez à vos soldats de me ramener dans mon cottage demain.

— De vous ramener dans votre solitude ?

— C'est facile de me renvoyer mes paroles à la figure ! Qui êtes-vous ? Que se passe-t-il ici ? Qui sont tous ces soldats ?

— Kate, je vous en prie... Je ne voulais pas vous effrayer. Il fallait que je m'assure que vous disiez la vérité. Revenez et asseyez-vous, je vous en supplie. N'ayez pas peur. Je ne vais pas vous faire de mal.

— Vous venez juste de me menacer !

— Je vous mettais à l'épreuve, c'est tout. Jamais je ne blesserais une femme.

— Pas plus que vos ancêtres ?

— S'il vous plaît...

Les larmes qui brillaient dans ses yeux roulèrent sur ses joues.

— Pour quelle raison me mettez-vous à l'épreuve ? En quoi ai-je mérité cela ? Je croyais pouvoir vous faire confiance.

— Vous le pouvez, assura-t-il, incapable de supporter ses pleurs. Kate... je travaille pour le gouvernement dans le cadre de... d'activités secrètes. D'où la présence des soldats et, aussi, la promesse que je vous ai faite de vous rendre justice. Mais il fallait que je m'assure de votre sincérité avant de vous confier l'information la plus importante donnée par Peter Doyle.

— Laquelle ?

— Revenez vous asseoir, s'il vous plaît.

— Non, je ne bougerai pas, répliqua-t-elle en serrant les poings. Dites-moi ce que vous savez ! Si j'ai passé cette stupide épreuve avec succès, je mérite d'entendre ce qu'il a dit.

Immédiatement !

— Très bien... O'Banyon prétend que votre père est vivant.

Kate avait déjà la tête qui tournait, mais cette nouvelle la fit vaciller.

— Papa... vivant ? Balbutia-t-elle en esquissant un pas mal assuré vers Rohan.

— Quelqu'un semble le croire ; et ce quelqu'un possède un rang et une richesse suffisants pour faire sortir O'Banyon de Newgate et le lancer à vos trousses. Je suis presque certain que la cible réelle est

votre père. Il n'est pas exclu que vous ayez servi d'appât pour faire revenir le capitaine.

— Comment serait-ce possible ? murmura-t-elle en revenant vers la table, comme en transe.

Elle se laissa tomber lourdement sur sa chaise, le cœur battant à tout rompre.

— Vous devez vous tromper, finit-elle par ajouter. Mon père est mort, j'en suis persuadée.

— Pourquoi ?

— S'il était vivant, cela signifierait qu'il m'aurait tout simplement abandonnée, durant toutes ces années ! Il aurait feint d'être mort ? Il m'aurait trompée ? Impossible !

Vous ne savez pas de quoi vous parlez. Mon père m'aimait !

Petite fille, elle avait été très proche de lui ; tout l'équipage savait que lorsque le fougueux capitaine était de mauvaise humeur, seule sa « petite arapède » réussissait à l'amadouer.

— Kate... fil Rohan.

Mais elle était trop bouleversée pour lui prêter attention.

Quelle brute ! Comment osait-il suggérer que la personne qui l'avait aimée le plus au monde ne se souciait plus d'elle depuis des années ?

— Contrairement à ce que vous semblez croire, Votre Grâce, mon père ne m'aurait jamais abandonnée ! insista-t-elle.

— Peut-être avait-il de bonnes raisons.

— Donnez-m'en une, lui lança-t-elle avec un regard furieux.

— Attirer ses ennemis loin de vous, par exemple.

Kate écarquilla les yeux. Le sang reflua de son visage.

— Quels ennemis ? Pourquoi quelqu'un lui en voudrait-il ?

— Difficile de le dire pour le moment. Mais il est évident que la seule façon d'obtenir des réponses, c'est de jouer le jeu.

— C'est-à-dire ?

— Attendre la lettre de O'Banyon et suivre ses instructions. La lettre nous indiquera le lieu de rendez-vous.

— Vous voulez aller à lui ? S'exclama-t-elle avec incrédulité. Vous jetez volontairement dans le piège ?

— Les yeux ouverts, bien sûr.

Après l'avoir considéré en silence, elle détourna le regard sans dissimuler sa consternation. S'il y avait la moindre chance de revoir son père adoré, il n'était plus envisageable, à présent, qu'elle quitte Kilburn Castle.

Soudain, une pensée lui vint.

— Serait-il possible qu'il y ait un rapport avec l'un de ces trésors que mes parents ne cessaient de chercher ? Sauf qu'ils n'ont jamais rien trouvé...

— A votre connaissance, corrigea-t-il. Tout est possible, et il serait prématuré de tirer la moindre conclusion. Nous ne bougerons pas tant que nous n'aurons pas de nouvelles de O'Banyon. Il nous faudra simplement nous montrer patients.

Malheureusement, il avait raison. Kate laissa échapper un soupir tremblant. Elle avait savouré quelques heures de paix aujourd'hui mais, une fois de plus, le chaos s'invitait dans son univers. Se pouvait-il vraiment que son père fut vivant ?

Rohan s'était approché, l'air préoccupé. Il s'accroupit devant sa chaise et posa une main sur les siennes en un geste de réconfort.

— Ça va ?

— A part que je ne connais même plus mon véritable nom... oui, je nage dans le bonheur !

— Kate, je ne permettrai pas qu'il vous arrive quoi que ce soit. Vous le savez, n'est-ce pas ?

Calmée par son ton patient, elle abaissa le regard sur le sien et, aussitôt, regretta son sarcasme. Elle hocha la tête à contrecœur.

— Je suis désolée, s'obligea-t-elle à dire. C'est juste que... que je suis un peu désorientée par toute cette histoire.

— C'est normal. Mais tout ira bien. Venez, laissez-moi vous montrer le château, puisque vous allez être notre invitée pendant quelque temps. Autant vous familiariser avec votre loyer temporaire.

Elle lui jeta un regard reconnaissant. Mais il le remarqua à peine car, déjà, il se relevait et saisissait le candélabre posé sur la table. D'un geste de la tête, il l'invita à le suivre.

Il se montrait plus gentil avec elle qu'elle n'aurait jamais osé l'imaginer. Certes, il l'avait terrorisée avant de jouer les parfaits maîtres de maison ; mais elle devait admettre qu'il paraissait sincèrement s'inquiéter de son bien-être.

Elle s'engagea donc à sa suite dans un couloir sombre sur lequel s'ouvraient de nombreuses portes : deux petits salons, un salon de musique, un boudoir pour les dames, une salle de billard pour les messieurs, un grand salon solennel.

Lorsqu'ils atteignirent la porte à double battant qui fermait l'extrémité du couloir, Rohan se tourna vers elle avec un demi-sourire.

— Je pense que celle-ci va vous plaire.

Il poussa alors l'un des panneaux de bois tout en élevant le candélabre.

Kate resta bouche bée quand elle découvrit la magnifique bibliothèque du château.

— Oh... mon Dieu...

Elle n'en croyait pas ses yeux !

Le long des murs s'étagaient d'innombrables volumes dont certains paraissaient vieux de plusieurs siècles. Au milieu de la pièce se dressaient un bureau double ainsi qu'une longue table supportant un globe terrestre et, tout au bout, un recoin confortable était aménagé pour la lecture dans l'embrasure de la fenêtre à meneaux. On n'entendait que le tic-tac régulier d'une grande horloge. Pour un peu, Kate se serait crue au paradis.

— Voilà qui devrait vous aider à passer le temps durant votre séjour ici, non ?

Elle se retourna vers Rohan qui, appuyé au chambranle de la porte, l'observait avec amusement.

— Oh, c'est... dit-elle dans un souffle. Cela vous ennuerait que je... euh... Je peux ?

demanda-t-elle, la main tendue vers le candélabre.

— Je vous en prie, répondit-il en le lui confiant.

L'élevant le plus haut possible, Kate s'avança dans la bibliothèque et regarda autour d'elle, éblouie. Jamais elle n'avait vu autant de livres réunis en un même endroit ! Sa propre collection, si précieuse à ses yeux, aurait tenu sans problème sur quatre de ces étagères.

— Cela vous ennuerait que je monte un livre dans ma chambre pour lire un peu avant de me coucher ? S'enquit-elle avec timidité.

Il haussa un sourcil ironique.

— Prenez-en autant que vous voulez. Personne d'autre n'en a l'usage.

— Oh, merci !

— On pourrait croire que je vous prête des diamants, fit-il remarquer avec un sourire rêveur, quand elle se retourna vers les étagères.

— Qui s'intéresse aux diamants ? Vous n'aimez pas les livres ?

— Je préfère la vie.

— Vous êtes un homme, murmura-t-elle avec un haussement d'épaules. Cela fait partie de vos prérogatives.

— Ce sont des excuses.

— Je vous demande pardon ?

— Si la peur vous retient de vivre, vous devez la combattre, Kate. Et non pas chercher des excuses pour éviter de faire ce que vous souhaiteriez. Être une femme n'est pas une excuse. Surtout en ce qui vous concerne, puisque vos parents vous ont éduquée comme un fils.

— Eh bien, je vous remercie de me donner votre avis, Votre Grâce, rétorqua-t-elle, un peu froissée, mais surprise aussi qu'il ait prêté une telle attention à ses paroles. Au moins, ajouta-t-elle avec une pointe de perfidie, je n'ai pas peur des fantômes.

— Ça viendra une fois que vous aurez passé quelques nuits dans cette vieille forteresse, assura-t-il avec un large sourire.

Elle lui jeta un regard entendu, mais sans pouvoir s'empêcher de lui rendre son sourire.

De toute évidence, il n'avait pas voulu l'offenser. Simplement, il semblait très sûr des conseils qu'il devait lui donner. Ah, les hommes !

Avisant un escabeau de bibliothèque, elle grimpa sur la première marche pour examiner l'étagère suivante. Elle ne put réprimer un cri d'excitation.

— Héron d'Alexandrie ! Je n'ai jamais lu son traité sur les systèmes pneumatiques et hydrauliques !

— Quelle chance...

Elle ne releva pas son commentaire narquois, car elle venait de découvrir le plus rare des écrits.

— Vous avez le Livre de la connaissance des procédés mécaniques d'Al Djazari !

— Non ?

— Je n'arrive pas à y croire ! Est-ce la traduction originale de l'arabe en latin ? Celle du XIV^e siècle ?

— Ce n'est pas moi qui vous le dirai.

— Vous voulez dire que vous ne l'avez pas lu ? demanda-t-elle en saisissant le volume avec un respect mêlé d'incrédulité.

— Hélas...

— Oh, Rohan ! Sir Isaac Newton n'aurait jamais pu établir les lois universelles du mouvement si ces écrivains n'avaient pas existé.

Elle reporta les yeux sur l'étagère et saisit un autre volume, puis un autre encore, qui allèrent rejoindre les deux premiers sur son bras gauche.

— Laissez-moi vous aider, proposa Rohan en s’avançant vers l’échelle.

Lorsqu’ils quittèrent la bibliothèque, Rohan portait le candélabre ainsi que plusieurs livres, tandis que Kate en serrait toute une pile entre ses bras.

— Aucun signe de la Dame en gris ? S’enquit-elle alors qu’ils montaient l’escalier.

— Pas jusqu’à présent, répondit-il avec un sourire qu’elle trouva plein de charme.

Elle lui sourit à son tour, non sans se demander s’il la considérait comme une pédante et un bas-bleu. Sans doute l’était-elle, mais jamais elle n’aurait honte de son intelligence.

Il entra dans sa chambre et déposa les livres et le candélabre sur une commode ventrue.

— Et voilà !

Kate était juste derrière lui. Quand il se retourna, elle fut prise de court par la proximité de son corps. La force masculine qui émanait de lui la submergea, et elle n’eut soudain que trop conscience du lit qui se trouvait non loin.

L’atmosphère entre eux se chargea d’une brusque tension.

Le cœur de Kate se mit alors à battre la chamade. Elle lut dans ses yeux un désir presque douloureux, d’une intensité qui la déconcerta. Elle recula légèrement, s’interrogeant de nouveau sur ses intentions.

Il détourna le regard avec une expression ironique et esquissa un pas vers la porte.

— Eh bien... bonne nuit.

— Bonne nuit, Votre Grâce. Je... Je vous remercie pour cette soirée.

— Je vous en prie. Et moi... je suis désolé de vous avoir effrayée, tout à l’heure. Je devais m’assurer que vous disiez la vérité.

— Je comprends. J’ai apprécié ce diner... et j’apprécie tout ce que vous faites pour moi, je veux que vous le sachiez.

— Il n’y a pas de problème.

Elle se figea sur place, les joues brûlantes, quand il plongea son regard dans le sien. A.. cet instant, elle fut certaine qu’il allait l’embrasser.

Mais, pour la seconde fois de la soirée, il décida apparemment de s’abstenir.

Son cœur battait encore à tout rompre lorsqu’il lui adressa un mince sourire.

— Eh bien, bonne nuit, répéta-t-il.

— Attendez, laissez-moi vous rendre le candélabre...

— Gardez-le. Vous avez un tas de livres à lire.

— À demain, dans ce cas.

Tout en s'éloignant, il lui adressa un signe nonchalant de la main.

Avec la conscience d'être écarlate, Kate referma la porte de la chambre et s'appuya contre le panneau de bois.

Pourquoi ne l'avait-il pas embrassée ? Elle se mordit la lèvre, heureuse que la Bête se fut contenue ; mais quand elle commença à se déshabiller, elle affichait toujours, malgré elle, un sourire stupide.

CHAPITRE 10

Quelques jours plus tard, les gardes côtes vinrent chercher les contrebandiers pour les conduire en

prison, à l'exception de Peter Doyle. Rohan avait argué qu'il était prêt à coopérer lorsque viendrait le moment de traiter avec O'Banyon. La lettre de celui-ci n'était toujours pas arrivée.

Au fur et à mesure que les jours passaient, Rohan s'interrogeait sur ses réactions contradictoires devant Kate. Il répugnait à l'admettre, mais l'effet qu'elle lui faisait n'était pas... normal. Peut-être n'était-il tout simplement pas accoutumé à avoir une jeune femme chez lui en permanence, surtout une jeune femme qu'il s'était interdit de toucher.

Le plus étonnant, c'est que cela ne l'ennuyait pas outre mesure. Son désir grandissant le rendait nerveux, certes; cependant, il ne tarda pas à s'habituer à sa présence quotidienne.

Il commença même à s'éveiller le matin en attendant avec impatience le moment de revoir son visage souriant, se demandant quelles choses bizarres elle allait encore lui raconter.

Non seulement elle l'amusait mais, chose inédite chez lui, ce n'étaient pas uniquement ses charmes physiques qu'il admirait. Elle était courageuse, indépendante, et possédait aussi bien une intelligence acérée qu'un esprit pratique. Elle ne le lassait pas avec de futiles bavardages et ne jouait jamais les coquettes. Au contraire, elle disait ce qu'elle pensait - à ses dépens, quelquefois -, ce qu'il trouvait rafraîchissant. Ils avaient en commun la faculté de se moquer de leurs propres faiblesses : Kate de ses postures de bas-bleu, Rohan de son esprit ridiculement superstitieux.

Quand elle avait décrit sa vie solitaire, isolée du monde, il avait perçu chez elle une innocence qui l'avait touché douloureusement, d'une manière qu'il ne s'expliquait pas.

A la différence de tant d'autres, elle comprenait cette solitude que lui-même ne connaissait que trop bien. Au plus profond de lui-même, il savait que jamais son cœur n'avait été aussi menacé. Ce qui, compte tenu de leurs ancêtres respectifs, était tout sauf souhaitable. Son instinct lui soufflait que c'était le destin qui lui avait envoyé Kate.

Mais pour le mener à sa perte, ou pour contrecarrer la malédiction Kilburn ?

Etant donné sa réputation de tueur implacable, il savait que ses compagnons de l'Ordre seraient éberlués de voir la manière dont il se comportait avec elle. Et ils seraient atterrés d'apprendre que le petit « cadeau » qui le fascinait tant était de sang prométhéen. Bien entendu, l'Ordre ignorait encore tout de Kate - ce qui ne manquait pas de provoquer en lui un sentiment de culpabilité.

Il avait pourtant rédigé une lettre à l'intention de son chef, Virgil, et était même allé jusqu'à en retranscrire certaines parties dans le code imposé. Mais il avait fini par la chiffonner et la jeter au feu. Il ne voulait pas risquer que Virgil lui ordonne d'amener Kate à Londres pour l'interroger. Il avait promis de la protéger. Elle n'avait personne d'autre que lui et, s'il ne l'aidait pas, personne ne le ferait. Et puis, dans un sens, peut-être que lui aussi avait besoin d'elle... C'était comme si le fait qu'elle dépende de lui pour sa survie donnait un sens différent à son existence. Pour une fois, il s'était engagé à préserver une vie au lieu de la supprimer.

Environ une semaine après son arrivée au château, Rohan décida de lui montrer la chapelle familiale, datant du Moyen Âge. Il voulait voir si la descendante de Valerian reconnaîtrait, d'une manière ou d'une autre, les nombreux symboles qui s'y trouvaient.

Peut-être était-ce une autre manière de la mettre à l'épreuve, de prouver qu'elle mentait... parce qu'il se sentait menacé par son innocence.

Il l'observa avec attention lorsqu'elle se plaça devant la remarquable statue en marbre de saint Michel, le protecteur de l'Ordre. Vêtu d'une cuirasse romaine et brandissant une épée, l'archange écrasait Lucifer sous son pied chaussé d'une sandale. Tout en le contemplant avec une fascination étonnée, Kate ne parut pas avoir conscience qu'il avait une signification particulière.

Elle finit par se tourner vers Rohan et lui adressa un sourire timide.

— Il me fait penser à vous.

Il ne trouva rien à dire.

Quelques jours plus tard, ils passaient la soirée dans la bibliothèque, la pièce préférée de Kate, confortablement installés devant la cheminée. Les pieds posés sur la table basse, Rohan parcourait les résultats des combats de boxe dans le Times. Assise à l'autre extrémité du canapé de cuir, Kate, pour des raisons qui lui échappaient, se torturait l'esprit avec le livre le plus abominable de la collection familiale : les célèbres énigmes logiques du moine et savant Alcuin – en latin !

— Oh, en voilà une formidable ! Le loup, la chèvre et le chou. Dans quel ordre devons-nous leur faire traverser un pont pour qu'aucun des trois ne mange l'autre ?

— Vous êtes la femme la plus étrange que j'aie jamais rencontrée, marmonna-t-il en tournant une page du journal.

— Pourquoi ? S'offusqua-t-elle. Parce que je prends plaisir à utiliser mon cerveau ?

— « Plaisir » et « Alcuin » ne peuvent figurer dans une même phrase, ma chère.

— Tandis que se battre à mains nues est éminemment divertissant, riposta-t-elle en se penchant pour donner une pichenette sur son journal.

— Si on gagne, oui.

Quand il lui sourit, elle soutint son regard un peu trop longtemps et commença à rougir.

L'étincelle d'intérêt qui brilla dans ses yeux avant qu'elle ne les rabaisse en hâte sur son livre n'échappa nullement à Rohan.

— Très bien, oublions le loup, la chèvre et le chou. Je devrais peut-être m'attaquer au problème des maîtres et des valets. Ou à celui des trois maris jaloux ?

— N'hésitez pas. Et moi, je vous prends un rendez-vous auprès du docteur fou du roi.

— Ha, ha !

Avec un rire bref, Rohan reposa le journal et, la tête appuyée au dossier, il l'observa. Il avait le sentiment que les énigmes d'Alcuin n'étaient qu'un moyen d'écartier de son esprit trop acéré les menaces

terribles qui l'attendaient hors des murs du château.

— Comment vous sentez-vous en ce moment ? S'enquit-il.

— Oh... plutôt bien, répondit-elle en lui jetant un regard hésitant. Rohan...

— Oui ? murmura-t-il d'une voix qu'une émotion inexplicable rendait un peu rauque.

— Et si mon père était vraiment vivant ? N'est-ce pas étrange qu'il n'ait jamais essayé d'entrer en contact avec moi ? Et s'il... s'il m'avait tout simplement oubliée ?

— Personne ne pourrait vous oublier, Kate.

Il lut dans ses yeux émeraude le désir poignant de le croire. Mais, tout en secouant la tête, elle reposa le livre.

— Je ne pourrais jamais agir comme ça. Si ma fille était en danger, je resterais avec elle, quoi qu'il arrive.

— Moi aussi, répliqua-t-il à voix basse.

— Et vous, vous vous entendiez avec vos parents ? Questionna-t-elle, le regard fixé sur le feu. Etiez-vous proche d'eux ?

— Je les admirais beaucoup, dit-il avec circonspection. Surtout mon père. Je le vénérais, même.

— Et votre mère ?

— C'était une dame charmante mais... plutôt distante. Je ne sais pas... Elle devait me trouver bruyant et pénible. J'étais trop turbulent.

— Vous, Votre Grâce ? Turbulent ? Je n'y crois pas !

— C'est moi qui vous le dis. Ils m'ont envoyé en pension à l'âge de sept ans. Ma mère est morte quand j'en avais huit, et mon père... eh bien, il était rarement à la maison. Il avait beaucoup de responsabilités. En fait, ma vraie famille, c'étaient mes amis de l'école.

— Je suis désolée pour vous. Comment est-elle morte ?

Comme il gardait le silence, elle le dévisagea avec étonnement.

— La malédiction Kilburn ? Vous voulez dire que votre père...

— Non, non, il ne l'a pas tuée directement. Mais il s'est néanmoins senti responsable de sa mort... non sans raison.

— Que s'est-il passé ?

Parvenu à ce point, il était trop tard pour se taire.

— Mon père avait été envoyé en mission diplomatique en Afrique du Nord...

On parlait toujours de « mission diplomatique » quand on s'adressait à des étrangers.

L'Ordre avait chargé le duc de Warrington et son équipe de récupérer un dignitaire anglais qui, après avoir été capturé par des pirates au large de Malte, était détenu par le redoutable bey de Tripoli. La Couronne ne devait pas être impliquée.

— A peine mon père s'était-il acquitté de sa tâche qu'il est tombé malade. Une fièvre inconnue. Il a passé deux jours à Malte pour y être soigné puis, considérant qu'il allait mieux, il a repris la route de Londres. C'était un dur à cuire et un patient difficile.

Malheureusement, il a rapporté la fièvre avec lui et ma mère, qui s'était précipitée à Londres pour le soigner, l'a attrapée et est morte en quinze jours.

— Quelle horreur ! Mon pauvre Rohan, cela a dû être terrible pour vous ! Commenta-telle avec une expression de sincère compassion qui le déconcerta.

Il détourna les yeux, embarrassé.

— Non, c'est pour mon père que cela a été le pire. Il n'avait jamais cru à notre « malédiction familiale » jusqu'alors. Mais, à partir de cet instant, il n'a eu de cesse de me convaincre de son existence. Trois ans plus tard, il a trouvé la mort.

En combattant les Prométhéens. Ce qu'il ne révéla pas.

— Mon père me disait que sa seule consolation, c'était que j'avais été à l'école au moment de son retour et que je n'étais pas mort de la fièvre, moi aussi. Mais elle ne m'aurait pas tué, de toute manière, ajouta-t-il avec un soupir las. Rien ne peut me tuer.

Kate lui jeta un regard interrogateur. Puis, se penchant vers lui, elle posa une main affectueuse sur son visage.

— Eh bien moi, en tout cas, j'en suis heureuse.

Son geste était si doux qu'il en était douloureux. Rohan ferma les yeux et, incapable de se retenir, pressa ses lèvres sur sa peau en un baiser fervent. Il l'entendit murmurer son prénom avant de sentir sa bouche sur la sienne.

Son cœur bondit dans sa poitrine.

Frappé de stupeur, il resta immobile. Il osait à peine respirer, de crainte de l'effrayer.

Encouragée par sa retenue, elle l'embrassa de nouveau. Ses lèvres étaient souples, douces et satinées. Il frémit de désir mais se contint encore. C'est alors qu'elle releva la tête pour le regarder.

— Je suis désolée. Vous aviez l'air de... d'en avoir besoin.

Il hocha la tête et l'attira vers lui. Mais, avant qu'il ne s'empare de sa bouche, elle le fixa dans les

yeux puis posa ses lèvres sur sa cicatrice la plus récente, au-dessus de son sourcil gauche.

Les yeux clos, il la sentit descendre ensuite lentement le long de son visage, jusqu'à atteindre sa bouche. La passion déferla lorsqu'ils s'embrassèrent, avec une intensité qui prouvait qu'elle en avait rêvé autant que lui. Elle s'accrocha à son gilet tandis que lui refermait les mains sur sa taille, incapable de lutter davantage.

Il l'attira sur ses genoux sans qu'elle proteste. Le cœur de Rohan se mit à battre follement quand elle noua les bras autour de son cou sans cesser de l'embrasser. Son sang enflammé de désir gonfla son membre sous le poids qui l'écrasait doucement. Rohan sut à quel moment elle en découvrit le relief palpitant, et perçut avec ravissement son cri d'excitation étouffé alors que, de ses mains placées sur ses hanches, il l'encourageait à épouser de sa chair la hampe érigée de son sexe.

Elle gémit contre sa bouche tandis que son corps, instinctivement, commençait à onduler contre lui. Sans même en prendre conscience, Rohan entreprit de défaire le dos de sa robe. Il ne pouvait plus se contenir. De tout son être, il aspirait à sentir sa peau soyeuse sous ses doigts.

Quand son corsage tomba sur ses avant-bras, il caressa son dos nu avec avidité puis referma les mains sur ses seins, à présent exposés à sa vue. Non seulement elle ne protesta pas mais, tout en l'embrassant, elle tira sur le cordon noir qui retenait son catogan. Le souffle de Rohan s'accéléra sous la caresse de ses doigts dans ses cheveux. Eperdu, il arracha sa bouche à la sienne pour la poser sur cette gorge laiteuse qui le tourmentait depuis si longtemps.

Kate soupira de plaisir tout en écartant davantage les jambes pour s'asseoir plus fermement sur lui. Il comprenait - mieux qu'elle - ce qu'elle voulait, mais il s'y refusait.

Non. Il n'était pas à ce point dénué de tout sens moral ni de jugement. Il n'était pas que la Bête. Toutefois, il ne s'en fallait plus de grand-chose pour qu'il perde tout contrôle.

D'autant qu'après avoir déboutonné son gilet, Kate s'aventurait à explorer, sous sa chemise, la peau nue de sa poitrine... de son ventre... Un tremblement le parcourut lorsqu'il sentit sa main glisser vers sa taille.

Au prix d'un effort surhumain, il trouva la force de l'empêcher d'aller plus bas. Il perdrait la tête si elle touchait son sexe, comme elle semblait décidée à le faire.

Mettant une tenue à leur baiser, il recula, haletant.

— Kate... vous savez que ce n'est pas raisonnable.

— Non... Je sais... Oui... Vous avez raison, balbutia-t-elle, sans ôter sa main de sous sa chemise.

— Vous devriez aller vous coucher. Partez maintenant, mon cœur.

— Ne voulez-vous pas... murmura-t-elle, les doigts repliés sur la fine toison bouclée de son torse.

— Je vous en prie, partez, Kate. Vite ! Gronda-t-il en repoussant sa main. Avant que je ne change d'avis.

Elle s'immobilisa. Dans ses yeux, la perplexité se mêlait à une passion fiévreuse. Elle était la tentation incarnée, assise ainsi sur lui, les cheveux ébouriffés, sa robe béante dénudant ses épaules.

Dévoré de désir, Rohan ferma les paupières. Ne voyait-elle pas qu'il essayait à grand-peine de la protéger ?

— Allez vous coucher, Kate.

De toute évidence déconcertée et blessée par ce qu'elle considérait comme un rejet, elle chuchota avec force :

— Comme vous voulez.

Retenant son corsage détaché sur sa poitrine, elle descendit du canapé et s'enfuit de la pièce dans un froissement de jupes.

Un regret poignant s'empara de Rohan. Il sentait encore le goût de sa peau sur sa langue.

Peut-être devrait-il envoyer quelqu'un au village pour lui ramener une prostituée...

C'est alors qu'il prit conscience que sa situation était bien pire qu'il ne le pensait. Car la seule femme qu'il voulait à présent, c'était Kate.

Ce baiser avait été une erreur.

Kate était mortifiée de s'être ainsi laissé submerger par le désir. Dire que, des deux, c'était la Bête qui s'était le mieux comportée !

Incapable d'affronter Rohan le lendemain, elle l'évita en se cachant dans la bibliothèque.

Puisqu'elle lui avait rendu difficile sa tâche de protecteur, le moins qu'elle pouvait faire était d'essayer de se rendre utile. Elle employa donc le début de matinée à tenter de remettre en ordre les innombrables volumes de la collection Kilburn. Apparemment, il y avait au moins un siècle que personne ne s'était attelé à cette corvée.

Tout en s'efforçant de ne pas penser à Rohan, elle commença à naviguer d'étagère en étagère afin de rassembler les livres par langues, périodes historiques et auteurs. C'était à s'arracher les cheveux ! Elle ne parvenait toutefois pas à s'absorber totalement dans ses classements. La tentation la narguait, alors même que c'était de la folie, elle le savait.

Bientôt, tout serait fini. Une fois la lettre de O'Banyon reçue, son séjour au château se terminerait. Les raisons de son enlèvement ne tarderaient pas à être élucidées, et tous deux reprendraient leurs existences respectives.

Pourquoi risquer d'avoir le cœur brisé ? Rohan était de trop haute naissance pour être un jour à elle. Elle ne pourrait jamais être qu'une maîtresse... ce qui, pour dire la vérité, ne lui paraissait plus aussi terrible, ces derniers temps. Elle était adulte et indépendante, après tout. Et elle était trop éloignée du monde pour se soucier d'une quelconque désapprobation.

Après toutes ces années solitaires dans sa petite maison, elle se sentait enfin proche de quelqu'un. Quelqu'un de formidable. Comment ne pas être sensible à la gentillesse que dissimulait l'apparence intimidante de la Bête ? Comment ne pas être troublée par l'homme qui lui avait sauvé la vie, qui s'était juré de la protéger, qui lui parlait comme un véritable ami et la charmait quotidiennement - un homme immense, beau, qui lui avait déjà donné un avant-gout inoubliable du plaisir au cours de cette première nuit, dans son lit ? La croyait-il de pierre ? Elle en voulait davantage ! Le soir précédent, elle avait aspiré désespérément à goûter de nouveau à sa bouche, à caresser son torse splendide et à se fondre en lui.

Lorsqu'il avait évoqué la mort de sa mère alors qu'il n'était qu'un petit garçon, elle avait été submergée par une vague de tendresse ; elle l'avait embrassé parce que son cœur menaçait d'éclater si elle ne lui montrait pas la force de ce qu'elle éprouvait pour lui.

Tout à fait consciente de l'attention qu'il lui portait, elle n'avait pas douté un instant que cela lui plairait. Pourtant, il l'avait repoussée. Kate en était encore si déconcertée qu'elle ne discernait pas s'il s'agissait d'un rejet ou d'un geste de protection.

Heureusement, la bibliothèque lui offrait un refuge pour dissimuler son embarras de s'être ainsi jetée sur lui. Le tic-tac régulier de la grande horloge agissait comme un baume sur son humeur, de même que la tasse de thé fumant qui l'attendait sur la table.

— Oh, mais tu n'es pas à ta place, murmura-t-elle à une traduction de Tacite, qu'elle emporta de l'autre côté de la pièce.

Alors qu'elle revenait vers l'étagère qu'elle était en train de ranger, un titre attira son regard : l'Enfer de Dante. Sa curiosité quant à l'appartenance de Rohan à L'Inferno Club n'était pas assouvie. Mais, Dieu merci, elle savait maintenant que sa théorie sur les vierges enlevées pour être livrées aux membres pervers du club n'était qu'un produit de son imagination fertile.

— Dante Alighieri, que faites-vous ainsi dispersé ? protesta-t-elle en s'apercevant que les trois parties de la Divine Comédie - l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis - étaient rangées sur des étagères différentes de la même colonne. Vous devriez être ensemble.

Sans même s'apercevoir qu'elle s'adressait aux livres à voix haute, elle tendit la main pour remettre l'Enfer avec ses compagnons.

C'est alors que se produisit une chose des plus curieuses.

Quand Kate inclina le livre vers elle, il resta bloqué et, en même temps, elle entendit un curieux déclic quelque part dans le mur. Avec un petit cri, elle retira brusquement sa main. Ce n'était pas du tout un livre, mais une espèce de levier !

Alors qu'elle le regardait, bouche bée, Parker surgit sur le seuil.

— Tout va bien, mam'zelle ?

— Oh... j'ai failli perdre l'équilibre, c'est tout, prétendit-elle. Rien de grave.

— Vous voulez que je vous aide à redescendre ?

— Non, non. Tout va bien.

— Soyez prudente, mam'zelle.

— Oui, comptez sur moi.

Des que Parker lut retourné à sa partie de cartes avec Wilkins dans le vestibule, Kate reporta son regard sur l'Enfer. Elle peinait à contenir son excitation, car de telles choses ne cessaient de se produire dans les romans gothiques ! Dire qu'elle croyait que Mme Radcliffe avait tout inventé ! Mais Rohan avait raison : il vivait un de ces romans. Et dans son château ne manquaient ni le fantôme ni la malédiction ni, sans doute, un genre de couloir secret.

Le cœur battant, Kate regarda tout autour de la pièce, à la recherche d'un indice. Mais rien ne laissait deviner l'entrée d'un quelconque passage dérobé. Elle sauta alors de l'escabeau pour tenter la même chose avec le Purgatoire. Avec précaution, elle tira sur le dos du livre, et « clic », il refusa de sortir de l'étagère !

De plus en plus fébrile, elle se pencha pour voir si le troisième volume, le Paradis, serait la clé qui révélerait le secret protégé par ces leviers. Cette fois, cependant, il n'y eut pas de déclic.

Qu'ai-je fait de travers ? se demanda-t-elle en fronçant les sourcils. Peut-être faut-il les tirer dans un ordre particulier...

Elle tenta toutes les combinaisons possibles, en montant et en descendant l'escabeau.

Mais rien ne se passa. Finalement, elle résolut une dernière approche. En équilibre instable sur un pied, les bras écartés au maximum, elle réussit à actionner les trois leviers en même temps - celui du bas avec son pied droit. Une succession mystérieuse de bruits mécaniques se produisit à l'intérieur du mur puis, sous ses yeux écarquillés, l'étagère supérieure se rabattit brusquement.

Kate sursauta, partagée entre la surprise et le ravissement. Avec d'infinies précautions, elle gravit les dernières marches de l'escabeau. Elle découvrit alors que l'étagère supérieure dissimulait une espèce de tiroir.

Elle savait, bien sûr, qu'elle n'était pas censée regarder dedans. Mais la curiosité la dévorait. Et puis, Rohan ignorait certainement l'existence de ce tiroir, puisqu'il ne cachait pas son manque d'intérêt pour le contenu de la bibliothèque familiale. Il serait probablement très heureux qu'elle l'ait découvert pour lui.

Comme il était trop haut pour qu'elle en voie le contenu, même hissée sur la pointe des pieds, elle glissa la main dedans à l'aveuglette. Ses doigts se refermèrent sur une reliure en cuir. Le cœur battant, elle sortit un volume poussiéreux, auquel elle jeta un bref regard avant de replonger la main dans le tiroir. Cette fois, elle en relira plusieurs manuscrits enluminés.

Apparemment, il s'agissait des documents les plus anciens de la collection Kilburn.

Imprégnés de l'odeur du bois de cèdre qui les avait protégés des ravages du temps, ils paraissaient vieux de plusieurs siècles. Sans doute possédaient-ils une valeur inestimable.

El Rohan qui ignorait ce trésor dissimulé dans la bibliothèque de ses ancêtres ! Kate ne se tenait plus d'impatience à la perspective de lui montrer sa trouvaille.

Cette découverte était si excitante qu'il en oublierait peut-être sa conduite éhontée du soir précédent...

Avec beaucoup de précautions, elle transporta les documents jusqu'à la longue table.

Pour ne pas risquer d'endommager les précieux parchemins, elle retira le fichu blanc qui voilait son décolleté et s'en servit comme d'un mouchoir pour ouvrir le premier volume: Les Dragons.

— C'est magnifique ! Soupira-t-elle devant les illustrations brillamment colorées, représentant d'immenses reptiles ailés crachant du feu.

Pour déchiffrer les légendes en vieil anglais, il lui faudrait effectuer quelques recherches.

Mais, pour le moment, les dessins eux-mêmes suffisaient à la fasciner.

Sur la première page, un chevalier en armure argentée galopait sur un coursier blanc.

Armé d'une lance, il chargeait un dragon hideux que ses ailes noires faisaient ressembler à une chauve-souris géante. Toutefois, le chevalier avait un allié, ailé lui aussi, qui n'était autre que saint Michel archange. Celui-là me me qui l'avait fascinée dans la chapelle du château.

Elle tourna la page et s'arrêta sur la reproduction d'un dragon tenant son œuf entre ses serres. Un curieux symbole était dessiné sur celui-ci. Fronçant les sourcils, Kate se pencha pour l'examiner de plus près. Un léger frisson lui courut alors dans le dos. Il ne lui était pas inconnu. Il s'agissait d'une roue à huit rayons portant une torche enflammée en son centre. Sous la roue figurait la devise latine *Non serviam*, aisée à traduire : « Je ne servirai point. »

La vue de ce mystérieux symbole emplit Kate d'un effroi inexplicable. Elle se redressa, ne sachant pas, tout d'abord, ce qui la troublait ainsi. Elle laissa son regard se porter vers la fenêtre, mais ses pensées s'égarèrent loin du château, de l'autre côté de la mer...

Les yeux irrités par la poussière, elle se frotta les paupières d'un geste songeur, tout en s'abandonnant au tic-tac régulier de l'horloge. De douloureux souvenirs de sa mère affleurent à sa mémoire et elle se revit, petite fille, sur le bateau de son père...

Soudain, elle se rappela ! Durant quelques instants, l'incrédulité la figea sur place. Le souffle lui manquait. Puis elle pâlit. Elle devait en parler à Rohan ! Son embarras disparut, balayé par l'importance extraordinaire des faits dont elle venait de se souvenir.

D'un geste brusque, elle referma le livre, qu'elle répugnait à présent à toucher. Le cœur battant à tout rompre, elle le glissa sous son bras et quitta aussitôt la bibliothèque.

Parker et Wilkins jouaient aux cartes. Ils lui servaient toujours de gardes du corps, mais de manière plus distante.

— Où est Sa Grâce ?

— A l'entraînement. Dans la salle d'armes. Mais vous ne pouvez pas y aller...

— Je dois le voir.

— Il est interdit de le déranger.

— C'est extrêmement important.

— Que se passe-t-il ? demanda Parker.

— On dirait que vous avez vu un fantôme, fit remarquer Wilkins avec un grand sourire.

— C'est un peu ça, répondit-elle avec gravité.

Le fantôme, c'était celui d'un souvenir d'enfance. Sa véritable identité commençait à lui revenir.

Le sourire de Wilkins s'effaça et les deux hommes échangèrent un regard circonspect.

— S'il vous plait, je dois absolument le voir, insista-t-elle. Il comprendra. Et dans le cas contraire, je prendrai tout le blâme sur moi.

— Dans ce cas... C'est par là, indiqua Parker.

Ebranlée jusqu'au plus profond d'elle-même, Kate emboîta le pas aux deux hommes.

CHAPITRE 11

Ils la conduisirent dans une aile du château qu'elle n'avait jamais vue. Bientôt, tous les trois pénétrèrent dans une vaste salle d'armes au plafond voûté.

— Il doit être en bas, après ces arcades, mam'zelle, dit Parker.

Après l'avoir remercié d'un signe de tête, Kate traversa, non sans malaise, la salle d'armes. Celle-ci contenait d'innombrables équipements étranges destinés à l'exercice physique : course d'obstacles, mur d'escalade, haltères, cordes à nœuds. Sur un mur s'alignaient des cibles de toutes formes et de toutes tailles, dont quelques-unes animées par un mécanisme pour le tir à la cible mouvante. Au milieu de la salle se dressait une enceinte délimitée par des cordes, dont le sol recouvert d'un pied environ de sable devait rendre les combats encore plus difficiles.

Appréhendant ce qu'elle allait découvrir au-delà des arcades, Kate s'approcha à pas lents.

En contrebas se trouvait une pièce carrée, aux murs de pierre, faiblement éclairée par deux torches. Quand elle aperçut Rohan, elle retint son souffle avec un mélange de crainte et de brusque désir.

Armé de l'espèce de grande lance qu'elle avait vue le premier soir, il se battait contre d'invisibles

ennemis. Il plongeait, sautait, feintait, tournoyait, ses longs cheveux flottant sur ses épaules, son torse nu luisant de sueur.

Kate l'observa, fascinée par le jeu de la lumière sur ses muscles ciselés, tandis qu'il parait un coup imaginaire avec une grâce presque surnaturelle.

Un cri guerrier roula dans sa poitrine lorsqu'il attaqua de nouveau. Mais soudain, il s'immobilisa à la verticale de Kate, haletant. Lentement, il leva les yeux, comme s'il avait perçu sa présence.

Kate eut l'impression de plonger les yeux dans ceux d'un fauve.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il d'une voix sourde, en abaissant son arme.

— Je... Je ne voulais pas être indiscrete...

Devant son regard sceptique, elle retrouva la confusion qui l'avait emplie le soir précédent.

— Je... ne vous aurais pas dérangé si ça n'avait pas été important.

— Très bien. De quoi s'agit-il ? demanda-t-il, tout en se détournant pour se diriger vers une petite table, dans un coin.

Bien qu'ennuyée par cet accueil peu chaleureux, Kate longea les arcades, courant jusqu'au petit escalier qui permettait d'accéder à la salle. Après la démonstration de force à laquelle elle venait d'assister, elle se sentait encore plus intimidée. Admettre qu'elle avait fouillé dans sa bibliothèque ne lui semblait plus, soudain, aussi facile.

Et puis, la vue de son corps puissant, à demi nu, avait réveillé en elle un désir brutal. Au prix d'un effort gigantesque, elle s'obligea à concentrer son esprit sur la raison de sa venue.

Quand elle s'approcha de lui, Rohan referma rapidement le couvercle du coffret d'acajou posé sur la table -mais pas avant qu'elle n'eut aperçu la collection d'armes et d'instruments effilés qu'il contenait. Elle pâlit. Mais, devant son expression fermée, elle s'abstint de poser la moindre question.

— De quoi vouliez-vous me parler ?

Il saisit une serviette pour éponger la sueur sur son visage et sur sa gorge, puis sur sa poitrine encore haletante.

— Il faut que je vous montre quelque chose.

— Quoi donc ?

Même si son regard n'était plus aussi sombre, il gardait une réserve méfiante.

— Voilà, fit Kate en rassemblant son courage pour s'approcher de lui.

Elle posa le livre sur la table pendant que Rohan repoussait ses longs cheveux de son visage. Quelques mèches restèrent collées à sa peau moite.

La chaleur et l'odeur légèrement musquée émanant de son corps eurent un effet dévastateur sur les sens de Kate, qui eut le plus grand mal à l'ignorer.

— Je crois savoir pourquoi quelqu'un pourrait être sur les traces de mon père, s'il est encore vivant.

— Vraiment ? dit-il en lui jetant un regard perçant.

— Et je me souviens à présent ou j'ai entendu parler pour la première fois de Valerian l'alchimiste. Ce symbole, sur l'œuf du dragon, continua-t-elle en ouvrant le livre, je l'ai déjà vu. Savez-vous ce qu'il signifie ?

Avant qu'elle ne lui montre l'illustration, Rohan était prêt à secouer Parker comme un prunier. Quelle mouche l'avait piqué de conduire Kate jusqu'ici ? Aucune femme ne devait voir cet aspect de sa personnalité. Pourtant, elle ne paraissait pas impressionnée par cette première vision de ses... talents cachés.

Mais lorsqu'il abaissa le regard sur le symbole détesté, il se sentit saisi d'un grand froid.

— Savez-vous ce qu'il signifie ? Insista-t-elle.

— Non, prétendit-il.

Il savait pertinemment qu'il s'agissait du symbole principal du Conseil prométhéen, appelé la Marque des Initiés. Elle représentait tout ce qu'il haïssait, et tout ce qui l'avait poussé à entrer dans l'Ordre pour aider à sa destruction.

Elle représentait la famille de Kate.

Dans une certaine mesure, la méfiance qu'il avait ressentie envers elle ressurgit.

— Où avez-vous trouvé cela ?

— Eh bien... c'est-à-dire que... j'étais dans la bibliothèque et j'ai découvert ce compartiment secret...

— Vous l'avez découvert ? répéta-t-il en croisant les bras sur sa poitrine. Quel compartiment ?

Sous l'acuité de son regard, elle recula légèrement.

— Je mettais de l'ordre dans vos livres, et j'ai trouvé les trois volumes de la Divine Comédie de Dante. Ils n'étaient pas ensemble, ce qui n'est pas logique, alors j'ai décidé de les rassembler. Mais c'étaient des leviers, Rohan ! De faux livres !

— Pas possible...

— Quand j'ai tiré les trois ensemble, l'étagère supérieure a basculé et j'ai trouvé un tiroir secret !

— Je vois. Et vous avez donc regardé dedans.

— Comment aurais-je pu m'en abstenir? répliqua-t-elle avec un sourire nerveux. Je ne pensais pas que cela vous ennuerait ! Il y a là un vrai trésor. Des manuscrits enluminés extraordinaires. Saviez-vous qu'il existait un compartiment secret dans votre bibliothèque?

— Non.

— C'est bien ce que je pensais ! Il paraissait ne pas avoir été ouvert depuis des siècles.

Voulez-vous que je vous le montre ? C'est-à-dire que... Je suis désolée d'avoir été indiscreète, mais j'essayais simplement de me rendre utile. Dites-moi que vous n'êtes pas fâché contre moi...

Il baissa les yeux en marmonnant quelque chose d'incompréhensible.

Bon sang, pourquoi n'avait-il pas écrit à Virgil au moment voulu ?

Elle était là devant lui, avec du sang prométhéen dans les veines, en train de l'informer joyeusement qu'elle avait découvert les ouvrages secrets, codés, de l'histoire de l'Ordre !

— Et vous, Kate, que pensez-vous de ce symbole ?

— Eh bien, ce dessin a ranimé mes souvenirs. En fait, je ne comprends pas comment j'ai pu oublier... mais bon, je vous le répète, j'étais toute petite à cette époque.

— Oublié quoi ? demanda-t-il avec impatience.

— Le livre de ma mère !

Aussitôt, il se rappela le livre que lady Gabrielle, la fille du comte DuMarin, serrait contre sa poitrine la nuit où on l'avait remise aux bons soins du capitaine Fox.

Rohan avait supposé qu'il s'agissait d'une bible.

— Ma mère a apporté de France un livre contenant ce symbole ! expliqua Kate. C'était un grand volume épais, avec toutes sortes de symboles étranges, de dessins et de textes. Il y avait aussi de petites cartes et des énigmes à résoudre. Quand nous étions sur le bateau, mes parents ne cessaient de le consulter.

Rohan fronça les sourcils.

— Tout avait un rapport avec Valerian l'alchimiste ! s'écria-t-elle. Je ne sais pas si le livre était de lui ou sur lui, mais il recelait des indices sur l'emplacement de sa tombe. Mes parents étaient sur la piste d'un trésor ! La tombe de l'alchimiste ? Mais elle appartenait à la légende depuis longtemps...

Comme il l'observait, yeux plissés, Kate enchaina avec excitation : — L'alchimie ! La transformation des métaux en or ! Vous comprenez ? On supposait qu'il y avait un énorme trésor caché auprès de lui.

Puis son expression se fit plus grave.

— C'est lui que mes parents cherchaient quand ma mère a été tuée.

Rohan baissa les yeux pour dissimuler de son mieux sa stupéfaction.

La tombe de l'alchimiste constituait l'un des grands secrets perdus de l'ennemi. Elle avait été si bien cachée que, au fil des siècles - notamment durant la guerre civile -, son emplacement avait été oublié. Valerian avait emporté ses mystères avec lui.

A n'en pas douter, les Prométhéens seraient prêts à tout pour la retrouver. Non pas à cause de l'or, mais des rouleaux de parchemin contenant les formules de magie noire du grand sorcier. Si Gerald Fox avait découvert l'emplacement de la tombe, cela expliquait pourquoi James Falkirk cherchait à le capturer.

Une pensée inattendue lui vint soudain à l'esprit. Si elle existait vraiment, la tombe pouvait contenir le secret qui permettrait de briser la malédiction Kilburn...

— Ainsi, reprit-il en observant Kate d'un air dubitatif, vous venez juste de tout vous rappeler ?

— Oui, au moment où j'ai vu le symbole dans ce livre des dragons. Sauf qu'à présent, je me demande s'il s'agit vraiment de dragons. Peut-être que tout cela est symbolique ?

C'était exactement le cas. Les « dragons » représentaient les différentes familles prométhéennes contre lesquelles l'Ordre se battait depuis des siècles. Dont celle de Kate.

— Ce serait extraordinaire... répondit-il sans la quitter des yeux.

— Je parierais que ce symbole a quelque chose à voir avec l'alchimiste, continua-t-elle en désignant la Marque des Initiés. C'est sans doute parce qu'il a maudit votre famille que vos ancêtres possédaient ce livre.

Elle s'approchait de la vérité, sans toutefois avoir raison. Mais il n'allait certes pas lui révéler les secrets de l'Ordre.

— C'est incroyable, non ? reprit-elle en le regardant avec émerveillement. Quelles étaient les chances que nous nous rencontrions et que nous ayons tous les deux des liens avec un sorcier du Moyen Âge ?

— Oui, c'est étonnant... acquiesça-t-il. Dites-moi, vous l'avez toujours ? Le livre de votre mère ?

— Normalement, oui. Toutes ses affaires sont entreposées chez moi.

Le cœur de Rohan s'emballa à la perspective d'une telle prise. Lady Gabrielle avait dû hériter du livre de la famille DuMarin, puisque Valerian était leur ancêtre.

— Pouvons-nous aller le chercher ? S'enquit-elle d'un ton pressant. Si le livre de ma mère permet de retrouver un trésor, ça pourrait être la raison pour laquelle quelqu'un en a après mon père ! Voilà pourquoi on m'aurait enlevée ! Pour obliger papa à leur dire où se trouve la tombe afin qu'ils puissent s'emparer du trésor ! Mais ils doivent ignorer l'existence du livre, sinon ils n'auraient pas besoin de mon père. Ou de moi.

Rohan réfléchit quelques instants.

— Vous avez dit que la nuit de votre enlèvement, O'Banyon et Denny Doyle sont retournés chez vous à la recherche d'objets précieux. Est-ce que l'un ou l'autre est revenu chargé d'un livre ?

— Non ! De toute manière, il n'était pas dans le cottage. Il est caché dans le grenier que Charley a construit au-dessus de son atelier, dans l'une des dépendances. Il doit toujours y être, ainsi que toutes les possessions que ma mère a rapportées de France. Enfin... sauf les choses les plus précieuses. Mes parents ont dû vendre presque tous ses bijoux quand les temps sont devenus difficiles.

— Vraiment ? Peut-être est-ce la raison pour laquelle ils cherchaient la tombe de l'alchimiste. S'ils pensaient qu'il y avait de l'or à l'intérieur...

— Je ne sais pas... Charley m'a dit un jour que mon père trouvait quelquefois difficile d'être marié à une aristocrate. Lui n'était qu'un marin et ma mère venait d'une famille très riche. Elle avait beau se moquer de posséder de belles choses, son orgueil de mâle...

Bref, continua-t-elle après lui avoir jeté un regard en coin, nous devons récupérer le livre de ma mère avant ceux qui en ont après moi. Parce que s'ils mettent la main sur le livre, ils n'auront plus besoin de mon père pour trouver la tombe. Ce qui veut dire que O'Banyon sera libre de supprimer mon père pour se venger d'avoir été jeté en prison. Il est hors de question que je les laisse tuer mon père !

Rohan fut à la fois impressionné par ses déductions et plutôt amusé par sa farouche détermination à protéger un dur à cuire comme Gerald Fox.

— Vous avez raison, murmura-t-il. Nous ne pouvons permettre que le livre de votre mère tombe en de mauvaises mains.

Il n'avait aucune difficulté à imaginer les raisons pour lesquelles les Prométhéens avaient besoin, plus que jamais, des secrets cachés dans la tombe de l'alchimiste.

Parallèlement à la victoire de Wellington sur Napoléon, les chevaliers de l'Ordre avaient éliminé un grand nombre des agents prométhéens infiltrés dans chacune des cours d'Europe.

L'espace de quelques heures, Rohan avait eu la folie de croire que leur ambition de contrôler le continent tout entier avait été réduite à néant. Mais ces esprits diaboliques avaient simplement battu en retraite et attendaient le moment opportun pour reprendre la lutte : la découverte des pratiques occultes de leur maître vénéré, Valerian l'alchimiste, pourrait être celui-ci.

— Vous voulez dire que nous irons très vite le chercher ? Vous allez me ramener chez moi ? s'écria-t-elle en battant des mains avec une joie enfantine. Si vous saviez ce que cela représente pour moi de retourner dans ma maison, ne serait-ce que pour une visite !

Vous me laissez vous accompagner, bien sûr ? Je dois... C'est moi qui sais où se trouve le livre ! Et puis, cela me donnera l'occasion de prendre des effets personnels...

Rohan hocha la tête, mais il ne l'écoutait plus qu'à demi. Il venait de prendre conscience que, s'il avait été trompé par son ravissant visage, si ses pires craintes au sujet de Kate se réveillaient exactes, elle pouvait fort bien lui tendre un piège. Qui sait si une embuscade n'était pas préparée au cottage... Il ne renoncerait pas à s'y rendre pour autant. Mais il lui faudrait se faire escorter de plusieurs hommes.

— Allez vous habiller chaudement, lui conseilla-t-il en essayant de masquer ses doutes.

Nous allons passer la journée dehors et ne rentrerons probablement que dans la nuit.

Savez-vous monter à cheval ?

— Oui, s'il n'est pas trop fougueux.

— Parfait. Je suis sûr qu'on peut vous trouver une monture convenable.

— Rohan ? dit-elle en scrutant son visage avec une inquiétude qui paraissait sincère. Je suis désolée si j'ai dépassé les bornes en fouillant dans la bibliothèque et, aussi, euh...

pour hier soir. Je vous prie d'excuser ma conduite inapprop...

Les mots moururent sur ses lèvres lorsqu'il haussa les sourcils.

— Si... je vous ai offensé, précisa-t-elle.

— Non. Pas du tout. Ne soyez pas absurde.

— Dans ce cas, pourquoi m'avez-vous repoussée ? demanda-t-elle à voix basse.

Rohan détourna les yeux, en proie à une nouvelle flambée de désir contre lequel il s'adjura de lutter-maintenant plus que jamais.

— C'est pour votre propre bien, Kate.

— Je n'ai pas peur.

— Vous ne me connaissez pas vraiment.

— Justement, je veux vous connaître, chuchota-t-elle.

— Non. Mieux vaut vous abstenir, croyez-moi. Allez vous habiller, répéta-t-il en gardant le regard rivé sur l'arme dont il venait de se saisir pour la démonter. La nuit tombe tôt, mieux vaut partir le plus vite possible.

Tout d'abord, elle n'esquissa pas un geste. Mais, comme il persistait à l'ignorer, elle finit par hausser les épaules et tourna les talons.

Alors que l'écho de ses pas résonnait sous la voûte de pierre, il ferma les yeux.

Seigneur, je vous en prie... faites qu'elle ne m'ait pas trahi !

Si Kate lui avait tendu un piège, il ne voulait même pas penser à ce qu'il serait obligé de lui faire.

Ils avaient déjà chevauché deux heures sur les trois que devait compter le voyage, mais Kate ne se sentait toujours pas d'humeur à discuter, même pour passer le temps.

Elle n'arrivait pas à croire qu'une fois de plus, Rohan l'ait repoussée. Quel homme impossible ! Après ses excuses avortées, elle se sentait plus ridicule que jamais ; lui, de son côté, souhaitait sans aucun doute pouvoir la laisser dans son cottage et ne plus entendre parler d'elle. Pourtant, elle avait essayé d'être honnête sur l'attrance qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Mais peut-être se trompait-elle ? Pourquoi paraissait-il se méfier ? Parce qu'elle avait fouillé dans sa bibliothèque ? Ou alors, il croyait qu'elle en avait après son argent ou son titre ?

C'était absurde. Elle commençait à perdre patience. Dépendre entièrement de Rohan lui pesait de plus en plus. Comme elle avait hâte de retrouver la liberté de son ancienne existence, quand elle n'avait jamais entendu parler du duc de Warrington et de son absurde malédiction !

Cependant, malgré tous ses efforts, il lui était difficile de l'ignorer alors qu'il chevauchait à côté d'elle. Dressé sur son grand cheval noir, il était l'incarnation me.me du guerrier.

Ses longs cheveux bruns flottaient sur ses épaules et, sous sa cape entrouverte, on apercevait les armes dont il s'était muni pour le voyage. Il avait une expression dure, fermée, et, de son regard perçant, il ne cessait de scruter le paysage enneigé. Avant de quitter le château, il l'avait prévenue que O'Banyon et ses acolytes pouvaient encore trainer du côté de son cottage. C'est la raison pour laquelle quatre soldats les escortaient, deux devant et deux derrière. S'il arrivait quoi que ce soit, Parker et Wilkins étaient chargés de mettre Kate en sécurité pendant que Rohan et les deux autres gardes affronteraient le danger.

Dans cette éventualité, elle avait de nouveau endossé ses vêtements masculins. Ils étaient non seulement plus chauds mais aussi plus pratiques, puisqu'ils lui permettaient de monter à califourchon. Et puis, ils aideraient à dissimuler son identité si jamais ils tombaient sur O'Banyon. Mais elle voulait croire qu'elle retrouverait sa petite maison comme elle l'avait laissée. Elle était impatiente à l'idée de la revoir, et me.me l'attitude sombre et distante de Rohan ne pouvait pas ternir son excitation.

Que penserait-il de son humble demeure ? Evidemment, elle n'avait jamais imaginé y recevoir un jour un duc. Mais, même s'il était accoutumé à une certaine magnificence, il n'y avait rien de prétentieux chez lui, songea-t-elle, tout en lui lançant un regard discret.

— Tout va bien ? lui demanda-t-il alors d'un ton absent.

— Bien sûr.

— Le paysage vous semble familier ?

— Non, pas encore.

— Je vais jeter un coup d'œil au-delà de cette colline.

Kate le regarda s'éloigner au galop avec une pointe de vexation. Franchement cela paraissait plus simple, pour lui, quand il voyait en elle une prostituée éméchée !

Mais ce serait bientôt fini. Elle ne tarderait plus à retourner dans sa maison.

Toutefois, Kate ne put s'empêcher de s'interroger : se sentirait-elle encore chez elle, dans son cottage, une fois que cet homme serait sorti de sa vie ?

Une autre heure s'écoula. Enfin, ils atteignirent la lande et Rohan distingua vaguement le cottage à quelques centaines de mètres.

S'il fut entonné par sa situation à l'écart de tout, il convint que Gerald Fox n'aurait pu choisir un meilleur endroit pour mettre sa fille en sécurité. La maison s'élevait sur une petite butte au milieu d'une clairière cernée de grands pins. Il n'y avait aucune trace dans le tapis de neige immaculée qui s'étendait partout. Pourtant, il ressentit cet étrange picotement sur la nuque, comme un sixième sens qui l'avertissait en général que quelque chose n'allait pas.

De son poing levé, il fit signe à ses hommes de s'arrêter. Quand ils se furent regroupés au pied des arbres, il leur donna ses instructions à voix basse.

— Findley, Mercer, vous venez avec moi. Parker, Wilkins, vous restez avec Kate. Nous vous préviendrons dès que nous nous serons assurés que la voie est libre. S'il y a un problème, vous emmenez Kate pendant que nous les retenons. Si nous sommes séparés, vous la ramenez au château et nous vous retrouvons là-bas.

— Bien, monsieur.

— Tout a l'air calme, murmura Kate en jetant un regard anxieux sur sa propriété.

Rohan l'observa brièvement. Le moment de vérité était venu. S'il y avait une embuscade, il n'allait pas tarder à le savoir.

— Vous avez quelque chose à me dire avant que nous y allions ?

— De quel genre ? S'étonna-t-elle en fronçant les sourcils.

— Peu importe. Ne faites pas de bruit. Et ne vous inquiétez pas, ajouta-t-il en lui accordant le bénéfice du doute. Vous êtes en sécurité avec ces deux-là. Suivez leurs instructions et tout ira bien.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Allons-y, ordonna-t-il à Findley et Mercer, tout en dégageant de sa ceinture son pistolet et son couteau.

Il sentit qu'elle le suivait des yeux tandis qu'il s'éloignait.

Une étoile pointait déjà dans le ciel hivernal. A travers les arbres, il ne tarda pas à distinguer la forme

sombre de la maison se détachant sur le blanc de la neige.

Silencieux comme des ombres, ils avancèrent de front en fouillant du regard le moindre recoin du terrain. Rohan ne tarda pas à conclure qu'ils étaient seuls. Pas d'ennemis. Pas d'embuscade. Kate lui avait dit la vérité. Mais, quand ils s'approchèrent, il comprit l'origine de son mauvais pressentiment. Son cœur tomba lentement dans sa poitrine.

Il n'y avait plus rien de menaçant ici. Pour la bonne raison que le dommage était fait. Et maintenant, il lui fallait retourner vers elle et lui dire que sa maison avait brûlé. Qu'elle était réduite à l'état de coquille vide et noircie.

Tout en rengainant son couteau, il se maudit d'avoir douté d'elle. Il comprenait enfin qu'elle disait la vérité depuis le début. Elle était complètement innocente. Et maintenant, elle n'avait plus d'endroit où vivre.

Il fut pris d'une rage contre lui-même au souvenir de la douce petite Kate de la première nuit, dans la grande salle. Drogée. Terrifiée. Arrachée à sa maison. Offerte en guise de cadeau. Et lui, qu'avait-il fait ? Il l'avait mise sous surveillance. La Bête !

— Que s'est-il passé, à votre avis ? demanda Mercer, les yeux fixés sur les ruines.

— Difficile à dire, marmonna-t-il.

Ce pouvait être l'œuvre des Prométhéens ; mais aussi, tout simplement, le manque de surveillance du feu dans la cheminée, ou d'une chandelle, après son enlèvement.

Quoi qu'il en soit, le seul point d'attache de Kate dans le monde avait été détruit. Elle allait être anéantie.

Rohan prit une profonde inspiration avant de retourner vers elle pour lui apprendre la nouvelle.

— Jetez un coup d'œil alentour, ordonna-t-il à ses hommes. Voyez si vous pouvez trouver quelque chose d'utile. Mais faites attention en entrant là-dedans. Ces poutres brûlées sont certainement instables.

Rohan revint sur ses pas. Comment lui annoncer la chose de la manière la moins douloureuse possible ?

— Au repos, dit-il à Parker et Wilkins lorsqu'il les eut rejoints. Il n'y a personne d'autre ici que nous.

— Vous voyez ? Je savais que vous vous montriez beaucoup trop prudent... comme toujours, objecta Kate en retrouvant sa pétulance habituelle.

Ses mots le peinèrent plus qu'elle n'aurait pu le deviner.

Elle sauta aussitôt de cheval et prit Rohan par la main.

— Venez ! Je vais faire du thé pour nous réchauffer !

— Non... attendez, dit-il en la retenant.

— Qu'y a-t-il ?

— Kate, j'ai une mauvaise nouvelle. Il y a eu un incendie...

— Un incendie ? Que voulez-vous...

Les mots moururent sur ses lèvres. Elle scruta son visage grave, laissa échapper un gémissement étouffé puis, arrachant sa main à la sienne, elle partit en courant vers le cottage. Rohan tressaillit en imaginant le coup qu'elle allait recevoir, mais il ne chercha pas à la retenir. Il ne servait à rien de différer l'inévitable.

Quand il la rejoignit, elle avait l'immobilité d'une statue. La bouche entrouverte, elle fixait les restes de sa maison dévastée d'un œil hagard.

— Kate ? murmura-t-il.

Elle esquaissa un pas hésitant, sans même paraître l'entendre. Au moment où il tendait la main pour la soutenir, elle s'élança vers les ruines.

— Kate, non ! Elle pourrait s'écouler ! cria-t-il en se précipitant pour la retenir.

— Lâchez-moi ! Gémit-elle en se débattant.

— Vous ne pouvez pas entrer là-dedans. C'est dangereux !

— Oh, mon Dieu, je n'ai plus rien... Qu'est-ce que je vais devenir ?

Soudain, elle cessa d'essayer de se libérer et s'effondra contre lui avec un gémissement.

— Elle est détruite. Tout est détruit. Ma maison !

La gorge de Rohan se noua lorsqu'il sentit des sanglots déchirants secouer ses minces épaules. Il resserra ses bras autour d'elle, sans quoi elle se serait effondrée sur le sol.

— Je vous aiderai, déclara-t-il avec force.

Mais elle n'écoutait pas.

— Ce n'est pas juste ! Pourquoi cela m'arrive-t-il, à moi ? Vous pensez être maudit ? C'est moi qui suis maudite - j'ai perdu ma mère, puis mon père - j'ai perdu Charley et maintenant ma maison ! Rohan, pourquoi sont-ils revenus pour faire ça ? Sans aucune raison ?

— Chut... murmura-t-il alors que ses sanglots menaçaient de redoubler. Nous ne savons pas encore comment c'est arrivé...

— Je ne fais de mal à personne, continua-t-elle en essayant de le repousser. Laissez-moi !

Je veux aller voir s'il y a quelque chose à sauver.

— Ce n'est pas possible, Kate, répondit-il sans la lâcher, ce serait trop dangereux. Au moins, vous êtes saine et sauve. Venez, il fera nuit bientôt. Cela ne sert à rien de rester ici plus longtemps. Où est la remise de Charley ? Puisque nous sommes venus jusqu'ici, autant prendre le livre avant de repartir.

— De repartir où ? Je n'ai plus d'endroit où aller.

Il la prit par les épaules pour la faire pivoter face à lui et plongea son regard dans le sien.

— Mais si, bien sûr. Vous allez revenir au château avec moi.

— Ma place n'est pas là-bas. Je n'ai plus de place nulle part.

— Votre place est avec moi, assura-t-il sans la moindre hésitation.

— Vous... Vous n'êtes pas responsable de moi, protesta-t-elle, le menton tremblant.

— Mais si. Vous m'appartenez. Ils vous ont donnée à moi, vous vous souvenez ? Et je veux vous garder. Venez ici... ordonna-t-il doucement.

Elle leva les bras vers lui et s'abandonna à son étreinte sans un autre mot. Il la serra contre lui avec force, le cœur battant.

— Ecoutez-moi. Je ne veux pas que vous vous tracassiez une seconde sur ce qu'il adviendra de vous, d'accord ? Je veillerai sur vous. Vous avez ma parole, Kate. Vous n'êtes pas seule. Vous comprenez ?

Après quelques instants, il la sentit hocher la tête contre sa poitrine.

— Vous êtes une courageuse petite femme, chuchota-t-il en effleurant son front d'un baiser.

A cet instant précis, il sut ce qu'il allait faire en revenant au château. Si cette pensée le choqua, elle enflamma son cœur tout en l'emplant d'un étrange soulagement.

C'était évident !

Kate était déjà sous sa protection ; en dehors du château, tout le monde supposait certainement qu'elle était sa maîtresse ; ils éprouvaient l'un pour l'autre une attirance irrésistible. Les conditions étaient réunies pour qu'il lui offre de devenir sa maîtresse officielle.

Rohan n'avait pas pour habitude d'entretenir une femme en particulier. Mais si Kate était à lui, il n'aurait pas à s'inquiéter à son sujet, même une fois l'histoire avec O'Banyon terminée. C'était le moyen de s'assurer qu'elle serait nourrie, vêtue, protégée et à l'abri du besoin. Evidemment, il pouvait sembler abominablement grossier de lui faire une telle offre à un tel moment, comme s'il tirait avantage de son état de grande vulnérabilité.

Mais il n'était pas motivé par le désir. Du moins, pas uniquement.

Il ne pouvait pas l'épouser, bien sûr. A cause de la malédiction Kilburn, d'une part, et du sang prométhéen qui coulait dans ses veines, d'autre part. Mais si Kate était sa maîtresse, il veillerait sur elle ; et si quiconque essayait de nouveau de s'attaquer à elle, c'est à lui qu'il aurait affaire. De plus, il savait à

présent comment fonctionnait son esprit. S'il lui promettait simplement une aide financière, elle la refuserait. Elle était trop fière et trop indépendante pour accepter ce qu'elle considérerait comme de la charité.

Tout en resserrant son étreinte, Rohan posa un autre baiser sur son front, possessif cette fois.

— Si vous voulez bien me dire où se trouve la remise de Charley ? demanda-t-il d'une voix que l'impatience de son désir rendait plus rauque.

— Là-bas, au fond du jardin, indiqua-t-elle avec un reniflement. Normalement, elle est fermée. À moins quelle... Oh, je ne peux pas regarder ! Et s'ils ont pris toutes les affaires de ma mère ?

— Savez-vous où Charley gardait la clé ?

— Sans doute dans la maison. Quelque part dans les gravats...

— Findley, Mercer ! Appela Rohan. Allez voir cette remise, là-bas !

Les deux hommes traversèrent le jardin couvert de neige puis tentèrent d'ouvrir la porte en secouant le verrou.

— Elle est fermée, monsieur !

— C'est une bonne nouvelle, dit Rohan à Kate. Cela signifie que le feu est probablement accidentel. Sinon, la remise aurait été visitée, elle aussi. Je suis désolé, mais je vais devoir leur demander de démolir la porte.

— Quelle importance, désormais...

— Débrouillez-vous pour l'ouvrir ! cria-t-il à ses hommes. Et trouvez-moi une lampe !

Les premiers coups ne tardèrent pas à résonner, suivis des grincements de la serrure qui refusait de céder.

— Il n'y en a plus pour longtemps, murmura Rohan, peiné de voir la manière dont Kate sursautait à chaque assaut. Vous m'aidez à chercher le livre ?

Elle secoua la tête avec véhémence.

— Je ne peux pas affronter ça maintenant.

— Je comprends. Ne vous inquiétez pas, nous le trouverons...

— Vous voulez bien vous en charger, Rohan ? Implora-t-elle d'une voix tremblante.

C'était ma mère. Je ne veux pas que des étrangers fouillent dans ses affaires...

— Pas de problème, c'est moi qui le ferai, promit-il. Venez vous réchauffer, à présent, vous tremblez de froid.

Après avoir jeté un dernier regard déchirant à ce qui avait été son foyer, elle se laissa entraîner vers le bosquet d'arbres où ils avaient laissé les chevaux.

Kate se dirigea alors vers le hongre placide qu'il lui avait donné comme monture et appuya sa tête contre son cou.

Quand Rohan vit une grosse larme rouler sur sa joue, il serra les poings. Il s'approcha de son propre cheval pour tirer un petit flacon de whisky de la sacoche de selle, puis il prit la couverture roulée attachée à l'arrière de celle-ci. Revenu vers Kate, il l'enveloppa de la couverture, comme il l'avait fait le matin où il lui avait sauvé la vie sur la falaise.

— Buvez, dit-il ensuite en lui tendant la flasque. Ça vous fera du bien.

Elle ne protesta pas. Alors qu'il la regardait porter le flacon à ses lèvres d'une main tremblante, il s'interrogea : savait-elle à quel point il tenait à elle ? Au moins, désormais, il n'avait plus à lutter pour cacher ses sentiments.

C'est alors que des appels retentirent.

— Monsieur ! On a réussi à l'ouvrir !

— J'arrive !

Lorsqu'il reporta son regard sur Kate, elle l'observait avec une expression mélancolique.

— Je reviens tout de suite, d'accord ? dit-il en essuyant une larme sur sa joue.

Elle hocha la tête avec bravoure, mais la vulnérabilité qu'elle s'efforçait de dissimuler lui tordit le cœur. Il essaya d'alléger un peu l'atmosphère en se tournant vers le cheval.

— Toi, tu t'occupes d'elle à ma place, lui ordonna-t-il.

La trace intime d'un sourire de reconnaissance brilla dans ses yeux rougis.

En se dirigeant vers la remise, Rohan recommanda à Parker de retourner prendre son poste auprès de Kate. Il savait que ses hommes s'étaient attachés à elle. Il en eut une preuve supplémentaire lorsqu'il arriva devant la remise, dans laquelle brillait la lueur d'une lanterne.

— La pauvre petite, dit Findley. Comment elle prend ça, monsieur ?

— Elle est plus forte qu'on pourrait le penser. Attendez-moi ici, leur recommanda-t-il.

Elevant la lanterne, il aperçut, derrière l'établi chargé d'outils poussiéreux en tout genre, l'échelle qui devait mener au grenier dont Kate lui avait parlé. Il grimpa. La pente du toit l'obligea à courber la tête. Devant lui, enveloppé de toile épaisse, se dressait ce qui ressemblait à un étage de caisses. Après avoir suspendu la lanterne à une poutre pleine de toiles d'araignées, il s'en approcha et tira sur la bâche.

Une fois le nuage de poussière retombé, il se pencha sur les bagages en cuir, dont l'élégance et les surpiques roses suggéraient qu'ils avaient un jour appartenu à une dame de la bonne société.

Rohan souleva le couvercle de la première malle et entreprit de faire l'inventaire de son contenu : robes, mules, peignes, gants... un flacon de parfum vide... une brosse à cheveux au manche d'ivoire et le miroir à main assorti.

Fouiller ainsi dans les affaires de la fille du comte DuMarin lui procurait une étrange impression. Jamais une personne apparentée au Conseil prométhéen ne lui avait semblé aussi proche.

Le sentiment de culpabilité qui ne cessait de le tarauder - alors qu'il n'avait fait que son devoir - s'en trouva encore renforcé. Il repensa avec douleur à toutes les femmes et à tous les enfants qui avaient souffert indirectement de cette lutte, à cause de ses talents de tueur. La Bête !

Bon sang, le livre qu'il cherchait contenait peut-être le moyen de briser la malédiction Kilburn ; mais, quand il songeait aux actes abominables qu'il avait commis, il n'était pas sûr de mériter qu'elle soit brisée, ni d'avoir droit à la liberté d'aimer.

Il frémit, en proie à un trouble et une colère extrêmes. Il dut prendre une ample inspiration avant de replacer les effets de lady Gabrielle dans la malle et de s'attaquer à la suivante.

Il finit par atteindre la dernière de la pile. Lorsqu'il en eut vidé le contenu avec soin, il examina le fond, perplexe. Avisant un petit bout de sangle coincé contre la paroi, il tira dessus et, aussitôt, le double fond se souleva. Enveloppé d'une grossière toile brune, reposait le livre épais qu'il avait vu entre les bras de lady Gabriel le DuMarin, des années auparavant. Le cœur battant, il repoussa la toile et découvrit les étranges symboles gravés sur la vénérable couverture de cuir, accompagnés de ce titre : Journal de l'alchimiste.

Quand il l'ouvrit et vit l'écriture de l'homme même qui avait maudit sa famille, il le referma avec un frisson superstitieux.

Il voulait retourner vers Kate le plus vite possible. Aussi remplaça-t-il toutes les affaires dans la malle, la referma et, après les avoir de nouveau empilées, il les recouvrit de la bâche.

Puis, le volume calé sous le bras, il rejoignit ses hommes. Il leur ordonna de clouer solidement la porte. Il ne voulait pas que quelqu'un accède aux effets de lady Gabrielle avant qu'il ait pu envoyer une charrette pour les ramener à Kilburn Castle. Kate en disposerait ensuite à son gré.

— Quand vous en aurez fini, rentrez avec Wilkins et Parker. Je vous devance pour la ramener au château.

Lorsqu'il rejoignit Kate, elle le regarda avec incrédulité.

— Vous l'avez-trouvé !

— Nous le regarderons plus tard, déclara-t-il en rangeant avec soin le livre dans sa sacoche de selle. Vous vous êtes réchauffée ?

— Je le suppose. Je pense que je pourrais développer un certain penchant pour le whisky, ajouta-t-elle en une timide tentative de plaisanterie.

— Allez, en selle !

Il aida Kate à monter sur son grand cheval noir, puis recommanda à Parker d'attendre les autres.

— Bien, monsieur. Soyez prudent.

— Vous aussi.

Rohan saisit les rênes du hongre docile et les attacha à sa propre selle. Enfin, il monta derrière Kate.

— Allons, mon cœur, murmura-t-il. Je vous ramène au château.

— Vous m'avez manqué, marmonna-t-elle en se laissant aller légèrement contre lui.

— Je suis là, maintenant.

Avec une détermination farouche, il passa un bras autour de sa taille puis, avant de presser les flancs de son cheval, il scruta les environs. En charge de Kate et du Journal de l'alchimiste, il lui fallait rester sur ses gardes tant qu'ils n'auraient pas atteint Kilburn Castle.

CHAPITRE 13

La chevauchée de retour dans le froid fut longue et silencieuse.

Les yeux fermés, Kate s'abandonna à la protection que lui offrait le corps de Rohan.

Mais, malgré la chaleur dont il l'entourait, le chagrin la laissait froide et abattue.

Trois heures plus tard, les chevaux s'arrêtèrent devant la herse du château, comme le soir où les contrebandiers l'avaient conduite ici. Comment aurait-elle pu deviner que quinze jours plus tard, elle serait heureuse d'arriver au pied de la formidable forteresse, et que celle-ci représenterait pour elle ce qui s'apparentait le plus à un foyer ?

Dès qu'ils furent dans la cour, Rohan sauta à terre, sortit le livre de la sacoche de selle, le lui confia, puis il tendit les bras pour l'aider à descendre du cheval. Mais, au lieu de la poser à terre, il la garda dans ses bras jusqu'à la porte.

Celle-ci s'ouvrit avant même qu'ils l'atteignent. Un flot de lumière dorée se déversa sur les pavés quand Eldred brandit sa lanterne.

— Est-elle blessée ? S'inquiéta-t-il.

— Pas physiquement, répondit Rohan en passant devant lui.

— Où sont les autres ? Il y a eu un problème ?

— Oui, mais tout est réglé. Ils seront là dans la nuit.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire, Votre Grâce ? S'enquit le majordome, manifestement ébranlé par la mine défaite de Kate. Mademoiselle Madsen, voulez-vous un vin chaud ? Sinon, il y a de la soupe...

— Non, je ne veux rien, marmonna-t-elle. Je vous remercie, Eldred.

— Donnez-lui le livre, lui dit Rohan. Eldred, rangez-le dans le coffre. Nous le regarderons demain, ajouta-t-il à l'intention de Kate, qui ne put que hausser les épaules.

Dans son état d'abattement, elle n'était plus en mesure de discuter de quoi que ce soit.

Elle ne protesta pas et même, au contraire, resserra ses bras autour du cou de Rohan lorsqu'il l'emporta dans l'escalier.

Son odeur masculine lui était devenue familière ; tout comme le château, d'ailleurs.

Revenir ici, où elle se savait en sécurité, la rassérénait un peu. Mais c'était, si étrange de penser que les choses ne seraient plus jamais comme avant... Si seulement elle avait eu un peu de temps pour dire au revoir à son ancienne vie, au moment où elle avait été enlevée !

Quand ils atteignirent le palier supérieur, Rohan ne s'arrêta pas devant la chambre d'invités qu'elle occupait, mais devant la sienne. Le cœur de Kate manqua un battement, mais elle ne protesta pas. Il y entra et referma la porte d'un coup de pied.

Il la déposa doucement dans un fauteuil, devant la cheminée où brûlait un feu vif. Puis il l'observa avec attention tout en se débarrassant de ses gants de cuir et de son grand manteau.

Enfin, il s'accroupit devant elle et scruta son visage d'un air préoccupé.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ?

C'étaient des paroles qu'il prononçait souvent. Une boule se forma dans la gorge de Kate devant sa gentillesse. Elle secoua la tête.

— Regardez-vous, murmura-t-il. Pauvre petite, vous êtes gelée. Voulez-vous une couverture ? Du thé ?

— Non, merci.

— Il y a sûrement quelque chose que je puisse faire ! Donnez-moi une tâche, Kate, ou je risque de devenir fou.

Comme elle esquissait un vague sourire, il enchaîna : — Oui, je sais, avec mes histoires de fantômes et de malédiction, vous me prenez déjà pour un fou.

Ah, enfin... un petit sourire !

Mais quand il posa la main sur sa joue, les larmes lui brouillèrent la vue malgré elle.

— Ne pleurez pas, mon cœur. Vous êtes saine et sauve, et en sécurité. C'est le plus important, non ? Je sais que c'est très douloureux, mais tout ce que vous avez perdu... ce ne sont que des choses. Les choses, on peut les remplacer, contrairement à la vie.

Kate baissa la tête.

— Je le sais. Vous avez raison, bien sûr. Cessez de vous en faire pour moi, ajouta-t-elle en sentant son regard toujours fixé sur elle. Je suis sûre que je m'en remettrai.

— Laissez-moi vous débarrasser de votre cape, dit-il, les sourcils froncés.

Elle était mouillée par la neige. Kate se sentait tellement épuisée qu'elle n'avait même pas rabaissé la capuche. Il repoussa celle-ci avec douceur pour dégager son visage. Puis il défit le bouton en bois qui fermait la cape et la lui ôta. Il eut un mince sourire en voyant apparaître sa livrée de domestique.

— Mon petit page féminin... Vous faites un charmant valet de pied, savez-vous ?

— Sauf que je n'aime pas qu'on me dise ce que je dois faire, marmonna-t-elle.

— J'ai cru le remarquer. Curieusement, je trouve que c'est une qualité charmante.

Tout en parlant, il passa la main derrière sa tête pour dénouer le ruban qui avait retenu ses cheveux sous la capuche. Il ramena ses tresses sur ses épaules : — Et voilà, vous êtes de nouveau une fille.

Il l'aida ensuite à défaire l'écharpe censée lui tenir chaud au cou mais qui, à présent, était toute mouillée.

— Peut-être qu'un jour, je vous apprendrai à nouer convenablement une vraie cravate, fit-il remarquer.

Vraie ou fausse, une fois celle-ci enlevée, le « V » profond de sa chemise blanche s'ouvrit jusqu'au milieu de sa poitrine. Le regard de Rohan s'y attarda fugitivement avant qu'il ne détourne les yeux.

— Kate, il faut que vous vous repreniez, déclara-t-il tout en s'asseyant sur l'ottomane en face du fauteuil. Nous nous en sortirons, mais il y a encore une bataille à mener. Vous ne pouvez pas abandonner maintenant.

— Je n'ai pas l'intention d'abandonner. C'est juste que... Que vais-je faire à présent ?

— Je vous ai dit que je m'occuperai de vous.

— Merci mille fois, Rohan. Mais je ne peux pas vivre de votre charité.

— Ce n'est pas la charité que je vous offre, répliqua-t-il à voix basse.

Comme elle le fixait d'un air interrogateur, il soutint son regard durant un long moment, puis il se pencha en avant, les coudes sur les genoux, les mains croisées.

— J'ai repensé à quelque chose que vous m'avez dit lors de notre petit dîner de fête.

— Est-ce que je l'ai dit avant ou après avoir goûté tous ces vins ?

Comme il souriait sans répondre, elle insista : — Qu'est-ce que c'était ?

— Vous n'étiez pas heureuse là-bas, toute seule sur la lande. Vous avez dit vous-même que vous vous sentiez prise au piège.

— C'est vrai, admit-elle en passant une main lasse dans ses cheveux. Je suppose qu'il faut que je réfléchisse à ce que je vais faire. Il me reste de l'argent à la banque, mais pas suffisamment pour vivre, si je dois acheter une maison et la meubler. Sans compter les vêtements. Je n'ai même plus un mouchoir à moi...

Elle secoua la tête et poussa un soupir ironique.

— Eh bien... je pense que je n'ai d'autre choix que de me marier. C'est ce que font les femmes en général, non ?

— En général, oui.

— Malheureusement, de nombreux hommes ne veulent pas d'un bas-bleu pour épouse.

— Ni d'une femme plus intelligente qu'eux. Je crains fort, mademoiselle Madsen, que vous ne soyez trop brillante pour la plupart des hommes.

— Je n'ai pas honte de ce que je suis ! rétorqua-t-elle, plutôt déconcertée qu'il ne lui dise pas ce qu'elle voulait entendre : qu'elle n'aurait aucun mal à trouver un époux.

Quand il lui adressa un sourire d'approbation narquoise, elle se carra davantage dans le fauteuil. Elle se sentait déjà mieux. Il y avait quelque chose en lui qui lui donnait confiance.

— Peut-être que je pourrais ouvrir une petite boutique à Londres...

— Vous n'y pensez pas.

— Pourquoi pas ?

— Je suis content de vous voir reprendre un peu de couleurs, au passage.

— Je commence à me réchauffer. Alors, pourquoi ne pourrais-je pas ouvrir une boutique?

— Vous voulez supporter des clients arrogants toute la journée ? Etre constamment à leur disposition ? Et puis, les riches laissent passer des années avant de régler leurs factures.

Vous le saviez ?

— Euh... non.

— Tout est à crédit, maintenant. Et quand on saisit les huissiers en dernier recours, ils répugnent à mécontenter la classe supérieure. En conséquence, c'est dans l'aristocratie qu'on trouve les pires parasites.

— C'est incroyable !

— De plus, si les menaces contre vous vont au-delà de O'Banyon, je ne veux pas que vous soyez exposée à voir surgir n'importe qui dans votre boutique.

— Je n'avais pas pensé à cela, murmura-t-elle.

— Quoi qu'il en soit, commencer une activité, surtout à Londres, exige d'avoir un énorme capital de départ. Ce qui n'est pas votre cas, je le crains.

— Hmm...

Soudain, son visage s'éclaircit.

— Peut-être que je pourrais m'occuper d'enfants ? Devenir gouvernante !

— Les enfants...

— Quoi ? demanda-t-elle devant son expression réticente.

— Oh, rien.

— Manifestement, vous en pensez quelque chose.

— Eh bien, c'est une engeance pénible et bruyante, non ? Difficile de vous concentrer sur vos livres quand ils se déchaînent autour de vous... Et puis, il y a les parents... Toujours prêts à critiquer les efforts de la préceptrice qui élève leurs petits chéris à leur place. Alors qu'ils sont trop paresseux pour le faire eux-mêmes.

— Mais vous êtes odieux ! lança-t-elle en riant.

Il secoua la tête.

— C'est la vérité.

— Avez-vous l'intention de démonter chaque idée qui m'aiderait à m'en sortir ? A..

moins que vous n'en ayez une meilleure ?

— Le fait est que oui.

— Ah, ah... Et de quoi s'agit-il, ô très sage ?

— Je vous l'ai déjà dit, Kate, vous devriez me laisser prendre soin de vous.

Elle soutint son regard. Très lentement, la lumière commença à poindre dans son esprit.

— Vous voulez dire... même après que nous en aurons fini avec O'Banyon ? demanda-t-elle avec circonspection.

— Oui. Même après, répondit-il sans la quitter des yeux. Comprenez-vous ce que je vous offre ?

— Je crois que oui, murmura-t-elle.

Ce n'était certainement pas le mariage. Pas de la part d'un duc, surtout d'un duc qui se croyait condamné à tuer sa future femme. Mais lorsqu'elle prit pleinement conscience de ce qu'il lui proposait, Kate détourna les yeux en rougissant. L'offre la choquait.

Ce ne fut qu'à cause de tout ce qu'il avait fait jusqu'à présent pour la protéger qu'elle comprit, tout de suite après, qu'il lui jetait en réalité une bouée de sauvetage.

— Vous ne manquerez de rien, argumenta-t-il à voix basse. Ne pleurez pas trop sur la disparition de votre cottage. C'était une cage pour vous. A présent, vous êtes libre. Pas de mari ennuyeux, pas de clients harcelants, pas d'enfants braillards. Je peux vous offrir une vie très agréable, Kate. Londres, Paris... où vous voudrez. Tout ce qu'il vous suffit de faire, c'est de satisfaire ce désir que, je le sais, vous éprouvez

déjà. Que nous éprouvons tous les deux.

Le cœur de Kate battait la chamade et ses joues lui brûlaient. Jamais elle n'aurait pensé qu'elle, Kate Madsen, recevrait un jour une proposition indécente d'un duc magnifique, fougueux, et fabuleusement riche.

Tout d'abord, elle fut si embarrassée, si déconcertée qu'elle ne put le regarder. Elle ne voulait pas qu'il voie dans ses yeux qu'il l'avait déjà à demi séduite, et ce, dès le premier soir.

— Rohan... commença-t-elle après avoir dégluti avec peine, je suis vierge.

— J'en ai conscience et cela me plaît. Vous doutez que je puisse me montrer doux avec vous ?

— Non... ce n'est pas cela.

La pensée qu'il lui offrait plus qu'une nuit et qu'il resterait dans sa vie pendant un certain temps était très excitante. Cela était la preuve que cet homme dur, inflexible, tenait à elle à sa façon.

— À quoi pensez-vous ?

Kate lui coula un regard timide.

— Soyez à moi, chuchota-t-il.

L'intensité de ses yeux lui tournait la tête. D'un geste brusque, elle se leva du fauteuil et s'écarta. Comment réfléchir sous le feu de ce magnétisme irrésistible ?

Evidemment, si elle empruntait la voie convenable, elle aurait aussi à coucher avec un homme. Au moins, avec Rohan, elle conserverait son indépendance.

Pour avoir vécu avec lui une quinzaine de jours, elle savait que, sauf sur les questions de sécurité, il n'avait guère d'exigences envers elle. Il respectait ses études et ils s'entendaient bien. Puis, brusquement, elle comprit qu'elle se leurrait en imaginant qu'un autre homme passerait sur le fait qu'elle avait séjourné deux semaines à Kilburn Castle en tant qu'invitée de la Bête. Elle avait oublié que sa réputation était déjà ruinée ! Peu importait que ce ne fut pas sa faute et qu'il ne l'eût quasiment pas touchée.

En conclusion, elle avait beaucoup moins de possibilités qu'elle ne le croyait. Son sort était donc véritablement entre les mains de Rohan. Et il le savait. En conséquence, si choquante que put paraître sa proposition, la protection qu'il lui offrait n'était pas que physique. Il lui offrait une place dans un petit cercle fermé dont elle connaissait certes l'existence, mais sans plus. Celui des maîtresses entretenues par des hommes fortunés.

À croire que Caleb Doyle était prophète !

Rohan attendait sa réponse. Rassemblant tout son courage, Kate lui fit face et s'enhardit à demander des précisions.

— Pardonnez-moi, Rohan, mais je dois me montrer pragmatique.

— Oui ?

— En gros... dit-elle après avoir une nouvelle fois avalé sa salive, qu'êtes-vous prêt à payer ?

Une étincelle d'approbation ironique brilla dans son regard.

— Eh bien... disons... mille cinq cents livres par an.

Kate écarquilla les yeux mais, aussitôt, dissimula son étonnement. Il s'agissait d'une somme ahurissante !

Cependant, seule une sottise aurait accepté une première offre.

— Deux mille.

— Conclu ! dit-il avec un large sourire.

— Et s'il y a un enfant ? voire plusieurs ?

— Cinq cents livres par an pour chacun jusqu'à leur majorité.

Kate haussa un sourcil. A l'entendre répondre ainsi du tac au tac, on pouvait se demander si le monde n'était pas peuplé de bébés Warrington illégitimes.

— C'est ce que paie le régent, Kate. En tout cas, d'après ce qu'on raconte.

— On croirait que vous avez déjà fait cela auparavant, murmura-t-elle en scrutant son visage.

— En vérité, non. Mais je suis, bien sûr, au courant de la manière dont marche le monde.

— Vous n'avez jamais eu de maîtresse avant ? Questionna-t-elle, sceptique. Un beau gaillard comme vous ? Il haussa les épaules.

— D'une manière générale, je ne suis pas favorable à l'attachement à une femme en particulier.

— Et pourtant, vous jugez bon de faire une exception pour moi...

— Vous m'avez été donnée en cadeau. J'estime simplement qu'il faut prendre soin de ce que l'on possède.

Kate plissa les yeux. Manifestement, il se souciait peu de s'expliquer et n'était pas accoutumé à le faire ; mais elle n'était pas satisfaite de le voir éluder le problème.

— Les enjeux sont très importants pour moi, Rohan. J'aimerais que vous le compreniez.

Je ne vais pas à la pêche aux compliments, je veux juste savoir si vous êtes sérieux. Si je dois dépendre de vous...

— Bien sûr que je suis sérieux, coupa-t-il. Très bien... Si vous voulez le savoir, vous m'impressionnez. Vous êtes peut-être, d'une certaine manière... idéale pour moi.

S'il avait parlé d'une voix hésitante, il retrouva aussitôt ses manières brusques et lui jeta un regard concupiscent.

— De plus, je suppose que vous savez à quel point je vous désire.

L'agressivité masculine de sa passion l'intimida. Mais elle se rendit compte que c'était peut-être l'effet recherché. Par cette attitude, il pouvait espérer détourner son attention de ses sentiments. Ce qu'il ignorait, c'est qu'elle commençait à connaître tous ses stratagèmes. Refusant de se laisser ébranler par son regard dévorant, elle tenta une réplique effrontée :

— Croyez-moi, c'est réciproque. Mais, je l'avoue, je suis un peu déconcertée par cette volte-face, vu la manière dont vous m'avez repoussée la nuit dernière.

— Au moins l'un d'entre nous a-t-il tenté de bien se conduire, riposta-t-il avec un petit sourire.

— Vous ne vouliez pas vous impliquer, n'est-ce pas ? murmura-t-elle en le fixant avec fascination.

— Non. Mais, à présent, je ne résiste plus.

Ils se regardèrent pendant un long moment.

— Très bien, dans ce cas, j'accepte, finit par chuchoter Kate.

— Parfait ! Viens ici, mon cœur, et embrasse-moi, ordonna-t-il avec une gaieté soudaine.

De la main, il frappa sur sa cuisse pour l'inciter à s'y asseoir, mais elle refusa de sourire.

— Ecrivez votre engagement d'abord, lui lança-t-elle, non sans malice - et peut-être pour gagner un peu de temps. Et je veux votre sceau ducal à côté de votre signature, pour que ce soit doublement officiel.

Il se mit à rire de bon cœur, ce qui le fit ressembler à un pirate.

— Ma petite Katy, tu ne me fais pas confiance ?

— Si je dois vous vendre mon corps, Votre Grâce, je veux au moins un reçu en bonne et due forme.

— Quelle femme... murmura-t-il en se levant de l'ottomane. Comme tu voudras.

Bien qu'éprouvant une légère panique, Kate refusa de se laisser dominer par ses craintes.

C'était le meilleur choix possible. Regarde-le donc ! S'encouragea-t-elle. Ce physique magnifique de guerrier allait devenir son terrain de jeu.

Elle laissa son regard s'attarder sur la silhouette admirablement découpée de Rohan tandis que celui-ci allait chercher une écritoire. Ayant saisi une plume et un encrier, il écrivit les détails de leur accord sur une feuille de papier, puis apposa son sceau de bronze dans le médaillon de cire fondue, à côté de sa signature.

— Satisfaite ? S'enquit-il quand elle le parcourut à la lueur du foyer.

— Je crois.

— Dans ce cas, j'aimerais te séduire, à présent; à moins que tu n'aies d'autres questions ?

— Juste une.

— Oui?

— Je ne suis pas aussi expérimentée que vous, Rohan...

— Que toi, corrigea-t-il.

— Je ne serai peut-être pas aussi capable que vous... que toi de séparer mes sentiments des choses que nous ferons.

— Et?

— Et si je tombe amoureuse de toi ? Que se passera-t-il ?

Il rit doucement en prenant sa main dans la sienne.

— À mon avis, c'est hautement improbable.

— Cela t'ennuierait ?

— Je ne le pense pas. Tant que tu ne nous donnes pas en spectacle comme Caro Lamb.

Pour le reste... cela t'appartient, conclut-il avec un haussement d'épaules.

— Qui est Caro Lamb ?

— Une femme de la bonne société, tombée amoureuse de lord Byron, il y a deux ans environ. Lors d'un bal, cette sottise a cassé un verre à punch et menacé de s'ouvrir les veines avec les éclats de verre s'il continuait à l'ignorer. Tu ne ferais pas une telle idiotie, n'est-ce pas ?

— Pour toi ? Non. Mais peut-être pour lord Byron...

— Tu as déjà menacé de te jeter d'une falaise, je te rappelle, la taquina-t-il à son tour, en posant ses mains sur ses épaules. A présent, mon petit cadeau, tiens-toi tranquille et laisse-moi te déballer.

— Nous allons vraiment faire ça ? murmura-t-elle, les yeux fixés sur lui. Sérieusement, lu me veux, moi, comme maîtresse ? Tu pourrais avoir n'importe qui.

— Kate, ma douce enchanteresse, je rêve de toi depuis l'instant où tu as passé ma porte.

Il s'inclina pour l'embrasser avec une tendresse qui la stupéfia, puis la prit dans ses bras.

— Ne sois pas nerveuse, chuchota-t-il. Fais-moi confiance.

Elle hocha la tête, puis leva le visage pour lui offrir ses lèvres.

Son baiser expert enflamma ses sens. Son cœur se mit à battre la chamade lorsqu'elle noua les bras autour de son cou et qu'il l'attira contre lui.

Mieux valait ne pas trop réfléchir. De toute manière, sous ses caresses habiles, sous ses baisers répétés, sa capacité à raisonner commençait à se dissoudre pour céder la place à un plaisir sans mélange.

La sensualité l'éveillait. Seul Rohan comptait, à cet instant ; elle aimait le goût de sa bouche, la caresse de ses lèvres sur les siennes, la puissance de son corps sous ses mains, l'odeur de l'hiver accrochée à ses longs cheveux noirs. Le simple contact de sa grande main chaude refermée sur sa nuque suffisait à le faire frémir de la tête aux pieds.

Il continua de l'embrasser, taquinant sa langue de la sienne, mais elle perdit le souffle quand il laissa glisser ses doigts le long de sa gorge avant de les poser sur sa poitrine.

La chemise masculine qu'elle portait s'ouvrait en un « V » profond jusqu'à l'encolure du gilet. Sans cesser un instant de l'embrasser, Rohan commença à défaire patiemment chacun des boutons de cuivre.

Alors que son sang s'enflammait, une brusque pensée vint la frapper. Même si, au premier abord, il avait semblé cavalier de la part de Rohan de saisir l'instant le plus difficile de son existence-pour lui proposer d'être sa maîtresse, Kate comprenait que, au moins, il lui avait donné le choix. A présent qu'elle se trouvait dans ses bras, étourdie par ses baisers, elle voyait combien il lui aurait été facile de la séduire d'abord et de lui imposer ensuite le même arrangement. Il aurait pu lui en dicter les termes sans qu'elle puisse rien y trouver à redire. Au contraire, il ne lui avait rien caché de ses intentions ; et il lui avait offert l'opportunité d'y réfléchir et de décider par elle-même.

La vérité, c'est qu'il avait raison : elle le désirait éperdument.

— Et voilà, murmura-t-il en libérant le dernier bouton.

— Vous... Tu ferais un bon valet de pied, dit-elle timidement, avant de retenir son souffle lorsqu'il glissa ses doigts entre ses seins.

— Votre manteau, monsieur, la taquina-t-il en tirant sur l'une des manches, puis sur l'autre.

Quand elle fut débarrassée du vêtement, il enleva sa propre veste et, prenant Kate par la main, il l'entraîna vers le fauteuil devant le feu. Sans un mot, il la fit asseoir. Le cœur battant à tout rompre, elle ne le quitta pas des yeux lorsqu'il entreprit de lui ôter ses bottes et, ensuite, referma ses mains autour de ses pieds glacés.

Saisie de l'envie irrésistible de quitter ses vêtements, Kate fit glisser le gilet de ses épaules.

Les mains de Rohan remontèrent alors le long de ses jambes jusqu'à atteindre sa taille.

D'un geste discret, il déboutonna la culotte de sa livrée tandis que, renversée dans le grand fauteuil, elle le contemplait avec une fascination avide.

— Relève un peu les hanches, chuchota-t-il.

Kate se mordit la lèvre inférieure et, accrochant ses mains au dossier du fauteuil, elle arqua le bas de

son corps pour qu'il puisse faire descendre la culotte.

Elle ne portait rien dessous. Sa peau était brûlante alors même qu'elle n'était plus vêtue que de sa longue chemise blanche et de ses bas de laine épais. Il lui ôta ces derniers l'un après l'autre, puis s'inclina pour déposer un baiser sur ses genoux nus. Il resta dans cette position un long moment, la tête penchée, les lèvres contre sa peau.

Elle lui caressa les cheveux, un peu hésitante. Puis, doucement, elle referma les doigts sur sa joue. Quand il releva la tête pour la regarder avec une passion qui touchait à l'adoration, elle eut le souffle coupé. Sans prévenir, elle se releva et passa la chemise pardessus sa tête, lui offrant en silence sa virginité.

Il savait certainement qu'elle l'aurait fait sans contrepartie; de me.me qu'elle savait qu'il l'aurait protégée sans rien attendre en retour.

Il murmura son prénom et, acceptant le don, il l'enlaça. Elle savoura l'empreinte de sa bouche sur la sienne et la chaleur de ses mains caressant son dos nu, ses bras, ses hanches.

Avec un abandon impudent, elle lui rendit ses baisers, avide de le toucher à son tour.

Il n'y avait personne pour désapprouver son attitude, il n'y avait plus de respectabilité à sauvegarder. De plus, si sa noble mère française avait choisi la passion plutôt que les convenances, pourquoi ne suivrait-elle pas son exemple ?

Elle embrassa Rohan avec un désespoir fiévreux, en proie au besoin de ne plus faire qu'un avec lui. Les mains tremblantes, elle entreprit de le déshabiller, en commençant par la cravate. Lorsqu'elle eut découvert sa gorge, elle l'explora d'une main impatiente, éprouvant sous sa paume le râpeux de sa barbe naissante. Sans lâcher sa bouche, les mains refermées sur ses seins, il s'agenouilla entre ses jambes, ce qui permit à Kate de défaire le lien qui retenait ses cheveux et d'enfoncer avec volupté ses doigts dans leur épaisseur soyeuse.

Sous l'effet de la passion, il semblait un peu moins civilisé à chaque instant. Elle le provoquait, fascinée par sa force, par son tempérament fougueux de guerrier. Eperdue de désir, elle immisça les doigts à l'intérieur de sa chemise pour tâter ce corps magnifique dont elle rêvait depuis si longtemps. Ses épaules muselées paraissaient sculptées dans la pierre, mais la douceur inattendue de sa peau lui arracha un gémissement émerveillé.

Il répondit par tin grognement.

— Tu me rends fou... haleta-t-il contre ses lèvres. Je te veux. Maintenant.

— Oui ! Souffla-t-elle en lui arrachant sa chemise.

Mais quand elle découvrit la splendeur de son ventre puissamment ciselé, elle demeura fascinée. Les délices ne cesseraient donc jamais ?

— Viens ici, chuchota-t-il d'une voix rauque.

Un ordre qui l'excita terriblement. A cet instant, elle ne lui en voulait pas du tout de lui dire ce qu'il

fallait faire.

Les yeux enflammés de passion, il la souleva. Elle referma bras et jambes autour de lui et, sa bouche attachée à la sienne, elle le laissa l'emporter sur le lit.

— Bon sang, Kate... dit-il, haletant, tout en déboutonnant son pantalon d'une main fébrile. Tu es une tentation insupportable.

— Cèdes-y, dans ce cas...

De toute façon, elle lui appartenait depuis le début.

Rohan tremblait, tant il aspirait à la faire sienne. Elle le rendait fou. Que Dieu lui pardonne, il ne voulait pas abuser d'elle, après ce qu'elle avait subi aujourd'hui. Mais il n'était plus possible de reculer.

Il voulait être en elle. Il voulait abattre le dernier mur qui se dressait entre eux.

Il en faisait le serment : une fois qu'il aurait vu couler son sang virginal, qu'il saurait qu'elle était indissolublement sienne, il lui dirait tout. Ou presque. La guerre qui se déroulait dans l'ombre entre l'Ordre et le Conseil prométhéen faisait partie de son héritage autant que du sien. Elle avait le droit de connaître la vérité. De savoir qui elle était et d'où elle venait. C'était comme un don qu'il souhaitait lui faire.

Mais, à cet instant précis, la seule chose qu'il voulait lui offrir, c'était un plaisir comme elle n'en avait jamais connu. Il avait du mal à comprendre le désir sauvage, irrationnel, qu'elle éveillait en lui et qui puisait dans ses veines. Un désir qui n'était pas seulement concupiscence, mais aussi soif de se l'attacher, ce qu'il n'avait jamais éprouvé pour une autre femme. C'était comme s'il fallait refermer le cercle de ce qui avait commencé entre eux avant même quelle vienne au monde.

Rohan savait, jusqu'au tréfonds de son être, qu'elle lui appartenait. Il se devait de la protéger, de la consoler, de la rassurer après tout ce qu'elle avait souffert. Elle avait besoin de lui comme personne auparavant. Peut-être était-ce simplement leur destin.

Certes, c'était se montrer superstitieux. Mais comment trouver une cause rationnelle à ce désir fou ? Comment expliquer que tout ce qui la blessait le blessait aussi, et que pour lui son entrée dans une pièce repoussait l'obscurité ?

Les réponses éventuelles se dissipèrent dans le plaisir de son baiser. Les mains autour de son visage, Kate buvait à sa bouche, et sa beauté, son innocence, enveloppaient Rohan d'un feu presque sacré. Quand il caressa les courbes de son corps, elle ondula sous ses mains en une invite lascive. Sous le frôlement de ses doigts, ses seins se gonflèrent et il en taquina les pointes érigées jusqu'au moment où, incapable de résister, il arracha ses lèvres à celles de Kate pour leur rendre hommage. Il les embrassa tour à tour, longuement.

Renversée sur les coudes, haletante, elle le regardait.

Mais il n'avait pas l'intention de s'arrêter en si bon chemin. Sa main descendit le long de son ventre, effleura son pubis, joua autour de son mont de Vénus. Pourtant, il ne consentit à approfondir sa caresse qu'au moment où Kate gémit de frustration, relevant les hanches avec impatience.

Lorsqu'il s'introduisit délicatement en elle, cueillant son nectar intime, il faillit perdre l'esprit. Elle laissa échapper un hoquet de plaisir, la tête rejetée en arrière, s'offrant avec une impudeur inattendue à la caresse rythmique de ses doigts. Ce fut à cet instant qu'elle lit de lui son esclave, de cœur comme d'esprit, d'âme comme de corps.

Ses gémissements étouffés provoquèrent en lui une fureur d'impatience. Jamais, avec aucune femme, il n'avait éprouvé ce besoin profond et primaire de possession. Il prit la main de Kate pour la refermer autour de son sexe, qu'il venait de libérer. Le petit cri étonné qu'elle laissa échapper le remplit d'un mélange d'amusement et de frustration.

Puis il frémit violemment quand elle referma ses doigts délicats autour de lui avec un enthousiasme délicieux. Il aurait aimé sa bouche, mais il y avait un temps pour tout.

Cette nuit, il lui fallait l'initier sans trop lui faire de mal.

Alors qu'il repoussait son pantalon un peu plus bas sur ses hanches, il se raidit avec un grognement de plaisir lorsque, d'une main ferme, elle se mit à le caresser plus fort et plus vite. Elle s'était laissée glisser sur le côté pour mieux l'empoigner. Elle était extraordinaire.

— Est-ce que c'est bien ? murmura-t-elle.

— Très bien. Mais, dit-il en l'arrêtant, je connais quelque chose qui sera... encore mieux.

Il la repoussa sur le dos et s'installa sur elle en prenant soin de ne pas l'écraser sous son poids.

— Je vais te prendre, maintenant, chuchota-t-il en refermant ses mains autour de son délicieux visage.

— Mmm... oui, Rohan, s'il te plaît ! Haleta-t-elle en ondulant sous lui.

Il s'inclina pour l'embrasser tout en la pénétrant. Centimètre par centimètre, il lui donna ce qu'ils réclamaient désespérément tous les deux. Il procéda lentement, conscient de l'incertitude que trahissait son souffle rapide. Quand il sentit qu'elle s'habitua à son incursion, il s'enfonça davantage. Elle passa la langue sur ses lèvres, de plus en plus ouverte pour l'accueillir, mais il se retint encore un peu, jusqu'au moment où elle s'arqua, les ongles plantés dans ses hanches, le corps agité de soubresauts, et qu'il fut incapable de se contenir davantage. Le regard planté dans le sien, il la pénétra complètement d'une ultime poussée. Il regretta aussitôt le petit cri de douleur qui lui échappa. Cependant, dès qu'il fit mine de reculer, elle s'accrocha à lui.

Rohan déglutit avec peine, car un rapide coup d'œil à l'endroit où leurs corps se joignaient venait de lui révéler une trace de sang. Il ne s'attendait pas au flot d'émotions qui déferla en lui à la pensée qu'il venait juste de la déflorer. C'était la créature la plus belle et la plus étonnante qu'il eut rencontrée ; et elle lui avait offert sa virginité.

Soudain, il ne sut plus que faire ; durant une fraction de seconde, il fut perdu. Devait-il arrêter ? Continuer ? N'était-il pas en train de commettre un terrible péché en prenant son innocence, alors qu'il n'avait que l'obscurité à lui donner en échange ?

Ce fut Kate qui choisit pour lui en se relevant de manière à embrasser sa poitrine, encore et encore,

avec une telle douceur qu'il crut en perdre l'esprit. Il pressa sa tête contre lui avec révérence et ferma les yeux. Sans un mot, elle lui signifia que, même si elle devait en souffrir, elle le voulait comme ça, en elle jusqu'au bout. C'était son choix; mais, angélique comme elle l'était, elle ne savait pas à quoi elle s'exposait. Il lui caressa les cheveux d'une main qui tremblait légèrement sous la violence de sa passion.

— Rohan, murmura-t-elle, pourquoi n'avons-nous pas fait ça depuis le temps que je suis ici ?

— J'essayais de te convaincre que j'étais un gentleman, répondit-il d'une voix rauque.

— Que ferais-je d'un gentleman alors que je peux avoir la Bête ?

— Je te demande pardon ! protesta-t-il avec une indignation feinte. Je vais devoir te donner une leçon, pour m'avoir appelé ainsi.

— Je t'en prie, vas-y, le provoqua-t-elle en souriant, les yeux plongés dans les siens.

— A présent, mon petit cadeau, si tu n'y vois pas d'inconvénient, je vais te mener vers l'orgasme. Je suppose que le ternie t'est familier...

— Evidemment ! dit-elle d'une voix haletante. Je ne suis pas une prude, figure-toi.

Comme il levait un sourcil, elle précisa : — Orgasme : du grec orgasmos qui signifie « être rempli de désir amoureux »... La petite mort...

Il rit doucement.

— Connaissance livresque, ma petite savante. Rien d'autre... qu'une... connaissance...

livresque, chuchota-t-il en l'embrassant dans le cou entre chaque mot.

Il entreprit alors de faire profiter sa petite savante de son expérience.

Leurs corps se tordirent en une harmonie tremblante. La peau brûlante, le souffle haletant, le cœur battant à tout rompre, ils firent l'amour comme si leur vie en dépendait.

— Oh... Rohan !

— Oui, Kate... Abandonne-toi à moi... souffla-t-il contre ses lèvres.

Elle le retint avec force tout en laissant échapper des gémissements déchirants qui le rendaient fou. Il enfouit son visage dans ses cheveux, luttant pour se retenir un instant de plus afin qu'elle tire tout son plaisir de lui.

Lorsqu'elle fut secouée par les spasmes violents de l'orgasme, et qu'il sentit la pression convulsive de ses muscles intimes autour de lui, Rohan eut la présence d'esprit de se retirer, malgré la jouissance qui menaçait de l'engloutir. Il ne voulait pas risquer qu'elle se retrouve avec un enfant au milieu de tous les dangers auxquels elle était exposée.

Des vagues de plaisir le submergèrent quand il versa sa semence sur son ventre et ses cuisses.

Il n'en eut cure. Il n'était pas du genre à souffrir d'inhibition. Sans retenir ses grognements de plaisir, il s'accrocha à ses hanches, regrettant seulement de n'avoir pu se répandre en elle. En vérité, la simple pensée qu'elle puisse porter son enfant fit une telle impression sur son sexe que, même après un orgasme d'une amplitude aussi féroce, il ne montra pas de signe de relâchement.

— Oh... Rohan, ronronna Kate après un silence ébloui.

Au prix d'un effort, il releva les paupières et contempla son visage que dorait les flammes du foyer, puis il posa un tendre baiser sur ses lèvres. Elle laissa échapper un petit rire essoufflé et se mordit la lèvre inférieure, comme si elle se retenait de poser une question de peur de passer pour sotte.

— Qu'y a-t-il ? La taquina-t-il en frottant son nez contre le sien.

Les longs cheveux de Rohan tombèrent comme un voile qui les isolait du monde tandis qu'ils se regardaient, les yeux dans les yeux. Il aurait voulu que ce moment ne finisse jamais. Malheureusement, c'était impossible.

— Tu es formidable, dit-elle timidement.

— Certes non ! répondit-il avec un sourire contraint.

Elle ne le connaissait pas. Pas vraiment. Mais cette ignorance ne durerait plus longtemps...

La tête posée sur la peau douce de sa poitrine, il fixa le baldaquin de velours sombre, en proie à un malaise diffus.

Ne changerait-elle pas d'avis lorsqu'elle entendrait la vérité ?

CHAPITRE 14

Le matin suivant, ce fut la seconde fois que Kate s'éveilla dans le lit de Rohan. Mais cette fois, quand elle ouvrit les yeux dans la chambre baignée de lumière, il était là, juste à côté d'elle.

Peu pressés de se lever, ils restèrent couchés ensemble, et elle passa un long moment à caresser le dos nu de son amant endormi. Elle ne put manquer de remarquer ses innombrables cicatrices, mais il ne parut pas enclin à répondre à ses timides questions.

— Que t'est-il arrivé à cet endroit-là ? murmura-t-elle en suivant du doigt, le long de sa cage thoracique, ce qui ressemblait à une blessure au sabre.

Gisant sur le ventre, le visage posé sur ses bras repliés, Rohan feignit la somnolence alors qu'il était manifeste qu'il appréciait ses caresses.

— Hmm ?

Kate lui pardonna avec un sourire entendu. Après tout, seul comptait le fait qu'il s'en était sorti vivant. Elle se pencha et embrassa ces vieilles marques. Puis ses baisers suivirent le chemin que ses mains avaient pris, jusqu'au moment où, roulant sur le dos, il lui montra la preuve évidente de l'effet qu'elle lui faisait.

Mais comme il l'attirait à lui pour faire de nouveau l'amour, elle le pria doucement de différer, car elle se sentait encore endolorie de la première fois. Avec un petit rire rauque, il lui donna un baiser, l'enveloppa d'un regard brûlant puis se leva dans toute sa glorieuse nudité pour aller ordonner qu'on leur prépare un bain.

Une fois habillé, il lui annonça qu'il descendait s'assurer que ses hommes étaient bien rentrés, et prendre le livre dans le coffre où Eldred l'avait rangé. Il promit de revenir avec le petit déjeuner.

Kate fit sa toilette. Ensuite, enveloppée dans l'un des vastes peignoirs de Rohan, elle s'assit dans l'embrasure de la fenêtre et regarda la mer.

Ses pensées étaient aussi radieuses que l'éclatante matinée d'hiver. L'absence de Rohan lui offrait quelques minutes de solitude pour réfléchir à sa nouvelle existence et au pas décisif qu'elle avait franchi la nuit précédente.

Elle n'avait pas de regret. Finalement, elle n'était plus seule.

Lorsqu'on frappa quelques coups rapides à la porte, son cœur battit un peu plus vite.

— Qui est-ce ? cria-t-elle d'une voix malicieuse.

La porte s'ouvrit, et Rohan passa la tête.

— Es-tu décente ?

— Cela dépend pour qui.

— Tu n'es pas toute nue. Je suis anéanti.

— Il fait froid, ici !

— Je pourrais attiser le feu.

— Crois-moi, susurra-t-elle, c'est ce que tu fais.

Il sourit jusqu'aux oreilles, mais Kate refusa de rougir et lui adressa un regard enflammé.

Après tout, une maîtresse pouvait dire ce genre de choses.

Rohan entra alors dans la chambre, chargé d'un grand plateau.

— Tu as faim ?

— De quoi ? répliqua-t-elle.

— Mon Dieu, j'ai créé un monstre ! Je suis vraiment enchanté.

Elle rit quand, après avoir déposé le grand plateau sur le lit, il la rejoignit près de la fenêtre. D'un même geste, il s'inclina, prit son visage entre ses mains et lui donna un long baiser passionné.

Même s'il n'avait été absent qu'une vingtaine de minutes, il lui avait terriblement manqué. Kate soupira de plaisir tout en lui caressant les bras.

— A tout hasard, tu n'es plus endolorie ? Chuchota-t-il, une lueur espiègle dans les yeux.

— Bientôt.

— Très bien. Reprends des forces, dit-il en désignant le plateau abondamment garni. Le petit déjeuner de Madame est servi.

— Merci. Je meurs de faim !

Tous les deux s'assirent sur le grand lit, le plateau entre eux. Kate sentit l'eau lui venir à la bouche : une théière ventrue, des petits pains recouverts d'un glaçage blanc, des tartines grillées avec du beurre et de la confiture, des œufs et des saucisses.

Ils mangèrent avec appétit. Soudain, tout en mordant un coin de toast, Kate indiqua le plus grand des plats, resté couvert.

— Qu'y a-t-il là-dedans ?

— Surprise ! répondit Rohan en soulevant le couvercle.

Kate cessa de mâcher, puis elle déglutit avec peine.

— Le livre de ma mère ! Mon Dieu... je l'avais presque oublié avec toute cette...
excitation, dit-elle en coulant à Rohan un regard suggestif.

Elle reporta les yeux sur la couverture de cuir qui portait le titre *Journal de l'alchimiste*, sans doute ajouté a posteriori. Quelque chose dans ce livre lui déplut sur-le-champ.

— Tu l'as regardé ?

— J'ai commencé. Et puis, ceci en est tombé et je me suis dit qu'il valait mieux que je t'attende.

Tout en parlant, il avait soulevé la couverture et saisi une vieille lettre jaunie.

— Je crois qu'il vaut mieux que tu la lises. Lorsque tu te sentiras prête.

— C'est ma mère qui l'a écrite ? demanda Kate, intriguée.

— Non. Je pense que c'est ton grand-père, le comte DuMarin, qui la lui a envoyée.

Pardonne-moi de l'avoir regardée avant toi, mais je voulais m'assurer qu'il n'y avait rien dedans susceptible de te blesser.

— Oh...

Avec un sourire, elle l'embrassa. Puis elle saisit la lettre et la déplia.

— Je suppose que je ne serai jamais plus prête que maintenant...

Après avoir lu quelques lignes, elle murmura : — Mon Dieu, mon grand-père a dû l'écrire à maman au moment de leur séparation.

— Tu es sûre que tu as envie de la lire ? S'inquiéta Rohan.

Kate hocha la tête et s'appliqua à déchiffrer les lignes en français.

Ma Gabrielle chérie,

Nous ne nous reverrons plus sur cette terre. Si seulement j'avais eu quelques années ou mente quelques mois de plus pour te fournir les explications que je te dois ! Mais je n'ai ni le temps ni le cœur de te parler de cette boîte de Pandore que j'ai contribué à ouvrir.

Peut-être qu'un jour, le duc de Warrington pourra t'en parler.

Kate releva brusquement les yeux.

— Le duc de Warrington ? répéta-t-elle, perplexe. Mon grand-père... connaissait ton père?

Comme il hochait la tête, elle le dévisagea avec stupéfaction.

— Tu ne me l'as pas dit !

— Continue de lire. Tu ne vas pas tarder à comprendre pourquoi.

Les battements de son cœur s'accéléchèrent quand elle reporta les yeux sur la lettre.

Mon seul espoir, à présent, est de me rendre utile à ceux que j'avais toujours considérés comme des ennemis. Quel que soit le prix à payer, nous devons mettre un terme à ce qui a commencé, avant que le chaos ne s'étende.

En Amérique, loin de tout cela, je veux me persuader que tu seras saine et sauve.

Fais confiance aux hommes bons auxquels je te confie. Comment aurais-je pu savoir que, durant tout ce temps, c'étaient nos ennemis qui avaient raison et nous qui avions tort ?

J'espère que tu ne seras jamais victime de la même folie que moi. Je vais vers la mort en me repentant de tout – de mon existence tout entière, aveuglée par les mensonges du Conseil, et de mon avidité ; et, surtout, en regrettant ce que l'on t'a fait au nom d'un credo dont je sais maintenant qu'il n'est rien d'autre que mensonges et perversités.

— Doux Seigneur, de quoi parle-t-il ? S'enquit-elle en pâlisant. Je croyais que grand-père était resté en France pour combattre les jacobins !

— Pas exactement.

— Tu es au courant ?

— Oui.

— Comment ?

— Parce que ma famille est impliquée, elle aussi.

— Ces « hommes bons » auxquels il fait allusion... C'est ton père ?

Rohan hocha la tête. Kate comprit alors qu'il attendait qu'elle finisse sa lecture avant de répondre à ses questions. Un vertige la saisit. Il connaissait donc des choses sur elle et sur sa famille, et il ne lui en avait jamais dit un mot ? Il devait avoir ses raisons mais, sapristi, elle s'était donnée à lui la nuit précédente ! Difficile de ne pas se sentir trahie, dans ces conditions... Ebranlée, elle s'obligea à revenir

à la lettre.

En conséquence, ma fille, tu dois redouter le courroux du Conseil. Certains vont chercher à te punir pour l'acte que ton père s'apprête à commettre. Tu connais leurs noms. Ils ont dîné avec nous en de nombreuses occasions et jouaient le rôle d'oncles auprès de toi.

Mais, dans ton cœur pur d'enfant, je pense que tu pressentais la vérité : leurs âmes sont noires.

Sache à présent que je vais révéler leurs secrets à nos rivaux.

Je n'ai pas le choix. L'Europe n'a plus que l'ordre de Saint-Michel comme espoir.

— Saint-Michel... répéta Kate en se rappelant la magnifique statue de marbre de l'archange qui se dressait dans la chapelle familiale.

Le visage de Rohan demeura impassible. Elle continua :

Quant à toi, ma chérie, ce volume que je te confie constitue ton ultime protection. Si tu étais un jour menacée par mes anciens condisciples, utilise le Journal de l'alchimiste pour faire pression sur eux. Le Conseil ne te fera rien tant que tu le garderas hors de leurs griffes. Mais manie-le le moins possible, afin de ne pas être contaminée à ton tour par le mal qu'il contient. N'en parle pas à des étrangers et ne fais pas confiance à quelqu'un qui exigerait que tu te lui remettes. Il doit rester dans notre famille, puisque Valerian était de notre sang.

Consternée, Kate se tourna vers Rohan.

— Mon ancêtre ? s'écria-t-elle. Valerian l'alchimiste ? Le... sorcier qui a maudit ta famille ?

Je suis sa descendante ?

— C'est une bonne chose que tu ne croies pas aux malédictions, murmura-t-il avec un regard entendu.

Kate ne savait plus que penser. Mais la lettre n'était pas terminée, loin de là ! Elle se hâta de reprendre sa lecture en priant pour qu'elle ne contienne plus de révélations aussi fracassantes.

Ainsi, ma précieuse enfant, nous devons nous séparer.

Puisses-tu me pardonner les fautes que j'ai commises. Je passerai le reste de ma vie à essayer de les racheter - quel que soit le temps que le destin m'accordera avant que le Conseil apprenne ma trahison.

Mais ne me pleure pas. Les renseignements que je peux fournir à l'Ordre seront ma pénitence pour la part que j'ai prise dans l'enfer que connaît notre France bien-aimée. La tyrannie est en marche, Gabrielle. C'est la raison pour laquelle tu dois te rendre en Amérique. Je crains que des jours sanglants ne nous attendent dans toute l'Europe.

Son grand-père ne se trompait pas. La lettre datait de 1792, et près de vingt-cinq années de batailles s'ensuivirent. L'ambition de Napoléon eut des retentissements dans toute l'Europe, l'Angleterre restant le seul pays épargné. Néanmoins, des sentinelles avaient surveillé les côtes toutes les nuits, dans la crainte d'une invasion, jusqu'à ce que l'amiral Nelson écrasé la marine de Napoléon à Trafalgar.

Rohan la fixait d'un regard intense, attendant avec une patience qui ressemblait à celle d'un prédateur. Elle comprit soudain qu'il était impliqué d'une manière ou d'une autre dans tout cela. Qu'avait-il dit lors de leur diner de fête ?

— Je travaille pour le gouvernement dans le cadre de... d'activités secrètes.

Elle se dépêcha de lire la lettre jusqu'à la fin, avec l'impression d'avoir été précipitée dans quelque chose qui dépassait son entendement.

Une par une, les couronnes européennes vont tomber, jusqu'à ce que tous les pays se retrouvent sous la coupe des Prométhéens. Mais tout n'est pas encore perdu. Je peux fournir à l'Ordre des informations cruciales sur leurs intentions.

Souviens-toi de ne pas croire tout ce que tu vois, comme je te l'ai souvent répété. Le tumulte de ce monde n'est rien qu'un spectacle et une illusion, de la poudre aux yeux jetée pour dissimuler les véritables tours de passe-passe – ceux qu'exécute la main invisible qui manipule les trônes et les puissants de ce monde. Je peux en parler en toute connaissance de cause : j'ai aidé à sa mise en place.

Adieu, ma chérie. C'est pour toi et pour tes enfants que j'ai fait ce choix. Tu es le seul objet de fierté de mon existence. Puisses-tu mener une longue vie de paix et découvrir dans la noirceur de ce monde quelques sources de joie, mon enfant chérie. Si tu n'avais pas été là, j'aurais été avalé depuis longtemps par les forces obscures.

Avec mon amour plein de larmes,

Ton père à jamais.

Complètement abasourdie, Kate resta silencieuse un très long moment.

Quand elle finit par relever les yeux vers Rohan, il la regardait avec calme, mais aussi détermination.

— Ainsi... mon grand-père était une espèce de... d'informateur ? Balbutia-t-elle.

— Exact. Et mon père était l'agent chargé de son cas.

— Qu'est-ce que ce Conseil dont il parle ? Et les autres choses... l'Ordre ?

— Kate... Ce que je vais te dire à présent, tu ne dois jamais le répéter. A personne. Je suis disposé à en discuter avec toi uniquement parce que cela le concerne directement, d'autant que tu as été prise pour cible. Et, aussi, parce que tu mérites de connaître la vérité au sujet de tes ancêtres. Tu dois me donner ta parole que tu ne répéteras jamais à quiconque les renseignements qui vont suivre. De nombreuses vies sont en jeu, y compris la tienne et la mienne. Peux-tu me faire cette promesse ? Sinon, j'en ai déjà trop dit.

— Bien sûr que je promets, répliqua-t-elle en ouvrant de grands yeux.

— Bien.

Toujours assis sur le lit, Rohan se pencha pour poser ses coudes sur ses genoux. Il croisa les mains en silence, comme pour réfléchir à la manière dont il allait commencer. Enfin, il plongea son regard dans le sien.

— Tu te rappelles ce livre des dragons que tu as trouvé ? Tu avais raison, il ne parle pas vraiment de dragons, mais d'une guerre entre le Bien et le Mal vieille de plusieurs siècles.

Une guerre secrète, qui se déroule dans l'ombre...

Il se leva et commença à arpenter la chambre.

— Mes ancêtres la mènent depuis le début, qui remonte au Moyen Age. Ta famille maternelle était impliquée, depuis Valerian l'alchimiste jusqu'au comte DuMarin, ton grand-père, avant que celui-ci ne change de camp.

— Impliquée dans quoi ? murmura-t-elle en pâlisant.

— Une organisation très dangereuse connue sous le nom de Conseil prométhéen. Nous estimons qu'il ne reste plus qu'un millier environ de ces impitoyables conspirateurs...

— « Nous » ? Coupa-t-elle.

D'un coup d'œil aigu, il lui intima de se montrer patiente.

— Les chefs prométhéens sont issus de grandes familles, très riches, et ils occupent des postes stratégiques dans chaque cour d'Europe. La plupart des maisons royales ne sont que des marionnettes entre leurs mains. Sous couvert de servir leurs différents maîtres, ils travaillent à la réalisation de leur programme secret.

— Quel programme ?

— Ils s'insinuent dans les coulisses du pouvoir, et occupent toutes sortes de postes : ils sont généraux, conseillers, trésoriers, juges, religieux, et même artistes renommés. Mais, derrière leurs masques, ils œuvrent pour leur cause. Tu te souviens de ce dessin dans le livre, l'œuf du dragon ?

Trop choquée pour parler, elle acquiesça d'un signe de tête.

— On l'appelle la Marque des Initiés. Chaque converti au culte prométhéen reçoit cette marque, le Non serviam, sur son corps. Car, vois-tu, ce n'est pas une simple ambition politique qui anime ces démons. Ils ont leurs racines dans le monde occulte. C'est la raison pour laquelle ils révèrent des gens comme Valerian et sa magie noire.

— Mes ancêtres étaient du côté du mal ? s'écria-t-elle, frappée de stupeur. Mais tu ne pourras jamais me convaincre que maman était démoniaque !

— Non, non, lady Gabrielle n'a rien à voir avec cela. Elle était innocente, pour autant que je sache. Préférerais-tu que je m'arrête ? demanda-t-il après une hésitation. Après tout ce que tu as subi, c'en est peut-être trop pour...

— Non, je veux tout entendre ! Grâce à toi, j'en ai plus appris sur mes origines en quelques minutes que depuis ma naissance. J'ai besoin de savoir qui je suis, Rohan.

Continue, s'il te plaît.

— Les Prométhéens ne s'estiment pas démoniaques, reprit-il après l'avoir enveloppée d'un regard tendre, ce qui les rend encore plus dangereux. Ils se considèrent comme des bienfaiteurs qui n'emploient les forces obscures que pour amener « le bien universel ».

Mais la preuve de ce qu'ils sont en réalité est là, dans leurs croyances. Pour eux, la fin justifie n'importe quel moyen.

— Quelles sont leurs croyances ?

— Ils ne reconnaissent ni la valeur de chaque vie ni la dignité humaine. Tout le monde peut être sacrifié pour ce qu'ils appellent le bien supérieur. Evidemment, derrière leur philosophie élevée, se cache une formidable soif de pouvoir. Heureusement, ils ont des opposants...

Il s'interrompit et s'approcha de l'une des fenêtres. Kate le suivit des yeux, fascinée. Au bout d'un long moment, il se retourna pour lui faire face.

— J'appartiens à un ordre secret, héréditaire, voué à l'éradication des Prométhéens avant qu'ils n'accèdent à tous les pouvoirs. Il s'appelle l'ordre de Saint-Michel archange.

— La statue dans la chapelle...

— Oui. Ma famille en est membre depuis le début, c'est-à-dire depuis la troisième croisade, sous Richard Cœur de Lion. Mon père fut l'un des plus grands guerriers de l'Ordre. Quant à moi, dès le jour de ma naissance, j'ai été entraîné et modelé pour suivre ses traces.

Kate repensa à la salle d'armes, et à son entraînement féroce avec cette arme curieuse qui ressemblait à une lance.

Au moins, elle commençait à comprendre.

— J'étais un jeune garçon à l'époque de la Révolution française. Le monde entier fut choqué par l'arrestation de la famille royale. Mais les chefs de l'Ordre n'ont pas tardé à deviner, derrière le chaos

grandissant, les mains prométhéennes qui tiraient les ficelles dans l'ombre.

« L'équipe de mon père a repéré quelques agents prométhéens chargés d'aiguillonner la foule rassemblée autour de la guillotine. Leur but était de créer le plus de confusion possible, de faire couler le plus de sang possible afin que le peuple commence à rechercher désespérément une autorité capable de restaurer l'ordre. Ils voulaient que les gens réclament eux-mêmes une nouvelle forme de gouvernement... qui ne tarderait pas à user d'oppression.

« Les Prométhéens se moquaient parfaitement de la liberté, de légalité, de la fraternité...

tous les idéaux de la Révolution. Crois-moi, il n'y a rien de plus éloigné d'eux que la liberté du peuple. Ils sont très habiles à récupérer les passions politiques du moment -

fanatismes religieux, préjugés, persécution des Juifs... Tout leur est bon, à partir du moment où ils peuvent planter leurs griffes dans un groupe qu'une fureur aveugle rend docile, et lui indiquer la bonne direction.

— C'est monstrueux.

— Oui. Ils utilisent cette stratégie depuis des centaines d'années. En l'occurrence, elle a eu pour résultat le massacre des nobles en France. Certes, il y avait des choses à corriger, mais il n'était pas nécessaire pour cela de tuer des femmes et des enfants.

Kate secoua la tête en frémillant.

— Quand ton grand-père a vu les excès de la Terreur, il a compris que les choses étaient hors de contrôle. C'est alors qu'il s'est rapproché de l'Ordre.

— De ton père.

— Oui. L'alliance des ducs de Warrington et des contrebandiers locaux remonte à très loin. Ils nous sont très utiles. Le comte DuMarin avait besoin d'un bateau pour envoyer sa fille en Amérique. Mon père lui a proposé les services du capitaine le plus aguerri qu'il connaissait, pour la conduire à La Nouvelle-Orléans sans que quiconque s'en aperçoive.

C'était Gerald Fox.

Kate en resta un instant bouche bée.

— Mon père... était l'un des contrebandiers de Caleb Doyle ?

— Je ne dirais pas cela aussi crûment. Mais ils se connaissaient, oui. C'est la raison pour laquelle Caleb était tellement pressé de se débarrasser de toi. Si le capitaine Fox est vivant, comme nous le croyons à présent, Caleb ne voulait pas encourir sa fureur. Il t'a donnée à moi parce qu'il avait peur de te renvoyer chez toi ou de te garder. Il ne savait plus quoi faire.

— Mais on m'a toujours dit que mon père s'appelait Madsen... Comment peux-tu être si sûr que c'est ce Gerald Fox qui a emmené ma mère ?

— J'étais là la nuit où on les a présentés l'un à l'autre.

— Quoi ?

— Le comte DuMarin était resté à Londres, au quartier général de l'Ordre, mais on avait amené ta mère à Kilburn Castle pour son départ en Amérique. J'avais dix ans environ, et j'espionnais souvent les affaires de mon père depuis la tribune des musiciens, dans la grande salle. C'est là que je l'ai vue.

— Tu as vu ma mère ? s'exclama Kate, saisie de vertige.

Elle était ici même? À Kilburn Castle ?

— Oui. Elle portait un voile et était entièrement vêtue de noir - en deuil, je suppose, puisque pratiquement toutes les personnes qu'elle connaissait avaient été guillotines. Je n'ai donc pas vraiment vu son visage. Mais elle avait ce livre entre les bras, dit-il en indiquant de la tête le volume qu'ils avaient rapporté du cottage. C'est cette nuit-là que mon père l'a présentée au capitaine Gerald Fox. Son futur mari, et ton père.

— Papa...

— Oui. Ils ne se sont pas attardés. Fox a emmené lady Gabrielle sur son bateau et, malheureusement, l'Ordre n'a plus revu ni l'un ni l'autre. Leur sort demeure un mystère pour nous. Peu après, j'ai été envoyé en pension pour entamer mon entraînement. Parce que, quand les chefs de l'Ordre ont compris que tout recommençait avec les Prométhéens, ils ont pressenti que l'avenir exigerait des guerriers. Leur recruteur est venu me chercher. Entretemps, mon père et son équipe avaient été chargés de semer le désordre chez les Prométhéens en se fondant sur les renseignements que ton grand-père avait fournis...

Son visage s'assombrit et il parut se perdre dans ses pensées.

— Mon père a trouvé la mort au cours de cette mission, finit-il par dire. Ce qui n'a fait que redoubler mon désir d'être le meilleur chasseur que l'Ordre ait jamais connu.

— Chasseur ? Que veux-tu dire ? Quel est ton rôle dans tout cela, Rohan ?

— Je pourchasse les Prométhéens, répondit-il après l'avoir regardée un long moment, et je les tue.

— Tu les... tues ?

Il opina avec calme, sans une trace de remords sur le visage. Kate détourna les yeux, glacée par son silence et incapable de supporter l'intensité de son regard.

— C'est donc comme cela que tu as eu ces cicatrices... murmura-t-elle. J'ai du sang prométhéen, ajouta-t-elle après avoir pris une inspiration tremblante. Cela fait-il de moi ton ennemie ?

— Non. Je sais à présent que tu es innocente. Comme l'était ta mère.

— Tu n'en étais pas certain jusqu'à il y a peu de temps, n'est-ce pas ? Accusat-elle, les yeux plissés.

— Je ne pourrais jamais te faire de mal, Kate, déclara-t-il en soutenant son regard.

Malédiction ou pas.

— Je vois...

Elle réfléchit quelques instants, puis lui demanda : — Comment est-ce que tu les tues ? Je veux dire, tes ennemis.

Il tressaillit.

— Tu ne souhaites pas vraiment le savoir.

— Si.

— Efficacement.

Il avait peut-être raison. Mieux valait sans cloute qu'elle ignore les détails sanglants.

— Est-ce que... tu te demandes parfois si certains d'entre eux ne le méritent pas ?

— Ils le méritent tous, rétorqua-t-il avec force. Ce sont des monstres. Tuer l'un d'entre eux, c'est peut-être sauver des milliers d'innocents. De plus, ce n'est pas mon rôle de poser des questions. D'autres sont spécialisés dans la collecte de renseignements. Cela m'arrive aussi, mais ma spécialité, c'est d'éliminer les cibles désignées.

— Tu veux dire : les tuer.

— Oui. Les décisions viennent d'en haut. Quand l'Ordre me donne un nom, je m'acquitte de mon objectif.

— Je comprends.

— Vraiment ? S'enquit-il en sondant son regard.

— Je crois. Tu es en train de me dire, ajouta-t-elle après avoir dégluti avec peine, que lu es une espèce d'assassin.

— Pas « une espèce ».

Heureusement qu'elle n'était pas du genre à s'évanouir. Saprستي, elle venait juste de devenir la maîtresse d'un tueur professionnel au service du gouvernement !

La tête lui tournait. Mais, me.me si elle était choquée, Kate n'était pas vraiment surprise.

Des faits qui lui paraissaient incompréhensibles jusqu'alors commençaient à s'éclaircir.

Elle n'arrivait cependant pas à croire que Rohan l'eut laissée se donner à lui sans l'avoir prévenue auparavant. Il avait dû deviner que cela pourrait changer sa réponse.

Finalement, tout duc qu'il était, il avait des traits communs avec le pire des salauds.

Les bras croisés sur la poitrine, il la fixait en guettant sa réaction. Mais Kate ne savait pas quoi dire. Il n'avait peut-être pas voulu la blesser; n'empêche qu'elle avait l'impression d'avoir couché avec quelqu'un qu'elle ne connaissait pas.

— Dis quelque chose, gronda-t-il.

— Pourquoi... Pourquoi l'Ordre a-t-il choisi un duc pour une tâche aussi dangereuse ?

N'es-tu pas trop précieux ?

— Pour protéger mon pays ? riposta-t-il. Non. De plus, la plupart des portes sont ouvertes à quelqu'un de mon rang. Il est facile pour moi d'approcher les crétins au pouvoir sans même qu'ils se rendent compte du danger.

Kate baissa les yeux. Elle se souvenait de sa remarque cynique, lors du dîner de fête, sur sa faculté à échapper à la Faucheuse.

À présent, la plaisanterie lui faisait courir un frisson le long du dos.

— Tu regrettes la nuit dernière...

— Non, Rohan. Mais tu aurais dû me le dire.

— Je te le dis maintenant. C'était impossible avant, tant que je n'étais pas sûr de pouvoir te faire confiance.

— Est-ce la raison pour laquelle tu m'as fait l'amour ? Pour t'assurer que j'étais vierge ?

lança Kate qui se leva, en proie à une colère soudaine. Tu m'as mise de nouveau à l'épreuve ? Comme le soir où tu m'as tant effrayée ?

Il se contenta de la fixer en silence.

— Oh, mon Dieu...

— Kate, essaie de comprendre les risques que je prends en te parlant de ces choses. Seuls une poignée de ministres et quelques membres de la famille royale connaissent l'existence de l'Ordre. Tous les autres pensent qu'il s'agit simplement d'une légende. Le secret est ce qui nous permet d'être efficaces. Je préfère ne pas imaginer ce que vont dire mes condisciples, à Londres, lorsqu'ils sauront que je t'ai mise au courant, surtout avec le sang prométhéen que tu as dans les veines.

— Que peuvent-ils te faire ? demanda-t-elle avec appréhension.

— Peu importe, répondit-il avec un haussement d'épaules. Ce que je veux dire, c'est que je n'étais pas obligé de te révéler tout ça. J'ai voulu le faire parce que je tiens à toi, aussi ne m'accuse pas d'indifférence. Je comprends à quel point c'est bouleversant pour toi de ne pas même avoir connu ton propre nom. Et, aussi, que ces réponses sont dures à entendre. Mais j'espérais que tu trouverais une certaine paix à découvrir enfin la vérité.

Quant à la nuit dernière... Bon sang, désolé si je ne suis pas lord Byron ! Je n'écris pas de poèmes d'amour. Mais je te jure sur l'honneur que la nuit dernière compte plus pour moi que tout ce que tu peux imaginer.

Elle le fixa un long moment avant de murmurer : — Je me moque des poèmes d'amour...

Si ces révélations étaient difficiles à accepter, Kate devait admettre qu'au moins, elles expliquaient beaucoup de choses. Entre autres, pourquoi Rohan l'avait repoussée en dépit de leur attirance mutuelle. Jusqu'à la nuit précédente, il n'avait pas été entièrement sûr qu'elle n'était pas son ennemie. Sa méfiance envers elle la blessait, certes, mais il se montrait à présent ouvert.

— Une dernière chose qu'il faut que tu comprennes, reprit-il après s'être éclairci la voix.

— Oh non ! Quoi encore ?

— Selon toute vraisemblance, O'Banyon travaille pour les Prométhéens. L'un de leurs chefs, James Falkirk, a été repéré à Londres il y a quelque temps, et il pourrait être le « Vieux Monsieur » auquel O'Banyon a fait allusion.

Kate fronça les sourcils en essayant de se rappeler les différents fils de l'histoire.

— Ah oui... Le lord inconnu qui a fait sortir O'Banyon de Newgate et qui l'a payé pour m'enlever ?

— Exactement.

— Alors, ce James Falkirk pourrait être celui qui veut attirer mon père en Angleterre ?

Elle essayait de paraître calme, mais son cœur battait la chamade.

— Oui. Selon nos informations, Falkirk croit dur comme fer à toutes ces histoires d'occultisme. Il serait bien du genre à devenir obsédé par la tombe de l'alchimiste. Et ton père pourrait être la seule personne vivante à connaître l'emplacement de celle-ci, comme nous l'avons déjà dit.

— Oui. D'après toi, c'est la raison pour laquelle ils m'ont enlevée. Pour obliger papa à revenir et à leur indiquer où se trouve la tombe.

— Eh bien, pour compliquer encore un peu plus les choses, les Prométhéens ont capturé l'un de nos agents, il y a quelques mois... Nous soupçonnons James Falkirk de détenir cet homme, Drake, et de le torturer pour essayer de le monter contre nous.

— Mais c'est horrible !

— Oui. Mais tout cela pourrait tourner à notre avantage. Par O'Banyon, nous parviendrons peut-être à remonter jusqu'à Drake. D'après nos sources, la seule raison pour laquelle Drake n'a pas encore craqué, c'est qu'ils l'ont tellement maltraité qu'il a perdu la mémoire. Nous ne savons pas ce qu'ils lui ont fait, mais le pauvre semble être dans un grand trou noir.

— Je ne supporterais pas que quelque chose de semblable t'arrive, déclara-t-elle en pâlisant.

— Sois tranquille, il n'y a aucun risque. Drake n'aurait jamais dû se laisser attraper vivant, et il le savait. Mais, pour une raison inexplicquée, il n'a pas respecté le protocole.

Il se tut brusquement et baissa les yeux.

— Tu veux dire qu'il aurait dû se supprimer ? C'est ce que tu ferais, toi ?

Il ignora ses questions.

— Tu n'as rien à craindre, Kate. Si jamais ils essayaient de t'approcher, je les mettrais en pièces.

— Je le sais, murmura-t-elle. Ce n'est pas pour moi que je m'inquiète, mais pour papa...

s'il est vraiment vivant.

— Tu n'arrives pas à le croire, n'est-ce pas ?

Elle lui jeta un regard suppliant.

— Peux-tu le protéger, lui aussi ? C'est lui, la véritable cible. Maintenant que je sais ce dont ces Prométhéens sont capables, je suis terrifiée à l'idée de ce qu'ils pourraient lui faire.

— Tu parles de Gerald Fox, Kate. Ton « papa » est un dur à cuire. A la simple évocation de son nom, Caleb et les autres tremblent dans leurs bottes. Le Renard des Mers, comme on l'appelle, est une sacrée terreur.

— Ce n'est pas ce que je me rappelle de lui, dit-elle avec un sourire nostalgique. Pour moi, c'était une espèce de géant tendre et aimant.

— Tu étais sa toute petite fille. Il montrait avec toi un aspect de sa personnalité que peu de gens avaient l'opportunité de voir.

— L'aideras-tu, Rohan ?

— Évidemment. Pour loi.

— Merci, chuchota-t-elle.

A cet instant, on frappa plusieurs coups rapides à la porte de la chambre.

— Votre Grâce ! Fit la voix essoufflée d'Eldred. Caleb Doyle vient juste d'apporter une lettre... la lettre que vous attendiez !

Aussitôt, Rohan alla ouvrir et prit le papier plié sur le plateau du majordome. Kate le suivit des yeux, retenant son souffle.

— Merci, Eldred.

— Y a-t-il des instructions pour M. Doyle ? Il attend en bas.

— Non. Dites-lui simplement qu'il peut rendre visite à son neveu dans la tour, s'il le souhaite, en récompense de leur coopération à tous les deux.

— Très bien, monsieur.

Après avoir refermé la porte, Rohan revint vers Kate en examinant le papier crasseux.

— Voilà qui devrait être intéressant. C'est adressé à Denny Doyle...

Kate ne put s'empêcher de frémir en repensant au visage lubrique de O'Banyon.

— Il m'a frappée, tu sais, lâcha-t-elle brusquement.

Rohan releva la tête.

— Quoi ?

— Oh... Je ne voulais pas te le dire.

— O'Banyon t'a frappée ? Au visage ? Insista-t-il quand elle haussa les épaules.

— Il m'a giflée parce que je me débattais.

— Je vois...

Le regard fixé droit devant lui, tous les muscles tendus, il ressembla soudain à un véritable assassin.

— Crois-moi, il ne recommencera pas.

— Que vas-tu faire ?

Il suffit qu'il hausse un sourcil pour que Kate comprenne.

— Ça n'a pas fait si mal que ça ! Je vais bien. Ce n'est pas la peine de...

— Reste en dehors de ça, Kate, dit-il avant d'ouvrir le billet avec calme.

Malgré elle, Kate éprouva une curieuse satisfaction. Elle obtiendrait justice de son enlèvement. Mais, en même temps, la chose n'avait plus autant d'importance à ses yeux.

Savoir que Rohan était prêt à la défendre lui suffisait.

— Que dit-il ? S'enquit-elle quand il eut parcouru les trois lignes griffonnées sur le papier.

— Apparemment, nous allons à Londres, répondit-il en lui tendant la note.

— A Londres ? S'exclamat-elle. J'ai toujours voulu y aller ! Encore que... pas dans ces circonstances.

— Ne t'inquiète pas, répliqua-t-il en tirant affectueusement sur une mèche de ses cheveux.

Ce sera bientôt terminé et, ensuite, je te ferai visiter le Londres que je connais.

— J'en serai ravie, murmura-t-elle.

Lorsqu'il traversa la chambre, elle fut distraite malgré elle par la puissance de sa silhouette virile. Elle laissa son regard s'attarder sur lui, de ses bottes brillantes jusqu'à sa chevelure brune puis, quand il pivota, sur son beau visage.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien, répondit-elle en étouffant un soupir rêveur.

Même à présent qu'elle connaissait la vérité à son sujet - qu'il était une espèce d'espion au service de la Couronne, un tueur, en vérité, et aussi un menteur - l'attraction qu'elle éprouvait pour lui était tout aussi forte que la nuit précédente. Seigneur, elle devait être folle pour être devenue son esclave volontaire... N'empêche que si elle avait une douzaine de virginités à perdre, elle les lui donnerait toutes avec joie.

Lutter s'avérait impossible. À ses yeux, il était irrésistible. Perplexe, elle arracha son regard à sa contemplation et le reporta sur la lettre. Le simple fait de toucher le papier que les mains sales de O'Banyon avaient manipulé lui coûtait.

Denity, Amène le paquet à Londres. Prends soin de pas le faire voir, surtout en ville. Une fois Ici-bas, à la nuit, va dans la boutique du chasseur de rats à Shadwell. Prends le paquet avec toi. Lui, il sait où me trouver. Il me fera prévenir. Tout est prêt ici, fais vite. Le Vieux Monsieur n'aime pas attendre.

— Le paquet ? s'écria Kate, indignée. Comment ose-t-il m'appeler comme ça ? Un rendez-vous chez un chasseur de rats ! On peut dire que c'est bien trouvé.

Rohan ne répondit pas. Concentré, il rassemblait déjà ce qu'il prévoyait d'emporter avec lui, y compris le coffret qu'elle avait vu dans la salle d'armes.

— Quand partons-nous ? demanda-t-elle, en proie à une brusque agitation.

— Demain. A l'aube. Nous devons tout préparer aujourd'hui. Avec le temps qu'il fait à cette période de l'année, le voyage prendra au moins trois jours. Il ne faut pas trop dépasser ce délai pour ne pas éveiller leurs soupçons.

Elle soupira.

— Il faut vraiment y aller ? Je ne veux pas partir.

— Ah bon ? dit-il avec un sourire. Il me semble me rappeler un temps, pas si éloigné que cela, où ce château était le dernier endroit au monde où tu voulais te trouver.

Ce n'est pas toi, la fille qui menaçait de se jeter dans la mer pour échapper à mon étreinte diabolique

?

Elle lui lança un regard malicieux et, juste à temps, se mordit la langue. « C'était avant que je tombe amoureuse de toi », avait-elle failli dire. Sapristi !

Elle baissa aussitôt les yeux. Heureusement, tout à ses bagages, Rohan ne remarqua pas l'étonnement que cette prise de conscience suscita en elle.

Mon Dieu, c'était sans doute la véritable raison pour laquelle elle s'était donnée à lui la nuit précédente. Elle n'avait pas voulu l'admettre, simplement parce qu'elle avait cru impossible qu'il soit un jour à elle.

Elle resserra autour d'elle le grand peignoir de Rohan.

Soudain, elle se sentait perdue.

— Si tu allais t'habiller ? Lui suggéra-t-il. Mon cœur, comment veux-tu que je réfléchisse quand tu es quasi nue à portée de main ?

Son regard brûlant, plein de désir, électrisa Kate jusqu'au plus profond d'elle-même. Ses yeux seuls parvenaient à la réchauffer par cette froide journée d'hiver. Malgré la petite voix qui lui soufflait d'être très prudente avec lui, elle sentit son cœur se gonfler d'un élan irréprensible. Dire qu'un tel homme était à elle ! Soudain, la pensée lui vint qu'elle mourrait si elle ne pouvait pas le garder.

Elle se leva et, pieds nus, se dirigea vers la porte en laissant tomber le peignoir sur ses épaules d'un geste mutin.

— Comme vous voudrez, Votre Grâce.

Elle sentit qu'il la suivait des yeux. Lorsqu'elle se retourna pour lui envoyer un baiser, il paraissait sur le point de bondir, prêt à la jeter sur le lit. Elle franchit le seuil en hâte, se rajusta puis gagna sa chambre pour emballer les quelques effets qui constituaient sa garde-robe.

Au passage, elle jeta un coup d'œil dans l'escalier gothique. C'était étrange, mais cet endroit lui manquerait. Le reverrait-elle un jour ?

Au revoir, Dame en gris, où que vous soyez... Pour ce que j'en sais, je parierais que ce n'est pas votre lord Kilburn qui vous a tuée.

Kate avait passé suffisamment de temps dans le château pour s'être formé sa propre opinion sur la soi-disant malédiction Kilburn. Des fadaïses, rien de plus ! Comme dans les romans de Mme Radcliffe, il devait y avoir une explication logique à des phénomènes qui ne paraissaient surnaturels qu'à première vue.

Les hommes de la famille Warrington ne pouvaient être maudits ; il y avait trop d'honneur dans leur sang. Si tous ressemblaient à Rohan, ils étaient incapables de faire du mal à une femme. Il ne s'agissait que d'une légende.

En convaincre Rohan serait sans doute malaise. Mais, après tout, tant qu'il y croyait, il ne prendrait

pas femme. Et elle n'aurait pas à le partager.

Voilà qui était une pensée digne d'une courtisane !

CHAPITRE 15

En raison du temps inclément, ils mirent près de quatre jours pour se rendre à Londres, au lieu des trois que Rohan avait prévu. Ils voyageaient dans deux voitures : Rohan et Kate dans un luxueux carrosse, Eldred, Parker et Peter Doyle dans une voiture plus modeste. Quelques soldats du château les escortaient, transformés pour l'occasion en cochers, valets de pied et palefreniers.

Il arrivait que leur petit convoi soit bloqué par des congères. Les hommes sautaient alors à terre et, munis de pelles, débayaient la neige pour ouvrir un passage aux chevaux.

Ce retard ne dérangeait pas Kate, au contraire. Dans le carrosse confortable, elle savourait ces heures en tête à tête avec Rohan. Elle avait plus l'impression de partir en voyage avec lui que de se rendre à la rencontre d'ennemis. Bien sûr, sa confiance en lui avait été un peu malmenée après toutes ses révélations, mais elle avait décidé de ne pas s'appesantir.

Ils passaient le temps à bavarder et à essayer de déchiffrer ensemble quelques-uns des mystères du Journal de l'alchimiste. Son contenu était passionnant et révélateur. Plusieurs générations de DuMarin avaient contribué à sa rédaction, ce qui fournissait un aperçu des activités des Prométhéens au cours des derniers siècles. Certaines pages étaient codées mais, de celles écrites en anglais, ils apprirent que les affrontements politiques et religieux des XVe et XVIe siècles avaient offert nombre d'opportunités aux Prométhéens. Il y avait même quelques détails stupéfiants sur la part qu'ils avaient prise au grand incendie de Londres de 1666 -apparemment une année capitale pour eux. Cependant, au début du XVIIe siècle, il leur fallut changer de place la tombe de l'alchimiste, sur le point d'être découverte par l'Ordre.

Sa nouvelle situation fut choisie de manière à pouvoir construire, sur le même lieu, une vaste structure souterraine qui servirait aux Prométhéens de lieu d'entraînement, de réunion et d'initiation. Pour bâtir cet édifice, qu'on nommait simplement la tombe, près de trente années furent nécessaires, ainsi que le recours aux génies les plus éminents du siècle des Lumières.

Si le livre était évasif quant à sa situation, Kate réussit à comprendre comment cet endroit était tombé dans l'oubli. Durant l'exil en France du prétendant écossais, Bonnie Prince Charlie, les Prométhéens s'étaient intéressés à ses vues sur le trône d'Angleterre. En d'autres mots, leur intérêt leur avait

commandé de le soutenir dans sa lutte contre le roi George II. Mais, après la désastreuse bataille de Culloden en 1746, l'Ordre avait entrepris de punir les Prométhéens, dont les machinations infernales avaient causé la mine des grands clans écossais. Il les avait éliminés un par un, jusqu'à ce que la structure souterraine soit abandonnée. Les rares Prométhéens qui connaissaient l'emplacement de la tombe furent tués. Avec le temps, on l'oublia.

Kate fut également intriguée par les nombreux écrits relatifs à des compositions chimiques. Ses ancêtres avaient-ils réussi à préserver quelques-unes des formules alchimiques de Valerian ?

Malgré son acharnement à essayer de comprendre, elle résolut, quand ils approchèrent de Londres, de ne pas y perdre le temps précieux qui lui restait à passer avec Rohan.

Les meilleurs moments du voyage étaient les nuits dans des chambres d'auberges confortables. Durant des heures, ils se livraient à de délectables explorations, approfondissant leur connaissance l'un de l'autre, corps et âme confondus. Hélas, ils finirent par entrer dans Londres et son labyrinthe de mes bruyantes et surpeuplées.

Après l'austérité de la lande balayée par le vent, et le calme lénifiant du château en Cornouailles, Kate eut l'impression d'être propulsée dans un autre monde. Tenant serrée la main de Rohan, elle regardait avidement par la fenêtre.

Elle n'avait jamais vu autant de gens réunis en un seul endroit ! Boutiques, promeneurs, vendeurs de journaux, fiacres, malle-poste... elle ne savait où porter les yeux. Soudain, les cloches d'innombrables églises sonnèrent midi toutes à la fois et elle se tourna pour sourire à Rohan, enchantée. Ils ne tardèrent pas à quitter le tohu-bohu du quartier commerçant de la City pour s'engager dans les grandes avenues calmes du West End, bordées d'immenses demeures cossues.

Alors que le carrosse, orné du blason ducal, s'engageait dans une rue où s'alignaient plusieurs magasins luxueux, deux dames s'exclamèrent.

— Oh, regarde ! C'est Warrington ! s'écria la première.

A peine Kate eut-elle le temps de surprendre sa remarque que, déjà, la voiture s'éloignait.

Mais sa compagne agita alors son mouchoir, comme si elle était tentée de courir après eux.

— Votre Grâce ! Hou, hou ! Cher Warrington ! Revenez !

— Flûte ! grommela Rohan entre ses dents.

Surprise, Kate regarda Rohan, qui s'était brusquement écarté de la fenêtre. Elle se mit à rire.

— Qui sont ces personnes ?

— Aucune idée.

— Vraiment ? dit-elle avec une réprobation amusée.

Quand elle reporta les yeux sur la petite vitre arrière, elle vit que les deux dames s'étaient précipitées

vers d'autres femmes - tout aussi élégantes - avec lesquelles elles s'entretenaient avec animation.

Après s'être éclairci la voix, Rohan fit un geste vers l'avant.

— Nous y sommes presque.

Kate le fixa avec insistance, mais il refusa tout commentaire. Elle comprit alors un peu mieux pourquoi Caleb Doyle avait jugé bon d'offrir une femme en cadeau à Sa Grâce.

Une pointe de jalousie lui perça le cœur, mais elle décida aussitôt de la maîtriser : ce sentiment déplaisant ne leur serait profitable ni à l'un ni à l'autre. Elle entrecroisa ses doigts à ceux de Rohan tout en rejetant la foule de ses admiratrices hors de son esprit.

Quelques instants plus tard, le carrosse s'arrêtait devant un immense hôtel particulier.

— Nous y sommes.

— Mon Dieu... murmura Kate.

Derrière le portail ouvrage s'élevait une imposante demeure en pierre grise dont la façade s'ornait de hautes fenêtres soulignées de blanc ; des urnes couronnées d'arbustes taillés flanquaient symétriquement la porte d'entrée.

Le carrosse passa sous un portique blanc et s'arrêta sur le côté de la maison. Tandis que Parker et Wilkins se hâtaient de faire entrer discrètement Peter Doyle dans la maison, Kate, heureuse de quitter l'espace confiné de la voiture, regarda avec curiosité autour d'elle. Mais Rohan, la prenant par le coude, l'entraîna elle aussi à l'intérieur.

— N'oublie pas les petites règles dont nous avons parlé, lui rappela-t-il à voix basse.

— Oui, je sais. Ne pas me montrer, ne pas parler à quiconque hormis Parker et Eldred...

Ne t'inquiète pas, je ne suis même pas là !

— C'est bien, dit-il en s'effaçant pour la laisser entrer. Je te remercie de ta patience. Je sais que c'est franchement ennuyeux pour toi d'être ainsi enfermée. Mais tu ne perds rien pour attendre. J'ai bien l'intention de te gâter comme tu le mérites, lorsque tout cela sera terminé.

— Vraiment ?

— Toutes les femmes de Londres vont te haïr, répliqua-t-il en souriant.

Kate fronça les sourcils.

— Je n'en demande pas tant !

— Ne t'en fais pas, elles n'oseront jamais te le dire en face. Elles seront bien trop occupées à s'aplatir devant toi.

— Qui peut bien s'aplatir devant une maîtresse ? rétorqua-t-elle, ironique.

Rohan se mit à rire, tout en passant un bras autour de sa taille.

— Ma petite chérie de la lande, tu es si adorablement naïve.

— Pourquoi ? Que veux-tu dire ?

— Tu apprendras bien assez tôt les us et coutumes de cet endroit. Entre, à présent, avant que les voisins ne se posent des questions. Et bienvenue... dans mon humble demeure.

— Humble ? répéta-t-elle en embrassant les lieux d'un regard abasourdi.

Jamais elle n'avait vu un bâtiment aussi somptueux. Il ne ressemblait en rien à l'austère château médiéval de Cornouailles. Ici, le luxe inouï témoignait de la richesse et du rang du maître des lieux.

Comme dans un rêve, elle foula à sa suite le dallage de marbre blanc et noir pour pénétrer dans les pièces de réception d'un bleu profond, souligné de louches crème et or.

D'immenses colonnes corinthiennes s'élevaient jusqu'aux plafonds ornés de magnifiques peintures. L'ameublement était d'un raffinement exquis; et Kate ne put s'empêcher de penser que le fauteuil tapissé de satin damassé, la délicate table en bois de rose incrustée de nacre et la lampe en cristal avaient sans doute plus de valeur que son cottage tout entier.

Elle n'osait toucher à rien et commençait à se sentir totalement déplacée. Sans aucun doute, ces dames de la bonne société qu'elle avait aperçues auraient été tout à fait à l'aise. Soudain, elle s'interrogea : combien d'entre elles connaissaient déjà cette maison et, plus particulièrement, l'étage des chambres à coucher ?

— Viens, fais comme chez toi, dit Rohan quand ils atteignirent le hall.

— Hmm ? Fit-elle sans quitter des yeux l'impressionnant escalier de marbre.

— Tu as toute liberté pour choisir une chambre et t'accorder une petite sieste, si tu en as envie. Et si tu as faim, adresse-toi au personnel et on te préparera une collation. Moi, je dois me rendre auprès de l'Ordre.

— Tu seras absent longtemps ?

— Environ deux heures. Je veux aussi jeter un coup d'œil à la boutique du chasseur de rats où nous devons retrouver O'Banyon.

Le rappel de cette rencontre la fit tressaillir légèrement.

— Sois prudent.

— N'aie crainte. Je serai de retour avant de t'avoir manqué.

— J'en doute, murmura-t-elle, souriant lorsqu'il se pencha pour l'embrasser.

Kate passa les bras autour de son cou pour lui donner un baiser censé le ramener très vite à la maison. Sans prêter attention aux gardes et aux seyantes qui circulaient autour d'eux, Rohan l'enlaça et s'empara de ses lèvres avec une passion dévorante.

Elle était haletante quand il mit fin à leur baiser.

— Dépêche-toi de revenir, chuchota-t-elle. Je t'attendrai.

Pour toute réponse, il fit courir ses mains le long de ses flancs en l'enveloppant d'un regard ardent. Kate lui adressa un demi-sourire entendu.

— Peut-être que je vais me livrer à une petite exploration et voir si je peux trouver le chemin de ta chambre...

Il se détourna avec un clin d'œil pour aller donner quelques ultimes instructions à ses hommes. Elle l'entendit recommander à Eldred de ne laisser entrer personne. Puis Parker lui confirma que Peler Doyle était enfermé en lieu sûr.

Quelques minutes plus tard, il s'éloignait à cheval. Kate le suivit des yeux par la fenêtre, jusqu'au moment où elle se souvint qu'elle devait rester hors de vue. Avec un soupir, elle revint vers le grand hall, décidée à visiter les étages de la maison.

Après avoir gravi l'escalier, elle s'attarda un instant sur le large palier qui surplombait le rez-de-chaussée. Puis elle traversa un grand salon solennel et, ensuite, une pièce plus petite mais chai-mante, le salon de musique. Soudain, elle perçut un bruit de roues, auquel succéda un brouhaha de voix féminines.

Non, c'était impossible...

Malgré les recommandations de Rohan, elle s'approcha d'une des fenêtres pour jeter un coup d'œil à travers les rideaux. A son grand étonnement, ce ne fut pas une, mais deux voitures qu'elle aperçut dans l'allée. Des femmes en descendaient, toutes plus ravissantes les unes que les autres et vêtues, autant que Kate pouvait en juger, à la dernière mode.

Elles se précipitèrent vers la porte, non sans rajuster leur coiffure pour certaines ou, pour une autre, entrouvrir son manteau sur un décolleté plongeant.

Abasourdie, Kate secoua la tête. Au diable les ordres de Rohan ! Il lui fallait absolument entendre ce qu'elles disaient.

D'un geste discret, elle entrouvrit la fenêtre et prêta l'oreille.

— Lucinda ! s'exclama l'une d'elles. Si je m'attendais à vous trouver ici !

Les deux femmes échangèrent les baisers les plus artificiels que Kate eut jamais vus. Une autre accueillit alors l'arrivée d'une quatrième avec un reniflement hautain.

— Pauline... Ne devriez-vous pas être chez vous, en train d'aider votre cher vieux mari à chercher son dentier ?

Lucinda partit d'un rire aigu.

— En tout cas, mon mari à moi est bel et bien à la maison, et pas ivre mort dans un quelconque bordel. Ce n'est pas que cela vous regarde, ma chère, mais Warrington souhaitait me voir. J'ai une invitation en bonne et due forme, précisa-t-elle en se rengorgeant.

— Ah oui, vraiment ? répliqua l'autre avec un scepticisme égal à celui de Kate.

— Mais bien sûr ! L'ignoriez-vous ? Warrington et moi, nous nous sommes toujours entendus à merveille.

— Dans ce cas, je suppose que vous savez où il se trouvait ces dernières semaines ?

— Eh bien... non, pas exactement. Et vous ?

— Même si je le savais, je ne vous le dirais pas !

Quelques-unes s'esclaffèrent, puis une autre de ces ravissantes personnes intervint : — Allons... Vous savez toutes les deux qu'il a coutume de disparaître brusquement sans jamais nous avertir.

— Une fantaisie a dû lui passer par la tête. Il est extravagant.

— C'est ce que j'adore chez lui, soupira une dame vêtue de bleu. On ne sait jamais ce qu'il va faire.

— Ou qui il va se faire, susurra à une autre.

Les autres affichèrent une mine effarouchée avant de pouffer.

Huit femmes au total assaillaient la maison, comme autant d'abeilles attirées par une fleur irrésistible. Partagée entre le rire et l'indignation, Kate se précipita sur le palier lorsqu'elles frappèrent à la porte. Qu'allait dire Eldred pour les renvoyer ?

— Je suis vraiment désolé, mesdames, mais Sa Grâce n'est pas chez elle, annonça le majordome.

À la grande surprise de Kate, on ne le crut pas.

— Ecoutez, mon brave, nous venons juste de voir passer sa voiture !

— Certes, madame, Sa Grâce est bien revenue en ville. Malheureusement, il a dû repartir aussitôt.

— Ou est-il allé ? S'enquit l'une d'elles d'une voix pétulante.

— Quand rentret-il ? demanda Lucinda.

— Euh... je ne sais pas vraiment, mesdames. Mais si vous voulez bien laisser votre carte...

Des murmures de désappointement flottèrent dans le vestibule. Soudain, l'une des femmes se tordit le cou pour regarder derrière Eldred et poussa une vive exclamation.

— Qui est-ce ? s'écria-t-elle en désignant Kate du doigt.

Celle-ci se sentit rougir tandis que Eldred, après avoir jeté un coup d'œil pardessus son épaule, grimaçait.

L'une des femmes repoussa alors la porte pour l'ouvrir complètement, et toutes dévisagèrent Kate, l'air indigné d'avoir été battues au poteau par une concurrente.

— Le démon ! Il est déjà avec quelqu'un !

— Quelle Bête, ce Warrington ! Laissez-nous donc entrer, mon brave. Nous savons qu'il est ici !

Incapable de supporter leur intrusion une seconde de plus, Kate releva le menton et, se dressant avec une élégance hautaine, essaya de se montrer digne de sa mère française.

— Sa Grâce n'est pas chez elle, déclara-t-elle avec fermeté. Laissez vos cartes, s'il vous plaît, et je m'assurerai qu'il reçoive... vos souhaits de bienvenue, acheva-t-elle avec cynisme.

Aucune des femmes ne bougea ; aucune ne parla. Elles la fixaient toutes d'un air interdit, et Kate, bien que son cœur battît la chamade, soutint leurs regards.

Elle n'en crut pas ses yeux quand les visiteuses obtempérèrent après avoir échangé des coups d'œil interloqués, suivis de quelques mots murmurés.

— Eh bien, dit Lucinda en tripotant le petit réticule pendu à son bras, nous sommes vraiment désolées de vous avoir dérangée.

Kate accepta ces excuses d'un signe de tête.

Eldred leur présenta un plateau d'argent pour qu'elles y déposent leur carte, mais elles s'étaient apparemment ravisées. Elles refluèrent vers la porte sans pour autant cesser de fixer Kate. Celle-ci refusa de bouger. Rohan allait être furieux car elle avait enfreint les deux règles : rester hors de vue et ne parler à personne. Mais sa fierté lui interdisait de quitter la scène alors qu'elle avait tout à fait le droit d'être ici - contrairement à ces péronnelles.

Cependant, lorsque Lucinda s'abîma dans une révérence, bientôt imitée par les autres, la conclusion s'imposa brusquement à Kate, qui manqua s'étrangler. Elles la prenaient pour la duchesse en titre ! Avec un respect nouveau, ces dames se retirèrent.

Eldred referma la porte, pivota lentement et adressa à Kate un regard désapprobateur.

— Eh bien, vous avez fait fort...

Elle pinça les lèvres, puis s'obligea à sourire et, jouant toujours les duchesses : — Ce sera tout, Eldred. Vous pouvez disposer.

Il haussa un sourcil narquois.

— Préférez-vous en parler vous-même à Sa Grâce, mademoiselle Madsen, ou dois-je m'en charger ?

— Je me moque de ce qu'il dira ! s'écria-t-elle avec une brusque grimace de colère.

Mais une pensée terrible la frappa, qui la ramena brutalement sur terre.

Elle se laissa tomber lentement sur une marche, ébranlée jusqu'au plus profond d'elle-même. Comment pouvait-elle être aussi sotte ?

Si Rohan avait batifolé avec toutes ces jolies femmes, puis les avait rejetées, pourquoi se conduirait-il de manière différente avec elle ?

CHAPITRE 16

Jamais Rohan n'aurait imaginé un jour cacher des informations à l'Ordre pour protéger une descendante prométhéenne. Mais, tandis qu'il chevauchait vers la villa Dante, sa décision était prise. Avec O'Banyon qui l'attendait, il ne pouvait pas perdre de temps à essayer de convaincre les autres que, malgré ses origines, Kate ne constituait pas une menace. Il expliquerait ses actes plus tard, quand il aurait le loisir de fournir tous les détails.

Durant le trajet, il réfléchit à ces derniers jours passés avec Kate. Il ne comprenait toujours pas pourquoi elle ne s'était pas enfuie avec horreur, lorsqu'il lui avait expliqué qui il était.

Manifestement, elle n'en avait pas vraiment saisi toute la noirceur. Mais comment s'en étonner ? Kate était une innocente qui n'avait jamais vu couler le sang.

Plus pour longtemps, cela dit. Et alors, que se passerait-il ?

Sans doute ne le laisserait-elle plus jamais la toucher...

Arrivé devant la haute grille qui fermait l'accès à la villa Dante, Rohan sauta de son cheval et attacha celui-ci à un anneau. Pour le monde extérieur, cette maison d'aspect sinistre et décrépi était le lieu de rendez-vous du scandaleux Inferno Club. En vérité, la villa Dante était une forteresse qui dissimulait le quartier général de l'ordre de Saint-Michel archange.

Avec le dôme de verre de son observatoire saillant du toit, flanqué de deux minces tourelles qui ressemblaient à des cornes, il avait été surnommé par les Londoniens «l'hôtel particulier de Satan». Sa façade menaçante était conçue pour décourager les curieux; elle contribuait aussi à alimenter les rumeurs sur les ignobles débauchés de l'aristocratie censés fréquenter l'endroit. Ce qui est sûr, c'est que les Prométhéens étaient si soucieux de maintenir une apparence respectable qu'ils n'auraient jamais osé s'approcher de cet établissement.

Des que Rohan franchit la porte, les chiens coururent vers lui en aboyant avec enthousiasme. Les féroces gardiens de la villa Dante l'avaient toujours adoré.

Il enlevait son chapeau lorsque Gray, le majordome, se précipita pour l'accueillir.

— Bienvenue, Votre Grâce. Puis-je vous débarrasser de votre manteau ? cria-t-il pour se faire entendre malgré le bruit infernal.

Après avoir confié ses effets au majordome, qui alla les accrocher au portemanteau, Rohan se pencha pour caresser les molosses qui dansaient autour de lui.

— Virgil est là ?

— Pardon, monsieur ?

— Chut ! ordonna-t-il aux chiens.

Aussitôt, la meute se tut.

— Où est Virgil, Gray ?

— Dans le salon, avec lord Rotherstone et lord Falconridge, Votre Grâce.

— Parfait.

Il quitta le hall d'entrée, escorté de la meute en bon ordre. C'est à peine s'il prêta attention à la décoration écarlate, abominablement surchargée, qui suggérait l'intérieur d'une maison close.

— Regardez donc qui nous revient de Cornouailles ! s'écria Max, le chef de leur équipe, quand il pénétra dans le salon. J'ai entendu le vacarme et je pensais bien que c'était toi.

— Que fais-tu ici ? répliqua Rohan. Ta femme t'a déjà mis dehors ?

— Je ne suis ici qu'à cause de la nourriture, rétorqua le jeune marié d'une voix traînante.

« Midas », Max St. Albans, marquis de Rotherstone, avait toujours l'air aussi absurdement heureux que lors de leur dernière rencontre. Avec son expression ironique habituelle, il nettoyait un pistolet dont les pièces étaient étalées sur la table basse devant lui. En plus d'être le Lien, ou chef, de leur équipe, Max était une espèce de magicien de la finance, qui excellait à découvrir les méfaits des Prométhéens en étudiant leurs transactions. Grâce à d'habiles investissements, il avait aussi permis à l'Ordre de remplir ses caisses en vue des prochaines années.

Rohan salua l'autre membre de leur équipe, Jordan Lennox, comte de Falconridge.

Calme, précis, d'une élégance non tapageuse, c'était leur expert en langages codés.

Comme tous les jours, il parcourait les annonces des journaux à la recherche de messages cachés.

— Ça s'est bien passé avec tes fantômes ?

Rohan lui répondit par un sourire et un geste vulgaire appris en Italie. Jordan rit doucement avant de reporter son attention sur les pages du Times.

Cet échange arracha un grognement railleur à Virgil ; mais son attitude bourrue ne trompait personne : il les aimait comme ses propres fils.

Le vieux guerrier écossais, dont la crinière rousse se teintait désormais de gris, les avait recrutés, enfants, dans les rangs de l'aristocratie, avait dirigé leur entraînement dans le château de l'Ordre en Ecosse, et coordonnait depuis lors leurs différentes missions.

A cet instant, adossé à La fenêtre, il coupait une pomme avec son canif et portait à sa bouche les morceaux embrochés sur la lame.

— Bonjour, monsieur, dit Rohan en inclinant la tête.

— Tu as remis au pas ta bande de contrebandiers ? demanda Virgil, direct comme à son habitude.

— Oui, tout est réglé. Les gardes côtes sont satisfaits. Je leur ai remis les crétins responsables du naufrage. Quant aux autres, ils ont eu chaud aux fesses et ne recommenceront pas.

— Bien. Morts, ils ne nous serviraient à rien...

Rohan baissa les yeux, assailli par une première vague de culpabilité depuis qu'il avait décidé de ne rien dire d'un certain « cadeau » offert par le chef des contrebandiers.

— Alors, quelles sont les nouvelles ? S'enquit-il.

Elles n'étaient guère nombreuses.

Son absence avait duré moins d'un mois. Durant ce temps, Dresden Bloodwell, l'assassin prométhéen, n'avait pas refait surface. C'était à Jordan que revenait la mission de guetter son retour en société et de le filer ensuite.

Max, de son côté, surveillait Albert Carew, le nouveau duc de Holyfield. On le soupçonnait d'entretenir des liens avec les Prométhéens depuis que son frère aîné avait trouvé la mort dans des circonstances suspectes, ce qui avait permis à Albert d'hériter du duché. Evidemment, Albert Carew disposait d'un solide alibi, et personne n'osait mettre en cause la parole de celui qui était devenu brusquement l'un des hommes les plus riches de la Chambre des lords.

— Maintenant que Carew occupe ce rang élevé, expliqua Max, il essaye encore plus qu'avant de s'insinuer dans les bonnes grâces du régent. Puisque nous avons tué leur dernier espion, il ne serait pas surprenant que le Conseil tente de placer quelqu'un d'autre auprès de lui. Croyez-moi, je le surveille de près.

Rohan lui jeta un coup d'œil.

— Je présume qu'il garde ses distances avec ta femme, à présent ?

— Il a intérêt ! Riposta Max.

Car Carew avait courtsié la blonde Daphné avant que Max ne la fasse sienne... Et elle ne lui avait pas facilité la tâche !

Soudain, à la lumière de ses relations avec Kate, Rohan ne trouva plus si comiques les affres amoureuses par lesquelles Max était passé quelques mois plus tôt. Mais il chassa avec force Kate de son esprit, de peur que ses amis ne détectent un changement dans son altitude. Parce que, de fait, elle l'avait changé. Au plus profond de son âme de barbare, il le savait. Elle le rendait... heureux - un mot dont il ignorait le sens auparavant.

— El Drake ? On l'a revu ? Et James Falkirk ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit Virgil d'un ton maussade.

— Et cette autre équipe dont vous attendiez le retour ?

— L'équipe de Beauchamp, lui rappela Jordan.

— C'est ça. Ils sont revenus du continent ?

— Beauchamp et ses hommes sont en route, déclara Virgil. Ils devraient arriver d'un jour à l'autre. En attendant, ils m'ont envoyé une nouvelle intéressante. Ils ont réussi à retrouver la trace de Tavistock.

— Le financier des Prométhéens ? demanda Rohan. L'escroc de la Bourse ?

— Exactement, fit Max. Sir Richard Tavistock est celui qui a récupéré des millions pour le compte des Prométhéens quand ils ont provoqué le krach financier juste après Waterloo.

— Et alors, qu'ont-ils appris ?

— Tavistock est mort, révéla Virgil. Ils ont suivi sa trace jusqu'à la vallée de la Loire. Des paysans les ont conduits auprès d'une tombe sommaire, dans laquelle se trouvait Tavistock. Il avait été étranglé.

— Je n'y suis pour rien ! lança Rohan, ce qui lui valut un regard ironique de Max. Au fait... ce n'est pas dans la Loire que le frère aîné de Carew s'est soi-disant noyé ?

— Exactement. Autant dire dans les plates-bandes de Malcolm.

Tous les regards se tournèrent vers Virgil. Car Malcolm Banks n'était pas seulement le chef du Conseil prométhéen, c'était aussi le frère cadet de Virgil. Comme toujours, ce dernier se renfroga à la mention du traître.

— D'après Beauchamp, reprit Jordan, Malcolm a réuni le Conseil dans son château français après Waterloo. Et Tavistock ne serait pas sorti vivant de cette rencontre.

— Curieux... fit remarquer Rohan. Alors qu'il s'était montré si efficace pour remplir leurs coffres ?

— Peut-être qu'ils n'avaient plus besoin de lui, avança Jordan, ou qu'ils voulaient couvrir leurs traces. Quoi qu'il en soit, ils se sont débarrassés de lui. Ce qui peut laisser penser qu'une lutte de pouvoir a commencé à l'intérieur du Conseil. Malcolm juge sans doute que sa position de chef des Prométhéens est en danger.

— Avec raison... vu qu'il a présidé à leur plus grande défaite.

— A mon avis, Malcolm aurait pu faire assassiner Tavistock pour démontrer qu'il ne tolérera aucune dissension dans les rangs, déclara Virgil.

— Hmm... Avez-vous idée de qui voudrait le renverser ? Questionna Rohan après un instant de réflexion.

Comme les trois autres se regardaient, il comprit aussitôt : — Vous pensez à James Falkirk ?

— Selon nos sources, ils ne se sont jamais bien entendus, tous les deux, répondit Max. Et Falkirk est extrêmement influent.

Tous se turent. Croisant les bras sur sa poitrine, Rohan s'abîma clans ses réflexions.

A la lueur de cette information, on pouvait imaginer la raison pour laquelle James Falkirk essayait de retrouver la tombe de l'alchimiste. S'il voulait devenir chef des Prométhéens, il pourrait se servir des rouleaux légendaires pour rallier à sa cause des partisans de Malcolm. Et si Rohan parvenait à se saisir de ces rouleaux le premier, Falkirk serait peut-

être désireux de les échanger contre Drake. Il lui fallait s'assurer simplement qu'entre-temps, Gerald Fox ne tomberait pas entre les mains des Prométhéens.

Son cerveau bouillonnait mais, malheureusement, il ne pouvait privilégier aucune théorie tant qu'il n'aurait pas vu O'Banyon.

Soudain, il fut tenaillé par le besoin de se rendre à Shadwell pour repérer les lieux.

— Je n'ai donc pas manqué grand-chose, apparemment, conclut-il.

— En fait, non, dit Jordan avec un haussement d'épaules. C'est bougrement frustrant !

— Pour ma part, je n'ai rien contre un peu de calme, intervint Max qui remontait son pistolet.

— Rien d'intéressant non plus là-dedans, annonça Jordan en repliant son journal.

— Je vais y aller, murmura Rohan en pivotant vers la porte.

Il eut le temps de surprendre le regard que Max attachait sur lui.

— Tu vas bien ? lui demanda celui-ci à brûle-pourpoint.

Surpris, Rohan regarda pardessus son épaule.

— Quoi ?

— Tu sembles... bizarre.

— Bizarre ? répéta Rohan en s'efforçant de conserver un masque impassible. Non, tout va bien.

— C'était juste une question comme ça... Au fait, tu es invité à dîner, ce soir. Jordan sera là. Virgil refuse, comme toujours, mais tu es le bienvenu.

— Je te remercie, mais j'ai quelques affaires à régler après mon absence.

— Tu nous rejoins après, dans ce cas ? Nous nous rendrons tous à une soirée, au cas où Dresden Bloodwell et Carew se montreraient.

— Désolé, ce ne sera pas possible. A.. moins que vous n'ayez besoin de mon aide ?

— Non, ça ira. Tu es certain que tout va bien ?

— Bien sûr. Transmets mes amitiés à Daphné, dit-il avant de prendre congé de ses trop perspicaces amis.

Sans écouter sa mauvaise conscience, il se rendit à Shadwell, où il passa un certain temps à observer discrètement les alentours de la boutique du chasseur de rats. Puis il prit les dispositions nécessaires pour que la rencontre de cette nuit se déroule au mieux.

Il loua une chambre dans une pension de famille, et y entassa des armes, des munitions, de l'eau et une trousse médicale de première urgence. Eldred attendrait là ; et, si besoin était, Kate et Peler Doyle pourraient s'y réfugier. Au cas où il lui arriverait quelque chose, il laisserait la consigne à Eldred et Parker de les conduire chez Jordan. Il ne voulait pas ennuyer Max, à présent qu'il était marié.

Une fois ces préparatifs terminés, il se rendit à la Banque d'Angleterre pour ouvrir un compte au nom

de Kate, comme promis.

Enfin, il prit le chemin du retour, impatient de la retrouver.

Il s'amusa d'avance de sa réaction devant le déguisement horrible qu'elle aurait à porter ce soir. Quoique, en vérité, il doutait que sa déesse aux yeux verts put paraître commune.

— Coucou, Katherine... où es-tu ? Appela-t-il en grim pant l'escalier quatre à quatre.

Il lui fallut répéter son appel plusieurs fois avant de recevoir une réponse assourdie venue du salon de musique.

— Par ici.

Rohan s'arrêta sur le seuil et sourit face au délicieux spectacle de sa maîtresse adossée aux coussins vert pâle du sofa. Vêtue d'une robe de satin rose à rayures, Kate feuilletait le livre de sa mère, posé sur ses genoux. Ses cheveux détachés tombaient sur ses épaules en vagues.

— Te voilà ! Aussi jolie et sage qu'une image !

Kate lui jeta un regard circonspect.

En son absence, elle avait beaucoup réfléchi. Comme lorsque Rohan lui avait avoué être un assassin, l'arrivée de ces femmes l'avait choquée, mais non surprise. Après tout, dès cette première nuit où on l'avait traînée à Kilburn Castle pour chauffer son lit, elle avait appris de Caleb Doyle que Sa Grâce considérait les femmes comme des objets de plaisir.

En conséquence, elle ne pouvait prétendre qu'elle ignorait où elle mettait les pieds. Mais être confrontée à la réalité de la chose, se trouver face à ses anciennes conquêtes, avait déchaîné en elle une tempête d'émotions. D'abord, de la colère, en découvrant quel libertin égoïste et impitoyable Rohan avait été; puis de la déception. Et, surtout, la peur paralysante que la passion entre eux n'aboutisse pour elle qu'à une souffrance abominable.

Accablée, elle avait ruminé la certitude qu'un jour ou l'autre, elle finirait comme ces femmes - une sottise de plus au tableau de chasse du duc de Warrington. Et sottise, elle l'était, puisqu'elle avait commis l'erreur fatale de tomber amoureuse de lui !

Heureusement, les affaires de Rohan l'avaient retenu assez longtemps pour qu'elle parvienne à reprendre le contrôle de ses émotions. Sa colère finit par tomber, et elle réussit à recouvrer suffisamment de courage pour revenir sur l'incident. Quand elle en vint à se pencher sur ce que ces liaisons lui apprenaient de Rohan, sa vision changea du tout au tout. C'était comme si les écailles lui tombaient brutalement des yeux.

Mais bien sûr ! A la tempête de peur et de colère qui avait fait rage en elle, succéda un chagrin inattendu devant la solitude que cela trahissait. Enfin, elle comprenait à quel point il était affamé d'amour. Comment pouvait-il en être autrement, avec sa profession?

Même s'il l'avait voulu, comment aurait-il pu laisser quelqu'un être proche de lui ?

Il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'il sache seulement utiliser les femmes et être utilisé en retour, en une triste et sordide parodie d'amour.

Parvenue à cette conclusion, Kate se jura de lui permettre de connaître le véritable amour une fois dans sa vie. La jalousie était une réaction stupide, vu quelle était déjà allée plus loin avec lui, émotionnellement, que n'importe laquelle de ces femmes. Ces maîtresses du passé ne constituaient pas une menace pour elle.

Leur rencontre suscitait néanmoins une question troublante : si Kate prenait son argent pour faire l'amour avec lui, cela ne faisait-il pas d'elle une créature encore pire que ces gourgandines de la haute société ? Ne méritait-il pas d'être lié à une femme qui agirait envers lui comme une véritable dame ? Avec grâce, et avec compassion pour des besoins que sa fierté l'empêchait d'avouer ? Une vraie dame n'abuserait pas d'un homme là où il était le plus vulnérable ; dans le cas de Rohan, Kate savait à présent que c'était dans le domaine de l'amour. L'amour était de toute évidence le talon d'Achille de ce guerrier. En réfléchissant à tout ce qu'elle savait désormais de lui, elle ne put tirer qu'une conclusion : l'amour le terrifiait. En partie parce que, pour lui, c'était l'inconnu ; en partie à cause de cette fichue malédiction.

Il lui revenait de le détromper et de lui offrir quelque chose de supérieur. Il lui fallait trouver le courage de l'aimer davantage encore. De l'aimer non pas à cause de tout ce qu'il pouvait lui donner - cela, n'importe qui en était capable. Mais de l'aimer en dépit de la noirceur en lui, et de la crainte glaçante qu'il ne l'aime jamais en retour.

Quel risque terrifiant ! Cependant, au fur et à mesure que l'espoir repoussait la peur, la certitude de Kate s'affermissait. Elle devait essayer. Il lui fallait l'aimer sans le juger, et oublier toutes ces femmes du passé. Elle était son présent et son avenir.

Il n'empêche qu'elle se raidit au moment où, souriant, il se pencha pour l'embrasser sur la joue.

Pour le bien de Rohan, elle allait devoir quitter la niche de confort et de sécurité qu'elle avait enfin trouvée. Sinon, il ne la considérerait jamais comme différente de ces femmes.

Il ne saurait jamais qu'il était sincèrement aimé.

En lui offrant cet arrangement si généreux, il l'avait aidée à affronter ses peurs les plus profondes. C'était à présent son tour de l'aider à vaincre les siennes. Mais elle avait le pressentiment que cela n'allait pas être facile.

— Je t'ai rapporté quelque chose, murmura-t-il en laissant tomber son sac de cuir.

Plusieurs choses, en fait.

Sa voix de velours grave suffisait seule à éveiller le désir de Kate. Il sentait le cheval, le cuir et cette fragrance discrète de muse qui lui était devenue aussi indispensable que l'odeur de la fumée de sa pipe à un opiomane.

— Je t'ai manqué ? Lui chuchota-t-il à l'oreille.

Elle ne répondit pas. S'armant de courage, elle leva la tête vers lui.

— Qu’as-tu rapporté ?

— Tu as pleuré ? demanda-t-il abruptement, les sourcils froncés.

— J’étudiais le livre, c’est tout, répondit-elle en baissant aussitôt les yeux. Il est poussiéreux.

— Tu as trouvé quelque chose ?

Elle posa son doigt sur la page ouverte.

— Cette suite d’éléments... c’est un code. Chaque élément correspond à une lettre.

— Beau travail ! Que dit-il ?

— Je ne le sais pas encore, je n’ai pas fini de l’étudier. Qu’y a-t-il dans ce sac ? S’enquit-elle avec une nonchalance affectée.

— Toutes sortes de gâteries pour toi... D’abord, ceci, dit-il en lui tendant un carnet dont la couverture portait le tampon de la Banque d’Angleterre. Ton compte est ouvert et approvisionné. Et, en attendant, voilà pour toi, ajouta-t-il en lui tendant une liasse de billets neufs.

— Rohan...

— Attends, il y a autre chose... la prévint-il avec un sourire diabolique.

Pendant qu’il fouillait dans le sac, Kate tripota le carnet avec embarras, puis elle le déposa à côté d’elle avec les billets.

— C’est pour toi ! dit-il avec une satisfaction amusée en dépliant une grande robe de toile grossière, d’un gris terne.

— Qu’est-ce que... ?

— Vous allez être transformée, très chère.

— Tu veux que je porte ça ? S’exclamat-elle avec incrédulité.

— Désolé, impossible de faire autrement. Cette nuit, nous devons déguiser ton adorable personne.

— Elle est un peu large, non ? J’aurais pensé que tu connaissais ma taille, à présent. Ou alors, tu m’as peut-être confondue avec une autre ?

— C’est exprès. Elle se porte avec ça, précisa-t-il en tirant du sac une espèce de corsage rembourré, et avec ça !

— Il est hors de question que je mette cette vieille perruque immonde !

— Non seulement la perruque, mais aussi ce bonnet hideux. Et n’oublie pas tes lunettes, ajouta-t-il avec un sourire jusqu’aux oreilles.

— Je vais être horrible, dit-elle, consternée.

— C'est l'effet recherché. Bienvenue à la fille de Gerald Fox... une pauvre vieille fille disgracieuse.

— Est-ce vraiment nécessaire ?

— Je ne te ferais pas subir une telle épreuve si ce n'était pas indispensable, répliqua-t-il avec une étincelle malicieuse dans le regard.

— O'Banyon sait déjà à quoi je ressemble, lui rappela-telle.

— Mais pas James Falkirk. Si jamais nous devons nous trouver nez à nez avec lui et son charmant garde du corps borgne, mieux vaut ce costume plutôt que d'avoir à regarder pardessus ton épaule durant le reste de ta vie.

— Je comprends.

— Si cela peut te consoler, j'irai moi aussi incognito. Je serai l'autre contrebandier, celui qui remplace Denny Doyle. Sur ce, je dois aller donner des instructions à Peter. Essaie de le reposer, lui recommanda-t-il en se dirigeant vers la porte. La soirée sera longue.

Kate se releva brusquement. Le moment était venu.

— Rohan... attends. Il y a eu un petit... euh... incident pendant ton absence.

Il s'arrêta aussitôt et pivota.

— Que s'est-il passé ?

— Tu te souviens de ces règles que tu m'as données ?

— Oui. Et alors ?

— Je les ai enfreintes. On m'a vue.

— Qui ? Les voisins ? demanda-t-il en revenant vers elle.

— Non. La cohorte de dames venues ici pour te voir.

Au moins, il eut la décence de pâlir.

— Des dames ?

— Lucinda, Pauline... Je ne connais pas le nom des autres. Ce n'est vraiment pas ma faute. Elles paraissaient prêtes à enfoncer la porte. Eldred avait besoin d'aide. Je me tenais en haut de l'escalier et c'est là qu'elles m'ont vue.

— Bon sang, Kate ! Si je t'ai donné ces règles, c'est qu'il y avait une raison ! Tu leur as parlé ?

— Je les ai surtout écoutées, répondit-elle en détournant le regard avec une pudibonderie affectée. Et

j'ai surpris quelques allusions à leurs maris.

— Que leur as-tu dit ?

Kate haussa les épaules d'un air innocent.

— Tout simplement que tu n'étais pas là et qu'elles pouvaient laisser leur carte si elles le désiraient. Elles se sont abstenues. Elles sont parties... plutôt rapidement.

— Kate, je n'arrive pas à croire que tu aies fait cela. Ces règles, c'était pour te protéger !

— Je n'en reviens pas ! Plus d'une demi-douzaine de tes anciennes, conquêtes prennent la maison d'assaut, et c'est tout ce que tu trouves à dire ?

— Et alors ? riposta-t-il en lui jetant un regard menaçant. Nous en sommes, je suppose, au moment où tu piques une crise de nerfs et où tu commences à me jeter de la vaisselle à la tête ?

— Est-ce que j'ai l'air de piquer une crise ? Rétorqua-telle froidement.

Il la fixa un long moment, sans parvenir à cacher sa perplexité.

— Non.

Elle accepta cet aveu d'un bref hochement de tête.

— Dans ce cas, qu'y a-t-il ? Tu me détestes ? reprit-il.

— Non...

Kate commençait à prendre plaisir à le déconcerter. Elle posa doucement sa main sur sa joue.

— Je suis juste contente de constater que ton gout s'est amélioré.

— Tu ne sais pas ce que tu as fait, grommela-t-il en repoussant sa main.

Comme elle fronçait les sourcils, il ajouta : — Kate, ce sont des femmes de la haute société !

— À n'en pas douter !

— Ce qui signifie qu'avant demain matin, toute la ville sera au courant de la ravissante beauté cachée dans la maison Warrington - alors que nous sommes au beau milieu d'une opération très dangereuse !

Kate soupira.

— Merci pour le compliment. Mais je crains qu'il n'y ait pire que cela.

— Pire ?

— Peut-être que je me suis adressée d'un ton un peu sec à tes dulcinées...

— Ce ne sont pas mes dulcinées, gronda-t-il.

— Toujours est-il qu'elles se sont mises à me faire la révérence avant de se sauver.

— La révérence ? répéta-t-il, abasourdi.

— Oui.

— Lucinda est comtesse, et Pauline baronne...

— Eh bien, il semblerait qu'elles aient tiré leurs propres conclusions de ma présence dans la demeure de Votre Grâce.

Rohan parut frappé par la foudre.

— Elles ont cru que tu étais ma femme ? s'écria-t-il après un instant.

— Apparemment, acquiesça-t-elle en rougissant un peu. Ce n'est pas ma faute ! Demande à Eldred ! Tout s'est passé exactement comme je te l'ai raconté.

Voilà qui était bougrement embarrassant !

Rohan était partagé entre l'amusement d'imaginer ses anciennes maitresses s'inclinant devant Kate, et l'envie de l'étrangler.

Il se contenta de secouer la tête en marmonnant : — Je quitte la maison pendant deux heures et je reviens en plein vaudeville.

— Tu es fâché ? demanda Kate.

— Non, admit-il avec circonspection. Et toi ?

— Je l'ai été. Mais c'est fini.

Il la dévisagea, étonné par le calme de sa réaction, il l'en aima encore davantage.

— Tu ne peux pas savoir combien de fois on m'a crié dessus, dit-il sans dissimuler sa reconnaissance.

— Je n'ai pas de mal à l'imaginer. Mais ne prends pas ma sérénité pour de l'approbation, le prévint-elle, les yeux plongés dans les siens. En tant que créature offerte à ton bon plaisir, je considère que ton comportement envers les femmes est bestial. Je sais avec certitude que tu vaux mieux que cela.

— Oh là là, pour le coup, tu ressembles à une épouse, commenta-t-il, aussitôt sur ses gardes. Dommage que je n'aie pas l'intention d'en avoir une.

— Pourquoi te donnerais-tu cette peine ? dit-elle en souriant. Tu es bien trop occupé à coucher avec les épouses des autres hommes.

— Tout le monde agit ainsi, répliqua-t-il, piqué au vif mais refusant de le laisser paraître.

En plus, elles me harcèlent.

— Il n'empêche que c'est mal et que tu le sais. Pas étonnant que tu sois un tel loup solitaire.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier ? demanda-t-il en croisant les bras sur sa poitrine, en proie à une irritation grandissante.

— Simplement que tu ne peux pas t'attendre à faire partie du monde civilisé quand tu détruis les familles des autres. Franchement, Rohan, je n'arrive pas à croire qu'à trente-quatre ans, tu te comportes encore comme un garçon de dix-sept.

— Et moi, je n'arrive pas à croire que je suis là, à me faire donner une leçon par ma maîtresse, rétorqua-t-il.

— Eh bien, justement, à ce sujet...

Elle retourna vers le sofa et ramassa le livret et la liasse de billets. Il la vit prendre une profonde inspiration, puis pivoter pour revenir vers lui.

— Je ne peux accepter tout cela. Tiens, reprends-les.

— De quoi parles-tu ? Pourquoi ?

— Reprends-les, s'il te plaît.

— Je savais que tu étais fâchée ! dit-il après avoir juré entre ses dents.

— Je ne le suis pas.

— Eh bien, tu le devrais, bon sang ! Garde ça, Kate. C'est à toi. Ne t'inquiète pas, je peux me le permettre.

— Justement, répliqua-t-elle à voix basse. Ce n'est pas mon cas, je le crains.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Je n'y comprends rien ! Que veux-tu ? Plus d'argent ?

— Non ! Je n'en veux pas du tout. Je t'en prie, reprends tout cela.

— C'est hors de question. Kate, nous sommes amants. Je dois te donner quelque chose.

— Tu m'as déjà donné quelque chose, répondit-elle avec un regard tendre. Comprends-tu ce que je te dis ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Tu finiras par comprendre...

Quand elle se détourna pour poser l'argent sur une table proche, une explication horrible lui vint à

l'esprit. Son cœur commença à battre à tout rompre.

— Tu me quittes ? C'est ce que tu veux dire ? Pourquoi ? A cause de ces stupides femmes?

Je me moque d'elles comme d'une guigne ! Tu me punis pour...

— Non ! Je t'avais pardonné avant même ton retour.

— Alors, que se passe-t-il ? Ai-je fait quelque chose de mal ?

— Non, pas du tout, assura-t-elle. C'est cet arrangement qui est mal, et nous le savons tous les deux. Je ne veux pas de ton argent. Je préférerais avoir ton respect.

— Oh, je t'en prie, lança-t-il avec impatience.

— Je préférerais que tu sois persuadé, au plus profond de toi-même, que pour moi, ça n'a jamais été une histoire d'argent.

— Kate, c'est complètement idiot. Comment diable as-tu l'intention de vivre ?

— Mon père m'aidera... s'il est en vie.

— Donc, tu veux bel et bien me quitter.

— Non !

— Mais que veux-tu, dans ce cas ? S'écria-t-il, au bord de l'explosion.

— Ce que je ne veux pas, c'est finir comme ces femmes de ton passé ! Je... Je ne veux pas te perdre.

Exaspéré, il leva les yeux au plafond, comme si un indice tombé du ciel pouvait l'aider à pénétrer cette logique. Puis il reporta son regard sur Kate.

— Tu ne veux pas me perdre, alors tu me repousses...

— J'essaye de t'aider, Rohan.

— Comment ? En rejetant tout ce qui vient de moi ? Nous avons conclu un accord, non?

— Il faut le remplacer !

— Je ne comprends pas.

— Tu ne comprends pas, ou tu ne veux pas comprendre ?

Il l'observa en silence.

Elle voulait en venir à quelque chose mais, pour une raison inexplicable, elle se refusait à le dire. Cela ne lui ressemblait pas du tout. Après un long moment, la lumière commença à se faire dans son esprit.

— Espèce de petite manipulatrice, murmura-t-il. C'est un chantage au mariage, c'est ça ?

Tu veux devenir duchesse. Ces femmes t'ont mis cette idée en tête.

— Non ! S'exclamat-elle, abasourdie par cette accusation. Comment oses-tu ?

— Je suis désolé de te décevoir, Kate, mais cela n'arrivera jamais. Et je n'apprécie pas que tu aies essayé de me manipuler.

— Je n'essaie pas de te manipuler, mais de me montrer aussi honnête que possible avec toi ! Je m'efforce simplement de le faire de manière à ne pas t'effrayer !

— Toi, m'effrayer ? Petite impertinente ! Dis-moi, je le prie, ce que tu entends par « m'effrayer » ?

— Tu ne veux pas entendre ce que j'ai à dire.

— Parle, s'il te plaît !

À son regard, il devina qu'elle perdait patience.

— Peu importe. Mais je n'essaie pas de t'imposer le mariage. Je sais que je ne suis pas assez bien née pour toi.

— Ce n'est absolument pas la raison, protesta-t-il aussitôt. Sincèrement, mon refus n'a rien à voir avec toi.

Elle l'observa un moment avant de murmurer : — La malédiction ?

Comme Rohan se contentait d'un signe de tête, elle ajouta : — Ecoute, je ne sais pas bien comment te le dire... mais la malédiction n'est qu'une légende.

— Kate...

— Si tu ne cesses de l'utiliser comme un prétexte pour chasser l'amour de ta vie, tu finiras très, très seul.

— Tu m'accuses donc de mentir ?

— À toi-même seulement, mon amour.

— C'est donc un mensonge qui a tué ma mère ? Gronda-t-il. La malédiction n'est pas un « prétexte », Kate ! Elle existe, mais je suis capable de m'en accommoder. C'est la raison pour laquelle je préférerais voir ma lignée s'éteindre plutôt que de me marier, ou même de tomber amoureux. Mets-toi cela dans la tête.

— Tu ne penses pas ce que tu dis, répliqua-t-elle alors que ses mots résonnaient encore durement dans la pièce. Tu as peur, c'est tout.

— Bon Dieu, ce n'est pas moi qui ai peur ! Rugit-il. Je suis celui qui fait peur aux autres !

Tu n'imagines même pas ce dont je suis capable ! Je sais qui je suis, et jusqu'où je suis capable d'aller - c'est pourquoi je t'ai fait cette offre. Alors, c'est à prendre ou à laisser, Kate. Ma maîtresse ou rien. Je ne peux pas faire mieux.

Il s'aperçut sur-le-champ que ce n'était pas la chose à dire.

Une lueur de défi vibra dans le regard vert de Kate ; relevant le menton, elle carra les épaules - ces épaules délicates qu'il avait si souvent couvertes de baisers.

Sapristi, ne savait-il pas, à présent, qu'elle était presque aussi entêtée que lui ?

— Très bien, dit-elle en ramassant sur le sofa le costume qu'il lui avait apporté.

Tout en sachant qu'il était dans son tort, Rohan se sentait trop atteint dans sa fierté - de duc, de soldat et de male - pour céder d'un pouce.

— Pourrais-tu me faire l'honneur de répondre, s'il te plaît ?

— Tu veux une réponse ? La voilà ! dit-elle en saisissant le paquet de billets sur la table pour le lui jeter à la figure.

Il rebondit sur son épaule tandis qu'elle marchait à grands pas vers la porte.

— Kate ! Reviens ! cria-t-il.

— Tu ne tarderas pas à avoir un tas de compagnie. Profite bien de ton harem, mais ne compte pas sur moi pour en faire partie.

Elle s'arrêta sur le seuil pour regarder en arrière.

— Tu regretteras toute ta vie de m'avoir perdue, Rohan.

— Si seulement j'avais eu un penny chaque fois qu'on m'a dit ça !

Elle secoua la tête d'un air incrédule.

— Pourquoi te montres-tu aussi cruel ?

— Parce que je n'ai pas de cœur, figure-toi ! Ne l'as-tu pas encore compris ? Demande donc au dernier type que j'ai tué à Naples.

À ces mots, elle pâlit et revint dans la pièce à pas hésitants.

Rohan déglutit avec peine, mais il était incapable de garder encore un instant le plus terrible de ses secrets. Kate devait connaître la perfidie de l'homme qui avait partagé son lit.

— La cible qu'on m'avait désignée... sa femme et ses trois jeunes enfants étaient dans la maison. Alors, je l'ai emmené dans le jardin. Ils ont entendu le coup de feu. Ensuite, j'ai entendu leurs cris quand ils sont sortis et l'ont trouvé mort. Je ne les avais pas attendus, bien sûr. Et maintenant, tu me dis que

quelqu'un comme moi mérite ce que tu appelles l'amour ? Ne me fais pas désirer ce que je ne peux pas avoir.

— Tu peux l'avoir.

Il la regarda avec envie mais, à ce moment précis, il était comme un animal en cage. Il aspirait à la liberté, mais si Kate s'approchait trop près, il avait peur de la mordre.

— Ne comprends-tu pas ce que je dis depuis tout à l'heure ? demanda-t-elle à voix basse, le regard plein de tendresse. Tu n'as besoin que d'amour, et moi, je peux te le donner. Je t'aime, Rohan... murmura-t-elle, les larmes aux yeux, la main tendue vers lui.

— Arrête ces... ces bêtises ! lança-t-il en la repoussant d'un geste brusque. Tu ne sais pas ce que tu dis !

Son cœur battait à tout rompre. Il essayait de toutes ses forces de ne pas lui montrer à quel point il était ébranlé.

— Si. Je t'aime. Tu le sais déjà.

— C'est une illusion. Je ne suis pas fait pour l'amour. Ne m'en parle plus jamais, s'il te plait, acheva-t-il dans un murmure.

— Rohan...

— Si je me laissais convaincre, c'est toi qui finirais par souffrir, dit-il, regardant droit devant lui pour ne pas voir les larmes qui brillaient dans ses yeux. Je préférerais mourir plutôt que de te faire du mal.

— Que crois-tu faire en ce moment ?

— Laisse-moi. Je ne peux pas te donner ce que tu veux.

Elle le fixa encore un moment puis secoua la tête, pivota et gagna la porte.

Le cœur de Rohan battait toujours la chamade au moment où il ferma les yeux. Quand il les rouvrit, elle était partie.

Une rage désespérée s'empara de lui. D'un geste brusque, il lança son poing dans le mur le plus proche, faisant sauter un éclat de plâtre.

Il n'arrivait pas à croire qu'il venait de la blesser. Mais il semblait n'exister que pour cela.

Haletant, les phalanges ensanglantées, il fixa le sol d'un regard féroce tout en essayant de maîtriser sa colère. En tout cas, momentanément. Car il l'utiliserait ce soir, lorsque le moment serait venu de montrer de quoi il était capable. Alors, peut-être verrait-elle la vérité de son « amour ».

CHAPITRE 17

Cela faisait mal. Très mal. Dire à quelqu'un que vous l'aimez et vous voir renvoyer cette déclaration à la figure ! Mais Kate refusait de perdre espoir. Puisant dans une ténacité qu'elle ne se connaissait pas, elle sécha ses larmes et se jura de ne pas renoncer tant qu'elle n'aurait pas trouvé un moyen de le loucher.

Rohan avait besoin d'elle, même s'il l'ignorait.

Bien sûr, certaines des choses qu'il lui avait dites étaient blessantes et d'une froideur impitoyable, mais elle savait qu'il ne les pensait pas. Ce n'étaient que des vociférations de défense. Il était simplement furieux qu'elle lui ait rendu son argent, parce que ce geste le dépossédait de tout contrôle. Il voulait pouvoir dicter les limites imposées à leur relation.

Mais Kate ne se contenterait pas de demi-mesure alors qu'elle lui avait tout donné.

Elle était déterminée à apaiser et à apprivoiser la Bête. Après tout, elle avait bien réussi à le persuader, peu à peu, de lui faire confiance.

Il croyait la faire fuir avec ses rugissements ou ses terribles récits de meurtre. Mais ils ne révélèrent qu'un peu plus le besoin qu'il avait de son amour. Et, malgré les avertissements qu'il brandissait, il était incapable de lui faire mal. Mais elle était au moins aussi patiente qu'il était entêté.

Quoi qu'il en soit, leur dispute n'avait rien changé aux plans de la soirée. Tous deux étaient suffisamment adultes pour l'oublier momentanément. Comme prévu, ils se rendirent dans la boutique du chasseur de rats, en empruntant une vieille voiture qui servait normalement aux domestiques. Parker conduisait ; Wilkins, armé, se tenait debout à l'arrière du véhicule ; quant à Eldred, il était déjà dans la chambre de la pension de famille.

Assis à côté d'elle dans le véhicule, Rohan ne disait pas un mot. Kate se sentait plutôt ridicule dans son costume grossier. Sur la vieille perruque qui dissimulait ses cheveux, elle portait un bonnet blanc à volants, noué sous son menton. Des lunettes cachaient en partie son visage, et sa silhouette avait doublé de volume grâce au rembourrage de sa robe de laine rêche. Certes, cet accoutrement lui tenait chaud en cette nuit glaciale de janvier. Mais comment son père serait-il censé la reconnaître, ainsi affublée ?

En face d'eux se tenait Peter Doyle. Elle espérait de tout cœur qu'il ne les trahirait pas, sans quoi Rohan n'hésiterait pas à le tuer sur-le-champ. Le jeune contrebandier semblait très nerveux, et pour cause. Que se passerait-il si O'Banyon refusait d'accepter un étranger à la place de Denny Doyle ?

Rohan ressemblait presque un peu trop à un véritable gibier de potence. Grâce à une pommade teintée, il avait à présent le teint basané d'un vieux loup de mer. Non seulement il n'était pas rasé, mais il avait frotté ses longs cheveux d'un mélange de poussière et d'huile ; un foulard rouge crasseux, noué autour de sa gorge, achevait de lui donner l'apparence d'un hors-la-loi. Et encore, on ne voyait pas les

armes dissimulées sous sa veste informe, et jusque dans ses bottes avachies.

Sans doute y avait-il quelque chose en elle de corrompu car, malgré son aspect effrayant, Kate le trouvait encore très séduisant. Il incarnait le genre de bandit par lequel une fille rêvait de se faire enlever.

— Nous y sommes presque, annonça-t-il alors que la voiture s'enfonçait dans des ruelles de plus en plus obscures. Des questions ? Peter, tu te souviens de ce que tu dois dire ?

— Oui, m'sieur.

— Et tu te souviens du prix à payer si tu nous trahis ?

— Je ferai pas ça, m'sieur. Je vous ai donné ma parole.

— Parfait, marmonna Kate. Nos vies dépendent de la parole d'honneur d'un criminel.

— Garde ton calme, Kate. Nous n'avons plus le choix, à présent. Prends garde à ne pas montrer que tu sais qui ils sont et ce qu'ils veulent.

— Je me sentirais mieux si j'avais le fusil du vieux Charley.

— Crois-moi, tu n'en auras pas besoin, puisque je suis là, rétorqua-t-il.

Gagnée par une inquiétude grandissante, Kate regarda par la fenêtre quand ils passèrent devant une taverne d'où s'échappait une musique bruyante. Elle eut le temps d'apercevoir des marins tatoués levant leur chope de bière en braillant, tandis que des femmes peinturlurées dansaient sur les tables. Elle adressa à Rohan un regard entendu mais s'abstint de tout commentaire. Elle qui avait voulu voir le monde au-delà de son petit cottage, elle était gâtée !

La voiture s'arrêta au bout de la rue. Une enseigne de bois pendait au-dessus de la boutique, portant le dessin d'un rat dans une cage. Destruction de nuisibles - depuis 1784

- renseignements à l'intérieur.

Pâle, les yeux agrandis par l'appréhension, Peter murmura : — Je fais bien d'y aller pour leur dire qu'on est là.

— Tu t'en tireras très bien, assura Rohan en lui tendant sa flasque. Bois un coup, ça ira mieux.

— Euh... merci, m'sieur.

Après avoir bu une gorgée, Peter prit une profonde inspiration, leur adressa un signe de tête et descendit de la voiture. Il releva les yeux sur l'enseigne, puis s'engagea dans un passage étroit et sombre entre des bâtiments. Dans l'obscurité, ils le distinguèrent à peine lorsqu'il monta un escalier extérieur branlant et frappa à la porte.

Dans la voiture, le silence se fit de plus en plus tendu. Quand elle fut incapable de le supporter une seconde de plus, Kate chuchota une question dont elle connaissait déjà la réponse.

— Alors, quelqu'un est censé nous laisser entrer ?

— Oui. Et ils enverront chercher O'Banyon.

Kate frissonna. Elle resserra son châle autour de ses épaules. Une autre minute s'écoula, interminable.

— Je ne suis jamais entrée dans la boutique d'un chasseur de rats...

— Moi non plus. Mais je serais prêt à parier que ce type ne se contente pas d'attraper des nuisibles.

— C'est-à-dire ?

Ils virent s'ouvrir la porte en haut de l'escalier. Une silhouette bossue, armée d'une lanterne, parut examiner Peter qui, ensuite, exécuta un geste vers la voiture.

— Il se rend à bord des bateaux venant d'arriver pour proposer ses services, expliqua Rohan à voix basse. Les capitaines l'engagent pour supprimer quelques rats. Il visite alors les cales, là où vivent les nuisibles, mais aussi où sont entreposées les marchandises.

Revenu à quai, il peut renseigner les voleurs sur les navires intéressants, sur le nombre d'hommes qui les gardent, *etc.*

— C'est diabolique, murmura Kate.

— Bienvenue dans le monde, ma chère, répondit-il, sarcastique. Allons-y !

Au moment où il descendait de voiture, Peter revenait vers eux. Le vieux chasseur de rats, resté en haut de l'escalier, éclairait de sa lanterne un jeune garçon efflanqué – son apprenti, peut-être - qui dégringolait les marches, sans doute pour aller prévenir O'Banyon de leur arrivée.

— Il dit d'aller attendre à l'intérieur, les informa Peter.

Rohan se tourna vers Kate pour l'aider à sortir du véhicule. Comme elle trébuchait, saisie d'une inquiétude soudaine, il parut lire dans son esprit et l'encouragea d'un regard impérieux. Dès qu'elle eut mis pied à terre, il la prit sans ménagement par le bras, lui rappelant qu'elle jouait le rôle de sa prisonnière.

Un peu entravée par son déguisement, Kate grimpa avec précaution l'escalier qui craquait sous leurs pas. Peter la précédait et Rohan la suivait, mais le vieux chasseur de rats évita soigneusement leur regard quand ils passèrent la porte. En grommelant, il leur indiqua d'attendre dans l'arrière-salle qui prolongeait son bureau miteux.

Lorsque Rohan regarda autour d'eux, Kate comprit aussitôt que cet endroit minuscule et encombré ne lui plaisait pas.

— Il m'a dit que O'Banyon, y se trouve dans une auberge à quelques pâtés de maisons d'ici, murmura Peter dès que la porte se fut refermée.

— Vu que nous sommes attendus, ce ne sera sans doute pas long, fit Rohan avant de se tourner vers

Kate. Comment te sens-tu ?

— Ça va. A part la puanteur...

Sans doute le pot de chambre qui se dressait dans un coin n'avait-il pas été vidé depuis quelque temps.

— Tu te souviens de l'endroit où tu dois te rendre si j'en donne l'ordre ?

Elle acquiesça en silence. Il lui avait dessiné l'itinéraire jusqu'à la pension de famille. Le petit papier était caché dans son corsage.

— Quand O'Banyon arrivera ici, tu auras été enfermée dans cette cave en Cornouailles depuis le début...

— Je me rappelle. A quoi sert tout ce bazar ? demanda-telle après avoir jeté un coup d'œil autour d'elle.

— Ce sont des pièges à rats et des tonneaux de poix, expliqua Peter. On fait brûler une torche avec la poix pour enfumer les rats pour qu'y sortent des cales, vous comprenez ?

Ensuite, on les chasse vers les cages et on les assomme.

— Comment savez-vous tout cela ? S'étonna-t-elle avec une grimace.

— J'ai toujours vécu près des bateaux, mam'zelle, et y a des rats dans presque tous. On peut pas tirer sur eux, évidemment. Au cas qu'on ferait un trou dans la coque et qu'y aurait une fuite.

Peter finit par se taire, et la nervosité se fit palpable dans l'atmosphère. Mais Rohan restait parfaitement calme et maître de lui. Une lueur meurtrière dans le regard, il attendait avec la patience d'un prédateur.

Kate finit par s'approcher de la fenêtre sale qui s'ouvrait au fond de la pièce. En se dressant sur la pointe des pieds, elle aperçut une forêt de mâts. Penser qu'à cet instant précis, son père pouvait se trouver sur l'un de ces bateaux...

Elle se mit à faire les cent pas. Rohan lui tendit alors sa flasque.

— De quoi te calmer les nerfs.

— Sapristi, non, murmura-t-elle. Je veux être en pleine possession de mes moyens.

— Tout va bien se passer, Kate.

— Mais si jamais O'Banyon n'était pas là quand le garçon...

C'est alors que retentirent des bruits de pas sur l'escalier de bois.

— C'est lui, dit Rohan.

— Ouais, confirma Peter. C'est trop lourd pour être le garçon.

Quelques instants plus tard, ils entendirent la porte de la boutique s'ouvrir.

— Ils sont où ?

Kate se figea sur place, saisie d'une terreur inattendue en entendant la voix rude de celui qui l'avait enlevée. Rohan se leva lentement et, de même que Peter, se rapprocha d'elle pour jouer ses gardiens. Elle eut le temps de prendre une profonde respiration, rassurée par la proximité de Rohan, puis la porte fut violemment repoussée.

— Vous y avez mis le temps ! grommela O'Banyon.

A l'instant même où il aperçut Rohan, il tira son pistolet de sa ceinture et le mit en joue.

Kate laissa échapper un son étouffé.

Rohan garda une immobilité de pierre, mais Peter lâcha un cri de surprise.

— Hé ! C'est pas la peine de...

— Qu'est-ce que tu fabriques, bon sang, Peter ? s'écria O'Banyon. Qui c'est, celle-là ? Et l'homme ?

— M'sieur, c'est Kate Fox ! On l'a déguisée !

— Déguisée ? Pourquoi ?

— Y a des gens après elle... des policiers ! Ses voisins sont allés dire qu'elle avait disparu.

On voulait pas risquer qu'on la reconnaisse.

O'Banyon jeta un regard méfiant à Peter, puis il indiqua Rohan du menton.

— Et celui-là ?

— C'est un autre cousin à moi, m'sieur. Y remplace Denny.

— J'ai pas donné l'autorisation.

— Denny, y s'est pris un coup de couteau dans la jambe. Une bagarre... Y peut à peine marcher. Lui, c'est Curtis Doyle. Un homme capable de se battre, m'sieur. Y a qu'à voir sa taille.

Même s'il parut se détendre un peu, O'Banyon détailla Rohan de la tête aux pieds d'un air suspicieux.

— Curtis Doyle... c'est ça ?

— C'est ça, grommela Rohan. Et j'm'attends à être payé en or.

— Ah oui, vraiment ?

— Abaissez votre pistolet, s'il vous plaît ! Implora Kate.

O'Banyon la regarda avec méfiance, mais finit par s'exécuter en hochant la tête.

— Très bien. Si tu dis qu'on peut lui faire confiance, Peter, je te crois sur parole. Après tout, tu sais que t'as pas intérêt à me fâcher. N'empêche, t'aurais dû m'en parler avant.

— J'ai pas eu le temps et je savais pas où vous prévenir.

O'Banyon renifla avec mépris, avant de s'incliner vers Kate d'un air amusé.

— Quant à toi, ma beauté... C'est vraiment toi, là-dessous ?

— C'est moi, confirma-t-elle, glaciale.

S'il en doutait du fait de son apparence, son ton aurait suffi à lui prouver qu'il s'agissait bien de la prisonnière rétive qu'il connaissait.

— Ça vaut mieux que ton joli corps soit caché pour le moment, dit-il avec un sourire lubrique. C'était pas une mauvaise idée de la déguiser, finalement. Mais j'vous préviens, les gars, je me ferai un plaisir de déballer ce petit paquet rondouillard tout à l'heure. Y a rien comme un séjour à Newgate pour vous faire apprécier les plaisirs de la vie.

Lorsque Kate le foudroya du regard, il partit d'un rire gras. Peter l'imita au prix d'un effort manifeste. Rohan joignit son rire aux leurs, mais elle perçut dans le sien une note sinistre.

— Venez, ordonna O'Banyon. C'est l'heure d'y aller.

— Ou m'emmenez-vous ? demanda Kate quand ses deux « gardiens » l'empoignèrent de nouveau - avec moins de rudesse qu'il n'y paraissait.

— Tu verras bien. Et t'as intérêt à la fermer, beauté.

Tous les trois lui emboîtèrent le pas. Mais, au regard que Rohan lui glissa, Kate comprit que le sort de O'Banyon était scellé.

— Montez là-dedans, ordonna-t-il lorsqu'ils se trouvèrent devant un fiacre cabossé, conduit par le chasseur de rats.

Tous s'entassèrent dans la voiture. Durant le court trajet qui les menait vers le fleuve, O'Banyon ne quitta pas Kate des yeux. Rohan demeura stoïque, mais elle était terrifiée.

Peter, lui aussi, paraissait effrayé.

— C'est bon, ils sont là, dit O'Banyon quand le fiacre s'arrêta sur les berges de la Tamise.

Allez, descends, la fille. C'est toi l'invitée d'honneur.

— Lâchez-moi !

— Arrêtez de faire des manières ! Intervint Peter en jouant son rôle de geôlier peu amène.

— Vous avisez pas de dire quelque chose devant le vieux richard, tous autant que vous êtes, prévint O'Banyon avec un geste du menton en direction du quai. Quand on en aura fini, vous la ramenez à la boutique. J'vous retrouverai là-bas. Faites gaffe de pas être suivis.

Sur un geste qu'il leur fit, Peter et Rohan entraînaient Kate vers le fleuve.

Dans l'obscurité, on distinguait la silhouette sombre de plusieurs hommes armés de fusils.

Elle devina que Rohan les comptait. En même temps, il remontait discrètement son foulard de manière à dissimuler la partie inférieure de son visage. D'un geste de la tête, il invita Peter à faire de même, avant de rabaisser un peu plus le bord de son chapeau sur ses yeux.

— Pourquoi vous faites ça ? grommela O'Banyon.

— Ça sert à rien de les laisser voir nos bouilles, répondit Rohan.

Alors que les cloches d'une église lointaine commençaient à sonner, trois silhouettes émergèrent des entrepôts.

— Pile à l'heure, murmura O'Banyon. Rappelle-toi, tu dis rien !

Kate avait une conscience aigüe de la tension qui s'emparait de Rohan. Son cœur battit à coups redoublés à la pensée qu'elle allait sans doute rencontrer des Prométhéens en chair et en os.

— Bonsoir, monsieur O'Banyon, fit une voix distinguée. C'est toujours un plaisir...

Le propriétaire de la voix émergea de l'ombre. C'était un gentleman d'un certain âge, mince et élégant, à la chevelure d'un gris fer. Les deux hommes qui l'accompagnaient avaient une trentaine d'années. Le premier, râblé, au visage rude, portait un bandeau sur l'œil. De son œil valide, il adressa un regard de mépris à O'Banyon, puis reporta son attention sur Kate et ses deux gardiens, avant de faire signe aux hommes armés.

Le deuxième homme avait une attitude très en retrait, presque craintive. Kate fut frappée par sa beauté : ses cheveux noirs coupés court révélaient un visage aux traits magnifiquement ciselés. Les mains enfoncées dans les poches de son manteau, les épaules légèrement voûtées, il gardait les yeux baissés. Mais il restait très près de l'homme plus âgé, comme s'il avait pour tâche particulière de le protéger.

Lorsqu'elle remarqua que Rohan dévisageait cet homme silencieux, comme s'il le reconnaissait, elle se demanda s'il ne s'agissait pas de Drake, leur agent disparu.

— Vous avez la fille du capitaine ? demanda le gentleman aux cheveux gris - James Falkirk, sans doute.

— C'est elle, indiqua O'Banyon.

— Hum... fit Falkirk, qui ne cacha pas la commisération que lui inspirait l'apparence physique de la prisonnière.

— Qui êtes-vous ? lança Kate.

— La ferme ! ordonna O'Banyon.

— Je connaissais votre grand-père, mademoiselle Fox, répondit Falkirk, apparemment amusé par son audace. Dommage qu'il se soit à ce point fourvoyé dans son existence. J'ai le regret de dire que le dernier comte DuMarin a apporté le déshonneur à une lignée distinguée.

— Vous vous trompez de personne, comme je l'ai dit cent fois à ces crêtins. Mon nom n'est pas Fox, mais Madsen, répliqua-t-elle, juste pour voir sa réaction.

— Non, ma chère. Votre batard de père a tout simplement jugé bon de vous attribuer un autre nom pour vous protéger. J'oserais me me dire : avec l'espoir que nous ne vous retrouverions jamais, ajouta-t-il avec un sourire. Hélas pour lui...

— Mon père est mort.

— Vraiment ? répliqua-t-il avec affabilité. Dans ce cas, dites-moi... qui est cette personne ?

Il se retourna pour désigner l'escalier du quai, que gravissait un homme descendu d'une barque. Kate se figea sur place, fascinée par quelque chose de familier dans la manière dont se mouvait cette silhouette bien charpentée. Le temps sembla ralentir. Son cœur se mit à battre une chamade effrénée, et c'est à peine si elle sentit la main de Rohan qui la soutenait discrètement par le coude.

— Vous êtes sûr que c'est lui ? demanda le borgne.

— Un peu, que c'est lui, répondit O'Banyon. L'illustre capitaine Fox en personne.

Kate laissa échapper un léger cri quand les hommes armés entourèrent son père dès qu'il eut pris pied sur le quai. Elle comprit qu'ils l'attendaient.

C'est alors qu'une pensée la frappa. Non seulement son père était vivant, mais il était venu en toute connaissance de cause, prêt à se sacrifier pour qu'elle soit libérée.

— Avançons-nous, si vous le voulez bien, dit Falkirk avec politesse. Qu'il voie que nous la détenons. Ensuite, nous pourrions procéder sans délai à des opérations plus importantes.

Il se dirigea vers la rivière, escorté de ses deux associés.

Rohan, Peter et Kate les suivirent lentement.

— Bonsoir, capitaine Fox, dit Falkirk. Il était sage de votre part de venir seul, comme nous vous l'avions demandé. Vous savez certainement pourquoi vous êtes ici. Il me suffira de dire que, selon votre ancien second, vous êtes en possession de certaines informations précieuses concernant l'emplacement de la tombe de l'alchimiste. Pour que votre fille recouvre la liberté, vous avez simplement à nous y conduire. Nous nous occuperons du reste.

— Vous prétendez détenir ma fille, rétorqua le nouveau venu. Je veux d'abord la voir.

En entendant cette voix rocailleuse, Kate sentit la tête lui tourner.

— Montrez la demoiselle.

Comme en transe, Kate se laissa entraîner vers l'homme à la forte carrure... le capitaine Gerald Fox. En s'approchant, elle constata qu'il paraissait en pleine santé, mais que son visage était à présent profondément buriné. Son abondante chevelure avait disparu, et le petit bouc qu'il avait toujours porté était blanc désormais. Mais en voyant ses yeux, aussi verts que les siens, elle n'eut plus aucun doute. Ils

brillaient toujours d'une flamme indomptable.

Après l'avoir observée, le visage plissé par l'incertitude, il dit d'un ton bourru : — Ce n'est pas ma fille.

— Si, papa, murmura-t-elle d'une voix étranglée.

— Cela vaudrait mieux, déclara Falkirk avec ironie. Sinon, je crains qu'elle ne nous serve à rien.

Avec précaution, Kate abaissa ses lunettes pour que son père puisse voir ses yeux.

— Tu ne me reconnais pas, papa ?

Un profond ébahissement se peignit sur ses traits.

— Katy, ma petite arapède, chuchota-t-il. C'est bien toi !

Elle se jeta dans ses bras, les yeux fermés pour retenir ses larmes. Il l'étreignit à son tour.

Mais elle s'obligea à maîtriser le tourbillon de ses émotions.

Toujours pressée contre lui, elle lui souilla à l'oreille : — Warrington est là.

À sa brusque immobilité, elle comprit qu'il l'avait entendue.

— Celte petite réunion est très touchante, certes, intervint Falkirk, mais d'autres tâches nous attendent.

— Très bien, je ferai ce que vous voudrez, dit le capitaine en relâchant Kate, non sans fixer sur elle un regard plein de tendresse. A présent que je suis là, vous n'avez plus besoin de ma fille. Laissez-la partir.

— Oh, mais c'est qu'on va la garder sous la main jusqu'à ce que vous ayez rempli votre part du contrat, cap'taine Fox, lança O'Banyon en apostrophant son ancien employeur avec jubilation.

— J'aurais dû te tuer quand j'en avais l'opportunité, riposta le capitaine.

— Pour sûr ! Parce que, après tout ça, j'aurai un compte à régler avec vous. J'ai pas oublié Newgate.

— C'est là qu'est ta place, espèce de gibier de potence.

O'Banyon se contenta de sourire avec suffisance, puis il se tourna vers Peter et Rohan.

— Allez-y. Emmenez-la.

— Pas si vite, intervint le borgne, qui fit signe à l'un de ses hommes de se saisir de Kate.

On prend la relève à partir de maintenant.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? S'emporta O'Banyon. C'est pas ce qu'on avait décidé !

C'est mes hommes qui doivent garder la fille !

— Ce qu'on avait décidé ? C'est vous qui ne l'avez pas respecté. Personne ne vous a dit de mêler des étrangers à ça. On n'a plus besoin de vos acolytes. Et, franchement, maintenant qu'on a le capitaine, on n'a plus besoin de vous non plus.

Le borgne tira alors un pistolet de sa ceinture et abattit froidement O'Banyon. Le corps de son ravisseur s'effondrait sur le sol lorsque Kate, muette d'horreur, vit l'homme se tourner vers les « acolytes » de O'Banyon, armé d'un second pistolet.

Aussitôt, Rohan repoussa la jeune femme derrière lui. Plongeant les mains sous son manteau, il sortit deux pistolets, visa et fit un trou dans le front du borgne, qui s'écroula.

Presque simultanément, il leva son bras gauche et tira sur le soldat prométhéen qui le visait. En un clin d'œil, ce fut l'embrasement. Les coups de feu s'échangeaient de toutes parts et leur fracas se réverbérait sur les entrepôts bordant la rivière.

Ayant saisi un troisième pistolet, Rohan prit Falkirk pour cible. Mais quand Drake se précipita devant lui pour le protéger, Rohan retint le coup en jurant avec force.

Aussitôt, Drake repoussa Falkirk à l'abri d'un pan de mur, au moment où des vociférations s'élevaient en provenance de la Tamise. Une demi-douzaine de marins s'élançèrent hors de leur cachette pour se jeter dans la mêlée.

Kate aperçut son père au moment où il tirait sur un Prométhéen qui tenait Peter en joue.

Un autre coup de feu retentit sur la droite, et Gerald Fox poussa un juron.

— Papa ! s'écria-t-elle avec horreur quand il tomba, blessé à la jambe par Falkirk.

Le Prométhéen ne voulait pas risquer que le capitaine lui échappe avant d'avoir obtenu le renseignement auquel il tenait tant.

Rohan pivota vers Kate tout en saisissant Peter par le bras.

— Fuyez, vous deux ! Vite !

— Rohan, sauve mon père ! Je ne peux pas le perdre maintenant !

— Promis. Maintenant, allez !

Alors que plusieurs soldats s'avançaient, il leur fit face pour couvrir la retraite de Kate et de Peter. Elle eut le temps de le voir tirer sa longue épée semblable à une lance.

Dès qu'ils eurent atteint l'entrepôt le plus proche, Kate regarda derrière elle avec appréhension, une prière sur les lèvres.

Mais elle n'aurait pas dû s'inquiéter. En vérité, ce ne fut qu'à cet instant qu'elle comprit vraiment qui était Rohan. Aucun homme normal ne pouvait résister à la force brute qu'il déployait. Comme hypnotisée,

elle le vit pourfendre un Prométhéen de sa lance, retirer la lame sanguinolente de son abdomen, pivoter face à un autre et lui planter dans la poitrine le couteau qu'il tenait dans sa main gauche. Le cri horrible du premier homme résonnait encore quand le second tomba à genoux, les mains sur la poitrine, le sang coulant entre ses doigts.

— Venez ! lui dit Peter en la tirant par le bras.

Saisie de nausée, elle le suivit en courant avec peine dans le labyrinthe de rues sombres et étroites. Ils finirent par arriver en vue de la pension, dont ils reconnurent les galeries de bois. Après avoir grimpé l'escalier extérieur, ils s'élançèrent vers la porte de leur chambre.

Eldred avait dû entendre leurs pas précipités, car la porte s'ouvrit avant même qu'ils ne frappent.

— Ils devraient arriver d'un instant à l'autre, lui dit Peter, hors d'haleine.

— Mademoiselle Madsen, tout va bien ? S'inquiéta Eldred.

— Mon père est vivant !

— Oui, et vous, vous êtes livide.

Elle se laissa tomber lourdement sur la chaise la plus proche, encore tremblante, les yeux fixés droit devant elle. Des images sanglantes ne cessaient de défiler dans son esprit.

Seigneur, c'était donc vrai... Rohan était un tueur.

— Les voilà ! annonça Peter quelques minutes plus tard, en laissant retomber le rideau devant la fenêtre.

— Mon père a reçu une balle dans la jambe. Je ne pense pas qu'il pourra monter cet escalier.

— Descendons à leur rencontre, répliqua aussitôt Peter.

— Laissez-moi demander d'abord à Sa Grâce ce qu'il veut que nous fassions, intervint Eldred. Restez hors de vue, vous deux.

Eldred s'avança sur la galerie, et rentra un instant plus tard.

— Il a fait signe qu'on descende.

— Prenez la trousse de soins ! dit Kate.

Le majordome alla la chercher tandis que Peter se saisissait d'un pistolet supplémentaire.

Kate dégringola l'escalier.

— Tu es blessé ? demanda-t-elle à Rohan qui, à son grand soulagement, secoua la tête.

Papa, comment te sens-tu ?

— On ne peut mieux, répondit-il au moment où Parker arrivait avec la voiture.

Après avoir fait signe à Kate de monter, Rohan aida son père à s'installer. Eldred arriva sur ces entrefaites avec la trousse de soins. Rohan ordonna alors à Peter de s'installer à côté de Wilkins, sur le siège du cocher, puis il sauta à son tour dans la voiture, qui s'ébranla avant même qu'il eût refermé la portière.

— Je suis si contente de vous voir tous les deux... balbutia Kate. Avez-vous été suivis ?

— Non, fit Rohan.

— Les salauds se sont enfuis... à cause de lui ! Déclara le capitaine avec un grand rire. Ton père aurait été fier de toi, mon garçon.

— Où allons-nous ? S'enquit Kate d'une voix tremblante.

— Nous retournons chez moi chercher le livre, répondit Rohan.

Ils n'avaient pas sorti le Journal de l'alchimiste de la maison pour ne pas courir le risque de le voir tomber entre les mains des Prométhéens.

— Des que nous l'aurons, continua Rohan, nous prendrons la mer.

— C'est-à-dire... vers la tombe de l'alchimiste ? demanda Kate en les regardant tour à tour. Si vite ?

— Il n'y a pas le choix. Ils ont pris Tewkes, marmonna son père, qui grimaça quand Eldred entreprit de lui bander la jambe. Je peux le faire moi-même, bon Dieu !

Donnez-moi ça.

— Oui est Tewkes, papa ?

— Tu ne t'en souviens pas ? Mon vieux maître d'équipage, après Charley. Des lunettes...

et des cheveux blancs tout raides qui lui donnent l'air d'un poussin sorti de l'œuf.

— Mais oui, le vieux Tewkes ! Il est toujours avec toi ? S'exclamat-elle. Il doit avoir quatre-vingts ans, maintenant ! Comment a-t-il été pris ?

— Il n'est plus aussi agile qu'avant, le pauvre. Ces idiots, je leur avais pourtant dit de rester à bord. Mais quand ils ont entendu les coups de feu, ils sont arrivés ventre à terre.

Le problème, c'est que le vieux Tewkes sait aussi bien que moi où se trouve la tombe.

— Oui, il faut nous mettre en route aussi vite que possible, confirma Rohan. Au moment où nous partions, les Prométhéens montaient à bord de leur bateau, et ils trainaient Tewkes avec eux. Comme ils ont déjà embarqué, ils ont de l'avance sur nous. Ça va être la course pour arriver avant eux.

— Eh bien, reprit le capitaine, même s'ils obligent Tewkes à leur montrer remplacement de la tombe,

ils ne survivront pas aux pièges sans le livre de ta mère.

— Aux pièges ? murmura Kate.

— L'endroit tout entier est truffé de chausse-trapes et de systèmes mécaniques diaboliques - comme celui qui a tué ta mère. Le Journal de l'alchimiste contient les indices dont Warrington aura besoin pour y entrer et en ressortir vivant. Même alors, il faudra être prudent, insista-t-il en se tournant vers Rohan. Ces énigmes sont vicieuses et on peut les comprendre de travers.

Kate se tourna à son tour vers Rohan, mais celui-ci resta silencieux.

Son père poussa alors un gémissement de douleur car la voiture venait de heurter une bosse.

— Tu es gravement blessé, papa ? Dis-moi la vérité, exigea-t-elle en suivant avec inquiétude la progression du bandage qu'il faisait lui-même.

— C'est juste la viande qui est touchée. Crois-moi, j'ai vu pire. Y a pas à dire, les rues de Londres sont toujours les mêmes... pleines de trous !

Kate sourit de l'entendre ronchonner, puis elle le serra dans ses bras en prenant garde à sa blessure.

— Je n'arrive-pas à croire que tu es vivant, chuchota-t-elle, avant de se tourner vers Rohan. Merci.

Dans le regard qu'il fixa sur elle, froid et lointain, ne transparaissait aucune émotion. Son visage anguleux demeura sans expression. Il ne dit rien. Elle abaissa alors lentement les yeux sur les taches sombres qui maculaient ses vêtements. Son cœur manqua un battement : il était couvert de sang. Quand il détourna les yeux vers la fenêtre, un gouffre aussi large que la Tamise sembla se creuser entre eux.

Une fois dans l'hôtel particulier, il interdit à Kate de quitter son déguisement tant qu'ils ne seraient pas en sécurité à bord du bateau de son père. Il partit ensuite se changer pendant qu'elle courait dans sa chambre chercher le livre.

En surprenant son reflet dans le grand miroir, elle soupira de se voir aussi laide. Et, alors qu'elle jetait dans une malle les vêtements mal ajustés qu'elle portait depuis des semaines, des larmes soudaines lui piquèrent les yeux. Pourquoi un détail aussi insignifiant que son apparence l'affectait-il aussi douloureusement à cet instant ? Mais elle n'avait pas revu son père depuis d'innombrables années, et il ne lui restait même pas une robe décente pour se présenter devant lui... Cette garde-robe étrangère semblait résumer à elle seule tout ce qu'elle avait perdu. Ce soir, c'était Rohan qu'elle craignait d'avoir perdu.

Peut-être était-il vraiment incapable de l'aimer. Après la scène dont elle venait d'être témoin, elle doutait de pouvoir vaincre l'obscurité dans laquelle il se débattait. Il prétendait ne pas être fait pour l'amour. En tout cas, elle comprenait maintenant de quoi il parlait.

— Ça va ?

Surprise, Kate battit des paupières pour chasser ses larmes avant de se retourner. Il était adossé au chambranle. Elle ne l'avait pas entendu arriver et ne savait pas depuis combien de temps il la regardait. Elle s'éclaircit la voix tout en lissant ses jupes d'une main nerveuse.

— Oui, bien sûr.

Il s'était changé et paraissait plus intimidant que jamais, vêtu de noir de la tête aux pieds.

— Tu es blessé ? S'inquiéta-t-elle en remarquant le bandage qui enveloppait sa main droite.

— Une petite coupure. Ce n'est rien.

Il s'avança clans la chambre pour ramasser sa malle de voyage. Kate chercha vainement ce qui pourrait aider à combler le fossé qui les séparait. Certes, elle l'avait déjà vu ainsi : sombre, lointain, redoutable. Notamment le jour où elle l'avait découvert en train de s'entraîner dans la salle d'armes de Kilburn Castle. Mais il n'avait jamais été aussi renfermé qu'aujourd'hui. C'était comme s'il glissait loin d'elle, clans une nuit inexorable.

Elle posa la main sur son bras.

— Je te remercie d'avoir sauvé mon père.

Il se contenta de hocher la tête, puis il s'écarta en marmonnant : — Il vaut mieux se dépêcher.

Bien que triste et dépitée, Kate le suivit. En descendant l'escalier, elle entendit son père jurer bruyamment. Dans le hall d'entrée, il essayait avec précaution de poser sa jambe blessée sur le sol. Eldred lui tendit une béquille – étant donné les occupations de son maître, il gardait apparemment une réserve d'articles médicaux à portée de main.

— Je peux me rendre utile ? S'enquit-elle en le rejoignant.

— Je suis comme neuf ! Se vanta son père avec un large sourire.

— Il faut y aller, insista Rohan depuis la porte, avant de disparaître.

— Nous sommes partis ! répliqua le capitaine, qui remercia le majordome d'un signe de tête.

— Au revoir, Eldred, dit Kate en lui souriant.

— Bon voyage, mademoiselle.

Pailcer attendait à côté de la voiture, dont la portière était ouverte. Kate laissa son père la précéder, au cas où il aurait fallu l'aider à monter. Mais son attention restait fixée sur Rohan. A quelques pas de là, lui tournant le dos, il fumait un petit cigare. Elle ne se souvenait pas de l'avoir vu fumer auparavant.

Soudain, des pas précipités retentirent derrière elle.

— Eh, attendez-moi !

Peter Doyle sortait en courant de la maison, chargé d'un baluchon.

— Je viens avec vous !

— Tu as accompli ta part du contrat, Peter, lui dit Rohan avec un soupçon d’amusement.

Tu es libre de retourner en Cornouailles.

— Mais je suis venu jusqu’ici, non, m’sieur ?

— Hmm... J’ai bien peur que nous n’avons fait de toi un aventurier. La décision appartient au capitaine Fox. C’est son bateau.

— Cap’taine ? demanda le jeune homme d’un ton plein d’espoir.

— Tu es un fils de Caleb ?

— C’est mon oncle, m’sieur.

— Ça ira. Grimpe.

— Merci, cap’taine ! s’écria Peter.

Kate hésita, ne sachant si elle devait attendre Rohan. Au moment où il jetait son cigarillo sur le sol et l’écrasait de la pointe du pied, une longue voiture élégante, tirée par quatre chevaux noirs, s’arrêta devant la maison. Le cœur de Kate sombra dans sa poitrine. Si c’était encore une de ses anciennes conquêtes, elle n’aurait pu plus mal tomber !

A sa grande surprise, cependant, ce fut un séduisant gentleman aux cheveux noirs qui sauta d’un bond du véhicule.

— Rohan Kilburn, duc de Warrington ! Puis-je vous dire un mot ? Si, si, immédiatement...

J’insiste !

— Moi de même ! Cria un deuxième homme, mince et blond, en émergeant à son tour de la voiture.

— Bonsoir Max... Bonsoir Jordan... répondit Rohan avec embarras.

— Le voilà, ce bandit ! lança une dame blonde restée à l’intérieur.

— Daphné ? marmonna Rohan, les mains sur les hanches.

— Je n’y suis pour rien, Votre Grâce ! Assura, rieuse, une ravissante femme rousse en agitant la main vers lui. Je leur ai dit que vous nous préviendriez lorsque vous seriez prêt.

Mais ils n’ont rien voulu entendre...

— Espèce de scélérat ! reprit le premier homme avec indignation.

Mais le sous-entendu plein d’humour dans sa voix rassura un peu Kate.

— Que se passe-t-il ? demanda Rohan.

— Ne va pas jouer les innocents avec nous !

— Je savais que tu étais bizarre quand nous t'avons vu, cet après-midi !

Kate retint une exclamation étouffée. Des agents de l'Ordre !

— Comment as-tu pu nous regarder en face sans souffler un mot de ce qui se passait ?

— Ne faites pas attention à mon mari, Warrington. Nous sommes très heureux pour vous... et pour votre femme. Coucou ! Je suis lady Rotherstone et voici mon amie, Mlle Portland. Nous avons vraiment hâte de vous rencontrer !

C'était à Kate que les deux jolies femmes faisaient à présent signe.

Si seulement elle avait pu se glisser dans un trou de souris, avec son horrible déguisement!

Mais les deux amis de Rohan n'avaient pas fini de le lancer.

— Quand je pense que nous, qui te connaissons depuis l'enfance et qui constituons pratiquement ton unique famille, nous avons dû apprendre la nouvelle dans une soirée !

— Nous n'avons même pas eu besoin d'attendre que Mlle Portland nous rapporte les derniers potins. Tout le monde ne parle que de ton mariage !

— Vous êtes donc l'heureuse élue ? S'enquit le gentleman blond en s'inclinant avec élégance en direction de Kate.

— Epouse de la Bête. Que le Ciel vous vienne en aide, pauvre petite, déclara l'autre.

— Euh... En fait, je crains qu'il ne s'agisse d'un... d'un léger malentendu, répliqua Kate.

Celui que Rohan avait appelé Max leva un sourcil interrogateur, tandis que son compagnon la dévisageait avec insistance.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous devons partir, intervint Rohan. Kate, en voiture...

— Ainsi, elle s'appelle Kate ! Railla Max avant de se tourner vers Jordan. Tu savais qu'il avait une Kate ?

— Non. La dernière dont j'ai entendu parler, c'était... Enfin, peu importe, acheva Jordan avec un sourire innocent.

— Ne vas-tu pas au moins nous présenter ? demanda Max.

— Une autre fois. Nous devons partir, répéta Rohan en entraînant Kate vers la voiture.

Elle adressa aux deux gentlemen un sourire embarrassé, mortifiée à l'extrême par sa tenue ridicule.

D'autant que le rembourrage la rendit pataude quand elle se hissa dans la voiture.

— Ou te sauves-tu, franchement ? Insista Max. Tu te montres abominablement grossier, figure-toi.

— Max, c'est Warrington. Tu sais comment il est...

Kate réussit enfin à caser son encombrante personne dans la voiture. Certes, ils semblaient tous très amicaux. Mais ce magnifique quatuor en luxueuse tenue de bal lui donnait l'impression d'être encore plus horrible avec son bonnet ridicule, ses grosses lunettes et sa robe peu flatteuse.

Justement, après l'avoir observée avec amusement, Jordan lança un regard interrogateur en direction de Rohan, comme pour signifier : « Pas ton genre habituel, hein ? »

— Désolé, grommela-t-il en suivant Kate dans la voiture. Je passerai vous voir à mon retour.

— C'est-à-dire quand, bon sang ? demanda Max.

— Je ne sais pas ! répondit Rohan en claquant la portière. Parker, en route!

— Serait-ce quelque chose que nous avons dit ? S'enquit Max en s'écartant du passage.

Madame...

— Au revoir, Kate ! cria Jordan avec un salut ironique.

Embarrassée au dernier degré, elle leur adressa un signe de tête.

— Vous êtes mariés ? Questionna alors son père en les regardant tour à tour d'un air soupçonneux.

— Non, papa, répliqua Kate en rougissant, alors que Rohan gardait le silence.

Elle prit soudain conscience qu'il lui fallait peut-être s'inquiéter de la réaction de son père devant leur arrangement. Aussi changea-t-elle en toute hâte de sujet.

Elle s'adressa à Rohan :

— C'était très agréable de rencontrer t... vos amis.

— Mmm...

Rohan croisa les bras sur sa poitrine, visiblement peu désireux de poursuivre la conversation. Une fois de plus, il s'abîma dans ses réflexions, la tête tournée vers la fenêtre.

La goélette des Prométhéens était à l'ancre juste après l'estuaire de la Tamise. Ils ne pouvaient aller plus loin tant que le prisonnier n'aurait pas parlé. Drake se tenait adossé au grand mat, les mains dans les poches.

Une atmosphère sinistre régnait sur le pont depuis que l'on avait ramené les corps de Talon et de plusieurs de ses hommes. Il savait que les Prométhéens n'étaient guère tendres les uns avec les autres ; mais ils avaient respecté Talon et, plus encore, ils détestaient la défaite. Quant à lui, il cachait son soulagement devant la mort du borgne, son oppresseur.

Evidemment, cette disparition attristait James, et Drake ne pouvait être parfaitement heureux d'un évènement qui affectait son bienfaiteur. Après tout, sans James, il serait encore en train de pourrir dans sa geôle bavaroise en redoutant la visite quotidienne de ses bourreaux. Mais son sentiment de libération aurait été encore plus complet si les événements de la nuit ne l'avaient obligé à s'interroger. Pourquoi le soi-disant contrebandier, si féroce, avait-il renoncé à lui tirer dessus ? Se connaissaient-ils ?

Les traits de ce farouche guerrier n'évoquaient rien pour lui, contrairement à ceux de cet autre homme : Max.

Drake n'avait pas dit à James qu'il avait reconnu le marquis de Rotherstone, sans savoir pourquoi il gardait ainsi le secret. Après la débâcle de cette nuit, James avait déclaré que le géant qui avait tué le borgne et cinq de leurs hommes ne pouvait qu'être un agent de l'Ordre – cette organisation dont, paraît-il, Drake avait un jour été membre. Mais il se refusait à croire une chose pareille. Pourtant... comment était-il arrivé dans cette horrible prison, en Bavière ? Sans doute y avait-il eu une bataille, qu'il avait perdue. Mais pourquoi ? Si seulement il pouvait se le rappeler !

Fermant les yeux, il se tapa doucement la tête contre le mât, comme pour obliger son esprit rétif à coopérer. Parmi tous les fragments épars de sa mémoire, un souvenir particulier revenait le hanter : des yeux d'un violet profond, le rire juvénile d'une jeune fille qui le taquinait en l'invitant à la poursuivre dans une forêt familière... Cette image récurrente était la plus douloureuse et, en même temps, celle qu'il chérissait le plus. Il ne savait pas qui était cette fille, ni même si elle était réelle... Il n'avait plus de pères, ne distinguait même plus le bien du mal.

Car si l'homme qui l'avait tenu en joue appartenait à l'Ordre, et si l'Ordre était aussi démoniaque que James le prétendait, pourquoi s'était-il abstenu de tirer ? Envisager que James aurait pu lui mentir était trop effrayant. Drake n'avait que lui au monde, et c'était la seule personne à s'être montrée gentille avec lui.

Sans James, les Allemands l'auraient tué. Mais il faisait partie des Prométhéens éminents, et il leur avait ordonné de le libérer. De même qu'il s'était arrangé pour faire sortir O'Banyon de Newgate. La comparaison s'arrêtait là, cependant. Car si O'Banyon avait simplement été engagé pour effectuer un travail, Drake était beaucoup plus précieux aux yeux de James... sans vraiment qu'il sache pourquoi. Il n'était certain que d'une chose : avec une tendresse paternelle, James lui avait promis de l'aider à recouvrer la mémoire.

Et même si Drake avait tendance à se désespérer de la lenteur de ses progrès, il devait admettre que ceux-ci étaient réels. Quand il était calme, des fantômes du passé commençaient à revenir. Qui il était,

d'où il venait, ce qu'il faisait... Malheureusement, les réponses s'enfuyaient dès qu'il essayait de les regarder directement. Un peu comme si son esprit s'était obligé à tout oublier... comme s'il avait des secrets à protéger à tout prix.

Talon s'était toujours refusé à croire qu'il avait perdu la mémoire. Dieu qu'ils s'étaient haï, tous les deux jaloux de la faveur de James, comme des frères rivaux !

Un cri de douleur, suivi du bruit sourd d'une chute, le tira brutalement de sa songerie.

Même s'il savait que les Prométhéens avaient trainé le vieux marin dans la cabine pour l'interroger, il n'avait pas eu le courage d'être témoin de leur brutalité. Mais son cœur se mit à battre à tout rompre à la pensée qu'ils maltraitaient le pauvre homme. Tremblant, il s'écarta du mat et s'approcha de la cabine, dont la porte était ouverte. Les brutes avaient fait tomber le vieux Tewkes de sa chaise et se moquaient de lui.

Drake plissa les yeux. Ses mains devinrent moites. La perspective de les affronter le terrifiait mais, en même temps, il éprouvait une déconcertante envie de se battre. Bien sûr, son corps était affaibli; mais peut-être était-il possible de montrer à ces rustres qu'il existait une manière plus civilisée d'obtenir des renseignements.

Avec de la gentillesse... comme James.

Carrant les épaules, il pénétra dans la cabine en dépit de la peur qui lui serrait l'estomac.

— Voilà le chien-chien à son maître...

— Regardez, c'est le fou.

— Et qu'est-ce qu'il veut, le fou ?

Sans prêter attention à leurs railleries - ils avaient tous conscience que James interdisait qu'on le touche -, Drake s'approcha du prisonnier. Doucement, il aida le vieil homme à se rasseoir sur la chaise. Tewkes replaça sur son nez ses lunettes tordues. Ce fut avec une tristesse insupportable que Drake constata à quel point ses mains noueuses tremblaient.

Il s'assit sur un tabouret, devant le captif.

— Monsieur Tewkes, c'est ça ? dit-il à voix basse.

— Eh, le fou, fiche le camp ! Lancèrent les autres.

— Je veux lui parler, insista Drake. Monsieur Tewkes, je vous implore de leur dire ce qu'ils veulent savoir. Vous ignorez de quoi ils sont capables, chuchota-t-il en le regardant avec désespoir. Je vous en prie. Où est la tombe de l'alchimiste ? Si vous ne parlez pas, il leur suffira d'attendre que le bateau du capitaine Fox apparaisse pour le suivre. Et alors, ils n'auront plus besoin de vous et vous tueront, j'en suis sûr.

Tewkes le regarda un long moment, les yeux écarquillés. Peut-être lut-il sa sincérité au fond de son regard, car il finit par hocher la tête avec résignation.

— Très bien...

Il déglutit avant de murmurer :

— Dans les Orcades.

La frégate du capitaine Fox venait de quitter l'estuaire de la Tamise pour s'engager dans la mer du Nord.

Rohan avait été surpris d'apprendre que leur voyage les mènerait dans les Orcades, un éparpillement d'îles sauvages et mystérieuses au nord-est de l'Écosse. Il leur faudrait quelques jours pour atteindre ces eaux glacées - ce qui leur suffirait amplement pour doubler les Prométhéens, malgré leur avance.

Confortablement installés dans la cabine des cartes, car le capitaine voulait être présent si son équipage avait besoin de lui, Kate et son père discutèrent jusqu'au milieu de la nuit.

Rohan était présent également, mais il se tenait à distance de la table, dans un coin que la lueur de la lampe laissait dans la pénombre.

Kate avait été abasourdie de revoir le bateau sur lequel elle avait passé son enfance.

Quant à Gerald, il avait été ravi de découvrir la beauté de sa fille, une fois son déguisement enlevé.

Lorsque Gerald posa sur la table un paquet de lettres de Charley, son vieux gardien, les yeux de Kate se remplirent de larmes. C'était la preuve que son père avait continué à s'occuper d'elle à distance durant toutes ces années.

— Pauvre vieux Charley... dit le capitaine. J'ai deviné que quelque chose lui était arrivé quand plusieurs mois se sont écoulés sans aucune nouvelle.

— C'est son cœur, papa. Ça a été très brutal. Il y a dix-huit mois environ, il s'est effondré, mort.

Son père tira quelques bouffées de sa longue pipe. Des volutes de fumée odorante montèrent vers la lampe.

— Quand ses lettres ont cessé d'arriver, je ne savais plus que faire. Comme on t'avait dit que j'étais mort, je me demandais s'il fallait que j'entre en contact avec toi ou s'il valait mieux te laisser vivre ta vie.

— Papa !

— Agir par lettre semblait cruel, mais si je venais en Angleterre pour te voir, je pouvais être arrêté pour piraterie et pendu. Au passage, ce n'était qu'une profession temporaire pour moi, et pas du tout la manière dont je concevais les affaires...

Comme elle l'interrogeait du regard, il expliqua : — J'ai eu une altercation avec l'employé du gouvernement chargé d'attribuer les lettres de marque. Il y avait des années que j'attaquais les navires ennemis, mais il a refusé de renouveler mes papiers. Il exigeait un pot-de-vin. Je lui ai dit d'aller au diable.

— Ça ne m'étonne pas, répliqua Kate avec une tendresse amusée.

— J'ai donc continué comme d'habitude, sauf que, vu que je n'avais pas ce maudit papier, je n'étais plus un corsaire mais un pirate. Et puis, il y a deux mois, j'ai reçu le message de O'Banyon qui m'annonçait ton enlèvement. Je suis parti aussitôt pour Londres, comme on me le commandait. Je ne voulais pas qu'on te fasse du mal.

Kate murmura une parole réconfortante en posant la main sur celle de son père.

Sans doute Rohan aurait-il dû les laisser, mais ni l'un ni l'autre ne semblait faire attention à sa présence silencieuse. En vérité, avec le contrecoup de la violence qui brûlait encore dans ses veines, il ne voulait pas être seul. Même s'il ne montrait aucun signe de son chaos intérieur, le guerrier en lui demeurait en état d'alerte.

Il lui était difficile de reprendre pied. Fumer un cigarillo l'y avait un peu aidé ; mais il avait besoin de faire l'amour, se libérer des derniers vestiges de la fureur, noyer ses sens sous l'assaut du plaisir jusqu'à ce qu'il ne ressente plus l'horreur de ses actes.

Juste ça, et il se sentirait mieux.

Le terrible désir qu'il éprouvait pour Kate ce soir n'expliquait qu'en partie pourquoi il était incapable de s'éloigner d'elle. Alors qu'elle devait le mépriser, à présent. Si seulement il avait pu lui éviter de voir la barbarie dont il était capable - et cela, juste après qu'elle eut découvert qu'il était un séducteur invétéré.

Comment avait-il pu considérer un jour qu'il était digne de sa douceur ?

Son instinct lui soufflait qu'une fois dans les Orcades, elle lui annoncerait qu'elle le quittait pour repartir vivre avec son cher papa. Une décision qu'il accepterait d'autant mieux qu'il doutait de survivre à la tombe de l'alchimiste. Cet endroit incarnait sa peur la plus profonde. Il allait devoir affronter la source de la malédiction Kilburn. Et, même s'il trouvait le moyen de briser celle-ci, il savait que Kate ne voudrait plus de lui.

Comme Gerald remarquait le regard qu'il attachait sur sa fille, Rohan baissa aussitôt les yeux, honteux de son désir dévorant.

Mais la nouvelle que son père venait d'apprendre à Kate lui rendit le vague espoir qu'elle aussi aurait peut-être besoin d'un peu de réconfort physique.

Elle avait réussi à conserver son sourire, mais devint toute pâle lorsque son père lui annonça qu'il s'était remarié en Australie et avait six enfants - quatre garçons et deux filles.

— Ah bon ? dit-elle d'une voix étranglée.

Sur son visage candide, Rohan lisait le débat intérieur qui la déchirait. Il l'entendait presque raisonner : évidemment, son père avait le droit de se remarier... Il était encore jeune quand il était devenu veuf... C'était normal qu'il veuille d'autres enfants...

Personne n'aime être seul...

Mais ce que Gerald ne semblait pas prendre en compte, c'est à quel point Kate, elle, avait été seule pendant des années. Avec ses livres pour seuls compagnons. Rohan aurait voulu la serrer dans ses bras pour la réconforter, même si elle avait aussitôt dissimulé son chagrin. C'était vraiment la femme la plus courageuse, la plus remarquable et la moins égoïste qu'il eût rencontrée.

Contrairement aux Lucinda, Pauline et autres dont il avait oublié les prénoms, elle avait ouvert une porte cachée dans la noirceur de son cœur, et lui avait montré le chemin vers une lumière lointaine - celle de l'amour. Sans doute était-il trop tard. Mais il sentait que s'il n'agissait pas, il la perdrait irrévocablement.

— Alors, papa, reprit-elle alors, qu'est-ce qui vous a décidés à rechercher la tombe de l'alchimiste ? L'attrait de l'or ?

— Oui. Ce fut la pire décision de toute mon existence. Nous n'imaginions pas où cela nous mènerait. Tu comprends, ta mère était lasse de vivre en mer, et je ne pouvais pas l'en blâmer. Tu étais petite, elle voulait d'autres enfants et une vraie maison.

Il plongea son regard dans son verre de cognac et murmura : — Ne te méprends pas... Je ne la rends pas responsable de ce qui est arrivé. Non. Je suis entièrement responsable de sa mort.

Rohan tressaillit. Cela évoquait tellement la malédiction Kilburn !

— Nous avons toujours gardé nos distances avec le livre à cause de l'avertissement du comte DuMarin, dans sa lettre. Il avait bougrement raison de dire que cet endroit est diabolique. Simplement, comme nous étions à bout de ressources, nous pensions y trouver un butin quelconque à vendre. Et puis, ajouta-t-il avec une hésitation, il y avait une autre raison pour laquelle Gabrielle avait besoin d'affronter la tombe.

— Laquelle ?

— Ma pauvre Katy, il y a des questions auxquelles j'aurais préféré ne jamais répondre.

Mais tu as le droit de savoir. Vous aussi, Warrington. Cela peut être utile à l'Ordre.

— De quoi s'agit-il, papa ?

— Ta mère était... belle, et si fragile... Comme un ange ou un oiseau blessé. J'ai fait de mon mieux pour la protéger de toute menace. Mais je ne pouvais rien faire contre sa colère à elle. Et Dieu sait qu'elle était justifiée.

— Que veux-tu dire ?

Il resta silencieux un long moment, puis : — Ta mère m'a dit qu'enfant, elle avait été obligée d'assister à deux rituels prométhéens terrifiants.

— Des rituels ?

— De la magie noire, des cérémonies sataniques. Apparemment, c'est ce que font subir à leurs enfants tous les Prométhéens haut placés. C'est ainsi qu'ils pervertissent leur âme dès l'âge le plus tendre.

Gabrielle n'avait que six ans la première fois qu'elle a participé à ces rites.

— Mon Dieu... murmura Kate tandis qu'une fureur soudaine s'emparait de Rohan. C'est horrible !

— C'est la raison pour laquelle il était impératif pour moi de te cacher, enchaina Gerald.

J'ai juré que ces monstres ne feraient jamais à ma fille ce qu'ils avaient fait à ma femme.

« Voilà pourquoi j'ai changé ton nom et t'ai envoyée vivre au beau milieu de nulle part.

Suffisamment près, néanmoins, des ducs de Warrington pour pouvoir demander leur aide en cas de besoin. Je n'imaginai pas que votre père mourrait aussi vite après notre départ, ajouta-t-il en se tournant vers Rohan.

— Moi non plus, murmura-t-il.

— Tu veux dire que Rohan et moi, nous aurions pu nous rencontrer il y a des années ?

Chuchota Kate.

— Charley savait qu'il devait te conduire auprès de Sa Grâce en cas de danger, et que tu serais protégée par l'Ordre.

Tous les deux le regardèrent avec ébahissement. Rohan ignorait ce pacte sellé par son père.

— Katy, je ne voulais pas t'abandonner... reprit Gerald en serrant sa main dans la sienne.

Il faut que lu me croies. Je n'ai jamais eu de décision plus difficile à prendre. Mais les Prométhéens avaient découvert qui j'étais. Pendant des années, j'ai été en danger. Dieu merci, ils ignoraient ton existence... jusqu'au moment où O'Banyon m'a trahi.

— Oh, papa...

— Durant tout le temps qu'il a travaillé avec moi, O'Banyon n'a cessé de me harceler pour que nous retournions à la tombe. Il en avait entendu parler par l'équipage. Comme je refusais, il a décidé de prendre les choses en main et a commencé à parler de mutinerie. Je n'avais pas le choix, j'ai dû le livrer aux autorités. J'étais loin de m'imaginer que les Prométhéens iraient le chercher au fin fond de Newgate, sinon, je l'aurais tué moi-même. J'aurais dû le faire. Pendant un temps, il avait été comme un fils pour moi.

Mais quand j'ai appris qu'il s'attaquait à toi...

— Ne t'accuse de rien, papa. Je vais bien, assura-t-elle. Je ne suis pas aussi fragile que maman. De plus...

Elle jeta un coup d'œil en direction de Rohan.

— ... celui qui devait me protéger à l'origine a fini par s'occuper de moi, comme tu l'avais souhaité.

— C'est vrai, comment est-ce arrivé ? demanda le capitaine avec curiosité. Vous n'allez quand même pas me dire que le destin en a décidé ainsi ?

Rohan fut pris de court. Heureusement, Kate se débrouilla mieux que lui.

— C'est grâce à Caleb Doyle, dit-elle avant de changer habilement de sujet. Selon maman, est-ce que tous les enfants prométhéens sans exception doivent supporter ces...

terribles cérémonies ?

— Oui. Ils y sont marqués à vie et on leur impose leur futur conjoint.

— Je vois, murmura Kate en adressant un regard appuyé à Rohan.

Il en perçut aussitôt le sens. Elle le renvoyait à sa confession de la veille, concernant les enfants devenus orphelins de père à cause de lui. Notamment ceux de Naples, dont les cris hantaient encore ses cauchemars. Jusqu'à cet instant, il n'avait pas pris en compte le fait qu'il leur avait épargné ces affreux rituels. D'une certaine façon, il les avait libérés.

Il fut si désorienté par cette perspective nouvelle qu'il éprouva le besoin d'être seul.

— Bonsoir, mademoiselle Fox, dit-il en se levant. Bonsoir, capitaine. Je crois que je vais me retirer.

— Bonne nuit, répondit Kate.

Elle le fixa avec une tendre inquiétude qu'il ne comprit pas.

Pourquoi ne le regardait-elle pas avec horreur et répulsion, après l'avoir vu massacrer une demi-douzaine d'hommes en quelques minutes ?

— Beau travail, ce soir, Votre Grâce, fit remarquer Gerald.

— C'est de naissance, marmonna Rohan entre ses dents.

Après s'être légèrement incliné, il quitta la salle des cartes pour se rendre dans sa cabine.

Dans le passage étroit et sombre qui y menait, il choisit d'attribuer ses pas incertains aux mouvements du bateau. Alors qu'en vérité, il était bouleversé. C'était presque comme s'il sentait se desserrer l'étau de la culpabilité.

Dans la minuscule cabine qu'on lui avait attribuée, il s'assit lentement sur la couchette, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains. Puis il ferma les yeux. Que lui arrivait-il ?

Dans le silence, il avait l'impression de craquer de toutes parts. Comme il avait habilement ignoré ses émotions, avant de rencontrer Kate ! C'était sa faute s'il ressentait ces choses, à présent. Pourquoi l'y obligeait-elle ? A cause de ce changement qu'elle provoquait en lui, il connaissait l'enfer. Et à quoi cela servait-il, puisqu'elle allait le quitter ? Après tout ce qu'il avait fait pour elle...

Il serra les poings. Bon sang ! Vu les souffrances qu'elle lui infligeait, elle lui devait bien une

dernière nuit de félicité.

Les émotions de Kate étaient sens dessus dessous. Épuisée après les événements de cette longue nuit, elle prit congé de son père en le serrant affectueusement entre ses bras.

Elle n'arrivait pas vraiment à croire qu'il était bel et bien là, en chair et en os. Après dix-sept années de séparation, elle s'étonnait de se retrouver aussi à l'aise avec lui que s'ils s'étaient quittés la veille. Certes, elle avait été surprise et blessée d'apprendre qu'il avait fondé une seconde famille ; mais cela n'avait pas duré. Le retrouver vivant comptait plus que tout.

Enveloppée dans son châle, elle quitta la salle des cartes et sourit aux marins de quart qui lui souhaitaient une bonne nuit. C'était étrange de se retrouver sur la maison flottante de son enfance, d'éprouver de nouveau le balancement des vagues et de sentir l'odeur familière du sel et du bois de teck.

Mais toutes ces impressions refluèrent quand elle descendit l'échelle menant aux cabines.

Elle s'inquiétait toujours pour Rohan, même si elle espérait que les paroles de son père le délivreraient d'une partie de son sentiment de culpabilité. Peut-être que demain, après une bonne nuit de sommeil, il ne serait plus aussi opiniâtrement refermé sur lui-même.

A peine avait-elle fait quelques pas dans le couloir étroit qu'une imposante silhouette lui bloqua le passage. Rohan l'attendait. Un trouble immédiat naquit au plus profond d'elle-même, mais elle hésita devant l'intensité fiévreuse de son regard.

— Je... Je te croyais couché.

— Impossible de dormir.

Elle n'eut pas besoin de lui demander pourquoi. Qui pourrait trouver le sommeil après une nuit comme celle-ci ? Elle s'arrêta devant lui, ne sachant que dire. Dans les yeux qu'il gardait fixés sur elle, elle lut quelque chose qui fit battre son cœur à coups redoublés.

— Qu'as-tu pensé de ce que mon père a dit ?

— Je n'ai pas envie de parler.

Il referma sa main sur la joue de Kate, et elle déglutit avec peine. Inutile de l'interroger sur ses intentions - la chaleur de son désir irradiait de tout son corps.

Elle retint son souffle lorsqu'il fit descendre sa main le long de son cou, glissa les doigts dans ses cheveux et se rapprocha d'elle tout en l'attirant à lui. Ses lèvres brûlantes s'emparèrent des siennes et elle frémit sous l'ardeur féroce de son baiser, prête à céder à la tentation.

— Je te veux, gronda-t-il d'une voix rauque.

Cette avance directe la fit revenir à elle.

— C'est une plaisanterie, je suppose, répliqua-t-elle avec un geste de retrait. Je ne suis plus ta créature !

— Tu m’as dit que tu m’aimais. Prouve-le, chuchota-t-il en prenant sa main pour la poser sur son bas-ventre.

Kate se mordit la lèvre, partagée entre la raison et la passion. Après avoir laissé sa paume s’attarder une seconde de trop sur son membre durci, elle laissa retomber sa main.

— Couche avec moi, lui ordonna-t-il dans un souffle, trop fier pour la supplier.

Dans ses yeux brillants, sur ses traits tendus, elle lut son désir et son désespoir. Une part d’elle-même restait en colère contre lui parce qu’il refusait toute possibilité d’amour. Mais cette part eut beau protester, Kate rendit les armes. S’il ne l’aimait pas, elle, en revanche, était perdue. A défaut de conquérir son cœur, elle pouvait au moins satisfaire son désir. Il en avait besoin cette nuit.

Lentement, elle passa sa main sous sa chemise ouverte, sur sa peau nue, et perçut les battements tumultueux de son cœur. Il ferma les yeux, savourant sa caresse. Quand elle fit descendre ses doigts sur son ventre, il laissa échapper un grognement étouffé. Puis il agrippa son bras pour l’entraîner dans sa cabine.

Elle songea de nouveau à refuser au moment où il referma la porte. Mais son regard l’en dissuada. Il la voulait, il la prendrait, et elle souhaitait de tout son cœur lui céder.

Sapristi, n’avait-elle donc aucune fierté ? Elle était mouillée avant même qu’il relève doucement son menton pour s’emparer de sa bouche.

Une seconde plus tard, elle était dans ses bras, plaquée au mur, et ils s’embrassaient furieusement. Kate enfonça les doigts dans ses cheveux lorsqu’il délaissa sa bouche pour suivre la courbe de son cou, tandis que ses mains travaillaient fiévreusement à ouvrir le corsage de sa robe. Avec un gémissement animal, il referma alors ses lèvres sur un de ses seins, lui arrachant un plaisir si intense qu’elle dut se mordre le petit doigt pour ne pas crier.

Rohan tremblait quand il se redressa pour libérer son membre rigide. Elle en effleura la longueur soyeuse du bout des doigts mais, trop éperdu de désir, il releva ses jupes et, dès qu’elle l’eut enlacé de ses bras et de ses jambes, il la pénétra.

Le cri de soulagement qu’il ne put retenir lorsqu’il s’enfonça en elle jusqu’à la garde la transporta. Quel pouvoir enivrant elle possédait sur lui ! Peut-être parviendrait-il à la corrompre suffisamment pour qu’elle se contente de son or et de son corps, et renonce à son amour...

Il l’empala de ses coups de boutoir de plus en plus puissants et rapides, jusqu’au moment où elle gémit quand il alla trop loin. Aussitôt, il ralentit le rythme tout en se retirant légèrement, de manière qu’elle puisse poser le pied sur le rebord de la couchette.

Elle frémit, partagée entre le plaisir et la douleur.

— C’est mieux ?

Kate hocha la tête, les yeux clos, inconsciente de tout ce qui n’était pas lui.

— Kate... je suis désolé, chuchota-t-il.

Tout d'abord, elle crut qu'il s'excusait pour l'inconfort momentané. Mais il recommença à lui faire l'amour et ses baisers se firent plus poignants.

— Je suis tellement désolé, Kate, balbutia-t-il avec désespoir. Pardonne-moi. Pour tout.

Je ne pouvais pas te laisser tranquille. Je ne le peux toujours pas. Je ne veux rien d'autre que te baiser, tout le temps.

Il ferma les paupières et s'immobilisa, toujours en elle.

— Aide-moi, Kate. Je suis en train de me noyer.

— Je le sais, répondit-elle en resserrant davantage ses bras autour de son torse. Je suis là.

Tout va bien.

— Non. La dernière chose que je souhaitais, c'était de te faire du mal. Je ne peux pas... Je suis maudit !

— Ce n'est pas vrai. Regarde-moi, mon amour, enchaina-t-elle en lui caressant la joue. Tu dois combattre cette noirceur. Ne désespère pas. Il y a de l'espoir pour toi.

— J'en doute.

— Tu doutes toujours, mais moi, j'y crois. C'est pour cela que tu as besoin de moi, que tu en sois conscient ou pas.

— Je commence à l'être.

— Regarde-moi, lui ordonna-t-elle doucement tout en rejetant sa tête contre le mur derrière elle.

Lentement, il obéit et plongea les yeux clans les siens.

— Continue de me regarder, Rohan, pendant que tu me fais l'amour. Je t'aime. Je t'aime à en perdre la raison.

Elle le sentit trembler d'émotion ; mais il était impératif qu'il sache qu'elle n'était pas une maîtresse quelconque. Cette fois, il était avec quelqu'un qui l'aimait plus que tout. Une femme qui s'était battue pour lui, qui mourrait pour lui s'il le fallait.

— Oui... l'encouragea-t-elle. Donne-moi tout, mon amour. Je peux le supporter. Je sais qui tu es.

Elle soutint son regard jusqu'à ce que celui-ci se voile sous la montée irréprouvable de la jouissance. Il l'étreignit à la briser, les yeux dans les siens, quand il répandit sa semence en elle. A son tour, Kate s'abandonna à l'extase avec éblouissement, émerveillée par la perfection de leur union.

Un peu plus tard, alors qu'ils reposaient contre le mur, encore haletants, Rohan plaqua la tête sur l'épaule de Kate, enfouissant son visage au creux de son cou comme si, l'espace d'un instant, il voulait se cacher du monde. Les bras refermés autour de lui, elle lui donna l'abri qu'il recherchait. Sans poser de

questions, et incapable d'émettre un quelconque conseil pour l'aider à supporter ses innombrables fardeaux. Tout ce qu'elle avait à lui offrir dans le silence, c'était son amour, même s'il prétendait ne pas en vouloir. Elle lui caressa les cheveux, le réconfortant du mieux qu'elle pouvait.

Quand il finit par relever la tête, il la regarda puis déposa le plus tendre des baisers sur ses lèvres. Elle prit son visage entre ses mains et l'embrassa à son tour. Après s'être retiré lentement de son corps, il l'aida à reprendre pied sur le sol.

Pendant qu'elle remettait de l'ordre dans sa tenue, il referma son pantalon, puis il l'attira de nouveau entre ses bras et, sans un mot, la serra longuement contre lui, perdu dans ses pensées. La tête contre sa poitrine, elle soupira de bonheur.

— Suis-je diabolique, Kate ? Finit-il par demander. C'est toi qui dois en décider. J'en suis incapable.

— Non, bien sûr que non. Tu n'es pas diabolique et tu n'es pas maudit. Mais je suppose que... J'ai néanmoins peur pour toi si tu persistes à ignorer ton cœur.

— Mon prétendu cœur, corrigea-t-il avec lassitude. Si tu veux le savoir, il est brisé par la noirceur de ce monde.

— Dans ce cas, laisse-moi le recoller.

— Dès mon enfance, j'ai été entraîné à combattre ce mal dont parle ton père. Mais il m'a infecté malgré moi.

— Je le sais.

— Tu crois ? dit-il, le regard sombre, en l'empêchant de l'embrasser de nouveau. Ce que tu as vu cette nuit n'a rien d'inhabituel pour moi.

— J'en ai bien conscience. Je ne suis pas naïve. Tu es un guerrier, Rohan. Comme l'étaient tes ancêtres. Tu as cela dans le sang. Je n'ai pas peur.

— Tu devrais. Je suis un tueur.

— Non. Si des hommes comme toi n'existaient pas, qui s'opposerait au mal ? De plus, je peux témoigner de ton sens de l'honneur.

— Tu me trouves encore honorable alors que je t'ai imposé un marché odieux dans le seul but de te séduire ?

— Rohan, ne dis pas de bêtises, répliqua-t-elle avec un petit rire moqueur. Je sais très bien que tu l'as fait pour me protéger. À présent... il faut que je m'en aille.

Dans la minuscule cabine, deux enjambées lui suffirent pour atteindre la porte.

— Kate...

Elle s'arrêta, mais ne se retourna pas. La main sur la poignée, elle attendit, toutes les fibres de son

corps tendues vers lui. Si seulement il lui disait qu'il l'aimait !

— Ces autres femmes... elles ne m'ont jamais connu. Pas comme toi tu me connais.

Elle pivota avec un sourire contraint qui dissimulait sa déception. Il la fixait, la mine sombre. S'adurant d'être patiente, elle embrassa du regard ses yeux ardents, la cicatrice qui marquait son front et ses lèvres irrésistibles. Il se montrait si étonnamment doué pour certaines choses, et si lamentablement maladroit pour d'autres !

Mais elle devait persévérer. Ce n'était pas sa faute s'il était ainsi. On lui avait appris dès son plus jeune âge à tenir le monde à l'écart. Au moins, il faisait des efforts.

— Je suis heureuse que tu m'aies laissée voir qui tu étais réellement.

Il glissa les mains dans ses poches et haussa les épaules comme un écolier.

— Je n'arrive pas à croire que tu ne te sois pas enfuie.

— J'aurais peut-être du... Malheureusement, ajouta-t-elle avec un mince sourire, nous étions bloqués ensemble dans ce château. Et, avant de comprendre quoi que ce soit, j'avais découvert que tu n'étais pas si mauvais que cela. Bonne nuit, mon amour. J'espère que tu vas bien dormir, maintenant.

Ses dents brillèrent dans la pénombre quand il sourit.

— Comme un bébé.

Lorsqu'elle se retourna pour sortir, il fit glisser son index le long de son dos. Les frissons dangereux qui la parcoururent l'incitèrent presque à rester.

— Bonne nuit, mon cœur.

Elle lui jeta un regard brûlant par-dessus son épaule et, avec résolution, s'engagea dans le corridor. Ou son père l'attendait, les bras croisés, l'expression féroce.

Kate se figea sur place. Le sang reflua de son visage.

Elle balbutia quelque chose, mais il l'ignora.

— Warrington !

— Euh... oui, capitaine.

Rohan se tenait derrière elle, la chemise ouverte, ses longs cheveux aussi ébouriffés que les siens. Ce qu'ils venaient de faire n'aurait pu être plus évident.

— Comment osez-vous ? Gronda Gerald en le foudroyant du regard par-dessus la tête de Kate. Espèce de salaud !

Elle s'interposa aussitôt entre les deux hommes.

— Papa...

— Débaucher ma fille sous mon nez ? Vous devriez avoir honte, monsieur ! Je ne l'accepterai pas, vous m'entendez ?

— Papa, je t'en prie. Nous sommes tous les deux adultes.

— Tais-toi ! Rugit-il. Ta mère serait consternée de te voir déshonorée !

Elle tressaillit.

— Vous étiez censé la protéger, Warrington, pas en faire votre catin !

Les joues de Kate s'enflammèrent, mais Gerald ne la laissa pas intervenir.

— Votre père a ruiné mon existence, accusa-t-il en pointant un doigt menaçant en direction de Rohan. Vous ne ruinerez pas celle de ma fille ! Je me moque de votre rang comme d'une guigne. Vous l'épouserez, vous m'entendez ?

— Papa !

— Reste en dehors de ça, ma fille...

— C'est toi qui vas rester en dehors de ça ! hurla-t-elle.

Il la toisa, scandalisé, mais Kate ne se contenait plus.

— Laisse-le tranquille ! Je me suis très bien débrouillée sans père pendant toutes ces années, alors ne crois pas pouvoir faire irruption dans ma vie et me dire qui je dois épouser !

— Je savais bien que tu m'en voulais ! s'écria-t-il.

— Tu es parti et tu m'as oubliée !

— Ce n'est pas vrai !

— Ta vie a continué avec ta nouvelle famille. Eh bien, la mienne a continué aussi, lança-t-elle avec une colère plus mordante qu'elle n'en avait l'intention. Warrington est mon amant. Et alors ? Bienvenue dans le monde !

Son père parut frappé d'incrédulité devant ces mots cyniques - des mots empruntés à Rohan.

— Que lui avez-vous fait ? demanda-t-il en se tournant vers ce dernier.

— Je ne sais pas très bien, murmura Rohan, les yeux fixés sur elle.

— Oh, je vais me coucher ! déclara Kate en passant devant son père d'un pas résolu.

— Kate... peut-être que ton père a raison.

Elle s'arrêta et ferma les yeux. La résignation stoïque que trahissait la voix de Rohan lui serra le cœur. Lentement, elle pivota.

Quand elle vit son visage, l'espoir ténu qu'elle caressait s'amenuisa encore. Il affichait l'expression d'un homme qu'on vient de condamner à être pendu.

— Il vaudrait peut-être mieux que nous nous mariions, dit-il après avoir dégluti avec peine.

— Tu ne parles pas sérieusement, répliqua-t-elle avec une rage froide. C'est ça, ta demande en mariage ? Tu es d'accord, à présent, simplement parce qu'il te l'ordonne ?

Je sais très bien ce que tu ressens, figure-toi. Non merci... ! Pas comme ça ! Jamais !

— Kate...

— Non ! Tu m'entends ? Non, non et non !

Tremblante de fureur, elle s'éloigna à grands pas.

Mais, aveuglée par les larmes et n'ayant pas encore retrouvé le pied marin, elle se cogna à la paroi et décrocha accidentellement une des bouées de sauvetage.

Avec une exclamation exaspérée, elle la rattrapa.

— Kate... ne pars pas ainsi !

Comme Rohan esquissait un pas vers elle, elle lança la bouée dans sa direction.

— Ne m'approche pas ! Laissez-moi tranquille ! Tous les deux ! Je ne suis pas intéressée par votre charité, Votre Grâce ! Rappelez-vous hier !

Cet imbécile n'avait sûrement pas oublié qu'elle lui avait jeté son argent à la tête.

— Quant à toi, papa, tu as perdu le droit de choisir mon mari le jour où tu as demandé à Charley de me mentir sur ta mort. Alors, entretenez-vous si vous voulez. A mes yeux, vous ne valez pas mieux l'un que l'autre !

Avec un sanglot, elle courut jusqu'à sa cabine, laissant les deux hommes abasourdis.

CHAPITRE 19

— Que lui avez-vous fait ?

Alors qu'il se préparait à affronter la tombe de l'alchimiste, quelques jours plus tard, la question hantait toujours Rohan. Malheureusement, la réponse allait de soi. Il avait transformé son adorable petite sauvage de Darlmoor en une femme expérimentée.

Même s'il savait que son offre de mariage manquait de sentiments, il avait été stupéfait par la véhémence du refus de Kate. Elle ne lui adressait quasiment plus la parole, ce dont il ne pouvait la blâmer. Mais il ne savait pas quoi faire de lui-même lorsque Kate ne lui parlait pas. Si la vie sans elle avait ce goût-là, il n'en voulait pas.

La conclusion s'imposait donc : il devait se rendre dans cette tombe, trouver un moyen de briser la malédiction Kilburn, reconquérir Kate si elle n'avait pas perdu tout respect pour lui, et alors seulement, la faire sienne pour toujours.

En vue de la première étape de cette périlleuse entreprise, il s'arma d'un assortiment complet de couteaux et de pistolets, noua un foulard chaud autour de son cou, puis enfila le grand manteau en peau de phoque prêté par Gerald. Le reste du matériel, il le jeta dans un solide havresac.

Mais que prévoir pour affronter un sorcier mort et sa horde de démons ?

Rohan secoua la tête, atterré par la stupidité de telles pensées. Cela ne lui ressemblait pas du tout. S'il se laissait distraire par des peurs aussi irrationnelles, il craignait de commettre une erreur fatale. L'heure était presque venue de débarquer. Grâce à l'habileté de Fox et à l'importante voilure de sa frégate, ils avaient dépassé les Prométhéens deux jours auparavant. Mais leur avance n'était pas considérable, et il fallait agir vite.

Après avoir enfilé un épais bonnet de laine et des gants de cuir, il jeta le sac sur son épaule et monta sur le pont. Le vent cinglant l'obligea à relever sa capuche doublée de fourrure.

Kate se tenait en compagnie de son père près du bastingage. Elle aussi portait un long manteau en peau de phoque. Année de la longue-vue de Gerald, elle scrutait la mer.

Au moment où Rohan l'aperçut, un soulagement bienfaisant se répandit dans tout son corps. Il lui était éperdument reconnaissant d'être venue sur le pont pour assister à son départ. En même temps, comment allait-il trouver la force de lui dire au revoir ?

Mais s'ils voulaient être un jour réunis, il lui fallait passer par cette épreuve.

Tout en s'avançant vers elle dans l'obscurité glacée, il regarda les hautes falaises qui se

rapprochaient. Leurs pentes escarpées abritaient une foule d'oiseaux dont les cris formaient une clameur continue. Il n'y avait pas de pingouins à cette latitude, mais des milliers de macareux, de sternes, de mouettes et de cormorans.

Sur les eaux noires flottaient des morceaux de glace colonisés par des phoques. Kate eut un petit rire en observant leurs cabrioles aquatiques. Elle était gaie, ce que Rohan trouva étrange dans ces circonstances.

Il salua Gerald, enveloppé dans une peau d'ours. Remarquant que Kate portait ses bottes, il en déduisit qu'elle avait revêtu son vieil habit de laquais. Evidemment, il devait être plus chaud que la robe de satin à laquelle elle était condamnée. La pauvre n'avait toujours pas de garde-robe décente. Il soupira, en priant pour que le destin lui permette un jour de la gêter comme elle le méritait.

Elle dut l'entendre car, sans abaisser sa longue-vue, elle lui lança : — Quelle tristesse, Votre Grâce ! Moi qui croyais que vous trouviez amusant de défier la mort...

Accoudé au bastingage, Rohan se contenta d'abord de la regarder. Aussi longtemps qu'il vivrait, il ne s'habituerait pas à son humour impertinent. Au moins, elle lui adressait la parole, ce matin.

— C'est vrai. Merci de me le rappeler. Tu es bien matinale...

— Regarde, des baleines, dit-elle en lui proposant la longue-vue.

— Je me préoccupe plus du bateau des Prométhéens. Ou sont-ils ?

— Ils viennent juste d'apparaître à l'horizon, annonça Gerald.

— Dans ce cas, je ferais mieux d'y aller.

— Quand vous voudrez, Warrington. Le canot est prêt.

— Saviez-vous que les Orcades étaient une des étapes préférées des Vikings lors de leurs expéditions ? demanda Kate.

— Elle a encore lu l'almanach, ironisa son père.

Rohan ne put retenir un sourire tendre : — Notre petit bas-bleu...

— Voici votre repère, l'Anneau du Dragon, reprit Gerald en désignant à Rohan, au sommet du massif, un cercle de grandes pierres dressées. L'entrée de la grotte se trouve dans cette crique, sous la plus haute pierre. Vous voyez l'arche ?

Rohan acquiesça, les yeux fixés sur la falaise déchiquetée.

L'arche de pierre à sa base était très basse, à peine visible.

— Méfiez-vous, il y a des blocs de pierre qui se détachent; et, avec tous ces phoques, il doit y avoir des requins. Quand vous approcherez de l'entrée de la grotte, il n'y aura pas beaucoup de place pour vous glisser sous l'arche. Il vous faudra profiter du creux d'une vague. Sinon, vous serez renversé. Les

eaux sont plus calmes une fois dans la grotte, mais tenez vos lanternes prêtes car il y fait noir comme dans un four. Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit au sujet de la « Gueule du requin » ?

De nouveau, Rohan acquiesça.

— Bien. Une fois que vous serez à l'intérieur, je mettrai les voiles pour aller à la rencontre de ces bandits. Ce sera avec beaucoup de plaisir que je les pulvériserai !

Rohan avait toute confiance dans la capacité du capitaine à envoyer le navire prométhéen par le fond.

— Et votre maître d'équipage ? S'inquiéta-t-il.

— Des que j'aurai démâté leur bateau, j'enverrai mes hommes dans des chaloupes pour le récupérer.

— Ils ont capturé l'un de nos agents. Un homme qui s'appelle Drake. C'est celui qui protégeait Falkirk sur les quais. Vous l'avez vu ?

— Ouais.

— Si vos hommes pouvaient le prendre au moment où ils récupéreront Tewkes, je vous en serais reconnaissant.

— On le fait prisonnier ?

— Ce serait bien. Mais méfiez-vous... Il est tout aussi entraîné que moi à semer le trouble, précisa-t-il avec ironie. S'il m'arrivait quelque chose, envoyez un mot à mon majordome, Eldred. Il contactera les personnes appropriées, et elles viendront chercher Drake.

— Je ferai tout mon possible, mais je ne peux rien promettre.

Rohan hocha la tête. Le sort en était jeté. D'un côté, il aurait peut-être été préférable que Drake meure. Puisqu'il servait de bouclier humain à James Falkirk, il avait certainement changé de camp. Et, dans ce cas, il méritait d'être éliminé au même titre que leurs ennemis.

— Je n'en reviens pas d'être là, murmura Kate, les yeux fixés sur le paysage désolé. On a l'impression d'être au bout de la Terre.

Le cœur de Rohan se serra quand il la regarda. Le moment de la séparation était venu.

— Eh bien, tu voulais de l'aventure, non ?

— Tout à fait, murmura-t-elle en rendant sa longue-vue à son père. C'est la raison pour laquelle j'ai décidé d'aller avec toi.

— Quoi ?

— Je vais avec toi.

— Certainement pas ! s'écrièrent Rohan et Fox à l'unisson.

— Mais si, bien sûr, répliqua-t-elle en saisissant un sac à ses pieds pour le jeter sur son épaule. Je suis venue jusqu'ici, non ?

— Kate, tu n'iras pas là-dedans.

— Tu as besoin de moi, et nous le savons tous les deux, rétorqua-t-elle, butée.

— C'est hors de question ! Rugit son père. Ecoute-moi bien, jeune fille...-Cet endroit maudit m'a pris ta mère. Je ne veux pas te perdre toi aussi !

— Papa, je dois le faire. Tu ne peux pas m'en empêcher. La décision m'appartient.

— C'est de la folie ! s'exclama Gerald en pâlisant. Qu'essayes-tu de prouver ? Cela ne la ramènera pas !

— Je le sais mais, au moins, j'aurai quelques réponses. C'est la raison pour laquelle tu m'as fait éduquer comme un fils, tu te souviens ? Je suis capable de le faire, papa. Rohan, j'attendrai dans le canot.

— Tu restes ici ! décréta-t-il.

— Vous ne comprenez donc pas, tous les deux, que vous n'avez pas à diriger ma vie ?

s'écria-t-elle avec une brusque colère. Cet endroit a tué ma mère ! De plus, l'alchimiste est mon ancêtre, et je suis la seule à savoir déchiffrer les indices.

— Kate, je ne sais pas quelle sorte de maléfices je vais affronter dans la tombe. Je suis désolé mais, cette fois, je ne peux pas prendre la responsabilité de te protéger.

— Avec tout le respect que je te dois, c'est moi, en l'occurrence, qui te protégerai. Tu es un guerrier, Rohan, pas un érudit. J'ai étudié ce livre et j'ai décodé les indices. Sans moi, tu n'as pas une chance de t'en tirer.

— Il te suffit de me les donner.

— Non ! Je t'accompagne. Et maintenant, cesse de perdre du temps à discutaitiller avec moi. D'autant que les Prométhéens seront bientôt ici. Alors, partons !

Ce disant, elle pivota et se dirigea à grandes enjambées vers le canot.

Une fois de plus, Rohan et son père demeurèrent figés sur place, abasourdis.

— Elle est très déterminée, finit par marmonner Rohan.

— J'aimerais bien dire qu'elle tient de sa mère, mais j'ai peur qu'elle me ressemble un peu trop...

— Vous croyez ? Se moqua Rohan.

Gerald se tourna vers lui et le regarda avec gravité.

— Warrington, veillez à ce qu'il ne lui arrive rien.

— Promis.

— Soyez prudent, conclut Gerald en lui tendant la main.

Rohan la lui serra, puis prit congé d'un signe de tête. Même s'il considérait que c'était une mauvaise idée, il ne pouvait nier sa joie secrète. Il n'arrivait pas à croire qu'elle ail choisi de l'accompagner dans les griffes de la mort plutôt que de repartir avec son père.

Gerald le suivit jusqu'au canot, dans lequel Kate était déjà installée. Le capitaine se pencha pour la serrer rapidement entre ses bras, puis il l'embrassa sur le front.

— Que Dieu te garde, ma chérie.

— Ne t'inquiète pas. Nous nous en sortirons très bien tant que nous resterons ensemble.

El maintenant, ajouta-t-elle avec un sourire de pirate, va t'occuper de cette canonnade !

Des que Rohan se fut installé en face d'elle, Gerald fit signe à son équipage de descendre le canot à la mer. Dans un grincement de chaines, la frêle embarcation se rapprocha des eaux écumeuses. Kate s'accrocha lorsque les vagues les secouèrent d'un côté et de l'autre mais, déjà, Rohan ramait en direction de la grotte.

Une vague plus forte la fit pâlir.

— Tu as vu ça ? cria-t-elle soudain en pointant le doigt sur l'eau.

Rohan eut juste le temps d'apercevoir un aileron fendant l'écume avant de disparaître sous leur canot.

— Bon sang ! marmonna-t-il.

Me.me un assassin expérimenté s'inclinait devant le savoir-faire meurtrier d'un requin.

Kate ouvrit des yeux comme des soucoupes.

— Oh, mon Dieu, ne nous laisse pas chavirer !

— Ne t'inquiète pas, ils s'intéressent plus aux phoques qu'à nous, assura-t-il avec un peu plus de conviction qu'il n'en éprouvait.

Les constructeurs de la tombe avaient certainement choisi cet endroit en connaissance de cause. Les requins, gardiens silencieux glissant entre les vagues, décourageaient les visiteurs indésirables.

Ils étaient à présent tout près de l'arche de pierre, mais positionner le canot pour la franchir se révéla ardu. Les vagues se divisaient sur les rochers disposés à l'entrée de la grotte, provoquant des courants multiples. Et la naissance de l'aube rendait encore plus difficile l'évaluation du moment propice.

— Baisse-toile plus possible quand je te le dirai ! lui cria-t-il par-dessus le fracas des vagues. Dès

que nous serons à l'intérieur, ouvre une lanterne !

— D'accord.

— Accroche-toi !

Kate plonge son regard dans le sien et hocha la tête, avec une confiance qui lui donna l'impulsion dont il avait besoin pour viser le creux de la vague et peser de toutes ses forces sur les rames.

— Baisse-toi !

Tous les deux se recroquevillèrent alors que le bateau franchissait l'arche. Déjà, la vague suivante commençait à le soulever.

Le cœur de Rohan battait encore violemment lorsque Kate ouvrit les petits volets métalliques de la lanterne. Comme son père l'avait dit, l'eau était moins agitée à l'intérieur de la caverne. Quand le canot glissa jusqu'à un embarcadère en pente douce, ils échangèrent un regard où le soulagement se mêlait à l'appréhension.

— Eh bien, jusqu'ici ça va, dit-elle avec un entrain forcé.

— Kate ?

Rohan fixa les rames avec soin, puis lui adressa un sourire contraint.

— Je suis content que tu sois avec moi, admit-il.

— Je sais, répliqua-t-elle en souriant jusqu'aux oreilles. Alors, est-ce que c'était ça, l'épreuve que mon père appelait la Gueule du Requin ?

— Non. La voici, répondit-il en élevant sa lanterne pour qu'elle voie la gigantesque tête de requin sculptée dans le rocher.

— Oooh...

Dès qu'ils furent descendus du canot, Rohan s'approcha d'un grand manche en bois qui émergeait du sol.

— Ton père m'a expliqué grossièrement comment ça marche, dit-il tandis que Kate contemplait la statue, fascinée. Recule... Encore un peu...

Il attendit qu'elle se soit suffisamment éloignée pour repousser le manche du côté opposé. Aussitôt, un sourd grondement de pierres frottant les unes sur les autres emplit la caverne. Le mur à l'intérieur de la gueule du requin roula sur le côté, dévoilant un tunnel sombre de quelques mètres de long. A son extrémité, un autre portail de pierre s'était également ouvert. Mais, en s'ébranlant, le système avait activé les trois rangées de lames aiguisées qui figuraient les dents du requin.

Rohan s'approcha pour examiner l'épreuve qui l'attendait. Selon Gerald, il y avait juste assez de place entre chaque rangée de lames pour recouvrer son équilibre avant de franchir la suivante. Le premier

rang de « dents » était animé d'un mouvement vertical, le second rang d'un mouvement horizontal; quant au troisième, certainement le pire, il était constitué de deux grandes lames circulaires si bien ajustées dans le passage qu'on ne pouvait les contourner. Il lui faudrait plonger entre les deux.

— Dis-moi que ce n'est pas ce qui a tué ma mère !

— Non. Ils avaient réussi à pénétrer dans la salle suivante, mais pas plus loin.

Il était obligé de crier pour couvrir les grincements métalliques de cet horrible mais ingénieux système. Même après toutes ces années, les poids et les rouages invisibles fonctionnaient encore à la perfection.

— Je vais passer le premier et arrêter le système. Il y a un second manche, de l'autre côté du tunnel, qui fait rentrer les lames. Alors, tu pourras passer à ton tour. Mais il faudra faire vite, car tu n'auras que trente secondes avant que les portes se referment. Tu as compris ?

Elle acquiesça en silence.

Rohan posa son sac, puis se débarrassa de son manteau et de son foulard. Il reporta ensuite son regard sur la machine infernale et étudia pendant un moment les déplacements des différentes lames.

— Quel accueil ! murmura Kate en prenant sa main. Sois très prudent.

— Ne t'inquiète pas.

Il porta sa main à ses lèvres pour l'embrasser, malgré son gant épais, puis lui adressa un sourire rassurant. Il n'avait pas l'intention de se faire tuer aujourd'hui.

D'autant que si quelque chose lui arrivait, Kate n'aurait pas assez de force pour ramer sur ces eaux traîtresses et rejoindre le navire de son père.

— Ne touche à rien, lui recommanda-t-il. Simplement, éclaire-moi pour que je voie ce que je fais.

Aussitôt, elle éleva les deux lanternes le plus haut qu'elle put. Rohan observa encore quelques instants le rythme de déplacement des dents. Comme pour l'entrée dans la grotte, il s'agissait de choisir le bon moment.

Il prit une profonde inspiration, se frotta les mains l'une contre l'autre et, d'un bond, franchit la première rangée de lames au moment où elles s'ouvraient le plus largement. Il dut bander toutes ses forces pour éviter d'être entraîné vers la seconde rangée de dents qui, à moins d'un pied, s'activaient de droite à gauche simultanément.

Cet obstacle était plus facile. Une fois de plus, il attendit le bon moment et sauta. Les lames se refermèrent avec un claquement métallique derrière lui.

— Ça va ? cria Kate d'une voix affolée.

— Très bien !

Sauf qu'au dernier obstacle, il pouvait perdre une jambe... voire pire !

Tout en reprenant son souffle, il surveilla les lames qui tournaient, telles des roues dentelées, au niveau de sa poitrine et de ses genoux. Il lui faudrait user de toutes ses facultés physiques pour plonger entre elles sans se faire déchiqueter.

— Ça se présente comment ? demanda Kate.

— On ne peut mieux !

Avec une prière silencieuse, il s'accroupit. Les battements de son cœur s'accéléchèrent au fur et à mesure que le temps paraissait s'étirer. Puis, d'une brusque détente des jambes, il s'élança, bras tendus devant lui, le corps légèrement arqué pour passer entre les lames, dont il sentit le souffle sur son visage. Il amortit sa chute sur ses mains et roula doucement.

— Rohan ?

— Je suis passé !

— Bravo ! S'exclamat-elle alors qu'il se relevait, haletant.

Dès qu'il eut repéré le deuxième manche, il le repoussa.

Aussitôt, les lames s'arrêtèrent et se retirèrent dans leur logement.

— Vite, Kate ! Tu as trente secondes !

Elle s'élança, entravée dans sa course par le manteau de Rohan et les autres affaires qu'il avait laissées. Dieu merci, elle réussit à franchir l'obstacle avant que les grandes portes de pierre se referment.

Ils échangèrent un regard de soulagement tandis que Rohan remettait son manteau.

— Prêt ? lui dit-elle avant de le précéder dans le tunnel.

Mais elle s'immobilisa au bout de quelques mètres en regardant vers la droite.

— Il y a de la lumière qui vient de là. Le jour a dû se lever. Qu'est-ce qu'il y a là-bas... un miroir ?

— Ferme ta lanterne un instant.

Quand il l'eut imitée, ils virent mieux le mince rai de soleil qui descendait à la verticale d'une ouverture dans la paroi rocheuse. Un grand miroir concave, monté sur pied, le recueillait et le renvoyait vers une petite chute d'eau.

— Attends... Cela me rappelle l'un des indices donnés dans le Journal. Je crois que nous devons la traverser.

Il lui jeta un regard incertain, mais tous deux suivirent néanmoins le rayon de lumière vers la cascade. Ayant relevé leur capuche, ils franchirent le mince rideau d'eau glacée et se retrouvèrent dans une petite

cavité de pierre. Elle n'avait rien de remarquable, à l'exception d'une plaque de cuivre sertie dans le mur et ornée d'un cadran en son centre.

Il était entouré de lettres de l'alphabet grec.

— C'est une espèce de serrure à combinaison, dit Rohan.

— Je rêve ou le sol est incliné ? murmura Kate, les yeux fixés sur les pierres entassées à l'extrémité de la déclivité.

— Il est incliné, confirma Rohan.

Elle se figea brusquement.

— C'est ici que ma mère est morte. Ces pierres...

— Je suis désolé, dit-il avant de désigner le plafond au-dessus de la plaque. D'après ton père, si tu entres la mauvaise réponse sur le cadran, une trappe s'ouvre et te déverse un tas de pierres sur la tête. Suffisamment pour te tuer.

Kate contempla l'amoncellement de pierres qui avaient ôté la vie à sa mère. Le visage durci par la colère, elle baissa la tête.

— Dans ce cas, mieux vaut que je ne fasse pas d'erreur.

Elle prit le Journal de l'alchimiste dans son sac à dos et l'ouvrit. Tout en cherchant la page, elle murmura :

— Comment mon père et ses hommes sont-ils sortis d'ici, s'ils ont dû transporter le corps de ma mère ?

— Il m'a dit qu'ils avaient utilisé des cordes et des poulies du bateau, et qu'ils étaient sortis par cette ouverture d'où tombait la lumière. Mais elle est extrêmement étroite, et son approche est encore plus difficile que celle de la grotte.

— Je vois, dit-elle en déglutissant avec peine. Ça y est, j'y suis : « Une fois franchie la chute argentée, prononce ton serment dans l'eau miré. »

— Mmm... La chute argentée, ce doit être la cascade, fit Rohan. Mais « dans l'eau miré » ?

— Le serment, c'est sûrement celui des Prométhéens... « Je ne servirai point. » Non serviam. Mais nous n'avons que des lettres grecques sur ce cadran, donc, traduit en grec, ça donnerait...

— Attends ! « Dans l'eau miré »... C'est en miroir, donc...

— A l'envers, conclut-elle en même temps que lui. Allons-y.

Kate enleva le gant de sa main droite et leva celle-ci vers le cadran.

— Tu... euh... Tu te débrouilles bien en grec, n'est-ce pas ? S'inquiéta-t-il.

Elle lui décocha un coup d'œil ironique.

— Fais-moi confiance.

Retenant son souffle, il la regarda déplacer le cadran entre les lettres grecques tout en marmottant entre ses dents. Il guettait le moindre bruit qui trahirait un éboulement imminent au-dessus de leurs têtes, prêt à bondir pour écarter Kate.

— J'y suis presque... Tttêta, nu, epsilon...

— Que va-t-il se passer, à ton avis ?

— Nous n'allons pas tarder à le savoir. Voilà... delta.

Elle venait de tourner le cadran vers la dernière lettre lorsqu'un formidable écho retentit, les faisant reculer précipitamment.

Tout l'intérieur de la montagne résonnait d'un grondement mécanique semblable à celui des dents de requin, mais beaucoup plus fort, au point que Rohan le sentait se réverbérer dans sa poitrine.

— Oh... chuchota Kate quand le solide mur de pierre se sépara devant eux, révélant un large passage.

Un souffle d'air fétide monta du trou noir qui s'ouvrait au-delà, alors que le bruit devenait de plus en plus audible.

— Mais qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? s'écria Kate.

— Je l'ignore. Allons voir, dit Rohan en l'entourant d'un bras protecteur.

Il ne distingua d'abord que des marches creusées dans la pierre ; mais il eut l'impression d'un vaste espace, d'une hauteur telle qu'elle réduirait presque à néant la faible lueur de leurs lanternes.

A peine s'étaient-ils aventurés sur les premières marches que le mur se referma derrière eux. Dans l'obscurité de la tombe de l'alchimiste, le bruit infernal continuait, semblable à celui de la roue gigantesque d'un moulin à eau.

— J'étouffe, là-dedans ! s'exclama Kate. C'est quoi, cette odeur âcre ?

— De la térébenthine, peut-être ? Du pétrole ?

— J'aimerais bien voir ce que nous faisons...

— Reste ici une seconde, dit-il après avoir élevé sa lanterne, ce qui lui permit de distinguer dans l'obscurité quelques hautes statues. Je crois que j'ai compris...

Il s'avança vers un muret, pas plus haut que sa taille, au sommet duquel était creusé un petit canal rempli d'un liquide épais. Rohan trempa un doigt dedans. Il avait une texture visqueuse.

— C'est bien ce que je pensais. J'ai besoin d'un morceau de papier. Il y a une page du livre que tu peux sacrifier ?

— Du livre ? Certainement pas ! Tiens, ça fait partie de mes notes. C'est pour quoi faire ?

— Tu vas voir.

Il roula rapidement le morceau de papier sur lui-même et, ayant ouvert sa lanterne, il en présenta l'extrémité à la flamme. Quand il se fut enflammé, il le jeta dans la rigole.

Aussitôt, le pétrole s'embrasa. Les flammes se propagèrent le long du mur, formant un quadrilatère autour de la vaste salle, avant d'enflammer une énorme torche. Celle-ci se trouvait au sommet d'une arche formée de deux grandes statues de marbre noir : un Prométhée géant, aux traits démoniaques, tendait la torche à un homme plus petit, mais néanmoins herculéen.

Kate et Rohan s'avancèrent lentement dans la grande salle.

— Je crois que nous avons trouvé le Hall de Feu, murmura-t-elle. Il est mentionné dans le Journal. Sapristi, regarde ce butin ! O'Banyon avait raison.

Les trésors qui s'amoncelaient dans la caverne, à présent brillamment illuminée, étincelaient de mille feux : montagnes d'or, coffres débordant d'anciennes pièces de monnaie et de bijoux, couronnes, sceptres, vêtements brodés d'or et d'argent, statues. Il y avait même un trône, et un char qui semblait remonter au temps d'Alexandre le Grand.

— Surtout, ne touche à rien, lui dit Rohan. Je suis sûr qu'il y a un piège quelque part.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Kate en désignant la source du bruit mécanique. Une espèce d'horloge astronomique géante ?

— La Roue du Temps, expliqua Rohan d'un ton sinistre. Comme celle qui figure dans le symbole de la Marque des Initiés.

— Que devons-nous en faire ?

— Je ne sais pas. Viens, approchons-nous.

La Roue était recouverte d'un coffrage métallique sur lequel étaient gravés des chiffres romains, des symboles astrologiques, les phases de la Lune et d'autres signes plus étranges.

En voyant la passerelle étroite suspendue au-dessus, Rohan comprit en quoi consistait l'épreuve.

— A mon avis, nous devons attraper l'aiguille et nous laisser transporter jusqu'à ce petit pont, là-haut.

— Mais si on la lâche, on tombe dans les flammes !

— Plus dangereux encore, à mon avis, ces engrenages géants, sur le côté...

— Je me demande à quoi ils servent, dit Kate en les observant attentivement. En fait, si on lâche trop tôt la barre, on est rôti, et si on la lâche trop tard, on est réduit en chair à pâté.

— Je crois que tu as raison.

— Quant à cette passerelle, elle ne me dit rien de bon. Non seulement elle est étroite et suspendue dans les airs, mais je ne lui vois aucun garde-fou...

— Je vais y aller le premier. Peut-être que là-haut, il y a un moyen d'arrêter ce truc, comme tout à l'heure.

— Mais si tu l'arrêtes, je resterai coincée en bas. Je peux y arriver, Rohan. Tu n'as pas besoin d'être aussi maladivement protecteur envers moi, tu sais...

— N'as-tu donc pas remarqué que ces temps-ci, te protéger est ma seule raison de vivre ?

Pour moi, tu comptes plus que tout au monde, quoi que tu en penses.

— Vas-y, dit-elle avec un sourire incertain. Tout ira bien pour moi.

Il jeta un coup d'œil au plan incliné, flanqué de chaque côté de bassins enflammés, qui conduisait à la Roue.

— D'accord, finit-il par dire.

Mais il éprouvait les plus grandes difficultés à la laisser seule dans cet endroit.

— Allez, va, impressionne-moi, le taquina-t-elle, consciente de son hésitation.

Il surveilla l'avancée de la grosse aiguille puis, bandant ses forces, s'élança sur le plan incliné et, d'un bond, s'accrocha à la barre. Au moment précis où il arrivait à la hauteur de la passerelle, il la relâcha. L'aiguille continua sa course tandis qu'il roulait sur le pont étroit, d'autant plus instable qu'un fort courant d'air le faisait osciller.

Il souffla longuement pour recouvrer son sang-froid : il était perché au bord d'un immense puits apparemment sans fond. Il aperçut fugitivement quelques formes étranges dans l'obscurité, mais reporta aussitôt les yeux vers Kate. Il avait hâte de la voir à côté de lui.

— Bravo ! lui cria-t-elle d'une voix un peu tremblante.

— Rejoins-moi. Je commence à me sentir un peu seul !

— J'arrive !

Elle remit le Journal dans son havresac, puis attacha sa lanterne à celui-ci.

— Tu vas y arriver, Kate, l'encouragea-t-il, le cœur battant.

Il s'accroupit, prêt à l'attraper au moment où elle passerait à sa portée.

— Tiens bon ! lui cria-t-il dès qu'elle se fut accrochée à l'aiguille. Ne regarde pas en bas !

Attends encore un peu... encore... Lâche, je te tiens !

Elle sauta sur la passerelle avec un petit cri. Il la guida de sa main droite, puis se jeta de tout son poids sur elle pour l'empêcher de basculer de l'autre côté.

Il ne put cependant pas sauver la lanterne. Elle se détacha du sac et tomba en tournoyant dans le gouffre. Tous les deux suivirent des yeux la lueur minuscule jusqu'à ce qu'elle disparaisse.

— Merci, balbutia Kate, haletante. Oh... c'est à ça que servent les autres engrenages !

ajouta-t-elle en regardant derrière lui.

Il se retourna. Malgré son mépris pour les Prométhéens, il fut impressionné. Une monumentale horloge planétaire évoluait dans le large puits. Les planètes et leurs satellites, montés sur des bras métalliques, tournaient rapidement autour d'une réplique du Soleil. Par de minuscules ouvertures dans la montagne s'infiltraient des rais de lumière qui permettaient de mieux distinguer l'ensemble.

Des lambeaux de fine gaze noire, semblables à des bannières en décomposition, pendaient de la voûte et oscillaient doucement. De l'autre côté du gouffre, à l'extrémité de la caverne, se dressait la réplique d'une pyramide égyptienne, de la taille d'un bâtiment de deux étages.

Rohan la fixa, gagné par une incrédulité grandissante.

— Qu'y a-t-il ? S'étonna Kate.

Sans détourner le regard, Rohan secoua la tête.

— C'est... entièrement mécanique. Ce ne sont que des automates sophistiqués. Il n'y a rien de surnaturel dans... dans tout ça ! s'écria-t-il avec une brusque colère.

— Je le sais, répondit doucement Kate, déconcertée.

Il restait abasourdi devant la vérité qu'il venait de découvrir dans la tombe de l'alchimiste: les fantômes et les démons qu'il craignait n'existaient pas; son esprit superstitieux les avait simplement inventés pour donner une forme à son sentiment de culpabilité. Déjà, les révélations de Gerald au sujet des enfants prométhéens avaient commencé à ébranler ses certitudes.

— Tu avais raison, reconnut-il. Ce n'était qu'une excuse... Il n'y a rien de vrai dans la malédiction Kilburn. Je me suis caché derrière elle. Parce que, continua-t-il après avoir dégluti avec peine, je ne pensais pas que quiconque pourrait un jour m'aimer vraiment.

— Eh bien, tu te trompais.

Lorsqu'il se tourna vers elle, éperdu, elle posa une main sur son bras et lui sourit avec tendresse.

— Je me sens tellement bête ! murmura-t-il en passant la main dans ses cheveux. Toi, tu as vu clair dès le début.

— Ne t'inquiète pas de cela maintenant... Essayons de trouver un moyen de traverser, d'accord ?

S'il avait nourri le moindre doute, il aurait eu la preuve, à ce moment-là, que l'amour de Kate était réel. Elle n'aurait pas dû être là, à risquer sa vie pour lui ; mais elle était restée à son côté, sachant que sa présence l'obligerait à agir malgré les craintes de son esprit superstitieux. Ce qu'elle devinait de lui se révélait exact, mais ce n'est pas pour autant qu'elle triomphait. Elle attendait, prête à lui faire confiance, comme toujours; et, comme toujours, disposée à le considérer comme un héros et non comme « la Bête ». Face à elle, il se sentit plein d'humilité. De toute son âme, il aurait voulu lui montrer qu'il pouvait être digne de son amour.

Après l'avoir embrassée sur le front, il finit par se redresser.

— Ne bouge pas, lui conseilla-t-il avant de s'avancer avec précaution vers l'extrémité de la passerelle.

Il y trouva un coffre plein de crochets et de solides cordes de chanvre. Il eut tout fait de confectionner un grappin et, avisant une longue barre courant au-dessus du système solaire, il rejeta le bras en arrière et lança la corde de toutes ses forces. Elle s'enroula deux fois autour de la barre et se bloqua. Ayant évalué la longueur de corde dont ils auraient besoin, il noua l'autre extrémité en une boucle dans laquelle il passa le pied. Puis il tendit la main à Kate.

— Il faut viser le bon moment pour ne pas entrer en collision avec l'une des planètes.

Passe ton pied dans la boucle par-dessus le mien et accroche-toi bien à la corde. Ne l'inquiète pas, je ne le lâcherai pas.

Elle pâlit en regardant le trou vertigineux devant eux, mais elle obéit. La tenant serrée contre lui, les mains refermées sur la corde, Rohan surveilla les évolutions des planètes.

— Maintenant !

Kate poussa un cri aigu quand ils s'élancèrent dans le vide, filant entre Mars et Vénus, les cheveux et les vêtements s'envolant sous l'effet de la course. Les mâchoires serrées, Rohan gardait les yeux rivés sur leur point de chute. Une fraction de seconde plus tard, ils roulaient sur le sol à la base de la pyramide.

— Waouh ! Ça va ? demanda-t-il aussitôt à Kate.

— Je suis encore vivante ? marmonna-t-elle, le visage enfoui dans la fourrure de sa manche.

— Tu as intérêt à l'être, dit-il en la tirant sur ses pieds.

— Oh la la... je suis si étourdie que mes jambes tremblent. Laisse-moi m'asseoir une seconde.

Tout en vacillant, elle alla s'asseoir sur le premier niveau de la pyramide, comme sur un banc. Mais dès qu'elle eut posé son poids dessus, toute la rangée de blocs de pierre culbuta, et elle se retrouva par terre.

— Merci pour l'hospitalité ! s'écria-t-elle avec indignation en se relevant.

— Je suppose que cette construction n'est pas aussi solide qu'elle en a l'air. Regarde... la rangée sur laquelle tu t'es assise n'est pas revenue en place. Curieux...

— A ton avis, nous sommes censés grimper jusqu'au sommet ?

— Oui, et descendre ensuite à l'intérieur. Il y a une ouverture en haut. Tu as remarqué que tous les blocs étaient numérotés ?

— Oui. Il doit y avoir un genre de schéma ou de séquence de nombres marquant le chemin jusqu'au sommet.

— J'ai plutôt l'impression qu'ils sont disposés au hasard...

Ils passèrent un moment à marcher autour de la pyramide en essayant de trouver une logique dans la disposition des nombres.

— Arrives-tu à voir s'il y en a un sur la pierre défaite ? Finit par demander Kate.

Rohan plissa les yeux. Cette pierre, séparée du reste de la pyramide, était suspendue au-dessus.

— Elle porte le chiffre 1.

— Hmm... Et le rang tout en haut, est-ce qu'il comporte un 1 ?

— Oui.

— Et sur le second rang, est-ce que tu vois un 2 ?

— Oui, et il y a un 3 sur le troisième rang. Mais je pense que ça doit être un peu plus compliqué qu'une simple suite...

— Bien sûr. S'il y a un 5 sur le quatrième rang, je crois que j'ai compris la logique.

— Il est là-bas, acquiesça-t-il après avoir parcouru toute la rangée des yeux. Est-ce que c'est une énigme de ton vieil ami Alcuin ?

— Non, de Fibonacci. Il y a treize niveaux, le I est au sommet, ce qui signifie que nous allons encore à rebours.

Impressionné, Rohan l'observa tandis qu'elle marmonnait entre ses dents tout en comptant sur ses doigts.

— 377 ! Cherche ce nombre sur le premier niveau...

Rohan longea la base de la pyramide et, à sa grande surprise, le trouva.

— Il est là !

— Tu peux essayer de monter dessus ?

Avec précaution, il grimpa sur le bloc de pierre.

— Solide ! Et ensuite ?

— Sur le second rang, cherche... 233. Et ensuite, sur le troisième, 144 !

— Tu devrais venir avec moi. Quelques-unes de ces pierres sont assez distantes les unes des autres.

Dès qu'elle l'eut rejoint, ils escaladèrent les niveaux successifs, passant de 89 à 55, puis à 34, au prix de quelques contorsions pour éviter de déclencher le mécanisme.

Alors qu'ils étaient sur le 21, ils s'immobilisèrent en entendant comme un lointain coup de tonnerre qui, en se réverbérant clans la montagne creuse, fit tomber sur eux une fine poussière. Ils se regardèrent, perplexes.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Kate.

— Un coup de canon, finit par dire Rohan, la mine grave.

— Papa attaque le bateau des Prométhéens !

— Oui, il a dit qu'il allait le couler.

— Dans ce cas, terminons notre part, déclara Kate avec détermination.

— Nous en sommes a à la moitié. Quel est le nombre suivant ? Ça devrait être 13, non ?

Il est là-bas. C'est un grand pas... attention...

Ce fut accompagnés de l'écho de la canonnade qu'ils parvinrent au sommet de la pyramide. Il leur fallut alors se laisser glisser le long d'un poteau pour atteindre le fond de la pyramide, où ils ne trouvèrent qu'une fine couche de sable et quatre ouvertures voûtées, une dans chaque mur. Elles se prolongeaient toutes les quatre par un étroit passage obscur.

— Plutôt sinistre, fit remarquer Kate.

— Apparemment, il nous faut choisir un chemin.

— Mais sur quoi fonder notre choix ? Ils sont tous identiques.

— Oui, et sans doute identiquement dangereux, je suppose...

— J'ai une idée. As-tu une boussole ?

— Bien sûr, répondit-il avant de fouiller dans son sac à dos.

— Nous savons déjà qu'ils ont utilisé les différents éléments pour concevoir les épreuves, dit Kate en ouvrant la boussole. Or, les quatre points cardinaux correspondent chez les anciens aux quatre éléments. Nous sommes déjà passés à travers l'eau - la cascade -, le feu - le Hall de Feu - puis nous avons dû voler

dans les airs. Il ne reste donc plus que la terre comme élément. Laquelle correspond au nord. Donc... ce couloir !

— Tu es vraiment étonnante, dit-il en la regardant avec admiration.

— peut-être est-ce simplement mon sang prométhéen, répliqua-t-elle, ironique, avant de lui rendre la boussole.

— Mieux vaut que tu me laisses y aller d'abord, suggéra Rohan en se dirigeant vers le tunnel nord. Je vais m'assurer qu'il n'y a pas de danger, puis je reviendrai te chercher.

— Non, s'il te plaît.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? S'enquit-il en se retournant.

— Je ne crois pas que nous devrions nous séparer. Qu'arrivera-t-il s'il se passe quelque chose et que nous sommes loin l'un de l'autre ? A mon avis, nous mettons plus de chances de notre côté si nous restons ensemble.

Il plongea son regard dans le sien, submergé par la tendresse, puis il hocha la tête à contrecœur.

— Bien sûr. Mais reste tout près de moi.

Elle le rejoignit avec un sourire reconnaissant et ils s'engagèrent dans le couloir obscur, munis de leur unique lanterne. Le passage était sinueux, et descendait un peu avant de remonter suivant une forte pente. Après une longue ascension, le tunnel commença à s'élargir. Elevant la lanterne, Rohan distingua une espèce de vestibule carré précédant une grande porte en fer. A côté de celle-ci se trouvait une plaque de cuivre avec un cadran semblable à celui de tout à l'heure.

— Comme je suis contente d'être sortie de ce tunnel ! J'ai l'impression que nous avons une autre énigme à résoudre...

— Attention !

Il avança le bras pour empêcher Kate d'entrer dans le vestibule avant qu'il n'ait examiné les lieux.

Trop tard.

A peine eut-elle posé le pied sur le seuil qu'un bruit d'engrenages lui confirma qu'elle venait de déclencher un autre mécanisme.

— Désolée !

En levant les yeux, Rohan vit que le plafond commençait à descendre lentement, il était couvert de longues piques.

— Kate !

A sa grande horreur, au lieu de reculer, elle fonça devant lui pour atteindre la plaque de cuivre.

— Nous devons ouvrir cette porte ! J'ai l'indice dans le livre. Viens, Rohan !

— Bon Dieu !

Il bondit avec l'intention de la faire sortir. Le plafond était à douze pieds environ au-dessus d'eux, et continuait de descendre inexorablement pendant que Kate feuilletait le livre avec fébrilité.

— Oh, sapristi ! Où donc est-il ?

— Kate ! Sors d'ici !

Il se glissa entre deux pointes et leva les bras au-dessus de sa tête. Quand le plafond toucha ses mains, il banda tous ses muscles pour ralentir sa progression.

— J'y suis ! Ecoute : « De la sagesse, de la richesse et du pouvoir, il possédait la part du lion ; mais il a tout perdu en la perdant, et s'est abîmé dans le désespoir. »

— Kate !

— La femme de l'alchimiste ! Celle que ton ancêtre, lord Kilburn, a tuée par accident alors qu'il visait Valerian ! Quel était son prénom ?

— Son prénom ? répéta Rohan, qui luttait contre l'énorme poids de toutes ses forces. Je n'en ai aucune idée !

— C'est le nœud de ton histoire familiale, tu dois le savoir. Essaie de t'en souvenir !

— Oh, bon sang, qu'est-ce que c'était... Elle s'appelait... euh...

— Vite !

— Mary... non, Maria. Non, c'était plus long que ça. Margaret !

Kate commença immédiatement à former les lettres sur le cadran. Elle était maintenant obligée de se contorsionner pour éviter le plafond qui menaçait de les écraser.

— Kate, sors d'ici ! Immédiatement ! Je ne vais plus pouvoir tenir longtemps !

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, elle s'aperçut qu'il bandait toutes ses forces pour ralentir l'impitoyable mécanisme. Ses bras tremblaient, les veines saillaient sur son cou.

— Sors... je t'en prie, balbutia-t-il.

— Mais toi, tu ne pourras pas, murmura-t-elle, hagarde.

— Je t'en supplie, Kate... si tu tiens un peu à moi, sauve-toi.

— Et tu prétends n'être pas fait pour aimer...

Elle pivota, décidée à compléter le code ou à mourir avec lui. Rohan tomba sur un genou, tel Atlas

portant le monde sur ses épaules, pour grappiller quelques précieuses secondes. D'une main fébrile, Kate frappa les dernières lettres de la combinaison : R... E...

T. Les piques s'arrêtèrent brusquement tandis qu'au même moment, la porte de fer s'écartait, découvrant l'ultime sanctuaire de la tombe de l'alchimiste. Saisi d'un vertige, Rohan laissa retomber ses bras tétanisés.

— La prochaine fois, attends-moi, haleta-il.

— Promis. Je suis désolée.

Dans un grincement de poulies et d'engrenages, les piques commencèrent à remonter.

Rohan se redressa.

— Regarde, nous l'avons trouvée ! reprit-elle. Nous avons trouvé la sépulture de Valerian!

Après avoir expiré longuement, il la rejoignit sur le seuil de la chambre funéraire.

Au centre d'une salle étroite et basse de plafond, un sarcophage de pierre se dressait, légèrement surélevé. Le long des parois s'entassaient les curieux accoutrements du sorcier.

— Je ne vois aucun rouleau, dit Kate, sans toutefois s'aventurer dans la salle. Ça va ?

ajouta-t-elle en jetant à Rohan un regard circonspect.

Il émit un grognement affirmatif.

— Ne sois pas fâché contre moi ! Tu te montrais encore trop protecteur. De toute manière, nous ne pouvions pas faire demi-tour.

— Je ne suis pas fâché, protesta-t-il.

Ce n'était pas le fait qu'ils avaient échappé de peu à la mort qui le perturbait; les mots qu'elle avait prononcés quelques instants auparavant continuaient de résonner dans sa tête.

— Et tu prétends n'être pas fait pour aimer.

Il n'osait y croire, mais... peut-être l'était-il, finalement. A présent qu'il n'éprouvait plus de culpabilité d'avoir tué le père des enfants prométhéens, et que la malédiction Kilburn se révélait n'être qu'une farce, qu'est-ce qui pouvait le retenir ?

— Je peux y aller, s'il te plaît ? le supplia Kate. Il faut que je trouve ces rouleaux !

Non sans grommeler, il lui donna son accord après avoir observé la pièce un moment.

Passant devant lui, elle commença à fouiller dans les piles d'effets personnels de son ancêtre. Le nuage de poussière qui s'éleva la fit tousser.

— Je ne les vois pas, finit-elle par dire.

— Ils sont peut-être dans le cercueil, pour être préservés de l'humidité.

— Dans ce cas, ouvrons-le.

Rohan fit la grimace. Venant juste de renoncer à ses croyances superstitieuses, il appréhendait encore de déranger le sommeil d'un mort. Surtout, d'un sorcier mort.

Il s'approcha néanmoins du sarcophage après avoir pris une profonde inspiration. Les bras et les épaules encore endolories d'avoir lutté contre le plafond, il entreprit de déplacer le lourd couvercle de pierre. Kate se précipita à la rescousse.

Ils échangèrent un regard pour coordonner leurs efforts.

Tous deux savaient qu'ils auraient peut-être à se précipiter en arrière si une autre mauvaise surprise les attendait.

— Un, deux, trois...

Le lourd couvercle glissa le long du sarcophage et s'écrasa sur le sol.

— Qu'est-ce qu'on entend ? murmura Kate en jetant un coup d'œil autour d'elle.

La porte de la chambre funéraire venait de se refermer brutalement. Toute la pièce commença à trembler, et la petite estrade se mit à descendre dans le sol tandis qu'une poussière grossière, ressemblant à du sable, se déversait du plafond en une centaine de petites cascades.

— Ce n'est pas de bon augure, fit remarquer Kate, alors que Rohan se penchait sur le cercueil, le cœur battant.

Seul le squelette de Valerian subsistait, drapé dans les lambeaux de sa tenue de sorcier.

Entre ses doigts osseux, posés sur son torse, il serrait une grosse clé ouvragée.

— Rohan, le plafond s'effondre !

— Une seconde encore...

Avec une grimace de dégoût, il retira la clé des mains du squelette. Les rouleaux que Falkirk recherchait se trouvaient probablement dans le coffre ou la caisse qu'elle ouvrait.

— Il faut faire quelque chose, insista Kate, affolée. Comment allons-nous sortir d'ici ?

La terre tombait plus drue, à présent mêlée de pierres.

Apparemment, le piège final de ce labyrinthe diabolique consistait à enterrer avec l'alchimiste quiconque perturberait son repos éternel.

Ils allaient être ensevelis vivants !

— Là-bas ! s'écria Rohan en désignant une source de lumière en hauteur.

Il pouvait à peine distinguer Kate à travers les nuages de poussière. Après avoir glissé la clé dans sa ceinture, il tendit la main aveuglément dans sa direction et l'entraîna avec lui vers l'ouverture qui venait de s'ouvrir dans le plafond. Tout en la protégeant du mieux qu'il pouvait, il la souleva vers le trou et elle réussit à s'accrocher au rebord, puis à se hisser à l'extérieur.

Éperdu, il chercha un moyen de sortir à son tour. De gros morceaux de rochers commençaient à pleuvoir dans la cavité, une poussière aveuglante emplissait la tombe et il ne parvenait qu'à grand-peine à respirer. Enfin, il réussit à grimper sur une grosse pierre et, luttant comme un forcené contre la terre qui menaçait de l'engloutir, il essaya de se glisser par l'ouverture. Mais il était trop gros. Il suffoquait. La montagne tremblait autour de lui, mais, dans le vacarme assourdissant, il entendit Kate hurler. Puis il y eut un brusque appel d'air froid au-dessus de lui. Il sentit qu'elle refermait ses deux mains sur l'une des siennes, la guidait vers un appui solide afin qu'il puisse se hisser. Dans un dernier effort désespéré, s'accrochant de toutes ses forces, il parvint à s'extraire du trou et se traîna sur le sol enneigé. La chambre funéraire était à présent comblée.

Bien que couverts de terre et de neige mêlées, ils étaient vivants ! Il se redressa et se mit à tousser violemment, les poumons irrités par la poussière.

— Tu n'as rien ? demanda-t-il à Kate entre deux quintes.

Elle secoua la tête, encore effarée. Puis, à quatre pattes, elle s'approcha de lui et l'entoura de ses bras avec un léger sanglot.

— J'ai cru que je t'avais perdu.

Il effleura sa joue, ne voulant pas lui laisser voir que lui aussi, l'espace d'une seconde, il s'était cru mort.

— Je suis là. Tout va bien. Ne pleure pas, mon amour. Au fait... où sommes-nous ?

Après avoir jeté un coup d'œil autour d'eux, ils échangèrent un regard stupéfait. Ils avaient émergé au centre de l'Anneau du Dragon, et les formidables pierres dressées les enfermaient dans leur cercle.

CHAPITRE 20

Kate tremblait encore de terreur d'avoir presque vu Rohan mourir sous ses yeux. Luttant contre les larmes, elle le serra de nouveau contre elle, puis brossa tendrement un peu de la terre qui s'accrochait à ses cheveux.

— Je n'ai rien, lui assura-t-il. Il faut nous repérer, à présent. Flûte, nous n'avons plus de boussole. J'ai perdu mon sac.

À ces mots, Kate se retourna avec un cri étouffé.

— Le livre ! Le Journal de l'alchimiste ! Je l'ai laissé glisser dans la tombe !

— Kate, calme-toi, ce n'est pas grave. Tu es vivante et c'est tout ce qui compte. Et puis, j'ai cette clé.

— A quoi nous sert la clé si ce qu'elle doit ouvrir est enfoui sous les gravais ? Les rouleaux doivent être là-dedans, dans une boîte ou dans un coffre ! Mais nous ne pourrons plus les récupérer. Tout est perdu !

— Du calme... Qu'est-ce qui te fait penser qu'ils ont mis la clé au même endroit que la boîte qu'elle ouvre ?

— Tu crois... Tu crois que les rouleaux peuvent être ailleurs ?

— Allons, tu peux faire mieux, la taquina-t-il. Y a-t-il des indices dont nous ne nous sommes pas servis ?

— Il y en a un, mais je ne sais absolument pas ce qu'il signifie.

— Dis-le-moi.

— « Secrets gardés là où un voleur ne peut les dérobera ; dans l'ombre, la sagesse attend l'épreuve de la pièce », récita-t-elle avant de hausser les épaules avec impuissance.

— « L'épreuve de la pièce » ? répéta-t-il.

— Du charabia, non ?

— Non. Je sais exactement de quoi il s'agit. Sapristi, j'aurais dû m'en douter !

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que nous devons retourner à Londres.

— Les rouleaux sont à... à Londres ? Ne t'avise pas de me faire languir ! s'écria-t-elle quand il lui adressa un sourire narquois.

— Dans l'abbaye de Westminster, indiqua-t-il.

Kate ouvrit de grands yeux.

— Tu es sûr?

— Sûr et certain. Viens, il faut bouger. Je t'expliquerai en route. Pour le moment, nous devons essayer de retourner vers la civilisation. J'ai l'impression qu'il y a un village, là-

bas...

Il tendit la main à Kate, mais elle fit la grimace en se remettant debout.

— Ça ne va pas ?

— Je me suis un peu tordu la cheville, mais rien de grave. Seigneur, nous faisons peur à voir ! s'écria-t-elle avec un petit rire.

Dans leurs longs manteaux en peau de phoque, couverts de terre -y compris leurs visages et leurs cheveux-, ils devaient ressembler aux païens barbares qui avaient érigé l'anneau de pierres des siècles auparavant.

— Parle pour toi. Moi, je suis très bien, répliqua-t-il en secouant ses cheveux, ce qui fit voler une fine poussière brune autour de lui. Allons-y, maintenant.

Mais Kate s'attarda quelques secondes de plus, fascinée par ce monument énigmatique qui dominait la mer. Tout autour d'eux, les reliefs déchiquetés étaient couverts de neige.

Soudain, un bruit sourd se réverbéra sur les flots. Kate pivota, retenant son souffle.

— Rohan, regarde ! Papa a réussi ! Le bateau prométhéen est en train de couler !

Il regarda en direction de l'eau, les yeux étrécis.

— On dirait qu'il s'en va, reprit-elle. Il ne nous attend pas ?

— Ce n'est pas le navire de ton père qui a tiré cette dernière salve. Tu vois, là-bas? Ce sont les gardes côtes.

— Encore eux !

Kate repensa à Caleb Doyle et à ses démêlés avec les gardes côtes à cause des naufrageurs.

— Ne t'inquiète pas, dit-il. Nous reprendrons contact avec ton père plus tard. Il nous faut aller à Londres, et il vaut mieux pour lui quitter ces eaux pour éviter l'arrestation.

— J’espère qu’il aura pu sauver M. Tewkes.

— Connaissant ton père, je parie qu’il a réussi. Si seulement je n’avais pas laissé tomber ma longuevue, nous pourrions voir quelque chose.

— Rien d’autre à faire qu’à espérer. Au revoir, papa... une fois de plus, murmura-t-elle, la main au-dessus des yeux pour suivre la frégate du regard.

— Tu le reverras, lui promit Rohan à voix basse.

Réconfortée, elle lui sourit, et lui emboîta le pas lorsqu’il reprit sa marche.

Malheureusement, malgré ses efforts, elle boitait. Quand elle glissa sur une plaque de neige, elle ne put retenir un juron.

— Tu crois qu’il est encore loin, ce village ?

Rohan s’arrêta et pivota. Son visage s’assombrit dès qu’il remarqua sa difficulté à marcher.

— Mais tu es blessée ! S’exclamat-il en revenant vers elle. Bon sang, Kate, pourquoi ne l’as-tu pas dit ? Tu souffres beaucoup ?

— C’est juste ma cheville qui est douloureuse.

— Je vais te porter.

— Ne dis pas de bêtises, je peux très bien continuer.

Les sourcils froncés, il scruta le paysage.

— Attends-moi ici. J’ai une idée.

Appuyée sur son pied valide, elle le suivit des yeux. Il traversa une prairie enneigée pour s’approcher d’un poney qui les observait sous une frange de poils en broussaille.

Tout en détachant de sa ceinture un bout de corde, il commença à lui parler à voix basse.

Le poney dressa les oreilles, ce qui fit sourire Kate. Elle ne connaissait que trop bien la douceur persuasive de cette voix de velours !

Puis l’animal allongea le cou pour renifler Rohan, lequel s’approcha alors pour le caresser.

Le sourire de Kate s’accentua quand il lui glissa la corde autour de l’encolure.

Enchantée, elle le vit revenir en compagnie de l’animal.

— Regarde ce que j’ai trouvé !

Comme il l’entourait de ses bras, elle plongea son regard dans le sien, muette d’adoration, le cœur battant la chamade. S’il n’avait pas fait aussi froid, elle lui aurait fait l’amour dans ce champ enneigé. Il

la souleva alors pour la déposer sur le poney. Les jambes pendantes, elle empoigna sa longue crinière, et Rohan invita sa monture à s'ébranler d'un léger claquement de langue.

Aucun des deux ne parla pendant les quinze minutes qui suivirent. Puis la flèche d'une église se profila au-dessus de la colline suivante.

Rohan s'arrêta brusquement.

— Quelque chose ne va pas ? S'inquiéta Kate.

Il se retourna d'un geste brusque et la regarda droit dans les yeux.

— Épouse-moi.

Kate faillit tomber de son perchoir. Elle ouvrit de grands yeux.

— Quoi ?

— Epouse-moi, Kate, répéta-t-il. J'ai besoin de toi dans ma vie. S'il te plaît. Dis-moi que tu seras ma femme.

— Rohan...

— Je sais que ce jour-là, dans le salon de musique, j'ai dit des choses grossières et stupides. Tu avais raison : j'avais peur. Je ne savais pas comment cela pourrait marcher entre nous, mais maintenant, je le vois. Et, sur le bateau de ton père, j'ai agi comme une brute quand je t'ai sommée de prouver ton amour en couchant avec moi. C'était odieux.

Elle secoua la tête.

— Tu avais besoin de moi.

— J'ai toujours besoin de toi. J'aurai toujours besoin de toi. Je ne sais pas ce que je deviendrai si tu dis non. Tu as des raisons d'être méfiante, bien sûr, enchaina-t-il, la tête baissée. Je peux être un crétin absolu, quelquefois. Certes, j'ai eu beaucoup de femmes dans le passé, mais cela ne m'intéresse plus. Et puis, il est vrai que je... je tue des gens, mais c'est pour la sécurité de l'Angleterre. Si tu peux vivre avec ça... Kate, je te donne ma parole d'honneur que je serai honnête avec toi et que je t'aimerai jusqu'à la fin des temps.

Kate avait perdu la capacité de parler. D'ailleurs, c'est à peine si elle respirait encore. Des larmes lui montèrent aux yeux. Lord Byron en personne n'aurait pu exprimer de sentiments plus romantiques.

Rohan s'approcha d'elle, les yeux rivés aux siens. Assise sur le dos du poney, elle était, pour une fois, à la même hauteur que lui. Et elle découvrait dans son regard le tumulte de son âme, lui qui découvrait l'amour et libérait son cœur pour la première fois.

— Il ne peut y en avoir d'autre que toi, Kate. Tu me fais sentir des choses inconnues. Tu t'es montrée si patiente, et moi, un tel imbécile !

— Mais non... balbutia-t-elle.

— Reste avec moi pour toujours, l'implora-t-il d'une voix sourde. Et aime moi... comme je t'aime.

— Tu... Tu m'aimes ? S'enquit-elle, le menton tremblant.

— De tout mon cœur, jura-t-il, l'air aussi ému qu'elle-même. Kate, toi et moi étions destinés l'un à l'autre. Je suis encore suffisamment superstitieux pour savoir que mon destin, c'est toi. C'est toi qui as brisé la malédiction.

— Je pensais que tu n'y croyais plus ?

— J'en serais toujours prisonnier si tu n'avais pas été là. Donne-moi ta réponse, Kate. Tu dois être ma femme.

— Toujours des ordres ? Chuchota-t-elle d'une voix frémissante.

Elle baissa la tête avec un demi-sourire presque humble : — S'il te plaît.

— J'accepte, bien sûr, murmura-t-elle. Tu es tout, pour moi ! Oh, Rohan, je suis si amoureuse de toi ! C'est à peine supportable.

— Je sais ce que tu veux dire, répliqua-t-il en nouant les bras autour de sa taille. Je ressens la même chose. C'est affolant, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête, moitié riant moitié pleurant.

— Il existe un moyen de soulager cette toiture ?

— Oui, répondit-elle en reniflant. Tu dois m'embrasser. Ça aidera.

Avec un sourire tendre, il essuya une larme sur sa joue maculée de terre.

— Avec plaisir.

Mais, au lieu du baiser ardent qu'elle attendait, il caressa ses lèvres avec une douceur qui finit par la rendre folle.

— Oh. je veux que tu me fasses l'amour ! Gémit-elle.

— Avant le mariage ? Je suis choqué, mademoiselle Madsen.

— Tu es vraiment une Bête.

— Et c'est pour cela que tu m'aimes.

— Oui. De tout mon cœur.

Elle tremblait de bonheur. C'était un homme impossible... mais elle ne le voulait pas autrement.

— Eh bien, qu'on en finisse... Allons nous marier ! décréta-t-il.

— Quoi, maintenant ?

— Evidemment ! Je ne veux pas attendre un instant de plus. Dès que nous aurons atteint ce village, je t'épouse, sapristi !

— Vraiment ?

— Autant tirer tout le parti possible de notre visite en Écosse, non ? rétorqua-t-il avec un clin d'œil.

— Tu veux qu'on se marie comme ça, déguisés en barbares ? dit-elle dans un éclat de rire.

— C'est ce que nous sommes, non ? Allons, duchesse, vous aurez toute la vie pour les salons et les fanfreluches.

— Je le suppose, acquiesça-t-elle. Dans ce cas, duc, droit sur l'échoppe du forgeron !

— Bien dit, ma femme.

Il la contempla en souriant jusqu'aux oreilles, sans dissimuler sa fierté. Puis, saisissant de nouveau le licol improvisé, il invita le poney à reprendre sa marche.

N'importe quel étranger apparaissant à cette époque de l'année dans le hameau aurait causé un certain émoi. Mais, quand tous les deux remontèrent l'unique rue de terre qui le traversait, une petite foule se rassembla pour les suivre. Ils étaient dans un état si pitoyable qu'ils n'essayèrent même pas de rejoindre la petite église. Ils se rendirent tout droit dans l'auguste établissement qui célébrait également les mariages écossais - peut-être pas aussi respectables, mais tout aussi légaux : la forge du village.

Ils trouvèrent le « prêtre forgeron » en train de battre un fer à cheval. C'était un géant aux avant-bras musculeux, à la moustache rousse en bataille et à l'énorme bedaine sous son tablier de cuir.

— Bonjour, dit Rohan en pénétrant avec le poney dans son antre enfumé malgré les portes ouvertes. Nous aimerions être mariés, si vous êtes libre, monsieur.

Le forgeron reposa son marteau et les dévisagea d'un œil soupçonneux.

— Vous z'avez-ti à voir avec c'te bagarre sur la mer ? demanda-t-il en indiquant la côte d'un geste du menton.

— Quelle bagarre ? répliqua Rohan d'un air innocent.

L'Écossais émit un reniflement dubitatif. Mais il ne tarda pas à se laisser convaincre.

Comme toutes leurs possessions avaient disparu dans l'effondrement de la tombe, Rohan dut marchander avec ce qu'il portait sur lui. Le forgeron accepta son plus beau poignard en échange de la célébration du mariage.

— Y vous faut deux témoins.

Rohan se retourna vers la foule de curieux rassemblés à l'entrée de la forge.

— Vous... et vous, là-bas... voudriez-vous nous faire l'honneur d'être nos témoins ?

— Moi ? bégaya un berger dépenaillé, dont le visage s'illumina.

Kate échangea un regard amusé avec Rohan lorsque les deux paysans les rejoignirent.

Un gamin du village donna une carotte au poney tandis qu'une vieille femme à la démarche trainante s'avancait vers Kate. Elle lui tendit une minuscule fleur pourpre.

— Tiens, ma p'tite chérie.

— Comme c'est gentil. Merci !

— Vous z'avez-ti une alliance pour vot' promise ? C'est obligé.

— C'est-à-dire que... Je suppose qu'il n'y a pas de bijoutier par ici ? marmonna Rohan.

— Tu pourrais faire un nœud avec sa tige ! Lui suggéra Kate en lui offrant la fleur.

— Bah ! On peut faire un peu mieux qu'ça, déclara le forgeron, qui adressa au fiancé négligent un regard désapprobateur.

Mais Kate devina son amusement. Une atmosphère festive gagnait la foule. Ce petit village n'avait sans doute pas connu une telle excitation depuis des mois.

Le forgeron plongea la main dans une boîte rouillée et en retira un long clou.

— Ce sera mon cadeau à la fille. Espérons qu'elle sait ce qu'elle fait.

Kate se mit à rire devant la mine dépitée de Rohan.

Saisissant le clou avec une pince, le forgeron le présenta au feu jusqu'à ce qu'il rougeoie, puis il le déposa sur l'enclume. Rohan le rejoignit alors.

— Je peux ? Il se trouve que je me suis déjà exercé...

— Ah ouais ? Vraiment ? fit le forgeron, amusé.

Mais il le laissa prendre la pince. De quelques coups de marteau, Rohan aplatit le clou, puis commença à l'arrondir, sous l'œil enchanté de Kate. Cet homme ne cesserait jamais de l'étonner !

Quand Rohan eut rapproché les deux extrémités du cercle, le forgeron prit le relais pour parfaire son travail. Il plongea ensuite l'alliance improvisée dans un seau d'eau.

— Ce n'est que temporaire, assura Rohan à Kate lorsqu'il revint vers elle pour lui montrer l'anneau.

— Je l'adore ! répliqua-t-elle, le cœur gonflé de joie.

— Ce n'est qu'un clou, ma chérie.

— C'est mon alliance ! Je me moque qu'elle ne soit pas en or. Mon mari l'a faite pour moi, et je la chérirai à jamais.

— Si tout le monde est prêt, lança le forgeron, on commence !

Kate eut beau écouter de toutes ses oreilles, elle ne comprit pas la moitié des paroles qu'il marmonna à toute vitesse avec son rude accent écossais. Mais peu lui importait. Rien n'aurait pu mieux refléter leur amour que cette cérémonie improvisée dans un village pittoresque au bout du monde.

Le forgeron termina par la formule rituelle : — À présent, j'vous déclare mari et femme !

Les témoins et tous les villageois les acclamèrent quand Rohan prit Kate dans ses bras et lui planta un solide baiser sur les lèvres. A peine le lui eut-elle rendu en riant qu'il la souleva et la fit tourner, avant de la reposer doucement sur ses pieds.

Quelqu'un brandit une bouteille de whisky, des verres apparurent et Kate, déjà ivre de bonheur, comprit après la première gorgée comment ces descendants des Vikings se réchauffaient lors des hivers rigoureux.

Au milieu des rires, des vœux de bonheur et de prospérité, cette journée grise dans un village perdu fut pour Kate la plus gaie et la plus chaleureuse de toute son existence.

Enfin, Rohan s'enquit d'une auberge. Ce fut une explosion d'allusions joyeuses. Et si Kate devint écarlate, ce ne fut pas seulement à cause du froid et des quelques gorgées de whisky qu'elle avait bues.

Après avoir de nouveau remercié le forgeron, ils se dirigèrent vers l'auberge, escortés par leurs nouveaux amis. Mais l'aubergiste fronça les sourcils devant leur apparence crasseuse et échevelée, surtout quand Rohan entreprit de marchander leur séjour. En échange de ses deux plus beaux pistolets, il obtint une chambre pour la nuit, un peu de nourriture et des billets pour la malle-poste du lendemain matin.

— Et nous aurons besoin d'un bain, ajouta-t-il.

— Ah ouais ? Se moqua l'aubergiste en lui tendant la clé de la chambre.

Une heure plus tard, tous les deux se prélassaient dans une baignoire installée devant la cheminée. Une pile de serviettes les attendait et, sur une petite table, un plateau avec une théière accompagnée de petits pains et de fromage.

— Je crois que je ferai une pause dans les aventures quand tout ça sera terminé, murmura Kate, la tête posée sur le rebord de la baignoire.

— Pour te concentrer sur ton rôle de duchesse ? Plaisanta Rohan tout en se savonnant.

— Je pense avoir des lacunes, admit-elle. J'espère que l'on peut apprendre à se comporter en véritable duchesse.

— Apprendre ? Kate... La suite de Fibonacci, la traduction en grec et à rebours, la résolution de toutes ces énigmes... Crois-moi, tu n'auras aucun mal avec un bal de charité ou un thé de dames. Et si jamais tu avais le moindre doute, il te suffirait de demander à Daphné, la femme de Rotherstone.

— Est-ce l'une des deux femmes restées dans la voiture lorsque nous avons quitté Londres?

— Oui. Et il se trouve qu'elle est l'arbitre de la vie mondaine londonienne.

— Tes amis appartiennent à l'Ordre, n'est-ce pas ? reprit-elle après un silence.

— Un fait que je dois te demander d'oublier, mon cœur.

— Bien sûr, murmura-t-elle. Crois-tu que cela se produira souvent ? Qu'il te faudra garder le secret sur tes activités ? J'ai confiance en toi, tu le sais. Je comprendrai.

— Je préfère être ouvert avec toi, répondit-il en la regardant avec gratitude, mais ce ne sera peut-être pas toujours possible. Je suis heureux que tu le comprennes.

— Je suis fière de toi, dit-elle, sincère. Mais comment l'Ordre réagira-t-il quand ils découvriront que tu as épousé une femme d'ascendance prométhéenne ?

— A demi prométhéenne, corrigea-t-il avant de hausser les épaules. Nous le saurons bientôt. Je leur rappellerai simplement que le comte DuMarin a payé de sa vie le fait d'être passé de notre côté. Il s'est donc racheté. Ce n'est pas comme si tu étais la petite-fille de Falkirk. Ils te poseront quelques questions, bien sûr, pour s'assurer qu'on peut te faire confiance, ajouta-t-il. Mais tu es ma femme. S'ils me veulent, ils t'accepteront, c'est tout.

Elle le regarda avec étonnement.

— Tu serais prêt à renoncer à l'Ordre pour moi ?

— Je leur ai déjà menti pour toi. Mais ne t'inquiète pas. Je suis à peu près sûr qu'ils se calmeront quand nous leur apporterons ce trésor inestimable : les rouleaux perdus de l'alchimiste.

— Donc, tu prétends qu'ils sont dans l'abbaye de Westminster ? Je n'y suis jamais allée.

— Eh bien, tu en auras l'opportunité très bientôt.

L'eau clapota lorsqu'elle s'approcha pour nouer les bras autour de son cou.

— Comment allons-nous passer le temps avant de partir, monsieur mon mari ?

Il rit et, quelques instants plus tard, il la déposa sur le lit.

Tout en lui faisant doucement, lentement l'amour, il ne cessa de chuchoter : — Je t'aime...

Enfin, il le disait ! Kate était au paradis. Son cœur était si plein d'amour pour lui qu'elle ne put empêcher ses larmes de couler au moment où l'extase les terrassa.

Ils restèrent ensuite un long moment dans les bras l'un de l'autre, sans rien dire.

Puis Rohan enfouit son visage dans son cou : — Heureuse ?

— Oh oui... Et toi ?

— Plus que les mots ne pourraient le décrire, ma précieuse épouse. À présent, il faut dormir.

— Mais il n'est pas très tard. A quelle heure partons-nous demain matin ?

— Ce n'est pas cela. Repose-toi maintenant parce que je vais te désirer de nouveau.

Bientôt.

Avec un petit rire, elle tendit la main pour caresser son visage tandis qu'il lui mordillait l'épaule.

Le lendemain matin, la malle-poste les emmena jusqu'à la côte, où ils embarquèrent pour Aberdeen; un autre bateau les transporta en Angleterre, où ils prirent une diligence pour Londres. Sitôt arrivés, ils se rendirent à l'abbaye de Westminster. Rohan demanda à être reçu par le doyen.

Il avait expliqué à Kate que celui-ci, proche de la Couronne, était un homme très puissant et l'un des rares à connaître l'Ordre et sa mission. C'est la raison pour laquelle le doyen ordonna aussitôt à un bedeau de les accompagner dans la cathédrale et d'ouvrir pour eux la mystérieuse « Pyx Chamber ».

— Pourquoi crois-tu que les Prométhéens ont caché les rouleaux ici ? Chuchota Kate quand ils pénétrèrent dans l'énorme cathédrale silencieuse.

— C'est l'un des bâtiments les plus surs d'Angleterre. Surtout les constructions souterraines. Cette salle, la Pyx Chamber, a été utilisée comme salle du trésor pendant des siècles. Tu verras comme les murs sont épais. Ils résistent depuis le XI siècle.

Il la précéda dans l'escalier de pierre qui descendait dans la partie la plus ancienne de l'abbaye. Le bedeau ouvrit alors les deux solides portes qui protégeaient la Pyx Chamber - une salle voûtée, dont les larges arches étaient séparées par des piliers massifs.

A la lueur de la lanterne, Kate aperçut des rangées d'étagères alignées contre les murs.

Elles étaient remplies de petits coffres en bois tous identiques. Il y en avait des centaines.

— Ce sont les pyxides, expliqua Rohan. Ils contiennent des échantillons de toutes les pièces jamais frappées en Angleterre. Tous les ans, une personne assermentée s'assure que le poids correct d'or et d'argent est utilisé pour frapper les pièces. Ceci afin de vérifier qu'il n'y ait pas de tricherie dans la valeur de notre monnaie.

— « L'épreuve de la pièce ! »

— Exactement. Les rouleaux sont quelque part ici, continua-t-il en désignant une autre série d'étagères où s'empilaient des coffrets et des boîtes. Il y a toutes sortes de trésors conservés dans cette salle - des bijoux, des actes notariés, des chartes...

— Il y a tant de boîtes ! Comment allons-nous dénicher la bonne ?

— Déjà, nous sélectionnerons celles de taille adéquate; ensuite, il faudra trouver celle qui acceptera la clé.

Durant les deux heures suivantes, Rohan descendit les coffrets un à un, et Kate essaya d'introduire la clé de Valerian dans leur serrure. Le bedeau, resté par sécurité, finit par leur prêter main-forte.

Enfin, Rohan saisit une longue boîte en bois encrassée, sur l'étagère supérieure, et la présenta à Kate. Quand la clé glissa sans difficulté dans la serrure, elle retint son souffle.

Puis elle la fit tourner.

— Ça marche !

— Laisse-moi l'ouvrir... Simple précaution.

— Fais attention, chuchota-t-elle en s'écartant.

Rohan recula le plus qu'il put avant de soulever le couvercle. Rien ne se produisit. Ils se penchèrent alors pour voir le contenu de la boîte.

Elle était remplie de vieux parchemins roulés, maintenus chacun par un ruban.

Ils échangèrent un regard victorieux.

— C'est incroyable, murmura Kate. Comment les Prométhéens avaient-ils eu l'audace de placer les formules occultes, démoniaques, d'un magicien médiéval dans cet endroit sacré?

— C'est ce que nous cherchions, annonça Rohan au bedeau en refermant la boîte.

Quelques minutes plus tard, il hélait un fiacre et ordonnait au cocher de les conduire à la villa Dante. Tous deux gardèrent le silence durant le trajet, conscients qu'une confrontation allait avoir lieu dans le quartier général de l'Ordre. Kate était un peu nerveuse à l'idée d'être questionnée. Mais, avec Rohan à son côté, elle était prête. Et elle n'avait rien à cacher.

Lorsque le fiacre s'arrêta devant la villa, Rohan demanda au cocher d'attendre un moment pour que le majordome vienne régler la course. Il prit ensuite la boîte des mains de Kate et, une fois franchie la haute grille, il l'entraîna vers la porte d'entrée. Après la tombe de l'alchimiste, l'aspect sinistre de L'Inferno Club ne la troubla pas particulièrement. Mais quand des aboiements furieux éclatèrent et que de gigantesques chiens de garde sautèrent sur Rohan, elle recula, terrifiée.

Sur un ordre bref de Rohan, les molosses s'assirent sur leur arrière-train et se turent. Seul l'un d'eux continua de la regarder en grondant sourdement.

— N'aie pas peur, lui dit Rohan. Gray, pouvez-vous aller payer le cocher ? Je suis désolé, je vous rembourserai.

— Il n'y a pas de problème, Votre Grâce. Est-ce que... hum... Maître Virgil sait-il que vous amenez

une invitée ?

— Ce n'est pas une invitée, Gray, répondit Rohan en prenant la main de Kate. C'est ma femme.

Le visage habituellement impassible du majordome exprima un étonnement qu'il s'empressa de dissimuler.

— Bonsoir, Votre Grâce, dit-il en s'inclinant profondément devant Kate.

— Oh... ce n'est pas nécessaire, balbutia-t-elle en rougissant.

— Autant t'y habituer dès maintenant, murmura Rohan. Sont-ils tous là ?

— Dans le salon, monsieur.

— Prête ? dit Rohan en se tournant vers elle.

Kate prit une profonde inspiration et, le cœur battant, le suivit dans le mystérieux club, décoré de tentures rouges étonnamment vulgaires.

— Warrington ! Te voilà !

Les deux hommes qu'elle avait vus juste avant leur départ de Londres se trouvaient dans la pièce, ainsi qu'un Écossais plus âgé, au physique impressionnant.

— Ou diable étais-tu passé ? demanda l'homme bain, Max.

Le blond, Jordan, s'avança vers eux.

— Alors, êtes-vous mariés ou pas ?

— Qui diable est cette personne ? Tonna le redoutable Écossais, dont Rohan lui avait dit qu'il s'appelait Virgil.

Il rappelait à Kate le forgeron des Orcades.

— Cette personne est ma femme, annonça Rohan en entourant sa taille d'une main protectrice.

— Bonsoir... Je m'appelle Kate, dit-elle en leur adressant un petit signe nerveux de la main.

Elle se sentait minuscule au milieu de ces mâles immenses.

— La rumeur était donc exacte ! s'écria Max.

— Vous n'avez pas la même apparence que la dernière fois, fit remarquer Jordan avec un sourire.

— Ta femme? répéta Virgil avec incrédulité. Et tu trouves sensé de l'amener ici ?

— Elle a autant le droit d'être là que nous-mêmes, Virgil, répliqua Rohan d'un ton posé.

Car, voyez-vous, Kate est la petite-fille du comte DuMarin.

C'est ainsi que le récit commença.

Tous s'assirent, à l'exception de l'Écossais qui resta adossé à la fenêtre. Durant les deux heures qui suivirent, Rohan et Kate répondirent à un feu roulant de questions. Rohan leur raconta toute l'histoire, depuis l'enlèvement de Kate jusqu'à leur mission couronnée de succès.

— C'est grâce à Kate que nous pouvons entrer en possession des rouleaux de l'alchimiste et les soustraire aux mains des Prométhéens, conclut-il en ouvrant le coffret.

Aussitôt, Jordan se leva pour aller se pencher, l'air fasciné, sur les parchemins.

— Tu vas avoir de quoi t'occuper, fit remarquer Max.

— Ils sont tous codés, intervint Kate, mais j'ai... j'ai un peu commencé le déchiffrement en étudiant le livre de ma mère. Je peux peut-être vous être utile.

Tous les yeux se portèrent sur elle. Virgil la regarda comme si elle était une sorcière. Elle finit par prendre ombrage de son hostilité manifeste.

— Je sais que j'ai du sang prométhéen dans les veines, monsieur, mais je suis néanmoins une bonne personne ! déclara-t-elle, le cœur battant à tout rompre. J'aime Rohan, et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour aider votre cause, exactement comme mon grand-père. Ma propre mère a été victime des Prométhéens, figurez-vous. Je comprends votre scepticisme, mais j'espère que vous aurez au moins la décence de me donner une chance!

Dans le regard de Max, elle vit briller une lueur approbatrice.

— Eh bien... c'est une vraie Warrington ! déclara Jordan, ce qui arracha un pâle sourire à Rohan.

— Allons, messieurs, reprit Max. Je pense que nous nous sommes montrés grossiers envers cette dame suffisamment longtemps. L'heure est aux félicitations.

Avec un sourire amical, il s'approcha. Il s'inclina et posa sur la joue de Kate un baiser respectueux.

— Valeureuse dame, je vous souhaite beaucoup de bonheur. Bien joué, mon ami, dit-il ensuite en donnant une claque sur l'épaule de Rohan. Vous devez nous autoriser, Daphné et moi, à donner un bal en l'honneur de votre mariage.

— Un bal ? répéta Kate dans un souffle. C'est très gentil de votre part, mais...

— Mais quoi, Kate ? S'enquit Rohan en souriant.

— Je n'ai jamais assisté à un bal.

Tous se mirent à rire, mais sans méchanceté.

— Dans ce cas, vous avez beaucoup de choses à rattraper !

— Merci, Max, fil Rohan en lui serrant la main.

— Veuillez accepter mes félicitations aussi, enchaina Jordan, qui s'inclina pour effleurer sa main d'un baiser plein de galanterie. Encore que, je dois le souligner avec tristesse, vous me laissez seul célibataire du lot.

— Je pense que de nombreuses dames ne demanderont qu'à être consolées, milord, rétorqua Kate.

Tous rirent.

Mais leur chef n'avait toujours pas réagi. Sous le regard anxieux de Kate, il croisa les bras sur sa formidable poitrine et s'adressa à Rohan.

— Ainsi, tu prétends que Drake était avec Falkirk à bord du bateau que son père a coulé?

— Oui, monsieur, répondit Rohan en recouvrant son sérieux.

— Tu crois que Drake est mort ?

— J'ai demandé au capitaine Fox de le sauver, et il m'a dit qu'il ferait son possible. Mais l'équipage n'a pas eu beaucoup de temps pour le rechercher, car les gardes côtes étaient après eux. De plus, les eaux sont glacées dans ce coin-là, et je ne parle pas des requins...

Mais, je vous l'ai dit, Drake a protégé Falkirk quand je l'ai visé. Nous devons envisager la possibilité qu'il ne soit plus des nôtres.

— Je refuse de croire ça, rétorqua Virgil d'une voix sombre.

— Moi de même, murmura Max.

Jordan et Rohan se regardèrent, sceptiques.

— Le capitaine Fox me contactera, et je vous ferai savoir aussitôt ce qu'il en est.

Quand il vil Kate retenir un bâillement, il jeta un coup d'œil à l'horloge de la cheminée.

— Minuit. Viens, il est temps que je te ramène à la maison. Nous avons voyagé toute la journée, expliqua-t-il aux autres, tout en lui prenant la main pour l'aider à se lever.

Max et Jordan échangèrent un coup d'œil perplexe, comme s'ils n'en revenaient pas de voir la Bête aussi attentionnée.

— Bonsoir, messieurs, dit Kate. Ce fut un plaisir de faire votre connaissance. Et je vous remercie... de ce que vous faites tous, ici, pour l'Angleterre.

Finalement, Virgil marmonna ses félicitations.

— Merci, monsieur, fit Rohan en lui serrant la main.

— Mais ne la ramène plus ici, ajouta l'Écossais à voix basse, même si Kate devina qu'elle était censée entendre elle aussi. C'est trop dangereux.

Puis Virgil fit atteler sa voiture pour qu'elle les conduise chez eux.

Quand elle s'ébranla, Kate poussa un grand soupir de soulagement.

— Je suis vraiment heureuse que ce soit fini !

A peine furent-ils descendus devant la maison que la porte s'ouvrit.

— Votre Grâce ! s'écria Eldred. Vous êtes de retour ! Bonsoir, mademoiselle Madsen.

— Bonsoir, Eldred, répliqua Kate d'une voix ensommeillée.

— Eldred, ce n'est plus Mlle Madsen ni Mlle Fox. Permettez-moi de vous présenter... la duchesse de Warrington.

Kate agita la main avec un léger rire.

— C'est moi !

Eldred laissa échapper une exclamation étouffée.

— Oh, Votre Grâce ! Et Votre Grâce ! Quelle excellente, excellente nouvelle !

Mais il recouvra aussitôt sa dignité coutumière et toussota.

— Je suis enchanté, assura-t-il avec gravité.

— Nous aussi ! Mais il y a beaucoup de travail qui nous attend, déclara Rohan en soulevant Kate dans ses bras.

Elle poussa un petit cri de ravissement et noua les mains autour de son cou.

— Du travail, monsieur ? S'enquit Eldred.

— Les couturières, mon brave ! Que les plus renommées se retrouvent ici dès demain. Et aussi... les chausseurs les plus élégants... et les modistes ! Quoi d'autre ?

— Le coiffeur ? suggéra Eldred.

— Tout à fait. Le coiffeur aussi.

— Qu'est-ce qui ne va pas, avec mes cheveux ? demanda Kate avec une indignation feinte.

— Et le bijoutier ! Enchaîna son mari en lui adressant un sourire entendu. Il est hors de question que ma duchesse porte un clou comme alliance.

— J'adore mon alliance, dit-elle doucement en la protégeant de son autre main.

— Nous pouvons faire mieux, chuchota-t-il avec un clin d'œil. Je t'ai dit que j'allais te gâter, non ?

Le sourire de Kate s'élargit.

— Eh bien...

— Demain, le grand œuvre commence ! Nous allons transformer ma jeune sauvage de Dartmoor en duchesse. Non, ne proteste pas. Tu ne peux pas rester habillée en valet de pied toute ta vie, Kate. Nous devons te trouver quelque chose de plus décent à porter -

une nouvelle garde-robe pour une nouvelle vie. Vous nous arrangerez cela, Eldred, n'est-ce pas ? Sa Grâce et moi avons d'autres chats à fouetter.

Le majordome affichait un sourire béat tandis que Rohan emportait Kate dans le grand escalier.

— Avec plaisir, monsieur. Je souhaite une bonne nuit à Vos Grâces.

— Quant à toi, mon épouse...

— Hmm ? Fit Kate, une étincelle provocatrice dans le regard.

— Tu n'es pas fatiguée à ce point, n'est-ce pas ? Chuchota-t-il.

— Jamais, répondit-elle dans un souffle.

Il laissa échapper un grognement rieur, lui appliqua un baiser gourmand sur les lèvres et l'emporta vers ce qui serait désormais leur chambre commune - dont il referma la porte d'un coup de pied.

ÉPILOGUE

Quelques semaines plus tard...

— Leurs Grâces, le duc et la duchesse de Warrington ! annonça le majordome depuis l'entrée de la salle de bal.

Aussitôt, tous les yeux se tournèrent vers eux.

Kate n'était pas encore habituée à attirer ainsi l'attention. Mais la rumeur lui était revenue qu'elle avait réussi à charmer la haute société. Les journaux mondains louaient l'excellence de sa garde-robe; les hôtes de l'aristocratie étaient satisfaites de la noblesse de son sang français; et, lors du bal que les Rotherstone avaient donné en leur honneur quelque temps auparavant, les plus pointilleux arbitres du goût avaient décrété qu'elle était une perle rare : une grande beauté dotée d'une intelligence aigüe, d'un esprit spirituel et d'un sens du style audacieux.

Bref, elle était devenue la coqueluche de Londres.

Kate trouvait sa célébrité soudaine un peu déconcertante. Mais elle ne la laissait pas lui monter à la tête. Même si elle voulait croire qu'il y avait peut-être un minuscule grain de vérité dans ces louanges, elle savait très bien que son mari - toujours protecteur - aurait arraché les yeux des dandys s'ils avaient osé dire autre chose.

Elle devait avouer que sa nouvelle vie lui plaisait énormément. Elle avait des amis et un foyer. Et, plus que tout, elle avait Rohan. Leur amour s'approfondissait un peu plus chaque jour.

Bien sûr, cela ne faisait pas que des heureuses. Tandis qu'elle s'avavançait au bras de son mari dans la salle de bal, elle remarqua le groupe de dames venues ce fameux jour chez Rohan. Ce soir, Lucinda, Pauline et les autres avaient trouvé un nouveau mâle avec lequel se divertir. Elles s'agglutinaient autour de Sébastian, vicomte de Beauchamp, membre de l'Ordre lui aussi.

Rohan avait confié à Kate que Virgil attendait depuis quelque temps le retour de l'équipe dont il était le chef. Adossé à une colonne, « Beau », le grand et séduisant vicomte, paraissait jouir des attentions dont on le comblait.

Rohan décocha à Kate un coup d'œil ironique.

— Max et Daphné sont là-bas, murmura-t-il.

Alors qu'ils longeaient la salle pour les rejoindre, Kate surprit leur reflet dans l'un des grands miroirs dorés. Ils avaient parcouru du chemin depuis les Orcades ! A son habitude, Rohan était resplendissant dans son habit noir et blanc. Quant à Kate, elle était vêtue d'une robe d'un rose ardent, décolletée en cœur, et portait un collier de diamants étincelants - cadeau de son mari. Il était assorti à la magnifique bague qui ornait à présent son annulaire gauche. Mais sous celle-ci, plus près de son cœur, elle avait gardé le clou du forgeron. Elle souriait toujours quand elle se rappelait le jour de leur mariage.

— Vous voilà ! S'exclamèrent Max et Daphné en les accueillant chaleureusement.

Daphné et sa meilleure amie, Carissa Portland, avaient fait preuve d'une telle gentillesse envers elle que Kate les considérait déjà comme des sœurs, tandis que Max et Jordan lui tenaient lieu de frères.

— Nous avons enfin des nouvelles de mon père ! dit-elle à voix basse à Rotherstone. Son message est arrivé aujourd'hui même.

— Alors ? S'enquit Max avec un coup d'œil en direction de Rohan.

— Ils ont récupéré M. Tewkes ! dit Kate.

— Et Drake est vivant, précisa Rohan. Le capitaine Fox a vu les gardes côtes le repêcher.

Malheureusement, Drake a réussi à sauver Falkirk.

— Il aurait de nouveau sauvé cette fripouille ? S'étonna Max, les yeux étrécis.

— Apparemment. Mon beau-père ne sait pas où ils sont, à présent.

Lorsque Rohan se détourna pour accueillir Jordan, Kate se pencha vers Max: — Vous voyez ? Carissa et Jordan sont ensemble, une fois de plus.

— Non, croyez-moi, elle est comme une sœur pour lui, murmura-t-il. Je connais Jordan depuis l'enfance et, durant toutes ces années, une seule femme a vraiment compté pour lui.

— Oui cela ? Est-ce qu'il la courtise ?

— Non. Ils se détestent, déclara Max avec ironie. Quant à Carissa, je crois qu'elle a quelqu'un d'autre en vue.

Entre-temps, Rohan racontait à ses amis qu'il avait obtenu les autorisations nécessaires pour fonder une pêcherie en Cornouailles, afin de transformer en honnêtes hommes les contrebandiers.

Kate remarqua que Jordan paraissait un peu distrait. Sans doute était-il toujours à la recherche de cet assassin prométhéen contre lequel Rohan l'avait mise en garde.

La conversation sépara peu à peu hommes et femmes.

Carissa rejoignit Kate, l'air d'une reine des fées en colère.

— Que se passe-t-il ? demanda Kate, amusée. A qui adresses-tu ces regards courroucés ?

— Bah ! Fit Carissa. Il n'y a pas d'homme plus horrible que lui sur terre.

— De qui parles-tu donc ? S'exclama Kate alors que Daphné se joignait à elles.

— Je crois que je le sais ! Affirma cette dernière avec un sourire. Elle est obsédée par «

Beau ».

— Tu plaisantes ? Riposta Carissa. Cet homme est un bouffon. Un imbécile absolu !

— Mais un imbécile séduisant, la taquina Daphné.

— Regarde-le, qui se vautre dans leurs attentions. Il n'a aucune décence.

— Ne t'a-t-il pas invitée à danser il y a quelques jours ? S'enquit innocemment Daphné.

Carissa leva les yeux au ciel.

— J'aurais dû refuser. Je n'ai jamais rencontré personne d'aussi ennuyeux. Il se croit spirituel, mais il ne semble pas s'apercevoir qu'on rit de lui.

— Oh, arrête ! S'esclaffa Kate.

— C'est un fat, insista Carissa. Pourquoi ne peut-il pas se conduire comme Jordan ? Lui, au moins, n'est pas du genre à se laisser ainsi adorer des femmes.

— Alors, mademoiselle Portland, on bavarde sur mon compte ? Susurra lord Falconridge.

Au regard affectueux qu'il lança à Carissa, Kate comprit que Max avait raison : ils n'étaient qu'amis.

— Pas du tout, répondit-elle. Je vous décrivais comme un parangon de chevalerie.

— Vous entendez ça, messieurs ? Je suis un parangon !

Rohan éclata de rire.

— Tu as progressé avec les rouleaux ?

— N'oubliez pas que je vous ai proposé mon aide, lui rappela Kate.

A cet instant, Jordan s'immobilisa, ses yeux clairs fixés de l'autre côté de la salle. Rohan et Max échangèrent un regard grave.

— Si vous voulez bien m'excuser, dit Jordan en s'éclipsant aussitôt.

— Bloodwell ? murmura Rohan.

Max acquiesça d'un signe de tête et, la mine sombre, suivit Jordan.

Rohan resta avec les femmes.

— Ne vous inquiétez pas, leur dit-il à voix basse.

— Que se passe-t-il ? S'étonna Carissa.

A la différence des deux autres, elle ne connaissait pas la véritable nature de L'Inferno Club.

— Jordan aurait dû rester. Sa spécialité, c'est le déchiffrement, dit Rohan entre ses dents.

Mais Virgil lui en voulait toujours de ne pas avoir respecté le protocole. Il avait donc confié au comte la tâche de tuer l'assassin prométhéen.

— Bonsoir, lady Rotherstone, lança alors une voix masculine pleine de morgue.

En voyant s'effacer le sourire de Daphné, Kate se retourna vers le nouveau venu.

— Bonsoir, Votre Grâce, répondit son amie avec raideur.

Connaissant déjà l'insupportable et hautain Albert Carew, duc de Holyfield, Kate se rapprocha d'elle.

— Quelle solennité ! déclara-t-il. Allons, ma chère, nous fûmes un jour fiancés. Vous pouvez m'appeler Alby, comme auparavant.

— Nos « fiançailles » n'ont existé que dans votre imagination, Albert. Si vous voulez bien vous le rappeler, je n'y ai jamais consenti.

Avec un ricanement, Albert reporta son regard vers la porte.

— J'ai remarqué que votre mari s'est sauvé quand il m'a vu arriver.

Face à ce petit homme déguisé en dandy, Rohan leva les sourcils.

— Bonsoir, Warrington, dit alors Carew. Vous vous êtes dégoté un beau brin de fille, hein ? La coqueluche de Londres, à ce qu'on m'a dit.

Voyant Rohan se rembrunir dangereusement, Kate secoua la tête avec vigueur à son intention. Il était hors de question d'arracher les yeux à quiconque dans la salle de bal !

— Ou donc l'avez-vous trouvée ? Continua Albert en la contemplant d'un air appréciateur.

Rohan le foudroya du regard.

— Disons qu'on me l'a donnée... en cadeau.

Albert partit d'un grand rire.

— En cadeau, vraiment ? Ah, voici le prince régent ! S'exclama-t-il. Son Altesse Royale va me demander, bien sûr. Si vous voulez bien m'excuser...

— Avec plaisir, assura Daphné.

Des qu'Albert eut tourné les talons, Kate s'approcha de Rohan et glissa un bras autour de sa taille.

— « Donnée en cadeau » ! répéta Daphné en secouant la tête. Vous ne devriez pas faire ce genre de plaisanterie devant lui. Dans dix minutes, tout le monde sera au courant.

— Que les gens parlent ! déclara Kate en riant. Nous sommes trop heureux pour nous en soucier.

— Exactement, approuva Rohan, qui s'inclina pour l'embrasser sur le front. Je n'ai jamais eu de plus

beau cadeau, ajouta-t-il avec malice.

C'est alors que Max réapparut. Tout en se dirigeant vers eux, il regardait derrière lui avec méfiance.

— Tout va bien ? S'enquit Daphné dès qu'il les eut rejoints.

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Est-ce que Jordan a besoin d'aide ? murmura Rohan.

— Il en a déjà. Beauchamp.

— De l'aide pour quoi ? s'exclama Carissa, dressant aussitôt l'oreille à la mention du vicomte – qu'elle était censée détester.

— Toutes ces femmes, elles sont terribles... répondit Rohan avec indulgence.

Kate lança à son mari un coup d'œil malicieux. Il parlait de son ancien harem !

Mais le regard de pure dévotion dont il l'enveloppa lui rappela qu'elle était la seule femme de sa vie. Il prit ses mains entre les siennes, embrassa chacune d'elles, puis il l'entraîna vers la piste de danse.

— Viens, tu m'as promis une valse...

Pendant ce temps, à l'extérieur, les yeux de Jordan brillaient dans l'obscurité, et son souffle s'élevait en vapeur dans la nuit froide de février. Il se pencha d'un geste souple pour retirer le poignard du fourreau qu'il portait accroché à la cheville, dissimulé sous la jambe de son pantalon. Beau lui fit signe depuis l'autre extrémité du jardin, et tous deux s'avancèrent en silence dans la direction empruntée par Dresden Bloodwell...